

UNIVERSAL
LIBRARY

OU_214765

UNIVERSAL
LIBRARY

BARON CARRA DE VAUX

**LES PENSEURS
DE L'ISLAM**

LES SECTES. — LE LIBERALISMS MODERNE

PARIS, LIRRAIRIE PAUL GEUTHNER

Librairie Orientaliste **Paul GEUTHNER**

Abdou (Cheikh Mohammed). *Rissalat al-Tawhid, ou Expose de la religion musulmane, traduite de l'arabe avec une introduction sur la vie et les idees du Gheikh Mohammed-Abdou par B. Michel et le Cheikh Moustapha'Abdel Razik, in-Scarri, 1925, sous presse.* 30 fr.

Abu'l Qasim Muhammad Ibn Ahmad al'Iraqi. *Kitab al'ilm al-Muktasab fi zira'at adh-Dhahab, book of knowledge acquired concerning the cultivation of gold, the Arabic text edited with a translation and introduction by E. J. Holmyard, 62, 53 p., in-8, 1923.* 40 fr.

Aly ben 'Abderhaman Ben Hodeil el Andalusy. *La parure des cavaliers et l'insigne des preux, texte arabe, edite d'apres le manuscrit de M. Nehlii, revu et corrige sur l'exemplaire de la Bibliotheque de l'Escorial par L. Mercier, VI, 98, IV pp., in-8, 1922.* 40 fr.

Aly Ben 'Abderhaman Ben Hodeil el Andalusy. *La parure des cavaliers et l'insigne des Preux. Traduction francaise, precedee d'une etude sur les sources des hippiatres arabes et accompagnee d'appendices critiques sur l'histoire du pur sang, de l'equitation et des sports hippiques arabes, en Maghreb et en Orient, avec 23 photographies et 11 dessins d'apres des miniatures, dont 2 en couleurs, couverture en couleurs, XV, 502 pp., gr.w-8, 1924* 100 fr.

Andre (P.-J.). *L'Islam noir ; contribution a l'etude des confreries religieuses islamiques en Afrique occidentale, suivie d'une etude sur l'Islam au Dahomey, 131 pp., pet, in 8, 1924.* 10 fr.

Expose de la repartition des musulmans en Afrique occidentale — historique rapide des origines de l'islamisation en Afrique occidentale — les Qadria — les Tidjania — les Senoussia — les Ahmadia — conclusions et hypotheses — contribution a l'etude des musulmans du Dahomey, particulierement dans la region de Porto-Novo.

Bereketulteh (Mohammed). *Le Khalifat/ portrait, VI, 104 pp., gr.in-8, 1924.* 12 fr.

Fin du Khalifat dans la dynastie ottomane — l'origine du Khalifat; l'organisation spirituelle — cote pratique de l'organisation spirituelle; bases du pouvoir temporel — le fonds national destine a subvenir aux besoins du gouvernement national — comment l'organisation spirituelle devient le jouet du pouvoir temporel — le debut du despotisme — quel est le devoir du monde musulman envers le Khalife — le Khalife ne doit Mre que le chef spirituel; le conseil du Khalife; le ministere de la religion — le ministere des finances ou Baitul Mal; le ministere de l'instruction, pubquo et des recherches — la propagande et l'organisation des missions; l'histoire se repete — la personnalite du Khalife et le siege du Khalifat.

LES PENSEURS DE L'ISLAM

v

BARON CARRA DE VAUX

LES PENSEURS
DE L'ISLAM

TOME CINQUIEME

PARIS, LIBRAIRIE PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB, 1926

BARON CARRA DE VAUX

**LES SECTES
LE LIBERALISME
MODERNE**

PARIS, LIBRATRIE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB, 1926

PREMIERE PARTIE

LES SECTES
LE CHIISME ET SES DERIVEES

CHAPITRE PREMIER

ALI ET LE CHIISME

ALI. — IMAMAT ET MAHDISME. — INTRODUCTION
DU CHIISME EN PERSE. — LIEUX SAINTS
CHUTES.

I

ALI, fils de Foncle de Mahomet Abou Talib, naquit a La Mecque dans l'enceinte de la Ka'bah. Tres jeune, il subit l'influence de Mahomet et embrassa l'islam. Il emigra a Medine avec le Prophete, et, deux ans apres, il epousa sa fille Fatimah. Il eut d'elle deux enfants dont les noms sont celebres dans l'histoire de l'Islam, Hasan et Hose'in.

Ali se battit en heros a cote du Prophete ; il fit d'extraordinaires exploits. A Bedr, age de 20 ans, il fendait en deux d'un coup de sabre les cavaliers Koreichites ; a Ohod, arme de Tepee du Prophete, Dou'l-Fakar, il tranchait les cas-

ques et trouait les cuirasses; a l'attaque des chateaux juifs de Khai'bar, il ebranlait de sa main une enorme porte de fer, et l'agitait au-dessus de sa tete en guise de bouclier. Le Prophete Taimait et lui temoignait beaucoup de confiance. Un jour meme il avait dit en désignant Ali : « Quiconque m'a pour maitre Pa lui aussi pour maitre ».

Cependant, des Pinstant de la mort de Mahomet, la faiblesse politique de cet honnete homme et de ce heros se manifesta. Mahomet ne laissait point d'autre enfant que sa fille Fatimah, la femme d'Ali. Ali d'ailleurs etait cousin germair de Mahomet. Il avait done a sa succession les plus grands droits. Il ne sut point les faire valoir, et Abou Bekr, comme nous Pavons vu, Pevinga du pouvoir. Ali ressentit un grand chagrin de la mort du Prophete; e'est lui qui lava son corps, Pensevelit et le mit au tombeau. Bientot apres il fut frappe encore d'une plus vive douleur par la perte de Fatimah; die ne survecut que de quelques semaines a Mahomet son p6re, et mourut agee d'environ 30 ans. Ali, qui etait poete, exhala sa peine dans ces vers : « L'union de ceux qui s'aiment finit toujours par une brisure; tout ce qu'atteint la mort est peu de chose. J'ai perdu Fatimah, j'ai perdu Mohammed ; je vois que Tamitie ne peut etre eternelle. »

Ali reconnut les deux premiers khalifes Abou Bekr et Omar ; mais son caractere parut s'assombrir lorsque, une troisieme fois, le pouvoir lui fut ote des mains par l'election d'Othman. Il fut pourtant fidele a ce khalife, et lorsque, dans la derniere partie de ce regne, l'islam commen?a a etre tourmente par les luttes intestines, il ne voulut pas tenir compte de la facility qu'il y eflt eu pour lui-meme & se former un parti et a conquerir le pouvoir.

Nous avons raconte comment, Othman etant devenu odieux a beaucoup d'Arabes jaloux des prerogatives des Koreichites, des emeutes eurent lieu a Medine, et comment les emeu tiers cernerent a la fin le khalife dans son propre palais. Lorsqu'Ali vit le khalife en danger, il envoya aupres de lui ses deux fils Hasan et Hosein, avec une troupe de jeunes gens. Deux d'entre eux ayant ete tues, les autres se cachèrent. Les emeutiers envahirent le palais et Othman fut immole. Hasan et Hosein reparurent aux cris pousses par la femme d'Othman ; Ali, arrivant vers le meme instant, apprit le meurtre et fut consterne; puis il se repandit en lamentations et en injures, souffleta Hasan, donna a Hos6in un coup de pied dans la poitrine en s'ecriant : « Se peut-il que Temir des Croyants ait ete tue, quand vous defendiez Tentree de sa demeure ? »

L'anarchie dura six jours a Medine, apres la mort d'Othman. Puis Ali fut proclame. La vue des dissensions qui tourmentaient l'islam, peut-etre le depot que lui avait fait eprouver une si longue meconnaissance de ses droits, semblait lui avoir ete le desir du pouvoir. A peine s'en fut-il saisi que l' unite de l'islam se rompit. Il voulut changer les gouverneurs de provinces; Mo'awiah, gouverneur tout puissant de Syrie, refusa de quitter son poste et se revolta. Ayechah, la veuve du Prophete, qu'une ancienne haine animait contre Ali, trouva qu'il n'avait pas assez venge les meurtriers d'Othman, et se fit conduire a La Mecque pour y fomenter la revolte.

Le centre des luttes qui suivirent fut le bassin inferieur du Tigre et de l'Euphrate, oil beaucoup d'Arabes s'etaient transportes, et avaient fonde les deux villes de Koufah et de Bassorah. La guerre n'etait plus alors la merae qu'aux premiers temps de l'islam; ce n'etait plus une rencontre de petites tribus au milieu d'une marche de deux ou trois semaines; dans l'islam, qui avait alors l'etendue de quatre royaumes, la guerre avait pris l'importance de luttes entre nations.

Ali, a la tete de plusieurs milliers d'hommes, arriva devant Bassorah. Ses puissants escadrons defilerent, mouvant des forets de lances, brillant

de l'éclat des cuirasses, des glaives, des masses, des arcs portés par les cavaliers sur l'épaule; chaque corps était précédé d'un chef en vêtements clairs, qui tenait l'étendard, et les bonnets des soldats, couverts d'étoffes de couleurs variées, jetaient mille taches entre les lances. L'armée ennemie vint de La Mecque, formée sous l'impulsion d'Ayechah. L'impétueuse matrone se tenait au milieu, portée sur un chameau, dans une litière blindée de cuir et de mailles de fer. Ali, à la vue de ces bataillons tournés contre lui, vit tant de chefs avaient etc naguères ses amis et ses compagnons d'armes, & à la vue de tous ces Arabes de Koreich, hommes de sa patrie et de sa famille, de cette litière où s'enfermait une femme rendue vénérable par l'affection du Prophète, éprouva l'horreur de la guerre et hésita à combattre. Des traits partis du camp d'Ayechah vinrent tuer deux hommes de l'armée d'Ali. Celui-ci chassa ses scrupules et lança ses escadrons. Comme un de ses fils chargeait mollement, il lui arracha l'étendard des mains, se jeta en avant au milieu des lances et de la grêle des traits, et dispersa devant lui les ennemis comme de la poussière. Le combat fut le plus acharné autour du chameau qui portait Ayechah. 70 hommes qui se relayèrent pour en tenir la bride eurent la main coupée. À la fin le chameau tomba; on déposa à terre la litière

criblée de fleches, et Ton trouva Ayechah saine et sauve. Ali vainqueur rentra dans Bassorah. Cette journée est célèbre dans l'histoire sous le nom de bataille du Chameau.

Mais cette victoire accumula des haines contre Ali et ne lui donna point la paix. Mo'awiah, à la tête de toutes les forces des Musulmans de Syrie, vint camper à Siffin. Ali s'avança à la tête des Musulmans de Perse. L'islam n'était plus seulement contristé par la révolte ; il était déchiré par le schisme. Cette bataille de Siffin eut des proportions gigantesques. Les Syriens étaient 150 mille, les Persans 120 mille. La bataille dura 110 jours et se composa de 90 combats. L'héroïque Ali tua de sa main cinq cents hommes en un jour ; mais sa tristesse était grande, et son âme croyante ne se consolait pas de cette guerre qui faisait tant de ravages dans la religion de Dieu. On le voyait charger sur sa mule grise en récitant des vers : « Quel jour fuirai-je la mort ? disait-il ; ni le jour où elle doit m'épargner ni celui où elle m'est destinée. Je l'appréhende, mais je ne vois pas Mo'awiah, l'homme aux yeux bridés, au gros ventre. »

Mo'awiah en effet redoutait les coups d'Ali ; celui-ci lui proposa de se battre en combat singulier, il refusa. Voyant qu'enfin la victoire lui échappait, Mo'awiah eut recours à la ruse : il ordonna à ses soldats de porter en haut de

leurs lances des exemplaires du Coran, tandis que plusieurs criaient : « Que le Livre de Dieu s'écrive entre nous ! Qui défendra la Syrie contre les infidèles si l'armée syrienne est détruite ; qui défendra la Perse, si l'armée de Perse est exterminée ? » Ali reconnut la ruse et voulut quand même achever sa victoire : « Ils invoquent le livre de Dieu, dit-il, et ils n'en observent pas les préceptes. » Ses généraux, d'un esprit plus étroit que le sien, craignirent le sacrilège et le menacèrent de mort.

Alors Mo'awiah proposa de remettre le différend au jugement de deux arbitres. Ali accepta l'offre pour le bien de l'islam. Mais cette mesure, qui semblait devoir procurer la paix, ne fit que fortifier le schisme et prolonger la guerre. Dans l'armée d'Ali, de purs théocrates soutinrent que son droit au khalifat, venant de Dieu, ne pouvait pas être l'objet d'un arbitrage, et ils se séparèrent de lui. Ces hommes formèrent une secte à laquelle on donna le nom de *khdridjites*, et qui devint puissante dans l'islam.

Les deux arbitres, représentant le parti d'Ali et celui de Mo'awiah, se réunirent sur un certain point des frontières syriennes. Après une longue discussion, le représentant de Mo'awiah, qui était le fameux 'Amrou, fils d'el-'As, le conquérant d'Égypte, homme dur et sans scrupules, dit au représentant d'Ali : « Convenons de de-

poser ensemble Ali et Mo'awiah, et remettons au peuple le soin d'elire un autre khalife. » lis en convinrent, et tous deux sortirent de leurs tentes pour annoncer leur decision au peuple. Amrou supplia le representant d'Ali de parler le premier. Celui-ci alors, otant son turban, dit : « Comme je depose ce turban de dessus ma tete, ainsi je depose Ali du khalifat. » A quoi 'Amrou, enfilant son anneau a son doigt, repondit: « Et moi, comme j'entoure mon doigt de cet anneau, ainsi j'investis Mo'awiah du khalifat. » Les partisans d'Ali etaient joues ; ils s'en allerent fort irrites et le schisme continua. Mo'awiah rentra en Syrie ; Ali s'etablit en Perse ; 'Amrou detacha l'Egypte d'Ali et Ia reprit pour Mo'awiah ; il y eut comme deux khalifes dans Tislam, et le monde musulman fut coupe en deux parts.

Les theocrates purs, qui avaientabandonne le parti d'Ali, jugerent qu'une situation aussi contraire a Ia pensee mahometane ne devait pas se prolonger, et ils deciderent d'y mettre fin en assassinant a Ia fois Ali, Mo'awiah et 'Amrou. Plusieurs fanatiques se disputerent l'honneur d'executer ce plan. Trois d'entre eux partirent le meme jour pour l'Egypte, Ia Syrie et Ia Perse. L'attentat contre 'Amrou echoua ; Mo'awiah fut blesse et ne mourut point; mais Ali qui etait a Koufah, au moment oil il sortait pour se rendre

a la priere du matin, fut frappe d'un coup & la tete. On dit qu'il avait pressenti sa mort; comme il se levait pour sortir, des oies s'etant mises a crier, il defendit qu'on les chassat en disant: « Laissez-les crier, ce sont les pleureuses de mes funerailles. » Il survécut deux jours. On lui demanda s'il fallait elire a sa place son Als Hasan ; il repondit : « Vous en deciderez vous-memes. » Il appela Hasan et Hosei'n et leur dit : « Gardez la crainte du Dieu unique ; si le monde est in juste envers vous, ne soyez pas injustes envers le monde. Ne vous affligez pas au sujet des biens temporels. Dites la verite, secourez l'orphelin, assistez Tinfirmes. Combattez l'opresseur et aidez l'opprime. » Ali expira dans la nuit du 21 ramadan de Tan 40 de l'hegire, et il fut inhume a Koufah ou pres de cette ville, en un lieu que Ton ne connait pas.

La personnalite d'Ali a subi differents degrés d'idealisation, et a fini par devenir aux yeux de certaines sectes une veritable divinity. Certains traits de l'ideal Chretien lui ont ete appliques ; on lui a attribué dans la douleur des sentiments de la plus haute mysticite, et on l'a rapproche de la conception du Dieu souffrant. Il a re?u les surnoms *d'el-Moriada*, celui dont [Dieu] est satisfait, ou de *Haydar Allah*, le Lion de Dieu, a cause de sa bravoure. Fatimah,

sa femme, figure assez éteinte, a participé de l'idéal de modestie, de douceur et de vie intérieure que les Chrétiens voient en la Vierge Marie, et a reçu en commun avec elle le surnom d'el-Batoul, la Vierge. Ali est très révérent et très aimé de tous les Chiïtes ; le sentiment qu'ils ont pour lui a passé dans quelques auteurs occidentaux. C'est ainsi que l'écrivain anglais Carlyle (1) a dit de lui : « Quant à ce jeune Ali, on ne peut que l'admirer. Creature à l'âme noble, comme il se montra alors et toujours par la suite ; plein d'action, d'une audace de feu. Quelque chose de chevaleresque en lui, brave comme un Lion, cependant avec une grâce, une vérité et une action digne de la chevalerie chrétienne. » Assurément Ali n'est plus le prophète vigoureux et clair, comme Mahomet ; c'est le héros douloureux, le chevalier mystique, le chef martyr à l'âme profonde, en qui se cache le mystère de la souffrance divine.

La malheureuse destinée qui avait poursuivi Ali acheva de s'abattre sur la personne de ses deux enfants. Hasan l'aîné, prince incapable, qui passait son temps à se marier et à divorcer, fut appelé au pouvoir, trembla devant Mo'awiah, abdiqua. Il retourna vivre à Médine où il mourut

(1) *Les héros, le culte des héros*, trad. J.-B. Izoulet-Loubatières, Paris, 1888, p. 94.

bientot, probablement empoisonne. Hosein le second vecut a La Mecque tout le temps du regne de Mo'awiah. Celui-ci etant mort, Hosein refusa de reconnaitre comme khalife son Als Yezid et se revolta. Les gens de Koufah l'appelerent et lui promirent de le proclamer; mais tous ses parents et amis le dissuaderent d'accepter cette offre : « On sait, lui disaient-ils, ce que vaut la parole de ces gens-la. Ils ont ete avec Ali ton pere et avec Hasan ton frere, et ils les ont abandonnes ; ils t'abandonneront de meme, » Mais Hosein repondit : « Mieux vaut mourir oil que ce soit que de continuer a vivre sans honneur a La Mecque. »

Il partit done a la tete d'une petite troupe composee de ses proches et de ses serviteurs, pour aller se faire proclamer a Koufah. En route il apprit que les gens de Koufah avaient deja abandonne son parti et accepte le gouverneur nomme par le khalife Yezid. Il voulut neanmoins avancer, pour se venger des traitres ou pour mourir. Un escadron de cavaliers de Koufah, envoye contre lui, l'arreta. Il recula jusqu'au village de Kerbela, et, se voyant ecrase par le nombre, il lutta desesperement: « Que le Seigneur, s'ecria-t-il, juge entre ces hommes et nous ; apres avoir promis de nous defendre, ils tirent contre nous leurs glaives ! » Hosein succomba frappe de 33 coups de lance et de 34 coups

de sabre. Son corps fut foule aux pieds des chevaux, sa tete envoyee a Yezid. Un grand nombre de proches parents d'Ali regurent la mort & ses cotes.

Tel fut l'ensemble des drames ou souffrirent et perirent Ali, Hasan et Hosei'n, et qui constituent, si j'ose ainsi parler, la passion des trois grands martyrs que venerent les Musulmans Chiites.

II

Les drames que nous venons de rapporter eurent dans l'islam un long retentissement. L'islamisme orthodoxe avait admis que le droit au KHALIFAT venait de Telection, ou de la proclamation du khalife par le peuple, et non de la naissance. Apres la mort d'Ali et de ses deux fils, les hommes qui avaient ete leurs partisans affirmerent avec force l'idee contraire : que le droit de la naissance prime celui de l'election, et ils erigerent cette opinion en dogme. La dynastie regnante fut regardée par eux comme illegitime; ils professerent que Ali, ses deux fils et leurs descendants etaient, par droit divin, les chefs legitimes, les souverains, les imams de la communaute musulmane. Cette doctrine rallia tous ceux qui, pour des motifs

quelconques, voulurent s'ecarter des dynasties orthodoxes, c'est-a-dire tous les schismatiques ou CHUTES de l'islam.

Mais bientôt aux passions politiques se joignirent les aspirations religieuses. Les vieux systemes delaissees firent alliance avec les familles vaincues. L'esprit de l'ancienne Perse se repandit parmi les musulmans partisans des droits d'Ali. Les reves et les esperances du Zoroastrisme ecrase passerent dans Tame des Chiites persecutes; et le genie persan reclama ses droits contre le genie arabe, en meme temps que les fils d'Ali reclamerent les leurs contre les dynasties orthodoxes.

Mahomet avait enseigne qu'aucun autre prophete ne paraitrait plus apres lui, qu'il etait lui-meme le dernier et le plus grand des prophetes, le sceau de la revelation. Mais cette periode de conquetes et de guerres civiles qui s'ouvrit avec sa mort ne parut sans doute pas, a beaucoup d'esprits, celle de la verite complete et du bonheur parfait, et bientôt on vit s'introduire dans Tislam l'idee qu'un autre prophete descendrait encore pour ouvrir enfin la période millenaire pendant laquelle Thomme serait bon et le monde heureux. Ce prophete sauveur fut appelle le MAHDI, c'est-a-dire le dirige ou celui que Dieu dirige. La croyance au Mahdi, bien que pouvant rappeler les croyances Messianiques

des Juifs, etait probablement fournie par la Perse. C'etait une variante de la croyance des Perses a un prophete fils de Zoroastre, qui devait venir a la fin des temps, pour assurer la victoire du bien sur le mal, d'Ormuzd sur Ahriman. L'idee se souda & celle de la legitime des descendants d'Ali, et de leur union sortit ce dogme que le mahdi attendu serait un des princes ou imams de la race d'Ali.

Le chiisme fut a peu pres etabli en l'etat que nous venons de dire & la fin du premier siecle de l'hegire. Or on voit qu'il y avait dans cette th6orie assez etrange un point obscur : on annoncait un mahdi qui devrait paraitre dans la lignee legitime des descendants d'Ali; mais on ne disait pas quel serait ce mahdi, a quels signes on le reconnaitrait, en quel temps il se manifesterait. Il importait cependant aux Chfites de connaitre certaines marques de son avnement, afin qu'ils pussent croire en Ini lorsqu'il viendrait precher la religion parfaite, et aussi afin qu'ils pussent savoir jusqu'a quel terme il leur convenait d'ajourner leurs esp6rances politiques. Les esprits travaillerent sur cette question. On reunit tout ce qu'on put trouver de traditions prophetiques, de signes astrologiques, de pronostics divers, capables de faire connaitre en quel temps une ere de bonheur s'ouvrirait pour le monde. Il y eut dans l'islam un

mouvement analogue a celui qui se produisit aux origines du christianisme, alors que tous les esprits, comme s'ilsetaientdeja las de la religion nouvelle qui venait d'apparaître, ensupputaient la duree, revaient de la fin des temps, et creaient des apocalypses.

Mais, sur ce terrain des sciences prophetiques et occultes, les Chiites, pas plus que d'autres, ne parvinrent a s'entendre. Il n'y eut pas d'accord entre eux sur la maniere de reconnaitre le mahdi, et, s'etant desunis sur ce point fondamental, ils se diviserent en une multitude de sectes qui s'attacherent a differents mahdis.

Parmi toutes ces sectes, celle qui prevalut fut la secte qui admit que le droit divin n'6tait transmissible, dans la race d'Ali, qu'a douze princes ou imams seulement, et que le dernier de ces imams devait etre le mahdi. C'est encore aujourd'hui la doctrine officielle de la Perse ; on Tappelle celle des Duodecimals. — Or, onze de ces imams parurent; chacun d'eux tenta quelque effort contre les dynasties orthodoxes, etpresquetous, par ordre des khalifes, perirent de mort violente. Le douzieme naquit a son tour ; et, en Tan 940, se trouvant dans la ville de Sorramen-Ra (Samarra) sur le Tigre, et etant encore fort jeune, il disparut. Cette mort mysterieuse d'un jeune homme sur lequel s'etaient amassees de si grandes esperances, qui devait amener au

pouvoir les partisans d'Ali, parfaire la religion et conquérir le monde, laissa les Chiites dans un état d'esprit singulier. Ils ne voulurent pas croire à la ruine de leurs ambitions et à l'effondrement de leur système, et ils imaginèrent que le Mahdi n'était pas mort, qu'il était seulement caché dans quelque montagne inconnue, et qu'il en ressortirait au jour fixe de Dieu, avec une grande puissance et une grande gloire. C'est ce qu'on appelle « l'occultation ». Cette idée devint un nouveau dogme des Chiites et elle se perpétua à travers les siècles.

Il convient d'ajouter que le 12^e imam n'est pas le seul ni le premier à qui fut appliquée cette doctrine de la survivance. Elle le fut aux autres imams qui ont été regardés comme mahdists, chacun par sa secte. Même des personnages non Alides ont joui de ce privilège, tels que Abou Moslim, le grand général qui renversa les Omeyyades et amena au pouvoir la dynastie des Abbassides, Mokanna, le Prophète voilé du Khorasan, Babek le Khorremite, un de ses disciples, et d'autres encore.

Chahrastani, excellent historien des religions et des sectes (1), a sur les Chiites, qu'il

(1) Shahrastani, *Kitab al-milal wa'n-nihal*, éd. Cureton, 2 vol., Londres, 1842; el-'Idji, dans *leMawdqif*, donne aussi de bons détails sur la théorie de Timamat. Sur les développements historiques de la doctrine

appelle « Imamiens », de nombreux details. Les Imamiens, dit-il, sont ceux qui tout d'abord soutiennent qu'Ali etait l'imam expressement designe par le Prophete, opinion qu'ils fondent sur diverses traditions. Ils pensent d'ailleurs que, rien n'etant plus important pour l'Islam que la designation de l'imam, on ne peut admettre que le Prophete soit mort sans s'en etre occupe ; c'est-a-dire que Mahomet n'a pas pu omettre de nommer son successeur et qu'il a choisi Ali, mais que les partisans des autres khalifes ont efface le plus possible les traditions relatives a cette nomination.

Après Ali, ses 2 fils Hasan et Hosein sont imams incontestes, ainsi que Ali le fils de Hosein; mais les Imamiens ne s'accordent pas sur la transmission de l'imamat apres cet Ali. Beaucoup concordent jusqu'a Dja'far es-Sadik, sixieme imam, personnage connu dans la science des traditions et tres estime. Dja'far eut 5 enfants suivant les uns, 6 suivant les autres, dont 4 pretendirent a l'imamat; les uns laisserent une descendance, d'autres non. Les Mousawiyah sont partisans de Mousa, fils de Dja'far. Ce Mousa fut emprisonne par Haroun-

mahdiste, V. J. Darmesteter, *Le Mahdi depuis les origines jusqu'a nos jours*, 1885 ; E. Blochet, *Le Messianisme dans l'heterodoxie musulmane*, Paris, 1903.

er-Rechid a Medine, puis a Bagdad, et mis *k* mort dans sa prison. Ses adeptes se subdiviserent a sa mort; les uns crurent qu'il 6tait vraiment mort, d'autres resterent dans le doute et d'autres attendirent son re tour apr6s l'occultation. — Les Ismaeliens Wakifites admirerent apres Dja'far l'imamat de son fils Isma'il, mais apres Isma'il, ils se divisent; quelques-uns admettent comme imam Mohammed fils d'Isma'il, et ceux-ci se subdivisent encore : les uns s'arretent a ce Mohammed et attendent son retour, les autres vont plus loin. — Quant aux Duodecimains, ils placent apr6s Dja'far Mousa son fils surnomme el-Kazim; ensuite Ali-Riza dont le tombeau est vener6 *k* Tous; apres lui Mohammed et-Taki qui est dans les sepultures des Koreichites, puis Ali fils de Mohammed en-Naki, dont le mausolee est a Komm ; puis el-Hasan, el-'Askari ez-Zeki, et en fin son fils el-Kaim el-Montazar, le 12^e, qui mourut a Samarra.

Les surnoms des imams donnas ici sont des qualificatifs ; les deux donnes au 12^e imam, le Mahdi selon l'opinion ordinaire, el-Kaim-el-Montazar, signifient: celui qui subsiste et qui est attendu. Le Mahdi re?oit aussi le surnom populaire chez nous de « Maitre du Temps » ou « Maitre de THeure », *sahib el-'asr*.

Chahrastani ne cache pas que beaucoup de

bons esprits s'fetonnaient du fantastique de ces doctrines. « La duree de Toccultation, dit-il encore, est, selon Ia croyance des imamiens, de 250 et quelques annees. » Mais cette opinion a *du* forcement varier. « Le Mahdi paraitra age de 40 ans. Quand on leur demande comment l'occultation est possible, ils repondent: Est-ce que les Prophetes Khidr et Ilyas (Elie) n'ont pas vecu en ce monde un millier d'annees, sans avoir besoin de manger ni de boire ? Pourquoi cela ne serait-il pas possible a quelqu'un de Ia famille du Prophete ? On leur objecte aussi qu'il n'est pas facile de se guider sur quelqu'un qu'on ne voit pas; ils ont a cause de cela une theorie particuliere qu'on appelle « du temperament », et des opinions speciales sur les attributs divins et l'anthropomorphisme. »

Des legendes de grands personnages restes vivants apres leur mort et subsistant d'une vie mysterieuse se rencontrent chez beaucoup de peuples. Henoeh et Helie, les prophetes bibliques, ne sont point morts, mais ont seulement ete enleves au ciel; l'Evangile n'a-t-il point dit en parlant de Saint Jean : « Le bruit se repandit que ce disciple ne mourrait pas » ? Tout le monde connait les belles legendes du roi Artus et de Lohengrin, les heros de Ia Table Ronde, emmenes par des fées dans des iles lointaines;

ou encore celle de l'empereur Frederic Barbe-rousse qui se noya en Asie dans le Cydnus, et que des patres crurent revoir dans une grotte d'Allemagne, dormant accoude sur une table de marbre, tandis que des larmes lentes coulaient de ses yeux. Ces histoires sont utiles a la poesie et au culte, et elles temoignent de la force de la foi et de la tenacite des espérances humaines.

III

Il peut etre interessant de rappeler ici comment le chiisme s'introduisit officiellement en Perse. Cette histoire a du cachet, mais parait malheureusement un peu melee de legendes. On y voit figurer deux cheikhs derviches et un grand roi.

A la fin du xv^e siecle surgit k Ardebil la plus glorieuse des dynasties persanes, celle des Sefavis ou Sofis. Son veritable fondateur, Cheikh Sefi ed-Din, etait le 22^e descendant du 7^e imam, Mousa Kazim. Ses ancetres, depuis six generations, habitaient la Perse, d'abord le Guilan, ensuite un village voisin d'Ardebil; ils avaient une *zaouyah*, un monastere, ou ils entretenaient discretement la memoire et les revendications des Alides. Cheikh Sefi etudia a

Chiraz, puis chez un ascete du Guilan, imamien partisan de la doctrine des Douze ; il épousa la fille de ce religieux et en devint le successeur. Celui-ci le choisit pour heritier en le vetant de son manteau, selon une coutume biblique conservée chez les Soufis. Le cheikh se fixa alors à Ardebil, où il se construisit un monastere. Il mourut dans cette ville après avoir prêché 30 ans. L'influence qu'il avait acquise était considerable ; à sa mort, il comptait un million et demi de disciples.

Les descendants de Cheikh Sefi contracterent une alliance matrimoniale dans la famille turcomane du « Mouton blanc ». Cette union leur donna l'autorité politique et leur facilitation militaire. À Tauris régnait une autre branche de Turcomans, les princes du « Mouton noir » ; ils persecuterent d'abord les disciples du Cheikh, puis s'allierent à eux en voyant leurs succès.

Shah Isma'il, le grand homme de guerre de la famille, descendait de Cheikh Sefi et était fils du Sultan Haidar.

Sous Bajazet II (1481-1512) parut en Asie-Mineure un autre derviche ambitieux et fanatique, qui avait adopté les opinions des Khalifes Fatimides sur Timamat ; on le connaît sous le nom de Cheitan-Kouli « Tesclave du diable ». Ce personnage avait d'abord passé 10 ans dans

une caverne de l'Anatolie, pres de la ville de Bek Bazar, occupe de meditations et de pratiques ascetiques. Sa reputation de saintete une fois etablie, il assembla des soldats; il entra de vive force un jour de marche dans la ville d'Antalie et precha sur la place publique. Son enthousiasme se communiqua a la foule; celle-ci se saisit du Kadi qu'eile ecartela, et attacha ses 4 membres aux 4 portes de la ville. Le derviche s'empara ensuite de Kutaya, capitale de la province, et fit empaler le pacha sur la grande place.

Un fils du Sultan Bajazet, Korcut, gouverneur de Magnesie, essaya de resister au fanatique avec quelques janissaires; il fut battu. Bajazet dut envoyer une armee en Anatolie. A ce moment un emissaire de Cheitan-Kouli, en habit de derviche, penetra jusqu'a l'empereur, comme il sortait pour aller a la mosquee, et lui demanda l'aumdne. Bajazet s'inclina pour la lui donner; cet homme saisit cet instant pour lui porter un coup de poignard, dont il fut longtemps a se remettre. Depuis ce temps l'usage s'etablit en Turquie que tous ceux qui ne sont ni membres du divan, ni officiers du scrail, ne peuvent pas approcher l'empereur sans que deux Chiaoux ne leur tiennent les bras.

L'armee reguliere des Osmanlis eut enfin raison de Cheitan-Kouli et dissipa ses troupes.

Le derviche battu s'enfuit en Perse. Il ne tarda pas & retrouver auprès de Shah Ismail un succès plus grand encore que celui qu'il avait obtenu auprès des paysans d'Anatolie, Il était assez instruit, connaissait un peu les mathématiques et était versé dans l'astrologie judiciaire, science fort appréciée alors dans ces contrées. Le Shah Ismail, ébloui de sa doctrine et de son Erudition, lui confia l'éducation des princes, ses enfants, et lui-même adopta la foi de ce nouveau prophète. Des lors, il se fit persécuteur; beaucoup de Sunnites durent quitter la Perse. Auparavant, les opinions religieuses dans ce pays se toléraient entre elles et étaient mêlées, comme elles le sont du reste encore aujourd'hui.

La persécution amena des blâmes. Cheitan-Kouli, inquiet de l'opposition croissante, eut recours à une supercherie. Comme on lui reprochait d'altérer le texte du Coran, il voulut prouver par un miracle que lui seul en possédait le véritable sens. Il rassembla le peuple dans un bois où se trouvait un vieux platane, et il pria le roi d'ordonner à son plus jeune fils de choisir tel arbre qu'il lui conviendrait. Le prince, instruit d'avance, choisit le platane. Cheitan-Kouli présenta alors au peuple trois livres : l'un contenant l'ancien texte sunnite du Coran, un autre en blanc, et un troisième renfermant le Coran avec les changements qu'il y avait intro-

duits. Le jeune prince placa l'ancien Coran et le livre en blanc dans le tronc de l'arbre. Le derviche fit sceller le tronc avec des bandes de fer, y fit apposer le sceau du royaume, et donna rendez-vous au peuple, au meme lieu, 40 jours plus tard. Pendant ce temps, il fit des prieres devant l'arbre pour demander a Dieu de manifester sa volonte.

Au jour fixe, le peuple se reunit de nouveau. Chei'tan-Kouli redouble ses prieres, puis, d'un ton inspire, il commande qu'on ouvre le platane. L'arbre ouvert, on en retire deux livres : l'ancien Coran tout rature, et le livre depose en blanc, devenu une copie exacte de son nouveau Coran. Les assistants crient au miracle ; le prophete fait immediatement bruler l'arbre pour eviter d'autres investigations. Depuis lors, il re[^]oit le nom de Sofi, et ce nom devient si venere qu'il est ensuite porte par les rois successeurs d'Isma'il.

IV

La Perse est grand pays de PELERINAGES ; les Persans de toutes les classes sont tres fervents de cette pratique. Les pauvres les font a pied ; les seigneurs opulents les faisaient naguere avec pompe, entoures de leurs families et & petites

journees. Les sanctuaires que venerent les Chii-tes sont generalement des tombeaux: ceux d'Ali et de ses enfants, ceux de certains imams et de membres de leurs families, ceux de der-liches celebres, ou encore les tombeaux pre-tendus de certains prophetes bibliques. Ceux-ci reçoivent aussi la visite des croyants d'au-tres religions. Les deux sanctuaires les plus importants de la Perse sont ceux de Nedjef et de Kerb 6la.

On ne sait pas exactement ou mourut Ali (1). La tradition est qu'il a ete tue devant la grande mosquee de Koufah. Son corps aurait ete porte a quelque distance de la, a Hirah, *aujourd'hui* Nedjef. Nedjef est situe sur la rive Nord d'un lac qui porte ce nom. La mosquee ou est le tombeau d'Ali est tres veneree. Le mausolee s'eleve au centre d'une cour rectangulaire, dont les murs sont ornes de dorures et de briques emaillees. Devant la porte est une fontaine d'airain poli. Une coupole doree surmonte le tombeau; elle s'eleve entre les quatre minarets des angles, reconverts eux-memes de lames dorees. L'en-semble, vu a distance, fait l'effet d'un edifice d'or.

(1) Euty chius cite deux opinions sur le tombeau d'Ali, le plac,ant soit a Kariatein, soit a en-Noubah; selon quelques auteurs, il aurait ete enterre dans le chateau de Koufah (Masoudi, *les Prairies d'Or*, t. V, p. 68).

Kerbela, appele aussi Mechhed Hosein, lieu du martyre de Hosein, est la ville sainte la plus importante et comme la Mecque de la Perse. Elle avait, a la fin du xix^e siecle, 65.000 habitants, dont 54.000 etaient chiites, et la population s'accroissait sans cesse. La grande mosquee, qui contient les restes de Hosein, fils d'Ali, est veneree par les Chiites et les Sunnites egalement. Le dome et les six minarets sont reconverts de lames d'or, mais pas aussi richement que ceux de Nedjef. La dorure du dome est due a la munificence du roi Kadjar Agha Mohammed Khan. Feth Ali Shah constmisit la galerie interieure et une partie de la cour; le Shah Nasir ed-Din l'acheva. Une autre mosquee veneree dans la ville contient les restes de Timam 'Abbas. On appelle ces deux sanctuaires la grande et la petite« presence » *Jiazret-el-Keblr* et *hazrei cs-Seghir*. De larges drapeaux flottent au sommet des coupoles; celui de Hosein est rouge en temps ordinaire, et noir en temps de deuil. Les tresors de Nedjef et de Kerbela sont d'une richesse prodigieuse; on compte que l'afflux des pterins est de 400.000 par an.

En allant de Nedjef a Kerbela, qui sont distants de 15 heures, on rencontre, pres du passage de l'Euphrate, la tombe d'un imam fils de Hasan, et au dela, apres avoir passe quelques

marais, celle d'un prophète, Nebi Jaffa. A 6 h. $\frac{1}{2}$ de Hilleh est une ancienne synagogue contenant, dit-on, la tombe du prophète biblique Ezechiel; elle est visitée à la Pentecôte par beaucoup de Musulmans et de Juifs. Au sud de Hilleh est un sanctuaire consacré à Abraham, le *maqam Ibrahim*, station d'Abraham. Au-dessous d'Amera est un tombeau d'Ezra, el'Ozai'r, visité par les Juifs. Dans une autre région de la Perse, à Ardebil, on vénère le tombeau du Cheikh Sefi, qu'avoisine celui du Shah Ismail; ce lieu de pèlerinage est très fréquenté. Au nord-est de la Perse, à Mechhed, est le tombeau important de Timam Ali Riza.

Un rédacteur de la revue *Loghat el-'Arab*, revue arabe de Mossoul, a raconté d'une façon fort intéressante une visite qu'il fit à Samarra sur le Tigre, où se trouve, parmi de nombreuses mines (1), le sanctuaire le plus curieux peut-être de la Perse, celui qui contiendrait la retraite mystérieuse du Mahdi. Samarra fut, comme on s'en souvient, une capitale des Abbassides au temps de leur splendeur. La plaine entourant la ville est parsemée de *tells*, qui sont les restes

(1) Revue dirigée par le P. Anastase-Marie, Carme ; numéro d'octobre 1911 des fouilles ont été faites à Samarra par une mission allemande et par un Français H. Viollet.

d'anciens chateaux dont on a garde plusieurs noms. On trouve de ces monticules jusqu'a Abou Dolaf, a 3 heures de marche a l'ouest de la ville, et jusqu'a Kala'at el-Djalisieh, a 2 h. $\frac{1}{2}$ a Test. Parmi ces mines sont celles de l'Amant et de l'Aime, et celles du Shah et de la Fiancee, mentionnes par Jakout. Le khalife Mo'tamid batit le chateau de l'Aime, sur la rive du Tigre ; le voyageur Ibn Djobeir le vit, et dit que c'etait un lieu de plaisance pour Zobeidah, femme d'Harou er-Rechid. Le Shah et la Fiancee etaient deux grands chateaux qui, d'apres Jakout, cofttdrent, Tun 20 millions de dirhems, et l'autre, 30 millions. Une mission allemande fouillait en 1911 le chateau de l'Amant.

La ville de Samarra elle-meme est entouree de murailles percees de 4 portes. Ces murs, qui sont modernes, furent batis en 1834 aux frais d'un g6nereux Indien, d'autres disent par un savant docteur le Seid Mohammed Bakir el-Mosawi, auteur d'ouvrages sur le droit, mort a Kerbela apres 1260 H. ; mais la premiere opinion est la plus probable. Chacune des portes est aflectee a certaines tribus, selon le cote ou se trouve leur parcours habituel. Un autre bienfaiteur de Samarra est le Seid Mirza Mohammed Hasan el-Hoseini; il y construisit des lieux de reunions pour la science, et des khans pour les etrangers et les voyageurs.

Ce personnage, ne a Chiraz en 1235 H., se transporta k Nedjef, ou il enseigna; il recut comme Gazali le titre d'imam et le surnom de « preuve de l'Islam ». Il se rendit aSamarra, ou il mourut en 1312. Ses restes furent transposes a Nedjef au milieu d'une foule de plus de 100.000 personnes.

Les tombeaux veneres a Samarra sont ceux des deux imams Ali fils de Mohammed el-Hadi et son Als Hasan el-'Askari. On y voit aussi ceux de deux femmes saintes leurs parentes : Halimah Khatoun, soeur de Timam 'Ali el-Hadi, et Nerd j is Khatoun, femme de l'imam Hasan el-'Askari et mere du Mahdi « maitre de l'heure ». Les tombes sont entourees d'une grille de cuivre jaune et surmontees d'une coupole d'or pur de tres grande dimension, visible & 12 heures de distance, et qui brille comme le soleil. Le Shah Nasir ed-Din fit les frais de cette coupole en 1281,

A l'interieur du sanctuaire sont des colonnes ornees, comme les murs, de mosaïques. A l'ouest de la colonnade qui est k gauche en entrant, se trouvaient les tombeaux des khalifes Abbassides Mo'tasim, Motewekkil et autres; ils ont 6t6 bien malheureusement ruines par Mirza Mohammed es-Salmasi lorsqu'il construisit le sanctuaire, et l'on n'en voit plus trace aujourd'hui.

Autour du sanctuaire règne une cour close de murs, qui sont en marbre sur une hauteur de 5 metres, et ornés au-dessus d'emaux et de versets du Coran. A Tangle ouest de la cour on montre un puits, au fond duquel apparait dans l'eau un croissant de lune. La legende veut que Nerdjis Khatoun se soit penchee un jour sur le bord de ce puits; une goutte de son lait étant tombee dans l'eau, se transforma en ce croissant. Près du puits est un mur qui separe cette cour du lieu de l'occultation du Mahdi. On trouve la un autre sanctuaire, puis on entre dans une chambre ; on descend un passage voute de 13 marches ; on avance un peu; on redescend 6 degrés, et l'on arrive à un espace élargi entre deux cintres ; on franchit un intervalle, et l'on parvient a une petite loge, ou Ton voit une porte de bois de santal ornee descriptions. La porte ouvre sur un cabinet : c'est la demeure du Mahdi. Il vivrait, selon la croyance populaire, dans une sorte de creux ouvert dans ce cabinet. Sur le seuil de la porte à droite est un trou que fit faire Nasir li-Din illah pour lui passer des lettres.

Les Chiites, qui doivent faire le pèlerinage de Kerbela au moins une fois dans leur vie, aiment a reposer apres leur mort a l'ombre des

sanctuaires qu'ils ont veneres de leur vivant. Aussi voit-on, autour des lieux saints, des caravanes funeraires, pratique qui remonte peut-6tre *k* une très haute antiquite. Les corps des riches sont places dans des litieres que des mollahs escortent en chantant; ceux des pauvres sont ficelles deux a deux et places a dos de mules. Ces caravanes descendent les rudes sentiers qui viennent des plateaux du centre de la Perse, et, parvenues aux alentours des villes saintes, elles y dechargent leur funebre convoi.

CHAPITRE II

LES ISMAELIENS

LES ISMAELIENS. — LES KARMATES. — LES
ISMAELIENS DE SYRIE OU ASSASSINS.
LES HOROUFIS ET LES BEKTACHIS.

I

La divergence d'avec l'islamisme orthodoxe et le retour vers des philosophies plus anciennes s'accrochèrent dans une secte importante et fort curieuse, séparée de bonne heure du chiisme, et que Ton appelle la secte des ISMAELIENS (1). Cette secte, ou du moins une de ses branches, est restée fameuse dans notre propre histoire, à cause des relations qu'elle eut avec les Croisés; mais elle y est désignée sous un autre

(1) V. Rousseau, *Memoire sur les trois plus fameuses sectes du musulmanisme, les Wababis, les Nosairis et les Ismaelisy* 1818. — Silvestre de Sacy, *Introduction à la Religion des Druzes*, Paris, 1838. — Stanislas Guyard, *Fragments relatifs à la doctrine des Ismaelisy*, Paris, 1874.

nom que nous rappellerons tout a l'heure; parlons d'abord de sa doctrine.

Les Ismaéliens étaient des Chiïtes qui reconnaissaient pour Mahdi Isma'il, fils du 6^e imam Dja'far; ils étaient donc « septimains », c'est-à-dire qu'ils ne comptaient en tout que 7 imams dans la lignée d'Ali. Leur doctrine fut achevée à la fin du ix^e siècle par un homme du nom d'Abd Allah fils de Maimoun, personnage fort versé dans la science des philosophies et des religions. Cette doctrine était enseignée aux adhérents dans une initiation à 9 degrés, par des missionnaires répandus dans les diverses provinces; et la secte formait une société secrète admirablement organisée.

Tout d'abord le missionnaire mettait en garde le sujet contre l'interprétation littérale du Coran, lui disant que la religion est chose haute et subtile, à quoi peuvent seuls atteindre les esprits doués des lumières de Dieu. Puis il éblouissait son auditeur en lui posant des questions difficiles et d'apparence profonde, et il lui faisait entrevoir sous le texte de l'écriture de merveilleux secrets; mais, avant de les lui révéler, il exigeait de lui un engagement.

Lorsque l'auditeur s'était livré par serment à la direction du missionnaire, celui-ci lui présentait l'idée de l'involution des religions. Les hommes, expliquait-il, ne peuvent parvenir par

eux-mêmes à la connaissance de la vérité ; mais Dieu supplée à leur ignorance en leur envoyant des Prophètes. Il y a eu six de ces prophètes, qui ont fondé des religions de plus en plus parfaites. Le premier est Adam ; les autres sont Noé, Abraham, Moïse, Jésus et Mahomet. Le septième et dernier prophète est encore à venir. Ce sera le Mahdi, le 7^e imam de la race d'Ali, celui qu'on appelle le « Chef du siècle » ou le « Maître de l'heure ». C'est lui qui mettra le sceau à la religion, en substituant à l'interprétation littérale des Livres saints la science du sens intérieur et mystique.

On éloignait ensuite l'initié de la pratique de la religion. Toutes les pratiques religieuses, lui disait-on, ne sont que des formes et des signes allégoriques ; elles servent d'ailleurs à entretenir le bon ordre dans les foules ; mais elles ne sauraient être obligatoires pour le savant. Après cela, on apprenait à l'initié un peu de philosophie. On lui faisait connaître les principaux auteurs, Aristote, Platon, les dualistes et autres ; et on lui suggérait l'idée que les Philosophes étaient en réalité les véritables prophètes, qu'ils étaient les hommes les plus voisins de Dieu par la science, les plus capables d'augmenter dans le monde la connaissance de la vérité, alors que les personnages auxquels on donnait d'ordinaire le titre de Prophètes,

n'étaient que les ministres des Philosophes, dont ils avaient réduit les systèmes en religions pour l'usage du vulgaire.

Parvenu à ce point, l'initié ismaélien était rationaliste et impie; il n'avait plus rien à apprendre, et il pouvait se choisir un système à son gré. Cependant une certaine doctrine dominait dans la secte. C'était une sorte de système gnostique, qui subit avec le temps et les personnes diverses variations. Dieu, selon ce système, était hors de l'atteinte de l'esprit humain, inconnaissable, ineffable, incapable de créer. Il avait produit par un acte mystérieux deux principes éternels, dont l'un était antérieur à l'autre : la Raison universelle et l'Âme universelle. Ces deux principes en avaient produit trois autres : l'Espace, le Temps et la Matière. L'Âme universelle descendait dans le monde de la matière en s'y divisant en une multitude d'âmes individuelles qui sont nos âmes, et la Raison universelle envoyait vers chacune de ces âmes individuelles une effusion qui la pénétrait et lui communiquait l'intelligence. Ces petits fragments de l'âme et de la raison divines, enfoncés dans la matière, devaient s'en dégager après plusieurs existences. Pour les aider dans cette œuvre de salut, la Raison et l'Âme universelles & à la fois s'incaruaient de temps en temps en un homme; grâce à cette incarnation, les âmes

particulieres pouvaient connaitre la Raison universelle et finalement se réunir a elle. — On le voit done, l'initiation ismaelienne, qui avait pris le sujet dans l'islam, l'avait de degre en degré reporté en plein gnosticisme.

La secte des Ismaeliens n'est pas moins curieuse au point de vue politique qu'au point de vue religieux. Comme le chiisme, elle eut pour objectif la destruction du khalifat abbaside de Bagdad et la preparation du regne du Mahdi. Elle n'atteignit pas tout *k* fait ce but; mais l'effet qu'elle produisit dans l'islam fut considerable, et son histoire est un tres bel exemple de la puissance que peuvent acquérir les society secretes, lorsqu'elles possedent une organisation forte et une discipline stricte, mais aussi, il faut Taj outer, lorsqu'elles ont a leur service l'impiete et le crime.

La secte resta d'abord tout a fait secreta pendant 25 ans. Elle travailla pendant ce temps & répandre ses missionnaires, d'abord du coté de la Perse, puis en Syrie, en Arabie et jusqu'en Afrique. Le fondateur, son Als et son petit-fils, qui furent les 3 premiers grands maitres, vivaient caches dans un petit bourg de Syrie, d'oii ils dirigeaient la propaganda Les missionnaires obtenaient de grands suces. Leur mthode graduee et souple, capable d'etre adaptee aux

esprits les plus divers, d'étonner sans heurter de front les croyances revues, et de séduire en flattant au fond toutes les passions, leur amenait de nombreux adhérents. Ils plaisaient surtout aux Persans, auxquels ils disaient que Dieu avait pris en haine les Arabes parce qu'ils avaient tué Hosein, le Als d'Ali. Ils usaient de certains prestiges qui éblouissaient les esprits simples. Ils avaient organisé la poste aux pigeons, qui était inconnue de l'administration officielle; ils avaient des colombiers dans Bagdad même; cela leur permettait de connaître les nouvelles plusieurs jours avant l'arrivée des courriers, et les gens qui les voyaient si bien informés ne doutaient pas de leurs rapports avec les êtres invisibles.

II

Une branche en particulier devint puissante dans la partie de l'Arabie qui avoisine le golfe Persique et que Ton appelle le Bahrein. Cette branche fut fondée par un missionnaire des environs de Koufah, Hamdam Karmat, et porte son nom : LES KARMATES (1). Le chef

(1) V. M.-J. de Goeje, *Memoire sur les Carmathes du Bahrein et les Fatimides*, 1886, et *La fin de l'Empire des Carmathes du Bahrein*, *Journal Asiatique*, Paris, 1895. — L. Massignon, *Esquisse d'une Bibliographie Qarmate* dans *a Volume of Oriental Studies*, présenté au Professeur E. G. Browne, Cambridge, 1922.

de cette secte établit le socialisme parmi ses adhérents au moyen d'un système d'impôt progressif fort ingénieux. Il commença par imposer à chacun d'eux une contribution d'une pièce d'argent, destinée à être envoyée au Grand-Maitre pour l'aider à préparer l'avènement du Mahdi. L'année suivante il leur demanda une pièce d'or; il porta ensuite l'impôt & 3 pièces d'or; puis il exigea le cinquième du revenu; en fin il ordonna aux gens de la secte de se grouper dans chaque village et de mettre tous leurs biens en commun. Un homme de confiance était envoyé dans le village et recevait tous les biens des Ismaéliens, tous leurs revenus en argent et en nature, les bles que coupaient les hommes, les étoiles que tissaient les femmes, même les salaires que touchaient les petits garçons pour écarter les oiseaux des moissons. En revanche cet homme donnait de quoi vivre aux membres de la communauté, et il veillait à ce qu'aucun d'eux n'eût à souffrir, sans être secouru, ni de la faim, ni de la nudité, ni d'aucun autre mal. — Quand le missionnaire eut laissé quelque temps les choses en cet état, il ordonna, dit-on, à ses adhérents de se rassembler dans chaque groupe, et il acheva d'établir parmi eux une union aussi complète que peut l'imaginer le délire d'un anarchiste.

Après 25 ans de cette propagande occulte,

les Ismaéliens se trouverent assez forts pour agir. Ils prirent les armes en Syrie, en Arabie et en Perse, et le pouvoir de Bagdad apprit k la fois leur existence, leur revolte et leur force. Ils conquièrent le Bahrain, ils firent trembler La Mecque, ils prirent des villes en Syrie, ils repandirent l'effroi tout le long du cours inferieur de l'Euphrate et du Tigre, et jusque dans Bagdad. Le grand-maitre 'Obeid Allah, petit-fils du fondateur de la secte, alia en Afrique, s'y tailla un royaume et fonda une dynastie fameuse qui peu apres conquit l'Egypte, celle des Fati-mides. Il preteudait descendre d'Ali et de Fati-mah, d'oii le nom de cette dynastie. Il voulut se faire passer lui-meme pour le Mahdi; mais plusieurs de ses adherents refuserent de le reconnaitre. Il n'en continua pas moins a dinger de haut tout le mouvement de propagande et toute Taction militaire de la secte.

Les Karmates du Bahrein, apres avoir defait les armees du khalife et coupe pendant 3 ans aux pelerins de Perse la route de La Mecque, mirent le comble a la desolation des Musulmans, en commettant Tun des plus affreux sacrileges que l'on ait jamais vus dans l'islam. En Tan 928, au moment oil les caravanes de pterins venaient d'arriver a La Mecque, et oil commen-jaient les ceremonies, 1.500 Ismaéliens, fantassins et cavaliers, parurent en armes aux portes

de la ville. Une extrême émotion s'empara de la foule. L'emir de La Mecque à la tête de milliers d'hommes, pterins et mecquois, vint supplier les envahisseurs de ne pas porter le meurtre et la guerre sur le territoire sacré dans des jours voués à la paix. Il leur offrit une forte rançon, des présents, des trésors, des sommes considérables. Les Karmates répondirent en tirant le glaive et en couchant morts & leurs pieds quelques-uns des plus vénérables émirs; puis ils s'ouvrirent avec le fer une route & travers la foule et se dirigèrent droit sur la sainte Ka'bah. L'effroi du peuple fut indescriptible. L'angoisse de la mort, l'horreur du sacrilège saisirent ensemble les âmes; les pieux fakih, les derviches affaiblis par Tage s'accrochaient en gemissant aux tentures qui couvraient la ka'bah; les femmes, affolées, couraient ga et la dans la foule. Les envahisseurs écrasaient ces masses désarmées, jetaient Tun contre l'autre les corps tachés de sang; ils remplirent de carnage la cour de la Ka'bah, et ils souillèrent de meurtres les murs mêmes et le sol de l'atrium sacré. Ils pillèrent tous les trésors du temple, vases, lampes ciselées, *mihrahs* d'onyx noir, lambris et gouttières d'or, tapis et voiles de soie; ils prirent la pierre noire encastree dans le mur. Huit jours durant, ils saccagèrent La Mecque; ils chargèrent sur cent

mille betes de somme tout cet immense butin ; puis arretes dans les defiles des montagnes, cribles de fleches parties de derriere les rochers, hesitant en leur ignorance des chemins, ils laisserent mortes beaucoup de betes et furent heureux de se sauver. Mais ils garderent la pierre noire, et, parmi d'autres tresors, ils l'emporterent au Bahrein dans leur capitale el-Ahsa.

La pierre noire resta 22 ans au Bahrein ; apres ce temps, sur l'ordre de leur Grand-Maitre, les Karmates la reporterent a La Mecque.

Les Ismaeliens comptaient que leur triomphe complet aurait lieu en Tan 317 de l'hegire, ou 929 du Christ; car cette annee-la les deux planetes Jupiter et Saturne devaient se rencontrer dans le signe du Sagittaire, ce qui signifiait Tav[^]nement de la « religion blanche », c'est-a-dire de leur religion. Mais Tannee s'etant passee sans amener d'evenement decisif, les Ismaeliens perdirent de leur audace, et leur fortune decrut.

III

A Tepoque des Croisades, il y avait en Syrie une branche importante de la secte ismaelienne, que Ton appelait les Hachichi, Assaci ou Assas-

de la prière, de l'aumône légale, et il établit entre eux, comme l'avaient fait les Karmates du Bahrein, le communisme et une licence sans frein. Il se fortifia ensuite dans les régions montagneuses de la Syrie; il éleva des châteaux, il en repara d'autres; de Dieu qu'il était, il devint potentat.

Le Grand-Maitre de la secte le jugea trop indépendant. Il envoya de Perse des agents pour le tuer. Sinan comprit leur dessein; il en mit plusieurs à mort et s'attacha les autres. Sa réputation grandit; il se fit redouter des souverains en Orient et jusqu'en Occident. Il était dur, astucieux, grand inventeur de prestiges. Ceux qui l'ont pris pour dieu ont laissé des récits de ses miracles; les autres ont dit qu'il exécutait d'étonnantes jongleries. Il répondait - aux messages qu'on lui apportait avant de les avoir lus; il ordonnait à ses hommes de se tuer en se jetant en bas, du haut des échelles de son château, et ils s'y jetaient sur-le-champ. Le comte Henri de Champagne, qui visita son successeur, fut témoin d'un pareil fait; il en resta émerveillé; le Vieux lui dit: « Sire, vos hommes ne feraient pas pour vous autant que les miens font pour moi. — Sire, dit le Comte, ce peut bien être. — Sire, reprit le Vieux, si vous voulez, tous ceux qui sont là-haut vont aussi se jeter en bas. » — Le bon

Comte repondit: « Nenni (non). » Mais il est probable que ces hommes tombaient dans l'eau.

La plupart des meurtres politiques survenus dans cette époque troublée ont eu pour auteurs les emissaires du Vieux de la Montagne. Les princes n'échappaient à leurs poignards qu'en lui payant tribut. L'illustre Saladin fut deux fois en butte à leurs attaques ; il acheta de Sinan la permission de vivre. Le plus connu de ces meurtres est celui du Marquis de Montferrat. Le Marquis Conrad de Montferrat, prince de Tyr, prétendant au royaume de Jérusalem contre Guy de Lusignan, avait été l'un des plus rudes adversaires de Saladin. Il avait infligé au prince musulman un sanglant outrage, en massacrant sous ses yeux, devant le camp des Croisés, les prisonniers qu'il avait faits sur lui. Saladin chargea Sinan de sa vengeance: il lui promit 10.000 pièces d'or pour le meurtre du Marquis de Montferrat. Deux emissaires de Sinan se rendirent à Tyr auprès du Marquis, embrassèrent le christianisme, prirent le froc ; ils vécurent en fort bons moines, donnerent à tous beaucoup d'édification, et inspirèrent au Marquis la plus tendre affection ; il ne pouvait plus se passer d'eux. Mais un soir, comme il sortait de dîner chez l'Évêque, les deux moines se jettent sur lui et le poignardèrent. L'un d'eux se sauva dans une église voisine; par

un malheureux hasard, Conrad blesse fut porte dans la meme eglise; l'assassin, le voyant, s'elansa de nouveau sur lui et l'acheva. Il fut aussitot massacre.

Plus d'un demi-siecle apres ce fait, en Tan 1250, le roi Saint Louis, sortant de captivity, débarqua a Saint-Jean d'Acre. Des ambassadeurs du Vieux de la Montagne, qui etait alors un successcur de Sinan, se presenterent devant le roi. lis lui demanderent de payer un tribut a leur maitre, comme le faisaient, pretendaient-ils, l'empereur d'Allemagne, le roi de Hongrie et le sultan du Caire, pour que leur maitre les laissat vivre, ou bien de les dcecharger du tribut qu'ils payaient annuellement aux chevaliers de l'Hopital et du Temple. En effet, les Templiers avaient fait essuyer jadis une grave dtfaite aux Ismaeliens de Syrie, et ceux-ci, depuis lcrs, leur payaient tribut. Le roi donna le lendemain une secoude audience aux ambassadeurs. Il laissa paier les Maitres du Temple et de l'Hopital assis a ses cotes, et ceux-ci leur firent cette fiere reponse :« Si ce n'etait pour l'honneur du roi, vers lequel vous etes venus, nous vous aurions fait noyer dans la mer d'Acre, en depit de voire Seigneur ; mais nous vous commandons que vous vous en retourniez aupres de votre Seigneur, et que, dans une quinzaine, vous reveniez ici, apportant de sa part des lettres

et des joy aux dont notre roi se tienne content et apaise. »

Le Vieux de Ia Montagne obeit a l'ordre du roi de France. Il lui envoya dans Ia quinzaine « son anneau d'or grave, de jolis objets d'art en cristal avec des incrustations d'ambre et des vignettes d'or fin, parmi lesquels il y avait un elephant de cristal moult bien fait, et une bete que Ton appelle orafle (c'est-a-dire une girafe), egalemeut en cristal. »

La puissance des Ismaeliens de Syrie fut destruite, peu de temps apres le passage de Saint Louis, par le Sultan d'Egypte Baibars ; celle des Ismaeliens de Perse le fut par les Mongols. A w n t lesderniersevenementsil subsistait encore quelques Ismaeliens en Syrie ; ils y faisaient toujours, dit-on, le metier d'assassins.

IV

Aux Karmates se rattache d'une facon un peu indirecte Ia curieuse secte des HOROUFIS et Ia societe turque des BEKTACHIS. Lamartine a remarque combien Ia vie religieuse etait variee et florissante en Anatolie aux origines de l'histoire ottomane. Orkhan, dit-il, ceda beaucoup au fanatisme, honora les derviches et les fakirs, les combla de faveurs. « Il laissa corrompre Ia simplicité de Ia religion du Prophete par des traditions populaires et des pratiques indiennes.'»

On avait oublie la parole de Mahomet : « Point de moines dans l'islamisme, » et « les fakirs s'etaient, comme une lepre, superposes a l'islam ». Selon Hammer, en Turquie, en Arabie et en Perse, 36 ordres religieux ne tarderent pas a eclore. Tous ces ordres, les uns fanatiques, les autres ridicules, quelques-uns utiles a la renaissance de la litterature parmi les conquerants turcs, avaient pullule dans le Mont Olympe et dans Brousse.

L'une des plus celebres de ces societes religieuses est celle des Bektachis. Elle est remarquable par son esprit sceptique et parce que son fondateur fut le patron des Janissaires.

Il s'appelait Haddji Bek-Tach. On sait fort peu de chose sur sa doctrine et sur sa vie. C'etait un pieux solitaire qui vivait au village de Sulidje, non loin d'Amasie, d'autres disent a Kirchéhir en Anatolie. Il etait verse dans les lettres persanes, et il eut pour ami l'ancetre de la litterature ottomane 'Achiq Pacha, natif de Kirchéhir, 1271-1310. Lorsque Orkhan eut institue les Janissaires, il les mena faire une visite a Haddji Bek-Tach, Terme alors le plus Veneré de ses états. Celui-ci étendit son bras sur la tête de Tun d'eux, et la manche duderviche, retombant sur la nuque du soldat, fut prise pour signe de la milice : ils ajoutèrent une sorte de manche a leur bonnet de feutre blanc.

Depuis lors, il y eut toujours des derviches bektachis parmi les Janissaires. Ils eurent pas mal de couvents, principalement en Asie-Mineure. Ils pratiquaient et pratiquent encore une espèce d'initiation. La destruction des Janissaires fit perdre à l'ordre son importance politique; on massacra d'ailleurs corrélativement un assez grand nombre de Bektachis (1). Cette société subsiste pourtant toujours. Ses membres ont conservé leur costume, comportant une longue robe et un bonnet cylindrique brun avec des ganses entreillis. Le public a continué à les regarder comme des sceptiques et des épicuriens. Cette réputation ne paraît pas méritée; ce sont des mystiques d'un caractère assez libre, et quelque peu des cabalistes comme nous allons le dire; plusieurs sont poètes; leur esprit est en somme original et intellectuel.

Les Bektachis adoptèrent au xv^e siècle la doctrine de Fazl-Allah le horoufi (2). Ce person-

(1) L'histoire de la dispersion des Bektachis est très bien racontée dans Lamartine, *Nouveau Voyage en Orient* [éd. de souscription, p. 311 à 324].

(2) V. sur les Horoufis: *Textes persans relatifs à la secte des Horoufis*, éd. et trad. Clément-Huart, suivis d'une *Étude sur la religion des Horoufis* par le D^r Riza Tevfik (Feylesouf Riza), dans la collection du *Gibb Memorial*, 1909 j et un chapitre dans le tome II de *Histoire de la poésie turque* de Gibb.

nage, qui n'avait pas la profondeur d'esprit d'Avicenne, reprit le procede du sens symbolique des lettres (*horouf*), essaye par ce philosophe et par des rabbins juifs. Sa biographie est courte et brusque. Il etait Persan. Il naquit a Asterabadz en Perse au temps de Tamerlan. Aux approches de Tan 800 de l'hegire, il se proclama Dieu ; car il avait dans son nom la lettre *dal* (emphatique), dont la valeur arithmetique est 800; et il fonda une religion cabalistique. Son affaire ayant fait du bruit, le fils de Tamerlan, Mirancbah, le fit saisir par l'emir de H6rat, juger et decapiter. Son corps fut jete aux chiens, et sa tete a l'egout, 796 (1393).

Un des eleves de Fazl-allah se rendit en Asie-Mineure, ou il fut recju dans un couvent de derviches Bektachis; il commenga a repandre la les idees de Fazl-allah, en les presentant comme celles de Hadji Bek-Tach lui-meme ; et c'est ainsi que beaucoup de Bektachis seraient devenus Horoufis.

Les horoufis sont plutot une societe philosophique et litteraire qu'une secte religieuse. Le grand poete turc Nesimi leur appartient. Il a ecrit en arabe, en persan et en turc. Il vivait sous Mourad II. Condamne a etre ecorche vif, pour les blasphemes contenus dans ses oeuvres, il subit le martyre avec heroisme, Tan 1428.

La maniere d'interpreter les lettres chez les

Horoufis est tout a fait infantine, et n'equivaut pas du tout & la tentative de logistique ou d'algebre philosophique dont nous avons ete temoin chez Avicenne. Ainsi le mot arabe *Kon*, sois, la parole creatrice, est pour eux la premiere emanation du *Logos* (le Verbe). Or il se compose de 2 lettres : *k n*, en arabe. Ces deux lettres vont représenter les 2 mondes, le visible et Tinvisible. Ecrivons completement les noms de ces deux lettres : *kaf* et *nun* ; cela fait 6 lettres, qui vont représenter les 6 directions de l'espace. Elles sont surmontees de 3 points (en arabe) ; 3 joint a 6 fait 9, et l'on a les 9 spheres. Prenons maintenant les 4 lettres de l'alphabet persan, que le fondateur du horoufisme a ajoutes dans sa theorie & celles de Talphabet arabe, le *p*, le */*, le *tch* et le *gu* ; chacune d'elles est marquee de 3 points : $3 \times 4 = 12$; voila les 12 constellations.

Mais la philosophic generale de la secte renferme des vues plus interessantes que ces petits procedes de cabale populaire. Riza Tewfik a etudie un ouvrage en vers turcs, compost par un vieux bektachi, oil la conception de l'homme est assez haute. L'homme, microcosme, abrege du monde, repond dans la nature a la « Mère du Livre » en religion ; il est une sorte de Coran incarne. Son visage repond a la premiere sou-rate. Celle-ci a 7 versets ; le visage de l'homme

a 7 signes. Le chef de la secte l'avait déjà dit : « Les 4 cils, les 2 sourcils et les cheveux de la tête sont les 7 inscriptions du Dieu miséricordieux. On distingue sur le visage humain d'autres inscriptions « maternelles ou noires, paternelles ou blanches », en tout 21. Mais laissons les chiffres.

L'homme est le grand prototype, le grand intervalle (*barzakh*), qui donne le passage à Dieu. Dieu même s'est incarné en Adam ; le Coran le prouve en rapportant la tradition selon laquelle Dieu dit aux Anges : « Prosternez-vous devant Adam. » Il ne leur aurait pas donné un tel ordre, si Adam n'avait pas été Dieu. Les 4 livres saints (la Torah, les Psaumes, l'Évangile et le Coran) proclament la divinité de l'homme, et ce sentiment est exalté en assez beaux vers :

« La loi que promulguent les 4 Livres, c'est toujours rhomme, toujours Thomme. Le premier, le dernier, l'intérieur, l'extérieur, c'est toujours l'hominc, l'homme!

« Ce qui est caché dans le secret, ce qui se manifeste en toutes choses, ce qui est un signe en tout objet, c'est toujours l'homme, rhomme !

« Ce qui est présent dans les cœurs, puissant en toute affaire, apparent en tout mystère, c'est encore rhomme, l'homme I

« Versets merveilleux de tout, réalité, essence

et qualite, miroir de la Majeste divine, c'est encore l'homme, Thomme ! »

Cependant, comme le remarque Riza Tewfik, les Horoufis ont un autre Dieu que Thomme, un Dieu qui est le Verbe immanent, le *Logos* abstrait, force eternelle en soi. Ce verbe donne naissance aux 32 lettres, quilerealisentenacte, ou l'exteriorisent, et de leur combinaison comme des attributs divins, nait le monde :

« D'un bout a l'autre, a dit Fazl le fondateur, et une par une, elles sont les attributs du Dieu terrible possesseur de gloire, comme Tessence du Tres-Haut indestructibles, comme l'essence divine immanentes en toutes choses, misericordieuses, nobles, eternelles, chacune invisible dans l'essence de Dieu. J'ai parle ouvertement: le rideau s'est leve de dessus le mystere. »

La manifestation du Verbe arrive a son apogee dans l'homme, et finalement l'homme retourne au Verbe, c'est-a-dire a Fazl lui-meme, et a Dieu.

Parmi les 20 ou 25 traites que contient la litterature des Horoufis, est un *Livre d'Alexandre*, bieu vague et bien trainant, mais dont la donnee premiere rappelle d'une facon interessante des oeuvres de notre moyen age ; je n'en dirai qu'un mot :

« On pretend, porte ce traite, que le roi

Alexandre entendit raconter un jour qu'il y avait dans le pays des Tenebres hyperboreennes une eau agreable au gout, que Ton nommait l'eau de Ia Vie eternelle ; qui en buvait ne mourait plus. Il y a de nombreuses stations pour arriver a cet endroit, et bien des peines doivent etre supportees pour l'atteindre. »

Alexandre veut ailer a cette fontaine. La Raison personniffee parait devant le roi et critique Ia legende. Un pieux vieillard discute avec elle et lui dit : « L'eau de cette fontaine est venue de Ia source de l'Unite; Khidr (le prophete) en a bu et est devenu eternellement vivant. » Le roi se dispose & entreprendre le voyage. Le vieillard explique a Ia Raison ce dont il s'agit : La fontaine est une image du Verbe et de Ia parole : « L'eau est dans ta propre demeure ; mais tu n'en sais rien. La source de cette eau est Ia poitrine dans le corps humain; elle coule dans un bassin gracieux aux couleurs de rubis, qu'un fil entoure completement (Ia bouche). Un poisson nage dans ce bassin, qui connait l'eau de Ia vie (Ia langue). L'eau en decoule de toute part. Va demander a ce ruisseau l'eau de Ia Vie eternelle (Ia parole sainte), et apprends & connaitre cette fontaine de Jouvence. »

La legende d'Alexandre causant avec des sages se rencontre souvent en Orient. Quant

La Histoire de la Fontaine de Jouvence, elle forme un long episode de notre ancien Roman d'Alexandre. Il est piquant de voir ces penseurs asiatiques, qui nous paraissent si lointains, donner ici la main a nos vieux trouvères fran?ais.

CHAPITRE III

LES DRUZES

LE DRUZISME ; HAKEM. — DRUZES ET MARONITES AU LIBAN ; L'EMIR FAKHR ED-DIN ET L'EMIR BECHIR.

I

Le dieu du DRUZISME (1), personnalité encore plus excentrique et plus criminelle que Sinan, est le khalife HAKEM, sixième khalife fatimide, descendant d'Obeid Allah, le troisième Grand-Maitre de la secte ismaélienne et le fondateur de la dynastie fatimide. En Tan 996 (386 H.), & l'âge de 11 ans, Hakem biamr-illah se trouva, par la mort de son père, en possession d'un magni-

(1) V. le magistral ouvrage de S. de Sacy, *Exposé de la Religion des Druzes*, Paris, 2 vol., 1838 ; — Guys, *Theogonie des Druzes*, trad. de Parabe, 1863. — F. Tournebise, *les Druzes*, dans les *Etudes des Pères de la Cité de Jésus*, oct. 1897, — et mon article de l'*Encyclopédie de V Islam*.

fique empire comprenant l'Egypte, la Syrie avec d'autres provinces, et ayant pour capitale la ville nouvelle du Caire.

Le jeune prince voulut bientôt être majeur. Après avoir fait périr les ministres qui le tenaient en tutelle, il se rendit maître de ses actes et se mit à régner d'une manière joyeuse. Il ne songea d'abord qu'à entretenir autour de lui une fête perpétuelle. Chaque nuit il se promenait à cheval dans les rues de la ville, suivi d'un gai cortège. Les maisons s'illuminaient sur son passage ; le Nil coulait sous les lumières, et tous les quartiers s'emplissaient du bruit des chansons et des danses.

Ce régime heureux dura peu de temps. Hakem fut pris de dévotion chiïte. Il devint austère et humble, ne voulut plus qu'on lui dit : « Notre Maître. » Un homme ayant affirmé qu'il ne connaissait point Ali, il le condamna à mort ; il en fit traîner par la ville un autre qui avait parlé avec trop de respect d'Abou Bekret d'Omar et il le fit décapiter. Il n'y eut pas de délicatesse dont il n'usat envers la mémoire d'Ali, ni d'outrage qu'il n'infligeât à celle d'Ayechah et des khalifes orthodoxes. Il défendit sous peine de mort de manger de la roquette, parce que l'usage de cette plante avait été introduit par Ayechah ; de se nourrir de *meloukiah*, parce que ce légume était le mets favori de Mo'awiah ; de fabriquer

de la biere, parce que Ali ne l'aimait pas. Sur les portes des maisons et sur celles des boutiques, il fit mettre des inscriptions en or et en couleur, contenant des anathemes contre les personnages orthodoxes; et il en placa de semblables aux portes des mosques et jusque sur celles des cimeti[^]res.

Pousse par le meme zele qui le portait & vexer les orthodoxes, Hakem persecuta les Chretiens et les Juifs. A cette epoque les Chretiens tenaient un rang important en Egypte ; beaucoup d'entre eux etaient employes dans les ministeres; quelques-uns avaient des fonctions equivalentes a celles de secretaire d'Etat. Soutenu en cela par l'opinion de la population musulmane, Hakem dechaina contre ces Chretiens une persecution violente. Il les obligea a porter dans leurs vetements une marque distinctive, et il voulut que cette marque fut le bonnet noir, parce que, le noir etant la couleur des Abbassides, il semblait ainsi recouvrir l'infamie d'etre fidele au Christ par celle d'etre fiddle aux khalifes orthodoxes. Il destitua et spolia un grand nombre de Chretiens; il en fit arreter 10 qui occupaient des fonctions superieures, et il voulut les obliger a l'apostasie.

L'un de ces dix ministres, nomme Abou Nedjah, subit le martyre avec un courage particulierement digne d'etre rappele. En vain

le khalife usa envers lui de toutes les seductions, en vain il lui offrit le poste de principal vizir pour le decider a renier sa foi. Abou Nedjah se contenta de demander un jour pour reflechir ; puis, s'etant rendu aupres des siens, il leur dit : *a* Je n'hesite point a mourir; si j'ai demande un delai, c'est seulement afin de vous faire mes adieux. Ne recherchons point la gloire qui passe au prix de la gloire eternelle. Jesus-Christ, qui nous a rassasies des biens de ce monde, nous appelle maintenant a jouir de ceux du ciel: fortifions done nos coeurs. » Il retourna ensuite se mettre a la disposition du khalife. Celui-ci, ne pouvant le vaincre, commanda qu'on le fit flageller. La chair du martyr vola en lambeaux ; tout son corps ruissela de sang. Apres qu'il eut regu 500 coups, il demanda a boire. Les bourreaux se rendirent aupres de Hakem pour savoir s'il permettait qu'on le desalt6rat. Quand ils revinrent, apportant de l'eau, le martyr leur dit : « Je n'ai plus soif. Jesus-Christ, qui est le plus grand roi, est venu a moi, et m'a lui-meme donne a boire »; et a ces mots il expira.

Vers la 12^e annee de son regne, Hakem, qui 6tait encore fort jeune — il n'avait pas 25 ans —, acheva de manifester son caractere etrange, sa piete cruelle et fantasque. Il voulut que la nuit regnat toujours dans son palais, et il n'y

v6cut plus qu'& Ia lueur des bougies. Il fit de longues promenades nocturnes dans le Caire, presque sans suite, parlant aux gens du peuple, montant le plus souvent un ane, par humilite. Il etablit dans les maisons l'espionnage par les femmes, afin de contenir les moeurs des Egyptiens qu'il trouvait relachees. Dans Ia meme pens6e, il interdit les fetes qui, chaque annee depuis l'antiquite paienne, se celebraient au bord du Nil.

Il fit sevir avec recrudescence Ia persecution commencee contre les juifs et les Chretiens. Au bonnet noir que ces derniers portaient comme signe distinctif, il ajouta une lourde croix de bois d'une coudee de long, qu'il les obligea de suspendre a leur cou sans jamais Ia quitter, fut-ce dans les bains publics. Au-dessus des eglises chretiennes, il fit batir des petites mosques avec des minarets, d'oii Ton chanta Tappel a Ia priere. Surtout il fit ruiner une quantite d'eglises. Depuis le commencement de Ia persecution, c'est-a-dire depuis Tan 1005 jusqu'en l'an 1014, pendant l'espace de neuf ans, 30.000 eglises chretiennes furent par son ordre ruinees et spoliees. Il donna aussi l'ordre de detruire l'eglise de Ia Resurrection a Jerusalem, ordre qui fut partiellement execute (1010).

Contre les musulmans orthodoxes, il dirigea un attentat singulier. Il imagina d'enlever secre-

tement les corps d'Abou Bekr et d'Omar de leurs sepulcres a Medine. Les affides charges d'accomplir le sacrilege s'entendirent avec un chiite, dont la maison etait contigue a l'enclos de la sepulture; cet homme leur permit d'ouvrir dans son mur une breche par ou, la nuit, on passerait les cercueils. Comme ils etaient occupes a ce travail, un orage eclata. Plusieurs pelerins se refugierent dans la maison du chiite. Voyant la breche, ils l'interrog&rent avec etonnement. Le malheureux, deja trouble par Forage, avoua son crime, et les agents de Hakem, saisis aussi de remords, renierent leur maitre et se convertirent.

Sous ce gouvernement detestable, l'Egypte souffrait. Des revoltes eclaterent et furent reprimées impitoyablement. La faiblesse des crues du Nil pendant deux annees consecutives provoqua la famine ; la misere et la peste se repandirent parmi le peuple.

Mais la devotion de Hakem ne faisait que s'accroitre. Il consacra des sommes enormes a embellir les mosques, a remplir de lampadaires en or et de riches tapis la grande mosquee du Caire. Il affecta des fonds a Tentretien des lecteurs du Coran et des pauvres. Les vendredis, il fit en personne le prone et la priere. En meme temps il veillait avec un soin jaloux a l'observation de toutes ses prescriptions. Les tourments

et la mort chatiaient les moindres fautes. On mourait pour avoir mangé du raisin sec, vendu du poisson sans écailles, ou pour s'être attardé le soir aux bains publics. Dans ses promenades nocturnes à travers le Caire, Hakem rendait lui-même une justice expéditive. On trouvait le matin des hommes pendus à leurs portes pour des vols commis la veille ; les corps de plusieurs flottaient sur le Nil ; d'autres dans les rues gisaient égorgés. Hakem, véritable Gilles de Rais, tuait de sa main ses pages pour son plaisir.

La surveillance que depuis longtemps il exerçait sur les femmes fut sanctionnée par une ordonnance d'une sévérité inouïe ; il fut défendu aux femmes, sous les peines les plus sévères, de jamais sortir de leurs maisons ; les cordonniers n'eurent plus le droit de leur vendre des chaussures ; et si quelqu'une regardait aux portes ou aux fenêtres de sa maison, ou du haut de sa terrasse, elle était passible de mort. Cette loi fut appliquée sept ans.

Un homme à qui le monde permettait de donner un pareil spectacle de folie devait enfin, par déduction logique, se croire Dieu. C'est la prétention que Hakem émit en l'an 1016 ; mais ce qui doit nous sembler plus étrange que cette prétention même, c'est qu'il se trouva des docteurs pour la réduire en système et

pour faire de cet insense le pivot d'une theol^ogie. La doctrine de la secte ismaelienne, *k* laquelle d'ailleurs appartenait Hakem, rendit possible cette deification. Un missionnaire ismaelien, du nom de Hamzah fils d'Ahmed, vint de Perse au Caire, et se chargea de demontrer a Hakem qu'il etait dieu. On arrivait a ce resultat, sans s'ecarter beaucoup de la doctrine ismaelienne, si Ton supposait que Hakem etait une incarnation de la Raison divine. Cette Raison, incarnee dans Adam, avait, disait-on, passe dans Ali, et d'Ali dans Hakem qui s'en disait le descendant. Probablement la religion nouvelle se presenta tout d'abord sous cette forme ; mais plus tard elle varia, et tomba dans des exces par lesquels elle se separa nettement de la doctrine ismaelienne.

Tandis que Hamzah elaborait en secret cette croyance, un autre missionnaire ismaelien, persan aussi ou peut-etre turc, du nom de Darazi, tenta prematurement de la rendre publique. Il ecrivit un livre oil il l'exposa, et il donna a tiakem, en presence meme du peuple, des qualifications reserves a Dieu seul. Ces hommages charmerent le khalife ; mais ils indignerent la foule. Un grand tumulte s'eleva et Darazi faillit etre echarpe. Il s'enfuit du Caire et il passa secretement en Syrie, pour y travailler a l'etablissement de la religion nouvelle.

Hamzah, demeure au Caire, y obtint d'assez grands succès ; Darazi en obtint en Syrie. Ces deux missionnaires mettaient en oeuvre les moyens de séduction employés dans l'initiation ismaélienne : ils piquaient la curiosité de l'esprit ; sous prétexte de dévoiler le sens de la loi, ils en abolissaient la pratique ; et, feignant de vouloir libérer les âmes, ils ôtaient le frein aux passions et autorisaient toutes les licences. La nouvelle religion, bien qu'elle eût été élaborée par Hamzah, garda le nom de Darazi, d'où vient celui de Druze.

Hakem donc devint dieu ; mais il n'en devint pas moins fou. Les Chrétiens seuls tirèrent de son élévation quelque avantage ; car le sentiment de sa propre divinité le rendit tolérant à l'égard des autres dieux : il se contenta de les mépriser et ne les persécuta plus. Mais sa folie meurtrière continua à sévir sur les hommes. Le nombre de ceux qu'il faisait périr pour des motifs futiles ou qu'il tuait par plaisir s'accroissait sans cesse. Les femmes du Caire souffraient avec impatience leur réclusion. Quelques-unes d'entre elles parvinrent à s'entendre ; elles eurent l'idée de construire un mannequin en forme de femme, qu'elles firent dresser dehors sur le chemin de Hakem, avec un placet dans la main. Hakem, voyant cette

femme dans la rue, donnait déjà l'ordre de la frapper quand il reconnut sa méprise. Il prit le placet et le lut : il n'y trouva que des injures. Sa colère fut extrême; il lança ses gens sur le peuple, et il leur livra pendant plusieurs jours la ville, où ils commirent d'affreuses violences.

Le chatiment devait fatalement venir expier tant de crimes. Hakem le rencontra enfin. Une nuit, selon son habitude, il sortit à l'âne, accompagné de deux esclaves. Après s'être promené dans la ville, il s'en alla vers la montagne et il ne revint plus. On trouva le lendemain l'âne les jarrets coupés; on découvrit les corps des deux esclaves qui avaient été égorgés; mais on ne vit pas le corps de Hakem.

On doit le deviner, selon la logique commune à tous ces systèmes, les partisans de la divinité de Hakem lui appliquèrent l'idée mahdiste. Ils ne crurent pas à sa mort; ils pensèrent seulement que le temps de son occultation était arrivé, et ils se mirent à prédire et à attendre son retour. Hakem, selon eux, aura un second avènement à la fin des temps. Mais si étrange que puisse sembler le désir de voir revenir un pareil monstre, ce n'est pas encore là le sentiment le plus original auquel la disparition de cet homme extraordinaire donna lieu. Beaucoup de Chrétiens eurent une autre pensée : ils crurent que Jésus-Christ avait, sur le che-

min, foudroye Hakem comme autrefois Saint Paul, et que le persecuteur, soudain converti, etait alle finir ses jours dans un couvent.

La doctrine des Druzes, dans l'etat oil Ia laissa Hamzah, est encore un syst[^]me gnostique ; mais c'est du gnosticisme mal compris, car au lieu de releguer Ia divinite dans le mystere impenetrable de son essence, Hamzah l'incarne : Hakem est, selon lui, rincarnation de Dieu lui-meme, et non pas celle de Tun des principes sortis de Dieu, comme l'avait probablement ete Sinan. Hamzah s'est donne lui-meme pour rincarnation du premier de ces principes, qu'il appelle l'Intelligence; et c'est sans doute pour se reserver cette haute dignite qu'il a eleve Hakem jusqu'a faire de lui rincarnation meme de Dieu.

Son systeme, fort complique d'ailleurs, presente une combinaison de principes eternels analogue a celle que nous avons trouvee dans Ia doctrine ismaelienne, mais avec une tendance plus marquee au dualisme, et un plus grand abus des reincarnations et de Ia metempsychose. Le dualisme s'y manifesto en ce que l'Ame, second des principes sortis de Dieu, donne naissance, dans un mouvement d'orgueil et d'admiration d'elle-meme, a un principe mauvais qu'on nomme le Rival, et en ce que tous

les autres principes primaires et secondaires formes apres ceux-la sont imagines en vue de secourir et de sauver l'Ame dans sa lutte contre le Rival. Les principes, selon la pensee des Ismaeliens, avaient plus immediatement pour fonction la production et l'organisation du monde. Tous ces principes issus de Dieu dans le Druzisme s'incarnent et transmigrent avec une grande facilite. Il n'est guere d'epoque oil ils n'apparaissent sous les figures de differents hommes, en sorte que tout le monde des abstractions theologiques du Druzisme, loin de demeurer lointain et invisible, est presque constamment represente sur terre.

Cette doctrine abstruse ne saurait etre comprise de tous les adeptes du Druzisme ; elle fait encore aujourd'hui l'objet d'un enseignement a plusieurs degres, et les initiés seuls en penetrent les profondeurs.

II

Les Druzes se trouvent dans l'histoire associes ou opposes aux Maronites. Ceux-ci sont une nation chretienne dont on rapporte l'origine a Saint Maron ou Mar Maron, moine du v^e siecle. A cette epoque la vie monastique etait tres repandue dans la Syrie du Nord. Maron naquit probablement non loin d'Alep dans la

region de Kouros (1). Il pratiqua la vie ascetique sur une montagne ou il trouvait un ancien temple. Le couvent qu'il fonda doit avoir ete situe pres d'Apamee. Cette ville etait alors un grand centre religieux; elle etait entouree de nombreux couvents, dont Tun, celui de Mar Bassus, ne comptait pas moins de 6.000 moines. Une population civile assez nombreuse devait d'ailleurs se grouper autour de ces couvents. A la suite de massacres (517) et de l'hostilite des Jacobites qui etaient puissants et agressifs, les Maronites quitterent la vallee de l'Oronte au v^e siecle, et vinrent s'etablir dans le Liban. Le Liban devint des lors leur veritable patrie.

Les auteurs arabes, comme Mas'oudi et Euty-chius, qui est Chretien, ont regarde les Maronites comme une secte plutot que comme une nation. Pour eux les Maronites professaient une opinion speciale sur un point de theologie assez subtil, la volonte en Jesus-Christ; Euty-chius pretend meme que l'empereur grec Heraclius etait maronite, que l'empereur Philippe et divers patriarches l'etaient aussi, c'est-a-dire qu'ils auraient favorise cette opinion. On a accuse les Maronites d'avoir ete a l'origine monophysites, c'est-a-dire de n'avoir admis qu'une nature en Jesus-Christ; ce n'est pas tout a fait ce que di-

(1) V. Lammens dans la revue arabe de Beyrouth *el-Machriq, Topographic de la vie de St Maron*, 1903.

sent ces deux historiens ; la question est un peu différente. Les Maronites modernes ont combattu cette accusation qui les aurait fait hérétiques. Ce qui est certain, c'est que, depuis longtemps, ils sont très attachés à l'Eglise Romaine, et qu'ils se sont distingués par les services rendus aux études et à l'imprimerie. Leur nation compte des savants comme Assemani et Abraham Ecchellensis au xv^e siècle, vieux maîtres de l'orientalisme (1), ou comme ces professeurs Jérôme Sionite et Jean Hesronite qui enseignaient l'arabe à Paris au temps de Henri IV ; elle est très cultivée de notre temps.

Les Druzes et les Maronites vécurent assez longtemps en bonne intelligence et ils eurent des chefs communs. Nous parlerons de deux d'entre eux restés célèbres par leurs talents et par les relations qu'ils eurent avec l'Europe.

Il y avait dans le Liban au xv^e siècle quatre familles importantes qui fournissaient des Cheikhs à la montagne : celles d'Arslan, de Ma'an, de Chehab et de Djumblet. La première seule était druze ; les autres étaient musulmanes. L'emir FAKHR ED-DIN appartenait à celle de Ma'an ; il était donc par la naissance musul-

(1) On nomme aussi Théophile, chef des astronomes d'el-Mehdi, qui traduisit en syriaque l'Illiade d'Homère et un certain Kais que mentionne Masoudi.

man (1). Mais la destinée et ses succès lui donnèrent à gouverner un pays de religions mêlées où l'islamisme ne dominait pas. Il inclina beaucoup, et peut-être sincèrement, vers les Chrétiens, tout en essayant de faire croire à la Porte qu'il restait zélé musulman. Ce jeu difficile lui réussit assez longtemps, et en même temps sa popularité était très grande parmi les Druzes. On peut dire qu'il déploya sur un théâtre restreint, mais offrant des conditions compliquées, des qualités politiques exceptionnelles, qui le rendent comparables à certains princes italiens de la Renaissance.

Il commença par chasser de la Syrie les brigands qui l'infestaient; s'étant ainsi rendu populaire, il réunit une armée nombreuse autour de lui. Le pacha de Sidon s'en inquiéta; il le battit et prit la ville; il s'empara aussi de Balbek et de Saint-Jean d'Acre. À chacun de ses succès, il avait soin d'envoyer des sommes considérables à Constantinople, pour endormir les susceptibilités de la Porte. Le duc de Florence, qui n'était pas fâché de voir grandir ce vassal dangereux pour les Turcs, lui envoyait des secours par mer. Mais la Porte s'alarma enfin, et prépara une campagne contre lui,

(1) V. pour cet article les historiens, en particulier Mignot, *Hist. de l'empire ottoman*, 1771, t. II, qui Tapelle Facardin.

dont le pacha de Damas fut charge. Fakhr ed-Din alors donna le commandement de ses armées a son fils, et quitta le pays.

Il se rendit en Italie a la cour des Medicis de Florence. Son costume, ses talents y firent sensation. Il disait ou laissait dire que les Druzes etaient une ancienne colonie de Francs fondee par le comte de Dreux, et que lui-meme descendait de Godefroy de Bouillon. Neuf ans durant, il resta en Italie. Quand il revint, il avait pris des idées et des goûts occidentaux. Il construisit au Liban des bains et des jardins inspires de ceux de Florence, ornes de peintures et de sculptures contrairement a la loi musulmane. Des ministres zelés le desservirent a Constantinople. On l'accusa de batir des monastics pour des moines Chrétiens, surtout dans Sidon sa capitale, d'avoir & sa solde beaucoup de Chrétiens, de n'aller a la mosquée qu'une fois par an, et, quoiqu'il portat le turban, d'assister en secret aux mysteres des Chrétiens, de semer la division entre les pachas ses voisins, afin de les affaiblir les uns par les autres et de s'emparer ensuite de toute la Terre-Sainte.

Fakhr ed-Din, sentant grossir l'orage, leva une armée d'une vingtaine de mille hommes, la plupart Chrétiens maronites, fit jeter dans le port de Sidon des debris et des deblais pour le rendre impraticable aux vaisseaux de guerre,

et s'enferma dans la forteresse de Beyrouth. Mais bientôt débordé par le nombre, ayant perdu son fils Ali et ses places de Safed, Balbek et Acre, il dut abandonner Beyrouth. Il alla se cacher dans les montagnes du Liban, où les Druzes féroces le gardèrent, bien que sa tête eût été mise à prix. Le Sultan, peu satisfait du butin fait dans ses châteaux, et croyant qu'il avait des trésors cachés, commanda de ne plus lui faire violence, s'il voulait payer une plus forte rançon. Fakhr ed-Din sortit alors de ses cavernes, réunit Tor qu'il put trouver, et en magnifique équipage, non comme un vaincu, mais comme un grand feudataire, il se rendit à Constantinople. Le Sultan lui témoigna d'abord de la confiance ; mais la Sultane et le Grand Mufti renouvelèrent à son endroit les anciennes accusations. Un jour qu'il assistait à un divan du Sultan, un pacha se leva et lut contre lui un long réquisitoire. Le vieil emir allait répondre ; on ne lui en laissa pas le temps. Un *fetwa* du Mufti le condamna comme apostat. Peu après, il fut stranglé, 1634. — On lui attribue de nombreux bâtiments ; il avait construit entre autres les fortifications de Beyrouth et un palais dans la ville.

L'ÉMIR BÉCHIR, prince du Liban à l'époque

napoleonienne (1), semble etre un doublet ou une variante de l'emir Fakhr ed-Din. C'est la meme situation politique, le meme genie pour Tintrigue, le meme talent de vivre et de se developper entre les rivalites de partis plus forts, le meme bonheur pendant quelque temps, suivi de l'inevitable catastrophe. — L'emir Bechir appartenait a la famille de Chehab qui avait remplace celle de Ma'an dont etait Fakhr ed-Din. Cette famille etait d'abord musulmane ; mais le pere de Bechir avait embrasse le christianisme ; quant a lui, on ne sut jamais de quelle religion il etait. Selon Delaroiere, l'emir Bechir avec sa famille s'etait fait chretien, sauf quelques branches restees mahometanes ; mais il n'assistait pas en public aux ceremonies chretiennes. Il avait, ainsi que les princes ses parents, une chapelle particuliere dans son palais. Leurs femmes etaient enfermees comme celles des Turcs, mais chaque prince n'en prenait qu'une. Gerard de Nerval a dit de notre emir : « Il etait chretien par sa naissance ; il vecut comme un Turc et mourut comme un Druze. »

Tout jeune, Bechir fut associe par son oncle Yousef au gouvernement. Il prit d'abord part

(1) Lamartine a longuement parle de Temir Bechir^m, Delaroiere, *Voyage en Orient*, Paris, 1836, a rapporte son histoire d'apres un manuscrit de M. Bianco, consul de Sardaigne a Beyrouth.

avec lui en 1784 a une expedition contre le pacha d'Acre, Djezzar. Puis, l'ambition lui venant, le jeune Bechir chercha a se concilier ce pacha turc, et a s'entendre avec lui pour deposséder son propre oncle. Il y reussit, a la suite d'intrigues assez compliquees et de combats, et apres avoir offert au pacha un tribut tres eleve. Le pacha consentit a faire pendre son oncle. Bechir, ayant encore vaincu quelques-uns de ses parents, epousa une riche turque qu'il fit baptiser, et regna d'abord paisiblement.

Quand Bonaparte parut devant St-Jean d'Acre, que defendait le pacha Djezzar, Bechir montra un peu de sympathie pour les Francjais ; toutefois, avant de se declarer completement pour eux, il voulut attendre qu'ils eussent pris la ville, ce qui n'eut point lieu (1799). Il se contenta d'approvisionner le camp frangais : « Que pouvais-je faire de plus, disait-il a un de nos compatriotes qui le questionnait sur ce sujet; que pouvais-je faire? Quand j'aurais mis aux ordres de ton Sultan toutes les forces de la montagne, Acre n'en aurait pas etc reduite davantage, et ma tete ne serait plus sur mes epaules. C'est meme un miracle qu'elle y soit encore, tant le pacha a ete irrite de ma sympathie pour les tiens. »

Quelques annees plus tard, les luttes de famille recommencerent pour Temir du Liban.

Les fils de cet oncle qu'il avait fait pendre, devenus adultes, se souleverent contre lui et le renverserent. Il se refugia en Egypte aupres du fameux Mehemet Ali, dont la fortune grandissait alors. Celui-ci ayant conquis la Syrie par les victoires de son fils adoptif Ibrahim, fit rendre a Bechir le sceptre du Liban. Les fils de Yousef, cousins de l'emir, furent mandés a sa residence de D6ir el-Kamar; on s'empara de leurs personnes et on leur creva les yeux (1824).

Les Druzes et les Maronites restèrent liés aux Egyptiens contre les Turcs, et leur concours permit aux Egyptiens de gagner en 1839 la victoire de Nezib sur les troupes ottomanes. Mais l'Angleterre et l'Autriche étant alors intervenues militairement pour deposer Ibrahim de ses conquêtes, les Maronites se retournerent contre les Egyptiens. Bechir, a ce moment plus fidele, ne suivit pas son peuple dans ses sympathies pour l'Angleterre. Il fut arrete par les Anglais, emmene par eux en captivité, et livre aux Turcs. Il mourut prisonnier a Kadi Keuy.

Son administration, pour le Liban, avait été relativement bienfaisante. « Pendant son regne, dit Delaroiere, le Prince a presque détruit ou considerablement diminue la puissance des cheikhs de villages »; il a cherché a policer le pays; toutefois il était capable d'impôts et le peu-

pie n'est pas heureux. Le meme voyageur reconnaît que la police est bien faite dans le gouvernement de l'emir. « On y voyage, dit-il encore, avec autant de securite qu'en France... Toutes les causes se plaident par les parties; il n'y a ni avocats, ni procureurs. L'execution de la sentence suit de pres le plaidoyer, et souvent elle a lieu sans appel... Pour les Chretiens, les affaires civiles sont presque toutes jugees par des eveques etablis *ad hoc*. Pour les Druzes, c'est un chef druze qui est investi de ces fonctions. Dans ces matieres, ils ont l'appel au Prince. »

Le B^{on} I. Taylor, qui avait visité l'emir Bechir dans son palais de la montagne, le peint (1) comme « un beau vieillard, a l'oeil vif et fin, au teint frais, a la barbe grise et ondoiyante ». Il recevait au milieu de secretaires a longues robes portant des ecritoires d'argent, de mulatres et de negres esclaves, de gardes druzes, d'officiers egyptiens. Son palais fantastique de Beit ed-Din s'elevait au milieu de la montagne, dans un paysage apre et sfervere, accroche au roc comme une aire de vautour ; il dominait de ses terrasses blanches les terrasses btagees des villages suspendus & ses pieds. Le palais, tres vaste, etait mauresque, flanke de

(1) I. Taylor, *La Syrie, la Palestine et la Judee*, Paris, 1855, p. 37.

tours carrees et crenelees ; des cours situees a differents niveaux etaient entourees de galeries et d'arcades, et reliees entre elles par des escaliers gigantesques. Les salles etaient pavees de marbre, rafraichies de jets d'eau, ornees de peintures allegoriques et d'arabesques, embaumees des fumees de l'encens. Derriere des grilles tournaient de beaux fauves. Du haut du chateau la vue portait sur un panorama grandiose de montagnes, dans une echancre desquelles apparaissait, adoucie par le lointain, la nappe bleue de la mer (1).

La population druze est a notre epoque repandue dans le Liban, l'Anti-Liban, les environs de Damas, et dans le massif du Haouran. Elle est au total peu nombreuse. Les evaluations diverses ne dépassent pas 150.000 personnes. Ce sont des montagnards braves, disposes au pillage, propres a la guerre, mais qui, en temps normal, ne sont pas inaptes au travail agricole. Ils cultivent les vignes qui portent les beaux raisins de Damas, les oliviers, les muriers, le tabac. Les femmes tissent et brodent

(1) Sur les querelles entre les Druzes et les Maronites aux environs de 1840 et de 1860, et sur les massacres qui amenèrent l'intervention de la France en faveur des Maronites, moins ferores et plus faibles, V, les historiens, La Jonquiere, etc.

de belles étoiles. Les Druzes se distinguent dans leur costume par le turban de soie noir ou rouge ; les inities portent le turban blanc. — Les femmes avaient naguère une coiffure singulière : c'était une sorte de corne très élevée qui se recourbait en avant ; elle était de cuivre ou d'argent chez les riches, de carton pour les pauvres. « Une corne d'argent, dit Ch. Reynaud (1), de la grosseur du bras et longue de deux pieds à peu près, est posée sur leur tête. Elle supporte un voile blanc et transparent qui retombe sur leurs épaules plus bas que la ceinture... Leurs cheveux lisses le long des tempes et ramenés aux oreilles, sont ornés de perles et de fleurs naturelles. Des rubans de velours, qui passent sous leur menton, soutiennent cette singulière parure, et des glands d'argent servent de contrepoids à la corne, qui est inclinée en avant... Ces femmes ont des robes de soie de couleur, dont les manches, serrées vers le haut, s'élargissent au coude. Les bras sont chargés de bracelets, les doigts couverts d'anneaux. Enfin la robe s'entr'ouvrant à partir de la ceinture, laisse voir de larges pantalons blancs que terminent de jolis pieds nus. » — La corne s'appelle en arabe *ianlourah*.

(1) Charles Reynaud, *D'Athènes à Baalbek* (1844), Paris, 1846, p. 101. Cf. *le Magasin pittoresque*, 1841, p. 367 et 1861, p. 226.

CHAPITRE IV

LE BABISME

LE BAB. — BEHA ULLAH. — 'ABD UL-BEHA.

I

Le BABISME, qui est une religion recente, derive encore des anciennes idees que nous venons d'exposer, et montre leur evolution dans le sens de nos idees modernes. Il a interesse beaucoup d'esprits en Occident, et a rencontre des sympathies, et meme des adhesions, en Amerique et en Europe (1).

(1) Il y a toute une litterature du babisme : Comte de Gobineau, *Religions et philosophies dans VAsie centrale*, 2^e ed., 1866 ; — Kazem Beg, *Bab et les Babis*, 1866 ; — Clement-Huart, *La religion du Bab*, 1889 ; — Browne, *a Traveller's narrative written to illustrate the episode of the Bab*, 1891 ; — C. Andreas, *die BabVs in Persien*, 1896 ; — A. L. M. Nicolas, *Seyyed Ali Moham-med dit le Bab*, Paris, 1905. — *Le Beydn arabe*, le livre sacre du Babisme, trad, par A. L. M. Nicolas, Paris, 1905. — E. G. Browne, *Materials for the study of the Babi Religion*, Cambridge, 1918.

Au commencement du xix^e siècle, il existait en Perse une secte fondée par un docteur originaire de la ville d'el-Ahsa, dans le Bahrein, dont l'enseignement reproduisait en partie les doctrines des Ismaéliens ou des Druzes. Ce docteur regardait les 12 imams comme des incarnations des attributs divins ; il leur donnait un pouvoir créateur, et il appliquait à Ali cette parole du Coran : « Je suis le Créateur du ciel et de la terre. » Il admettait aussi qu'il doit toujours exister sur la terre un homme ayant pour fonction de servir de canal à la vérité, d'être le lien entre notre monde et l'imam caché qui doit paraître à la fin des temps, d'être comme la porte qui donne accès à la retraite de l'imam. On pouvait désigner cet homme par le titre allégorique de Porte, arabe *Bdb*.

La secte qui recevait ces doctrines était en même temps une société de philosophes, ayant des tendances libérales, tant au point de vue intellectuel qu'au point de vue politique. Elle favorisait la spéculation libre ; elle représentait une certaine réaction contre le pouvoir autocratique et contre la prééminence de l'élément clerical. Néanmoins elle ne constituait pas un parti d'opposition agissant, et elle était vue avec faveur par l'aristocratie et même par la cour, c'est-à-dire par cette classe élevée qui, en Perse, goûte la philosophie, et aime à allier

& la mysticité un peu de scepticisme. On appelait cette société la secte des « Cheikhites »; c'est d'elle que le babisme a pris naissance.

Le premier qui, sous le titre de B A B, commença à prêcher la révélation du babisme, était un jeune homme d'une grande beauté et de haut lignage, qui portait le nom de Mirza Ali Mohammed. Il était né en 1819 à Chiraz. Ses parents, descendants d'Ali et de Fatimah, étaient pauvres et faisaient le commerce. L'enfant fut élevé dans la même occupation, puis envoyé dans la ville maritime de Bender-Buchir, port de Chiraz sur le golfe Persique. Il s'y montra plus zélé pour la méditation que pour les affaires; c'était un jeune homme très rêveur et très doux, aimant la solitude, dont l'unique distraction était d'entendre les récits des marins et des étrangers de toute provenance que leur commerce amenait en ce lieu.

Lorsqu'il eut 20 ans, il alla visiter le tombeau d'Hosein à Kerbela; il y demeura 5 ans, occupé d'ascétisme. Quelquefois il suivait, quand les caprices de son humeur sauvage l'y portaient, le léconsque donnait dans la ville un docteur renommé, qui n'était autre que le chef de la secte des Gheikhites. C'est là qu'il fit la connaissance de quelques-uns de ses futurs adeptes.

Sa reputation se forma. On commençait & le regarder comme un jeune homme extraordinaire dont la vie pure et austere meritait l'admiration. Des pelerins qui venaient de Chiraz, son pays, s'en retournaient emerveilles des progres qu'ils avaient vus en lui : « Mirza Ali, le Als du marchand, disaient-ils, fait maintenant des miracles ; il est devenu celebre et saint; quel honneur pour notre cite ! »

En 1844, Mirza Ali revint a Chfraz, oil il comment a precher. Il dit qu'il frétait le Bab. Sa parole fut ecoutee. La facilite, l'elevation, la poesie de ses discours, le charme de sa personne, la beaute de son visage pale encadré d'une barbe noire, seduisaient le peuple. Il ecrivait aussi, il composait des livres de prieres et des commentaires du Coran. En dehors du temps de sa predication, il aimait a fuir la compagnie des hommes; il s'en allait errer hors des murs de la ville, dans les monts, parmi les ruines, en proie a une sorte d'exaltation douce et melancolique. Les gens du peuple disaient qu'il tombait dans le *Djezb*, et plusieurs le suivaient.

Le chef de la secte des Cheikhites yint a mourir. Une partie de ses disciples, avertis de la science et de la saintete du Bab, vinrent a Chiraz et le reconnurent pour leur maitre. Cette election toutefois ne fut pas admise par la totalite des Cheikhites. La majorite d'entre eux

choisit un autre chef. Leur secte se scinda en deux branches qui mutuellement s'anathématisèrent. La branche la plus nombreuse continua la tradition des Cheikhites, l'autre devint le Babisme.

Choye de la sorte par la foule, voyant *k* ses pieds venir des docteurs, le Bab, jeune inspiré, s'enorgueillit. Il déclara bientôt qu'il n'était plus le *Bab*, c'est-à-dire la Porte menant *k* la Verité, mais bien le *Point*, c'est-à-dire le lieu de la manifestation de l'Essence divine dans le monde, une sorte de Verbe incarné, une expression visible de la Verité même. Il fut appelé des lors par ses adhérents « Notre-Seigneur le Très-Haut ».

Néanmoins son caractère resta pur, et il ne paraît pas qu'il ait conçu pour lui-même d'ambitions temporelles; ces ambitions-là vinrent *k* d'autres : plusieurs de ses adhérents commencèrent, par calcul ou par instinct, à mêler à la propagande religieuse Faction politique, et à donner à la secte le caractère d'un parti. Parmi ceux-ci, le plus remarquable était Mollah Houssein, nature énergique et violente, qui avait été le condisciple du Bab à Kerbela. — Vers ce temps-là le Bab quitta la direction de sa secte, qui était dans le premier élan de sa propagation, pour s'isoler et se rendre à La Mecque. Lorsqu'il revint, le gouvernement avait pris

ombrage du développement et des ambitions naissantes du babisme, et il fut arrêté à son débarquement, à Bender-Bouchir, par le gouverneur de Chiraz.

On le ramena à Chiraz, où on le relegua dans la maison d'un notable. Sa captivité n'était pas rigoureuse; il pouvait communiquer avec ses adhérents. Ceux-ci venaient faire la prière avec lui, et il leur parlait. Au bout de 6 mois de cette reclusion, il s'échappa et parvint à Ispahan chez un chrétien grégorien converti au chiisme, qui désirait le voir.

Dans le même temps Mollah Hose'in se rendit à Teheran en prêchant le babisme. Puis, chassé de Teheran, il porta son activité sur les provinces du Nord et du Nord-Est de la Perse, surtout sur le Mazanderan, et il obtint partout de très grands succès. D'autres missionnaires repandirent le babisme dans le reste des provinces, principalement dans la région de Tebriz vers la Transcaucasie. — Une femme d'une noble extraction, convertie dès l'origine à la religion nouvelle par Mollah Hose'in, partit de Kerbela, et se mit à parcourir en prêchant la région de Bagdad. Les autorités turques la firent reconduire à la frontière. Elle recommença, malgré l'opposition de ses proches, à prêcher en Perse, où elle produisit par son éloquence et par sa beauté une grande impression. En même temps

qu'elle appelait les peuples à la foi du Bab, elle les invitait à l'émancipation de la femme. Ses allures, ses discours, étaient un sujet de profond étonnement dans un pays, ou plus que partout ailleurs, la femme est soumise et écartée des luttes de l'esprit. Les Babis eux-mêmes s'en scandalisèrent; ils doutèrent qu'il fût convenable pour une femme de parler en public devant des hommes, et d'être amenée, par la chaleur de l'action oratoire, à découvrir quelquefois son visage. Il fallut que le Bab la justifiait; il lui donna un rang élevé dans la hiérarchie du babisme. Elle fut dès lors tenue en grande vénération par ses coreligionnaires, qui lui donnèrent le surnom de Kurrat el-'Ain, c'est-à-dire : « rafraîchissement de l'œil ».

Le babisme s'étendait et déjà le Bab lui-même, étroitement surveillé, n'en était plus que le centre mystique, quelque chose comme un sanctuaire fermé hors duquel les prêtres parleraient à la foule. Après quelques hésitations, le gouvernement persan le fit arrêter. On songea d'abord à le conduire à Téhéran; puis, au milieu du chemin, son escorte rejeta l'ordre de le mener à Tabriz. Il fut relégué dans un quartier de la ville où le peuple allait le visiter. Il y avait beaucoup de Babis dans cette région; le Bab leur parlait et attirait la foule; on dut le mettre au secret.

Une commission de docteurs fut nommée **pour** Texaminer. Le président de cette commission, qui fonctionna à huis clos, était le Prince royal Nasir ed-Din, fort jeune alors, mais déjà gouverneur de la province de Tebriz, et appelé à régner bientôt. Les commissaires raillèrent le Bab plutôt qu'ils ne le jugèrent. Ils lui reprochèrent ses fautes grammaticales et son manque d'éducation; mais, ne pouvant découvrir contre lui aucun chef décisif d'accusation, ils se contentèrent de le faire battre. Après avoir reçu ce châtiment, le Bab fut transféré à l'extrême Nord-Ouest de la Perse, dans la petite ville de Makou, au pied de l'Ararat. Sa destinée s'assombrissait. Il la supporta avec beaucoup de douceur et de résignation. Il s'occupa dans sa prison à composer de nombreux ouvrages. Il n'était d'ailleurs pas tout à fait séquestré; quelques fidèles demeuraient avec lui, et le peuple, qu'il séduisait, le recherchait toujours.

Mohammed Shah mourut au mois d'octobre 1848, peu de temps après l'incarcération du Bab à Makou. Le trône revenait à son fils Nasir ed-Din. Quelques troubles survenus à l'occasion de cette succession donnèrent aux Babis l'espoir qu'ils pourraient conquérir sur leurs voisins chiites — au moins sur les points où ils étaient nombreux — et sur le pouvoir, un commencement d'indépendance. Les Babis du Mazende-

ran, sous la direction de Mollah Hosein, mirent a profit le temps ou tous les nobles et dignitaires de l'empire avaient ete a Teheran rendre hommage au nouveau roi, pour construire une forteresse. Ils choisirent un endroit recule, boise et difficilement accessible dans la grande chaine de montagnes qui longe au sud la Mer Caspienne, a quelque distance de la ville maritime de Barfurouch. En ce lieu se trouvait le tombeau d'un ancien cheikh, entourc d'un enclos. Ils firent du tombeau une citadelle, et tout autour de l'enclos, ils eleverent des remparts epais, flanques de 12 tours, garnis de remblais, perces d'embrasures que voilaient des branches d'arbres. Le rempart plongeait dans un fosse rempli d'eau. Deux mille Babis, s'etant munis devivres, vinrent s'enfermer dans cette forteresse.

Les nobles et les volontaires de la province du Mazenderan s'offrirent pour reduire eux-memes les Babis revoltes. C'etait etre bien presumptueux. A peine eurent-ils forme le siege du tombeau fortifie, que Mollah Hosein fit contre eux une sortie et les tailla en pieces. D'autres troupes leur succederent; celles-la firent preuve d'une indolence extreme, et ne songerent qu'a se garder du froid qui seyait dans la montagne. Les Babis sortaient chaque nuit et renouvelaient leurs approvisionnements. Dans une de ces sorties secretes, 300 d'entre

eux tournerent le camp des assiegeants, incendierent leur quartier general et rentrerent dans la forteresse sans avoir eu aucun mah Ce succes fut suivi d'une autre sortie qui fut tres meurtriere. L'apotre et le chef des Babis du Mazenderan, Mollah Hosei'n, fut blesse & mort. On le ramena expirant a l'interieur du fort; il eut le temps de nommer son successeur, et il ordonna qu'on l'enterrat clandestinement.

L'impulsion qu'il avait donnee a son parti continua apres lui; il y eut meme plus d'acharnement dans les deux camps, et l'on commença a commettre de part et d'autre des cruautés horribles. Aprrs cet engagement oil Mollah Hosei'n avait peri, les assiegeants mutilerent les Babis morts, hisserent leurs tetes sur des piques, brulerent leurs corps ou les jeterent aux hyenes. lis tenterent ensuite d'atteindre de leurs projectiles l'interieur de la forteresse, au moyen d'une tour en bois portant de l'artillerie, qu'ils dresserent en face des remparts. Les Babis furent assez heureux pour faire irruption dans cette tour et la reduire en cendres.

A Teheran, le Shah et les ministres etaient plus irrites a chaque nouvelle qu'ils recevaient du siege. Apres ce dernier insucces des volontaires du Mazenderan, la colere du Shah eclata : « Voila quatre mois, ecrivit-il au general qui commandait le sidge, que les troupes du Mazen-

deran combattent, sans pouvoir les soumettre, une poignée de rebelles enfermés dans un torn-beau. Nous croyions pourtant que, sur une seule de nos paroles, nos guerriers se jetteraient dans l'eau ou dans les flammes, qu'ils affronteraient la dent des tigres et des crocodiles... », et menaçant les troupes et toute la population du Mazenderan de les confondre dans un même chatiment avec les révoltes : « Nous saccagerons la province, s'écriait-il, nous la devasterons au point que l'univers entier doutera que le Mazenderan ait jamais existé. » A ces éloquentes reproches, il joignit l'envoi d'un nouveau général.

Mais, quels que fussent désormais les assiégeants, il n'était plus possible pour les Babis de prolonger leur résistance. Ils ne se nourrissent bientôt plus que d'herbe et de chevaux morts, bloqués avec méthode, cernés étroitement, ils comprirent que toute défense ultérieure serait vaine, et ils demandèrent à capituler. On leur promit qu'ils auraient la vie sauve. Une salle ornée fut préparée pour les recevoir; on les invita à quitter leurs cuirasses et à déposer leurs armes, et on leur offrit des mets qui chargeaient les tables. La fête semblait devoir continuer quand soudain ils se virent cernés, et, avant qu'ils aient pu se mouvoir, appréhendés et livrés aux tortures. 216 Babis, seuls survivants des 2.000 hommes qui étaient entrés dans la

forteresse, perirent ainsi traitreusement. Six d'entre eux, leurs chefs, furent tenus en reserve pour le prochain triomphe. On les traina parmi la foule dans les rues de Barfourouch, puis on les fit perir en les attachant aux gueules des canons ou dans d'autres supplices, a la demande du clerge musulman.

Il y eut des revoltes analogues sur d'autres points de la Perse. Les Babis qui habitaient le Nord-Ouest du royaume se reunirent a Zendjan, a mi-chemin entre Teheran et Tebriz, s'emparerent de la citadelle et tenterent de s'y rendre independants. Un important corps de troupes fut envoye contre eux. Ce siege fut marque par beaucoup d'heroisme et par d'affreuses cruautés; les femmes babies en particulier le soutinrent avec une indomptable et sauvage energie ; elles furent a la fin enveloppees avec les hommes dans le massacre. Le siege avait dure 6 mois et costte aux assiegeants 8.000 hommes.

Dans le temps que la resistance des Babis de Zendjan commençait a faiblir, les ministres, pour mettre le sceau a la politique de repression sanglante inauguree a Tegard de la secte, deciderent la mort du Bab. Le clerge de Tabriz eut l'ordre de delivrer la sentence. Le Bab n'etait plus alors a Makou; il avait ete transfere de cette prison lointaine dans celle de Cbihrik,

ou il avait continue sa vie laborieuse et souffrante. Le peuple le recherchait toujours; il emplissait la cour de sa prison et les rues adjacentes; et beaucoup de personnes, qui ne parvenaient ni a le voir ni a l'entendre, s'estimaient heureuses de recevoir des levres de la foule quelques versets de son Coran.

Le Bab fut done ramene a Tebriz, ou, apres un examen sommaire, la sentence de mort fut prononcee contre lui. Il etait accompagne de plusieurs de ses fideles. Deux d'entre eux, sur son ordre sans doute, le renierent devant les juges, afin de pouvoir transmettre a la secte ses dernieres volontes; un autre, un tres jeune homme, le supplia de le laisser mourir avec lui, et il y consentit. L'execution eut lieu devant la prison; une foule enorme se pressait, pour y assister, dans les rues etroites de Tebriz. Deux cordes attachees a des crochets de fer avaient ete disposees contre l'escalier conduisant aux cellules. Le Bab et son compagnon parurent, pales et calmes, vetus seulement d'une chemise blanche; un mouvement de pitie souleva tout le peuple. Les victimes furent liees aux cordes et suspendues. On fit feu. C'etait le regiment chretien d'Ourmiah, licencie depuis, qui avait ete charge de l'execution. Quand la fumee se fut dissipee, on vit le jeune homme mort; mais la corde qui retenait le Bab s'etait cassee, et

le Bab, sans avoir eu aucun mal, était retombé sur le sol. Il tenta de fuir. Il y eut pour les troupes et le peuple un moment d'hésitation et d'angoisse. Des gardes reprirent le condamné ; ils l'attachèrent de nouveau à la corde ou pendait l'autre victime, et ils firent feu. Les deux corps furent criblés.

Cela se passa le 9 juillet 1850. Ce fut le triste terme de la destinée de ce jeune sectaire, qui, serein dans la douleur et doux parmi les violents, fait, sans qu'on puisse s'en défendre, songer au Christ, à cause de sa pureté, de sa patience, de son martyre, et du mystérieux attrait qu'il exerça sur les foules.

II

Le Bab étant mort, la direction de la secte échut à deux jeunes hommes qu'il avait désignés pour ses successeurs ; ils occupaient dans la hiérarchie du babisme le rang le plus élevé après Mollah Hosein et Mollah Mohammed Ali, les deux chefs tombés dans les guerres du Mazenderan et de Zendjan. C'étaient des nobles persans, les fils d'un ministre d'Etat ; ils se nommaient Mirza Yahya et Mirza Hosein ; mais ils étaient connus parmi les Babis sous les surnoms de Subh i-Ezel, « Matin d'éternité », et de BEHA ULLAH, « Beauté de Dieu ». Ces

deux jeunes gens etaient doues de tres grands talents; le second surtout, Beha ullah, s'etait rendu celebre par ses predications a Teheran et dans le Nord de la Perse ; il avait une grande eloquence et une instruction developpee; il connaissait les philosophies et le christianisme.

Après les sanglantes executions que nous avons racontes, le babisme, impuissant a agir, n'avait plus qu'un refuge, le silence ; il se forma en societe secrete, et il jouit quelque temps de la tranquillite. Mais en 1852 un incident survint qui donna lieu a des executions nouvelles :

Le 15 aout au matin, le Shah Nasir ed-Din, etant sorti pour aller chasser aux environs de Teheran, fut accoste par une troupe de Babis, qui tirerent sur lui trois coups de feu. Il fut a peine egratigne ; mais l'attentat lui avait fait une impression profonde. Sur le conseil de ses ministres, il rentra au palais. Le lendemain il donna une reception publique ; puis il fit publier dans tout le royaume l'attentat auquel il venait d'echapper, en appelant la malediction de Dieu sur ses auteurs. Il donna ordre a la police de Teheran de rechercher tous les Babis residant dans la ville, afin d'assouvir sur eux sa vengeance. La plupart de ceux qu'on arreta furent voues au supplice; on en laissa aller un petit nombre dont l'innocence etait trop apparente. Ces malheureuses victimes furent soumises a d'abo-

minables tortures que tous les efforts des représentants europeens ne parvinrent pas a leur epargner; les plus hauts personnages, ministres, nobles, ecclesiastiques et princes, les executerent de leurs mains.

Kurrat el-'Ai'n, l'eminente missionnaire du babisme, etait depuis longtemps retenue a Teheran dans une demi-captivite. Le Shah, a qui on Tavait amenee naguere, avait dit en la voyant ce vers : « J'aime ses regards; deliez-la et laissez-la aller. » Apres l'attentat du 15 aout, on la fit sommer d'abjurer sa foi; elle refusa. On la fit alors perir en secret. La superbe heroine subit la mort avec la meme vaillance qu'elle avait apportee dans la vie.

Le babisme, traque de tous cotes, ne pouvait plus que secretement subsister en Perse. Ses deux chefs Subh i-Ezel et Beha-ullah etaient parvenus a s'enfuir a Bagdad, qui devint la capitale et le centre d'action de la secte. La propagande babiste continua neanmoins a se faire en Perse ; elle fut conduite principalement par Beha-ullah d'une maniere ouverte et avec beaucoup de bonheur en Turquie et dans tout le haut bassin du Tigre. — En 1864, le Shah s'inquieta de savoir les chefs du babisme si proches de sa frontiere ; il demanda au Sultan de les eloigner. Le Sultan les fit amener a Cons-

tantinople et, quelque temps apres, il leur assigna pour residence Andrinople, qui fut surnomme dans la terminologie de la secte « le Pays du Mystere ». La, les deux freres Subh i-Ezel et Beha-ullah cesserent de s'entendre et il y eut schisme dans la secte.

Vers le meme temps, un incident survenu du fait des Babis, probablement une tentative maladroite de propagande a Constantinople, indisposa contre eux le gouvernement turc, qui leur avait accorde une hospitalite tres large et une tolerance presque sympathique. Il fut decide qu'on enverrait les deux freres dans un plus lointain exil. Subh i-Ezel fut transporte dans le bourg de Famagusta en Chypre, et Beha-ullah fut relegue a Saint-Jean d'Acre ; il fut cantonne d'abord avec 70 de ses disciples dans des baraquements militaires ; puis, au bout de quelques semaines, on leur permit de sortir librement.

La religion du Bab s'est alteree beaucoup entre les mains de Beha ; elle est devenue plus humanitaire et plus moderne, et s'est degagee tout a fait de l'islam. Subh i-Ezel a garde plus purement la tradition du babisme ; mais ses adherents sont peu nombreux.

Un voyageur, qui a visite Beha-ullah dans sa residence d'Acre, le Professeur bien connu E. Browne, en a parle avec admiration : « Dans

Tangle du divan place contre le mur etait place un personnage etrange et venerable, coiffe d'un fez en feutre de l'espece de ceux que les derviches appellent *lay*, — mais d'une hauteur et d'une forme inusitees, — a la base duquel s'enroulait un mince turban blanc. Le visage de celui que je voyais alors est pour moi inoubliable; mais je ne saura's le peindre. Les yeux pendants semblaient lire dans les ames; les sourcils epais exprimaient l'autorite et le pouvoir; et les rides profondes du front indiquaient un age que les cheveux d'un noir de jais et la barbe luxuriante tombant presque jusqu'au milieu du corps, semblaient dementir. Je n'eus pas besoin de demander en presence de qui je me trouvais, et je m'inclinai devant un homrae, objet d'une devotion et d'un amour que les rois pourraient envier, et que les empereurs recherchaient en vain.

« Une voix douce et solennelle me pria de m'asseoir: « Dieu soit loue pour vous avoir
« conduit jusqu'ici, me dit-elle... Vous etes venu
« voir un prisonnier et un exile... Nous ne
« desirons que le bien du monde et le bonheur
des nations ; nous voulons que tous les peuples
« n'aient plus qu'une seule foi, et que tous les
« hommes deviennent comme des freres. N'est-ce
« pas aussi ce que vous recherchez en Europe ?
« N'est-ce pas ce que le Christ a preche ? »

On a traduit en français un ouvrage de Beha, que ses adeptes apprécient beaucoup. C'est un recueil intitulé « Les Paroles cachées » (1), qui contient plusieurs épîtres. « Rien ne saurait rendre, dit le traducteur, l'émotion que les Persans ressentent lorsque, réunis chez Tun d'eux un vendredi ou un dimanche, un des amis chante les *Kalemai meknoune Farsiye*. L'une des épîtres du recueil intitulée « les 7 Vallées » est dans la tradition de Tanden soufisme ; c'est, en effet, élevée et poétique, mais à nos yeux médiocrement originale. Les vallées sont les vallées mystiques, correspondant aux « états » ; elles ont pour noms : la recherche ; l'amour ; la connaissance : « si l'amoureux, par le secours divin, a échappé aux griffes du vautour de l'amour, alors il entrera dans le royaume de la connaissance ; il ira du doute à la connaissance, etc... » ; l'unité ; la richesse ; la perplexité ; la pauvreté absolue et l'annihilation : « O mon ami, combien de chiens poursuivent cette pauvre gazelle dans le désert de l'unité ; combien de bêtes voraces attendant ce rossignol des jardins éternels ! »

Plus intéressante au point de vue moderne

(1) *Les paroles cachées* par Beha-ullah, trad. II. Dreyfus et Mirza Habib-Ullah Chirazi, Paris, 1905. Un livre légendaire portant ce titre est attribué à Fatimah.

est la seconde epître intitulee « la Tablette Sainte » ; elle est adressee aux Chretiens. Beha-ullah invite les pretres a quitter leurs monasteres et a faire taire leurs cloches, pour s'unir avec lui dans un effort commun. Il desire la reconciliation des hommes dans une meme croyance et sous une meme loi; celle-ci n'est d'ailleurs *k* ses yeux que celle que le Christ est venu leur precher il y a pres de 20 siecles. On remarquera que Beha, comme naguere les Ismaeliens, parle a chacun selon sa foi ; il ne parle pas de meme a un musulman, a un juif, a un chretien, a un libre-penseur. Pour chaque personne *k* qui il s'adresse, il s'exprime d'abord selon ses habitudes d'esprit et se place sur son terrain. Avec les rationalistes notamment, il n'a garde de negliger le cote scientifique. Cette preoccupation de connaitre tous les systemes et manieres de penser modernes est encore plus frappante chez son fils 'Abd ul-Beha.

III

Bcha-ullah mourut en 1892. Son fils 'Abbas Effendi lui succeda; il prit le nom d'ABD UL-BEHA, serviteur de Bcha. Il continua et expliqua les enseignements de son pere, et il est vraiment lui-meme un grand esprit philosophique.

M. Phelps, qui visita la communauté babie en 1902, a écrit sur lui un ouvrage intitulé « Abbas Effendi » (1). Il le décrit ainsi : « Une porte s'ouvre et un homme apparaît. Il est de moyenne stature et fortement bâti. Il porte une robe flottante, d'un ton clair. Sur sa tête est un fez de cuir léger, autour duquel s'enroule un turban blanc. Il peut avoir environ 60 ans (il est né en 1844); ses longs cheveux gris retombent sur ses épaules. De manières simples, mais dignes et majestueuses, il passe à travers la foule en saluant. Les gens viennent à lui la main tendue ; il leur donne de menue monnaie, caresse les enfants, interroge quelques personnes; plusieurs lui baisent la main ; à tous il dit : « Marhabbah, marhabbah ! » A cette époque 'Abd ul-Beha était tenu en suspicion par le gouvernement turc. On prétendait même qu'un bâtiment qu'il élevait près de St-Jean d'Acre, pour servir de tombeau à Beha, était en réalité une forteresse.

Comme doctrine, il est assez vague. Il est pour ses adhérents le 3^e messager divin et le dernier, le Bab et Beha étant les 2 premiers;

(1) V. aussi Elisabeth Severs, *A new religion*, mémoire public dans les *Transactions of the third annual Congress of the Theosophical Society held in Paris, July 1906*, Londres 1907. — Abdoul-Beha, *Les Leçons de Saint-Jean d'Acre*, recueillies par Laura Clifford-Barney, trad. Hippolyte Dreyfus, Paris, 1908.

mais, personnellement très humble, il ne se regarde que comme le serviteur de Dieu, et ne veut pas être adoré. Sa vie se passe en œuvres philanthropiques, en instructions, en correspondance. Sa pensée est libérale et large, sa nature sensible et sympathique. Il voit du même oeil les adhérents de toutes les religions. Extérieurement, il observe les pratiques du Mahométisme, pour ne pas attirer sur lui l'attention ; on dit qu'il interprète le Coran avec une grande habileté.

Développer le sentiment moral et social paraît être avec lui le but du babisme, plutôt que construire un dogme ou encourager la spéculation. On a traduit en français un livre très remarquable où sa pensée est exposée. Ce sont des conversations qu'il eut avec Lady Clifford Barney à Saint-Jean d'Acre, et qu'il lui permit de publier. Cela est intitulé « Les leçons de St-Jean d'Acre ». On y voit qu'Abd ul-Beha a le sens de la philosophie subjectiviste et critique la plus moderne, auquel se joint un sentiment mystique bien oriental. Il a du charme, une certaine douceur dans la manière de traiter les questions, quelque chose d'aise et de naturel qui peut faire pénétrer les idées même dans le peuple.

Ainsi, traitant de la réalité du monde extérieur, il dit : « Certains sophistes pensent que

le monde exterieur est une illusion, et que chaque etre n'est qu'une illusion qui n'a aucune existence. Autrement dit l'existence du monde exterieur serait comme un mirage, ou comme la reflexion d'une image dans l'eau ou dans le miroir, c'est-a-dire qu'elle ne serait qu'une apparence, sans principe, ni fondement, ni realite. » Cette opinion pour lui est erronee, « car, si l'existence du monde exterieur par rapport a celle de Dieu est une illusion, cependant, au point de vue des contingences, le monde exterieur a une existence reelle et certaine, il serait pueril de le nier ». Il admet une sorte de relativite dans les degres de l'existence. Le mineral, par exemple, est comme non-existant par rapport a l'homme; quand l'homme meurt, son corps descend au degre du mineral; mais cela n'empeche pas que le mineral n'ait une existence en lui-meme : « La poussiere a cote de l'existence de l'homme est une sorte de non-etre ; mais elle existe dans le degre du mineral. » De meme le monde exterieur est comme un non-etre par rapport a Dieu ; mais, a son ordre de contingence, il existe.

Son enseignement sur l'autre vie n'est pas parfaitement net. Il compare la personnalite aux feuilles d'un arbre qui tombent par myriades pour enrichir le sol, tandis que les fruits (peut-etre les ames qui reussissent a durer) ne sont

qu'une faible proportion. Il n'admet pas la reincarnation au sens propre du mot; pour lui, ce qu'on peut appeler reincarnation n'est qu'une evolution : « Le passage de la mature de formes plus basses a des formes plus hautes est ce que j'entends par reincarnation de l'esprit. La raison, les pouvoirs mentaux, les facultes taotionnelles ne sont pas developpees par des entites qui passent de corps en corps, mais par l'esprit imiversel de l'homme. Chaque vie individuelle concourt au progres d'ensemble de la vie humaine ; un esprit general illumine les esprits d'hommes sans nombre. On peut dire en ce sens que l'esprit, qui « informe » la race humaine, est le meme qui a « informe » l'humanite ou les autres etres evoluant, il y a des millions d'annees. »

L'esprit est une emanation de Dieu, d'abord simple et inorganique; il se developpe et prend conscience de lui-meme par son contact avec la mature; evoluant d'abord dans la mature, il devient conscient dans l'homme. Il peut alors s'unir a l'Essence absolue, qu'en meme temps il individualise. C'est cet esprit evoluant qui produit les combinaisons progressives des elements materiels, organiques et inorganiques. Il pousse la mature des formes inferieures vers les formes plus hautes. Celles-ci, pour evoluer, se dissolvent par intervalle et se renouvellent.

Tres au courant des systemes modernes, 'Abd ul-Beha discute le spiritisme, la *Christian science*; il s'interesse a la criminologie et etudie la question « si le criminel merite le cMtiment, le pardon ou l'oubli ».

'Abd ul-Beha fit dans la premiere decade du siecle de longs voyages en Europe et aux Etats-Unis; il y precha l'accord des esprits et le pacifisme : « Malgre mon age avance, — ecrivait-il(1) en 1913, un an avant la grande guerre, au directeur du *Christian Commonwealth* de Londres, — et malgre mes fatigues, j'ai voyage de l'Est a l'Ouest pendant plus de 3 ans, recherchant dans les Assemblies et les Temples le concours de mon auditoire. Je dis les honours de la guerre et montrai les bienfaits de la Paix Universelle... Je developpai et fis voir les fondements des religions divines, et proclamai les enseignements de Sa Saintete Beha-ullah. Je demontrai l'existence de Dieu a l'aide de preuves rationnelles irrefutables, et je prouvai la validite de la Cause de tous les Prophetes de Dieu. » — Et a la meme date, il disait a Paris : « Aujourd'hui l'Humanite a avant tout besoin d'unite internationale et de reconciliation... L'eepe a regne sur le

(1) V. *Le Behaïsme, sa mission dans le monde*, un petit tract. — Hip. Dreyfus, *Essai sur le Behaïsme, son histoire, sa portee sociale*, Paris, 1909.

monde pendant plus de 6.000 ans. Cherchons un autre instrument pour la remplacer : la parole ne repand pas le sang, mais agit sur les coeurs et donne la vie. Tandis que Tepee d'acier n'a qu'un effet temporaire et une action limitee, l'epee de la parole, l'Amour de Dieu, aura un effet infini; brandissons-la ! »

Le beha'isme a obtenu un certain succes en Amerique; en 1921 les plans pour l'erection d'un temple a Chicago etaient complets.

DEUXIEME PARTIE

**PENETRATION DES
IDEES EUROPEENNES DANS L'ISLAM
LE LIBERALISME MODERNE**

CHAPITRE PREMIER

LA TURQUIE MODERNE LES REFORMES

RAPPEL DES ANCIENNES RELATIONS DE LA FRANCE AVEC LA PORTE ; AMBASSADEURS ET AMBASSADES. LA CHAMBRE DE COMMERCE DE MARSEILLE.

LES REFORMES AVANT MAHMOUD : MUSTAPHA III, SELIM III. — SULTAN MAHMOUD LE REFORMATEUR.

'ABD UL-MEDJID; LE HATTI-CHERIF DE GULHANE ; RECHID PACHA.

I

Rappelons d'abord l'amitié ancienne qui lia longtemps la France avec la Porte.

Les premières AMBASSADES envoyées par la France au Grand Seigneur remontent au xvi^e siècle (1). En 1525, après la bataille de

(1) A. de la Jonquière, *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, 1881, chap. XI, XII.

Pa vie, Francois I^{er} 6tant prisonnier de Charles-Quint, Ia regente Louise de Savoie envoie, sur le conseil du chancelier Duprat, un agent a Constantinople. Cet agent est charge de demander a Soliman son alliance contre l'Autriche ; il n'arrive pas a sa destination : il est assassine en Bosnie avec 12 personnes de sa suite. Un echange de correspondances a lieu alors entre les deux souverains, par l'intermediaire d'un gentilhomme hongrois au service de Ia France, du nom de Frangipani. Francois I^{e r} s'emploie a proteger les Chretiens d'Orient et a donner a Ia France Ia preponderance commerciale dans le Levant. En 1528, il envoie a Constantinople Antoine de Rincon. Celui-ci obtient confirmation et extension des privileges des Fran\$ais en Egypte, par un *hatti chertf* de septembre 1528. Le Sultan admet le principe de Ia juridiction des consuls sur leurs nationaux, « excepte s'il y a du sang »; il permet d'entretenir aAlexandrie des eglises« connues », et place les consuls, les factoreries et les marchands de Ia France sous Ia protection de Ia Sublime Porte.

En 1534, Jean de Ia Forest arrive a Constantinople en qualite d'ambassadeur de France. Il a Ia double mission de conclure avec Ia Porte un traite de commerce et d'engager le Sultan dans Ia guerre contre TAutriche. L'ambassade reussit; un traite de paix, d'amitte et de com-

merce parait en 1535 sous la forme d'un *hatti chertf*. C'est ce que l'on a appelé les CAPITULATIONS. « Le Grand Seigneur, explique un ancien auteur, ne veut point de traite avec les Princes Chrétiens »; le nom de Capitulations lui plait davantage, parce qu'il se regarde comme le maître absolu de ses actes et des privilèges qu'il accorde, et qu'il peut les révoquer, restreindre ou annuler à son gré (1).

La convention portait en substance : un droit de 5 % serait perçu sur les marchandises françaises importées dans le Levant; les commerçants français arrivant dans l'empire turc seraient exonérés de toute taxe pendant 10 ans ; après ce temps, ils paieraient la capitation et les taxes ordinaires; les autres nations n'ayant point de traite particulier avec la Porte pourraient naviguer sous pavillon français et jouir de la protection de ce pavillon dans toutes les mers soumises à la domination ottomane. Au point de vue religieux, les Français jouiraient du libre exercice de leur culte; les lieux saints de la Palestine seraient gardés par des religieux catholiques. Les enfants nés du mariage d'un

(1) Chevalier d'Arvieux, *Memoires*. Ce mot de « capitulations » n'a pas ici le sens défavorable qu'il a dans l'histoire militaire; il signifie simplement : acte disposé par chapitres, un peu comme dans le mot « recapitulation ».

Frangais avec une femme du pays seraient sujets tributaires du Grand Seigneur. Enfin il residerait a Constantinople un ambassadeur de France et un consul a Alexandrie. — Cet acte considerable pose les principes qui out defini la situation des Chretiens d'Orient jusqu'a nos jours.

Les capitulations furent renouvelees ensuite (1) par plusieurs ambassadeurs, par M. de Breves sous Henri IV, M. de Nointel sous Louis XIV et le Marquis de Villeneuve sous Louis XV. En 1665, Mahomet IV etant sultan, les Genois firent des capitulations particulieres avec la Porte. L'ambassadeur de France protesta, jugeant que les privileges accordes aux Genois lesaient les interets de la France ; Louis XIV alia rnement jusqu'a rappeler son ambassadeur, le sieur de Vantelet, que, du reste, les Turcs ne laisserent pas partir. M. de Nointel envoya ensuite ne put faire revoquer le traite passe avec les Genois ; mais il obtint que les droits touches sur les marchandises franques amenees dans les Echelles seraient reduits de 5 % a 3 %. En effet, la France, qui avait traite la premiere avec la Turquie, avait consenti, comme nous l'avons dit, un droit de 5 %. L'Angleterre

(1) Ce qui suit sur les ambassadeurs est tire principalement de Mignot, *Hist. de l'Empire ottoman*, 4 vol, Paris, 1771 ; v. a l'Index.

et la Hollande avaient traités ensuite, et, leurs marchandises ayant paru de qualité supérieure, elles avaient obtenu une taxe seulement de 3 %. Plus tard Colbert, le grand organisateur de l'industrie et du commerce français, ayant contraint les fabricants à fournir pour le Levant des draps et des étoles de meilleure qualité, on réussit à faire abaisser le droit.

Rincon était resté à Constantinople pendant que se traitaient les capitulations. Ensuite le roi le rappela et le chargea d'une négociation avec la République de Venise au sujet du commerce maritime. Au sortir de Venise, cet ambassadeur, s'étant embarqué sur le Po, fut assailli par deux barques couvertes de branches où se trouvaient des Espagnols, et assassiné. On rendit responsable du crime Charles-Quint lui-même, et l'indignation fut grande tant en France qu'en Turquie.

En 1542, François I^{er} envoya en Orient Antoine Paulin, qui passa par Venise, puis par une galère des Vénitiens en Dalmatie, et joignit à Constantinople Soliman arrivant de Hongrie. Le roi de France offrait d'unir ses forces à celles de la Porte, et de donner accès à Barberousse dans les ports de la France; un ambassadeur turc serait envoyé à Venise. L'année suivante, Soliman chargea Paulin de sa réponse à François I^{er}: « Ma lettre impériale t'étant parvenue,

disait-il, tu sauras que, sur la priere que m'a faite Paulin ton ministre, je lui ai accorde ma redoutable flotte, equipee de tout ce qui lui est necessaire; j'ai ordonne k Ali Aden, mon Capitan Pacha, d'ecouter tes intentions et de former ses entreprises a la ruine de tes ennemis. Tu feras en sorte qu'apres les avoir heureusement executees, mon armee soit de retour avant la mauvaise saison. »

Barberousse partit de Constantinople ayant Paulin a son bord, avec 110 galeres et 40 flutes ; il s'empara de Reggio, prit dans sa part de butin la fille du gouverneur qui se fit musulmane, et Tepousa sur le bateau ; il passa devant Ostie, epouvanta Rome, vint devant Marseille, oil Paulin lui transmit l'ordre du roi de former le siege de Nice. Cette ville etait alors aux mains du Due de Savoie, allie de Charles-Quint. La flotte frangaise, forte de 14 galeres et 18 gros vaisseaux, joignit les Turcs a Marseille. Les flottes combinees parurent devant Nice et debarquerent des troupes qui prirent la ville, moins le chateau; mais les Tures, mecontents que l'on leur ait interdit le pillage, remonterent sur leurs vaisseaux, laissant Tambassadeur francais a Nice, et retournerent a Constantinople.

Done depuis le xvi^e siecle, la France a,

a la Porte, des ambassadeurs reguliers; la reciproque n'est pas vraie : jusque vers le milieu du xix^e siecle, la Turquie n'a pas eu en France d'ambassade fixe ; elle a envoye seulement 4 ou 5 fois des ambassadeurs extraordinaires. La raison en est que les Turcs n'admettaient pas le principe d'egalite entre les nations, et que les conditions ethniques dans les deux pays n'etaient pas les memes : il y avait des Francais et d'autres Chretiens en Turquie; il n'y avait pas de Musulmans en France. Le Turc affectait de regarder comme un hommage la presence d'un ambassadeur etranger dans ses etats; les ambassadeurs, et, en particulier, celui de France, y allaient pour proteger leurs nationaux et les autres Chretiens, ou pour contracter des alliances d'un interet souvent plus pressant pour leur nation que pour les Turcs eux-memes.

De la superiorite que s'attribuaient les Turcs, naquirent divers incidents qui, a distance, et a notre epoque democratique, nous paraissent plus puerils qu'importants. C'est ainsi que M. de Guillerague, en 1680, eut une querelle avec le fier vizir Kara Mustafa, parce qu'il reclama que son siege fiit, dans leurs entrctiens, place sur le meme tapis que celui du grand vizir. Il n'obtint satisfaction qu'apres un assez long temps et en cedant sur un autre point que nous aurions juge plus grave. L'ambassa-

deur ne voyait presque jamais le Sultan; il communiquait avec le vizir. Une audience solennelle du Sultan lui était en principe accordée à son entrée en charge. Il devait alors quitter son épée. C'était une règle que personne ne devait paraître en armes devant le Padichah. M. de Ferriolles, en 1697, refusa de quitter la sienne. Il y eut un débat d'une demi-heure devant l'entrée de la salle où le Sultan attendait, assis sur une estrade, entouré de tous les pachas, muftis et dignitaires. M. de Ferriolles soutenait que son prédécesseur M. de Chateaufort avait gardé la sienne, et que ses instructions portaient qu'il devait suivre le même protocole. On nia le fait. Finalement, l'audience ne put avoir lieu. Notre ambassadeur se retira sans avoir vu le Sultan, et les présents de part et d'autre furent rendus. François de Noailles, évêque d'Aix, ambassadeur sous Selim II, refusa d'apporter des présents, non pas, expliqua-t-il, par un motif de sordide Économie, mais parce que les Turcs voyaient dans ces offrandes une sorte d'hommage rendu à leur religion par les princes Chrétiens. Cet ambassadeur est un des plus considérés que les nations occidentales aient eus à la Porte.

Les Turcs n'avaient pas la notion de l'immunité des ambassadeurs, et ne regardaient pas leurs résidences comme des territoires inviolables,

parties integrantes du territoire de leurs nations respectives. Plusieurs ambassadeurs furent menaces d'etre mis aux Sept-Tours ou arretes pour des motifs divers. M. de La Haye, sous Louis XIV, eut querelle avec Keuprulu, 1658, parce qu'on avait intercepts des depeches chiffrees adressees a l'ambassade de France. Keuprulu voulait avoir la cle du chillre; il maltraita le drogman et le fils de l'ambassadeur, et bloqua l'ambassadeur lui-meme dans le palais de France. — De Sancy, en 1617, fut arrete parce que son secretaire avait aide a l'evasion d'un prince etranger, fait prisonnier dans la guerre de Moldavie et enfermé au chateau des Sept-Tours. Le grand vizir l'insulta et le menaga de torture; mais, sous pretexte de rechercher le fugitif, l'ambassadeur fit prendre en son palais une somme d'argent qu'il donna au Mufti, et celui-ci s'opposa aux desseins du vizir. — Sous Mahomet III, trois renegats Chretiens repentants s'etaient refugies dans les eglises du quartier franc de Galata. Le grand Mufti viola cet asile, en fit arracher les renegats, et conformement a la loi musulmane, il les fit empaler. La foule surexcitee voulait detruire les eglises. M. de Breves, l'ambassadeur, reunit ce qu'il avait autour de lui de Frangais et de Chretiens d'autres nations, pada avec force au Mufti et aux Janissaires, et les fit reculer. — M. de Feriollas

voulut un jour donner une fête pour la naissance d'un petit-fils de Louis XIV. Il invita tous les Français de distinction qui se trouvaient à Pera, ainsi que quelques étrangers, et illumina le palais de France. Le grand vizir lui envoya dire d'éteindre l'illumination ; Feriollas refusa. Le vizir réitéra son ordre, et envoya des janissaires qui pénétrèrent dans le palais. L'ambassadeur congédia les étrangers, ferma les portes, ferma les janissaires dans le palais, les forçant à danser et à boire jusqu'au matin, où les illuminations s'éteignirent.

On voit que le métier d'ambassadeur à la Porte ne laissait pas de demander une certaine énergie. Il exigeait aussi un talent de diplomate très réel ; car beaucoup d'intrigues se nouaient ou se dénouaient autour du Grand Seigneur ; des guerres s'y engageaient, des paix s'y discutaient. Les états de l'Europe, France, Empire, Angleterre, Moscovie, Hongrie, République de Venise et d'autres, s'y livraient une lutte continue d'influence, cherchant à exciter à leur profit ou à endormir la formidable force militaire et la force maritime à certains moments imposante de l'empire ottoman. Voltaire a pu écrire au xviii^e siècle : « Constantinople, depuis la retraite de Charles à Bender (Charles XII, le roi de Suède), était devenu ce que Rome a été souvent, le centre des négociations de la chre-

tiente. » Au milieu de ces intrigues, la Turquie acquerrait une expérience diplomatique séculaire, et apprenait à connaître, hélas ! ces divisions incessantes entre puissances chrétiennes, sur lesquelles elle a si longtemps et si efficacement compte.

A l'époque de notre grande révolution, le gouvernement du Directoire désira continuer avec la Turquie les bonnes relations qu'avait eues la France dans tout le cours de l'ancien régime. Il envoya une ambassade de choix (1) composée des généraux Aubert du Bayet, Carra Saint-Cyr, Caulaincourt, Menant et Castéra. Carra Saint-Cyr se détourna en chemin pour aller remplir une mission en Valachie. Aubert du Bayet était une des personnalités les plus brillantes de la révolution ; il avait pris part à la guerre d'indépendance de l'Amérique, avait été président de l'Assemblée législative. Général en chef sur le Rhin et en Vendée, il avait organisé 8 armées, et il arrivait à Constantinople avec la charge d'ambassadeur n'ayant pas encore 40 ans. Les généraux français, suivis d'un pompeux cortège, traversèrent Constantinople au milieu d'une foule immense, et se présentèrent au Sérail à l'audience du Sultan Selim III. L'Ambassadeur de France entra libre dans la

(1) Comte de Fazi du Bayet, *Les généraux Aubert du Bayet, Carra Saint-Cyr et Charpentier*, Paris, 1902.

Salle du Trone; « il ne fut pas contenu par les Capidji-Bachi (les gentilshommes de la chambre) »; s'étant avancé près du trône de forme antique où se tenait le Sultan sous un dais orné de globes d'or et de diamants, et soutenu par des colonnes de vermeil, il adressa au Grand Seigneur une courte harangue en style révolutionnaire : « Ambassadeur d'un peuple libre qui combat et triomphe de l'Europe conjurée, j'ai ordre du Directoire exécutif qui m'envoie vers votre Majesté Impériale de lui exprimer solennellement la haute estime et l'attachement de tous les Français. Le Directoire, dans son courage, en recapitulant le nombre de ses ennemis passés et présents, a vu avec un sentiment delectable le Grand Empereur des Musulmans rester presque seul son fidèle et magnanime ami; aussi le destin, en couronnant par les victoires les efforts généreux des Français, réserve-t-il l'immortalité aux vertus de Votre Hautesse... » Puis l'ambassadeur fit présent au sultan d'une compagnie d'artillerie légère, avec ses canons et ses obusiers; il lui offrit aussi les services et les talents d'une « compagnie d'artistes » (lire d'artisans) pour répandre dans son Empire les arts et les sciences les plus utiles.

L'ambassade d'Aubert du Bayet fut de courte durée; il eut le temps de faire respecter pour

la France le privilege de protection des eglises que Ton lui contestait, et il mourut au bout de quelques mois, 1797. Il fut enterre a Constantinople ; les Anglais detruisirent son tombeau.

Quant aux ambassades extraordinaires envoyees par les Turcs en France, dans le cours de Thistoire, ce sont les suivantes : celle de Hosein Bey, envoyce par Bajazet II a Louis XI en 1483 au sujet de l'affaire du Prince Djem, suivie de deux autres pour le memo objet. Cette premiere ambassade ne fut pas recue par le roi ; Charles VIII (Louis XI venant de mourir) ordonna a l'envoyc turc de demeurer a Riez en Provence. — Deux lettres envoyees a Louis XII en 1500 demandant sa mediation entre la Porte et la Republique de Venise. — Une ambassade aupres de Henri IV a l'occasion du renouvellement des capitulations ; l'ambassadeur ne parvint a Paris que tres difficilement ; il apporta a Henri IV un cimenterre enrichi de diamants et plusieurs chevaux de grand prix. — Celle de Mehemet Effendi, sous la Regenee, l'auteur de la delicieuse relation dont nous avons parle.

A l'occasion de son sacre, Napoleon envoya a Constantinople le General Brune, pour notifier au Sultan son avenement. Le Sultan Selim III envoya a Paris pour le congratuler un ambassadeur extraordinaire, MUHIB EFFENDI. Ce person-

nage fut regut avec eclat; il sejourna longtemps dans notre capitale, de 1806 a 1811, a Fhotel de Monaco. Il a laisse de son voyage une relation, qu'on a recemment retrouvee (1), dans laquelle il prend pour modele, et non sans succes, Mehemet Effendi. Il y rapporte ses conversations avec Fempereur, qu'il ne manque jamais d'appeler Bonaparte, une autre qu'il eut avec Talleyrand au sujet des lieux saints, ses impressions sur la vie parisienne, les etablissements nationaux et les institutions de la France. Il parla avec Napoleon des anciens adversaires que celui-ci avait eus en Syrie ; il lui reprocha l'expedition d'Egypte, et lui fit remarquer qu'il n'avait plus de flotte en Mediterranee : « En effet, se contenta de repondre Fempereur, nous n'avons plus de flotte. »

Observateur, Muhib Effendi est attentif et intelligent; mais il se laisse moins aller que son predecesseur au plaisir de la nouveaute, et garde un fonds de mefiance. La Lune que lui montre Lalande a travers un grand telescope n'est pas loin de lui paraitre une illusion de Satan ; les explications du savant francais ne le convainquent qu'a demi : « Lalande assure, dit-il, que la Lune est une terre semblable a

(1) Bertrarul Barcilles, *Relation de Mouhib Effendi, ambassadeur extraordinaire du Sultan Selim III*, trad., Paris, 1920.

la notre »; et tandis que l'astronome parle, il se dit en lui-même : « Dieu nous protège ! Chaque parti est heureux de ce qu'il croit savoir. » — Muhib visite la première exposition, et est témoin des premiers essais de la machine à vapeur; il tente de la comparer à une invention turque : « Cette pompe à feu, je l'ai vue comme tout le monde. Là où il fallait douze chevaux pour accomplir un travail, un seul homme suffit, plus un sac de charbon pour entretenir le feu, sans lequel la pompe ne fonctionnerait pas : on voit à quel point le travail s'en trouve simplifié... Ainsi plus besoin d'animaux et, par suite, d'orge, de foin, de paille, ni de palefreniers. Ce curieux objet me remet en mémoire la tentative d'Arakil Oustad, l'inventeur de l'outillage de notre poudrière, pour faire que les vaisseaux de guerre puissent remonter le Bosphore par vent contraire. Il présenta à l'arsenal, au temps de Hussein Pacha, un gabion de son invention, auquel il adapta je ne sais quelle machine munie de cylindres qui dépassaient les sabords de chaque côte. Quatre ou cinq hommes auraient suffi pour le diriger. »

Muhib Effendi retrouve des modèles de pompes à feu à l'arsenal de Toulon, à côté de modèles de vaisseaux miniature; il décrit fort joliment cet arsenal, et s'intéresse à la situation des ouvriers, libres ou formats, qui y sont employés.

Son retour a Constantinople est effectuee par terre.

En meme temps que cet ambassadeur turc se rendait a Paris, la France envoyait a Constantinople le General Sebastiani, qui y eut une tache assez difficile (1806). C'est seulement trente-six ans apres cette date que la Turquie etablit chez nous une ambassade permanente.

Il peut etre interessant de noter ici le role considerable joue par MARSEILLE et par sa CHAMBRE DE COMMERCE dans nos relations avec l'Orient et dans l'administration des fihelles du Levant (1). La brillante metropole provençale a eu des comptoirs dans le Levant d6s le debut du xⁿ^e siecle. Les Marseillais, qui avaient pris aux Croisades une part active, regurent des princes Chretiens de nombreux privileges en Palestine ; ils affermirent et etendirent leurs anciens etablissements, en creerent de nouveaux et eurent au Levant au x^m^e siecle une situation rivalisant avec celle des fameuses republiques italiennes, Venise, Genes et Pise. Marseille arriva plus tard a attirer a elle la majeure partie du trafic du Levant.

(1) *La Chambre de commerce de Marseille (Vapres ses archives historiques, une conference par Joseph Fournier, archiviste, Marseille, 1910. V. aussi les beaux travaux de M. Masson.*

C'est a la Chambre de commerce de Marseille qu'on doit l'institution des Consulats. Au xⁿ^e siecle cette ville etait administree par des magistrats municipaux appeles Consuls; elle donna le meme nom a ceux qui, elus par le corps de ville, furent envoyes dans le Levant pour administrer les colonies marseillaises. Lorsque plus tard les rois de France envoyerent un ambassadeur a la Porte, le traitement de ce personnage resta a la charge de la Chambre de commerce de Marseille. Les consuls d'origine municipale sont alors remplaces par d'autres a la nomination du roi; mais ils sont encore le plus souvent des Marseillais; ils demeurent sous le controle de la Chambre de commerce, a laquelle incombe aussi la charge de leur traitement; et leur correspondance se fait par l'intermediaire de la Chambre. Celle-ci ne transmet pas seulement la correspondance officielle; elle assure aussi le service de la poste avec le Levant et la Barbarie

Outre le traitement des agents diplomatiques et consulages, la Chambre acquitte le prix des multiples presents offerts aux vizirs et autres autorites ottomanes, aux Deys d'Alger, de Tunis, de Tripoli, au roi du Maroc. Elle consacre egalement chaque annee une certaine somme a la liberation des esclaves retenus en Barbarie. C'est elle encore qui, sous Colbert, fait les frais

de restitution des « Enfants de Langues », destinee a former des drogmans et des interpretes, institution continuee par Tecole des Langues orientates. Elle s'occupe meme de la protection du commerce, et arme a ses frais des bateaux de guerre pour escorter les navires marchands et les defendre contre les corsaires ou contre les ennemis.

Pour subvenir a ces depenses, la Chambre touchait un droit de douane sur les marchandises a Marseille et dans les Echelles. Il y avait un droit de 20 % sur toutes les marchandises du Levant et de Barbarie, un droit de Consulat, un sur les huiles d'Italie et d'autres taxes encore.

Quoique son action ait porte plus particulierement sur l'Orient, la Chambre s'occupe aussi de l'Afrique du Nord, dite Barbarie. Elle a des le moyen age des relations commerciales avec ces regions, notamment a Bone, a Bougie et a Ceuta. Au xvi^e siecle, elle etablit des consulats dans ces villes et, a partir de 1553, elle exploite des etablissements sous le titre de « Concessions d'Afrique ».

De nos jours, cette institution a continue avec eclat son activite seculaire. Elle a fonde un Institut colonial en 1906, a envoye avec la Chambre de commerce de Lyon une mission en Cilicie, a organist une exposition coloniale, un Congres de la Syrie, etc. Marseille merite de plus

en plus ses beaux titres de metropole coloniale et de « Porte de l'Orient ».

II

La Turquie n'a jamais ete, ce me semble, un pays aussi retrograde ni aussi refractaire au progres qu'on l' imagine eommunement. Elle est presque toujours restee en contact avec les idees europeennes, qu'elle a suivies avec plus ou moins d'empressement et un retard plus ou moins long. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que, jusqu'a notre generation, la Turquie a ete un empire excessivement vaste, comprenant beaucoup de peuples divers, dont plusieurs a demi sauvages et vivant dans des climats chauds. Or, on ne manie pas un tel empire, immense et hetcrogene, aussi facilement qu'un royaume limit6 et unifie comme la France, laquelle est, en outre, favorisee par son climat tempere. L'idee de REFORMES se manifeste en Turquie au milieu du xviii^e siecle; il n'y a point en cela de retard sur la France oil les mots d'abus et de reformes ne sont couramment employes que vers le meme temps. Les ecrivains liberaux turcs remontent au debut du xix^e siecle, ne suivant pas de si loin les Voltaire, Montesquieu, Rousseau et autres philosophes de notre xviii^e. L'idee de charte, appliquee a Tenscmble de la

nation, date chez nous des environs de 1830; elle paraît en Turquie moins de 10 ans après. L'idée de souveraineté du peuple, il est vrai, chez nous plus que séculaire, n'a d'existence officielle en Turquie que d'hier. — Les Turcs étant un peuple essentiellement militaire, ont d'abord appliqué l'idée de réformes de préférence à l'armée. En cette matière, ils ont toujours suivi avec grand soin les progrès faits en Occident. En ce qui concerne, en particulier, l'artillerie, ils nous avaient devancés à la Renaissance pour l'artillerie de gros calibre, et l'on dit qu'un ingénieur turc, Ahmed Pacha, dès la fin du règne de Mahomet II, inventa les bastions (1480).

L'imprimerie ne fut admise en Turquie que fort tard, sous Ahmed III (1702-1730); elle florissait chez nous depuis la fin du xv^e siècle. Ce sultan n'était pas sans mérite : « Ce que l'on peut louer dans Ahmed, dit Palla (1), c'est un certain amour des arts et une instruction assez étendue, qu'il avait puisée dans le commerce de certains eunuques du sérail; il était versé surtout dans l'histoire de son pays. Lorsque M. de Bonnac obtint la concession du Saint-Sépulchre en faveur des Latins, l'ambassadeur que le Sultan députa vers Louis XV à cette occasion fut chargé par Sa Hautesse de rapporter les plans des châteaux

(1) Palla, *Histoire abrégée de l'Empire Ottoman*, Paris, 1825, p. 246, 265, 279.

et jardins de Versailles et de Fontainebleau, et de ramener quelques imprimeurs a Constantinople. » Le premier imprimeur etabli en Turquie etait un Armenien.

Mustapha III (1757-1774) fut un prince ami du progres : « Les premieres annes du regne de Mustapha, dit encore Palla, furent presque exclusivement consacrees a la recherche de quelques institutions qui devaient fortifier les ressorts du gouvernement et amener l'amelioration des moeurs publiques. Ce monarque etait puissamment seconde par son grand vizir Raghib, qui montrait aussi des vues elevees et marchait sur les traces des Kieuprulu. Des lazarets, des bibliotheques et meme des assemblies academiques ou le Sultan venait s'asseoir parmi quelques poetes arabes et persans qu'il avait reunis, tels etaient les objets sur lesquels l'esprit de ces deux reformateurs se posait de preference. » Toutefois ces heureux preludes n'eurent pas la suite qu'on pouvait esperer. « En general, continue le meme auteur, ce prince a ete l'objet de jugements tres hasards ; ainsi par exemple Catherine II, dans un portrait qu'elle a trace de lui, dit qu'il avait un naturel farouche et cruel, qu'il est douteux qu'il sut lire et ecrire. Passe encore pour le premier reproche que justifie jusqu'a un certain point le titre seul de Sultan ; mais peut-on refuser

le simple talent de lire et d'écrire a un monarque qui se montra le protecteur des lettres, qui crea et presida meme une academie, qui fonda une bibliotheque ou l'on voit encore une traduction de Machiavel entreprise par son ordre, c'est ce qu'on ne peut concevoir meme dans Timperatrice son ennemie. — Mustapha, si nous le jugeons d'apres les faits, nous parait un des sultans tures les plus remarquables par son esprit, son amour du travail, sa moderation et sa Constance dans l'adversite. » Lamartine dit dans le meme sens qu'« il etait un de ces princes superieurs par leurs vertus et par leurs lumieres a leur siecle, et qui portent injustement devant l'histoire la faute du temps »; il demande que l'histoire venge ce sultan « des railleries adulatrices de Voltaire a Catherine II, et des calomnies de cette imperatrice ambitieuse.... Elle voulait, ajoutc-t-il, le depouiller de ses vertus aux yeux de l'Europe litteraire pour le depouiller plus impunément de son heritage ».

Sous ce regne, Hasan Pacha s'occupa avec zele de la marine. Apres le desastre de Tchesme oil furent incendies 62 vaisseaux turcs, fregates, corvettes, galions ou batiments legers, il traita avec la France pour l'acquisition d'une flotte nouvelle. C'est egalement sous Moustapha que le Baron de Tott fut appele, pour remedier a la faiblesse de l'instruction militaire dans l'Empi-

re (1). Le Sultan lui confia l'inspection de l'artillerie. Tott arma les Dardanelles et les defendit contre les Russes ; il fut aide par Tambassadeur de France le Comte de Saint-Priest. Il etablit des fonderies pour les obusiers, une ecole d'artillerie et de genie a Kiathana, organisa un nouveau corps d'artillerie et un corps de pontonniers ; il introduisit dans Tarmee turque Fusage de Ia bai'onnette. Tott crea une ecole de mathematiques pour les officiersde marine et l'installa a Tarsenal; mais il ne put faire adopter certains changements dans le plan des vaisseaux.

Abd ul-Hamid I^{e r} (1774-1789) realisa peu de chose, mais s'occupa dans un esprit progressiste de l'6ducation de son neveu Selim. — Selim III (1789-1808) a conquis les sympathies de tous les historiens. Il fut malheureux et Lamartine l'a appele le Louis XVI des Ottomans. La comparaison n'est pas tres juste, car Ia situation etait inverse : Selim fut victime de Ia reaction. Son portrait physique et moral ressemble assez a celui d'Abd ul-Medjid; il avait une physionomie reguliere, recueillie, voil6e d'une ombre de melancolie. La sagesse chez lui avait devance le temps; il etait age de

(1) De Ia Jonquiere, *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, 1881 il y a une nouvelle edition.— *Memoiresdu Baron de Tott sur les Turcs et les Tartares*, 2 vol., Amsterdam, 1785.

25 ans a son avènement. Il portait encore le turban, un turban vert avec des torsades de mousseline blanche. Toutefois les réformes sous son règne me paraissent encore surtout d'ordre militaire; elles continuent celles du Baron de Tott sous Mustapha. Kutchuk Hosein Pacha, le Kapoudan Pacha, ministre de la guerre et de la marine, s'y applique avec un grand talent; il est conseillé dans cette œuvre par notre ambassadeur Aubert du Bayet et par le Colonel Juchereau de Saint-Denis; malheureusement ce jeune ministre mourut de bonne heure en 1803. Kutchuk Hosein purge la Méditerranée de pirates, répare les places fortes, appelle des ingénieurs de Suède et de France. Il construit des vaisseaux sur le modèle des chantiers de Toulon. Il confie à des officiers français l'école de marine et celle d'artillerie fondées par le Baron de Tott; il fait imprimer le traité de l'attaque et de la défense des places de Vauban, antérieurement traduit en turc par le Prince de Valachie, ainsi que d'autres ouvrages sur l'art militaire et les mathématiques; il établit une bibliothèque à l'école d'artillerie et fait enseigner le français dans ces écoles. Les ingénieurs français Roy, Brun et Benoit construisent des vaisseaux. On exploite régulièrement les forêts du Taurus et les mines de cuivre de Tokat. A Top Hane, on coule des pièces

d'après le système de Gribeauval, c'est-à-dire que l'on fore les pièces au lieu d'y mettre des noyaux; on construit des obusiers du type russe, on augmente le nombre des bombardiers du Baron de Tott. Profitant des cadeaux d'Aubert du Bayet, la Turquie crée un corps de cavalerie et d'infanterie à l'européenne, placé sous les ordres d'un Anglais renégat Campbell, Inglis-Mustapha.

Quoique presque purement militaires, ces réformes déplaisent au peuple et éveillent les soupçons d'une partie du clergé. S6lim dépose rentre dans la « cage aux oiseaux », le *Kefes*, d'où on l'a tiré à son avènement. Il espère s'y consacrer à l'éducation de son cousin Mahmoud ; mais il est tué peu après dans une tentative faite par Baraiktar pour le remettre sur le trône; Mahmoud, pendant le meurtre, est caché par un jeune esclave, roule dans des tapis (1).

III

MAHMOUD II a bénéficié aux yeux de l'histoire des essais de ses prédécesseurs. C'est lui

(1) Sur la révolution qui renversa Selim III et porta Mustapha, puis Mahmoud au trône, V. Juchereau de Saint-Denis, *Revolutions de Constantinople*, 2 vol., Paris, 1814.

que Ton regarde comme le grand sultan reformateur, comme le pere de la Turquie moderne. Il est vrai qu'a son epoque les r6formes sont moins purement militaires et commencent a prendre un caractere social et politique.

Mahmoud etait fils d'Abd ul-Hamid I^{er} ; il naquit en 1785. Une tradition romanesque (1) veut qu'il ait eu pour mere une Francaise, Mile Aimee Dubuc de Rivery, Creole de la Martinique. Celle-ci, a la suite d'un naufrage, aurait ete enlevee par des corsaires algeriens, qui l'auraient vendue au Dey d'Alger. Le Dey en fit present a Abd ul-Hamid ; elle devint sultane favorite et, a la naissance de Mahmoud, eut le titre de *Valide* ou sultane mere. Le plus piquant de l'histoire est que cette jeune fille se trouvait parente de Josephine Tacher de la Pagerie, aieule maternelle de Napoleon III, en sorte que Mahmoud serait un cousin loign6 de l'empereur francais. — Le futur Sultan fut eleve dans un des pavilions du serail, oil il resta jusqu'a l'age de 23 ans. Il lisait beaucoup, aimait la poesie et l'histoire, et etudiait de preference les ouvrages sur les lois et les moeurs. Il avait un grand talent de calligraphe et 6tait tres fort tireur.

(1) Biographie par Kutchuck Effendi (P. Petit) dans la s6rie *les Contemporains*, avec un portrait ou le Sultan est habille a la turque.

Peu de regnes sont plus charges d'histoire ; mais peu aussi sont plus malheureux. Des le debut, en 1809, une sedition renverse le vizir Baraiktar qui avait porte Mahmoud au pouvoir ; ce vizir meurt brule, ou se fait sauter dans son propre palais. Les Wahabites se rendent independants en Arabic La guerre contre la Russie et l'Angleterre, commencee sous les regnes precedents, aboutit a des desastres; en 1812, la Bessarabie est cedee aux Russes. En 1815, insurrection serbe ; 1820, revolte d'Ali Pacha en Albanie ; 1821, soulèvement de la Grece; 1827, Navarin. 1829 est l'annee du grand demembrement: la Moldavie et la Valachie deviennent protegees de la Russie sous la suzerainete du Sultan ; la Turquie perd la Grece; un *haiti chertf* erige la Serbie en Etat autonome sous la suzerainete turque. 1831, Mehemet-Ali en Egypte se rend independant. Un grand mouvement nationaliste a lieu en ce moment dans tout l'Orient. Il n'est pas, comme celui de 1848, du a une propagande d'idees ; il parait spontane. Il se produit d'ailleurs en sympathie avec la reaction de l'Europe contre les conquetes napoleoniennes. Les peuples se secouent et reprennent de l'air; les empires sont ebranles ou tombent. En Orient, le sentiment du fatalisme peut en outre contribuer a ce reveil : on sent la Turquie depuis longtemps s'affaiblir graduellement;

l'heure de sa ruine semble approcher et sa decadence fait l'effet d'un phenomene fatal.

Mahmoud fut grand devant la fortune contraire, et tint tete au malheur avec une indomptable energie. Il poursuivit les reformes sans cesse interrompues par les seditions et les guerres. Il fut tres dur, et malgre ses tendencies liberates, il eut recours au moyen oriental du massacre. Il fit perir, non seulement son frere Mustapha, qui lui avait dispute le trone, mais un Ills de celui-ci, et il noya dans le Bosphore quatre sultanes enceintes. Avec les Janissaires il temporisa d'abord ; il leur declara qu'il comptait sur eux comme sur le plus ferme soutien de son autorite; mais des soulevements ayant eu lieu dans ce corps par suite de l'excessive sevcrite d'un vizir, il les massacra. Cet evenement est reste celebre, non pas uniquement a cause de sa grandeur tragique, mais parce qu'il a fourni la matiere a de belles pages historiques dans la litterature turque (1).

Le traite de Buckarest en 1812, qui avait humilie la Porte devant la Russie, ne fit qu'inspirer a Mahmoud un plus grand desir de reconstituer l'Unité nationale. Il fit rentrer dans l'obeis-

(1) V. notre tome I^e r, p. 268, et Assad-Effendi, *Precis historique de la Destruction du Corps des Janissaires*, trad. Caussin de Perceval, Paris, 1833. **Assad-Effendi est l'historiographe de Mahmoud.**

sane e les gouvemeurs des grandes provinces: ceux de Roumelie, les Pachas de Bagdad et de Damas. Le Bey de Smyrne fut invite par Khosrau Pacha a bord du vaisseau amiral et, a son insu, amene a Constantinople. La guerre contre Ali de Tebelen, le fameux pacha de Janina, fut difficile. Mahmoud n'y deploya guere moins de ruse que son sauvage adversaire. Ali mort, Mahmoud n'eut plus en face de lui que Mehemet Ali, d'abord aide, puis rival et ennemi.

Après reextermination des Janissaires (1826), Mahmoud voulut reorganiser l'armee. Il institua une garde imperiale pour les remplacer, composee de jeunes gens qu'il supposait propres a recevoir les idees nouvelles. Il fit venir des instructeurs europeens, et forma son armee, a limitation de celle de la France, en divisions et en brigades, commandees par des lieutenants-generaux et des marechaux de camp. Un ecrivain contemporain a critique ses reformes (1). Il lui reproche « d'avoir fait venir des instructeurs militaires de toutes les nations, sans avoir eu le soin de les reunir d'abord tous ensemble, pour qu'ils s'entendissent sur une methode unique a suivre. Les troupes qu'on leur avait conflees furent instruites d'apres des methodes differentes, de sorte que, reunies pour les ma-
ti) Vimercati, *Voyage a Constantinople et en Egypte*, Paris, 1852, p. 139-141.

noeuvres de ligne, elles avaient des hesitations sans nombre, des maniements d'armes qui juraient les uns avec les autres, et des commandements qui se choquaient comme des verres qu'on rapproche brusquement ». Les soldats devaient s'habiller eux-memes; c'est une consequence des desordres de Tadministration et de l'avidite des pachas. « Il y en a peu dans l'infanterie qui aient des souliers ; la plupart sont chaussees de sandales; les cavaliers s'accoutrent comme ils veulent. » — Mahmoud prit un soin particulier de la marine. Dans la guerre de l'indépendance grecque, il est souvent question de la flotte turque, qui est d'ailleurs ordinairement battue; on sait comment elle fut incendiée a Navarin. Le meme critique parle de « cette flotte de Mahmoud, si vantée en Europe, peut-etre, dit-il, a cause de son luxe et pour les peintures dont les vaisseaux sont embellis »; il lui reproche d'avoir des equipages composes de jeunes gens inexperimentes, et d'etre commandée par des chefs ignorants.

Mahmoud rouvrit les ecoles de marine, d'artillerie et de genie fondees par Mustapha III, et il en institua une sur le modele de Saint-Cyr. — Comme reformes ou progres non militaires, il accredita des ambassadeurs permanents a Tetranger ; il fit publier un journal en turc et en francais : le *Moniieur Oltoman*; il fit preparer de

nouveaux codes. Il introduisit des bateaux a vapeur sur le Bosphore, etablit des quarantaines et des lazarets contre la peste, exigea des passeports. Bravant tous les prejuges, il donna des fetes, des concerts et des bals a la maniere europeenne, et s'habilla lui-meme a la franque ; il prohiba le port du turban. Il fit frapper des monnaies a son effigie, et crea une decoration, le *Nicham iftikar*. Selim III en avait cree une en 1798, qu'il donna a des europeens et a plusieurs de ses sujets Chretiens. Toutes ces innovations souleverent une vive opposition, qui fut tres durement reprimee. 4.000 turbulents furent en une fois jetes a la mer. Les retrogrades allerent jusqu'a incendier Constantinople ; Mahmoud donna abri dans le serail aux sinistres et fit rebatir les marches publics et une partie des boutiques a ses frais. On cite de ce Sultan cette belle parole, par laquelle il formula l'egalite de ses sujets sans distinction de religion : « Je ne veux connaitre les Musulmans qu'a la mosquee, les Chretiens qu'a l'eglise, les Juifs qu'a la synagogue. »

Mahmoud II mourut subitement en 1839, sans avoir eu le temps d'apprendre la nouvelle defaite de ses troupes par les Egyptiens a Nezib. Son turbe a Stamboul est un joli Edifice octogone en marbre blanc, decore de broderies et de tapis precieux, que visitent les touristes.

IV

ABD UL-MEDJID (1839-1861) eut la gloire de formuler les reformes longtemps meditees par son pere. Arrive au trone a l'age de 17 ans, il conserva les conseillers de Mahmoud, et sous leur inspiration publia le celebre HATTI CHERIF DE GULHANE (3 novembre 1839). *Gul-hdne* signifie le kyosk des roses ; c'est le kyosk que l'on trouve a la pointe du vieux serail. Cet acte etait concu comme une espece de charte ; la Turquie suivait d'assez pres la mode politique de l'Europe et plus particulierement celle de la France.

On donne le nom de *Tanzimdt* (1) a l'ensemble des reformes qui ont leur point de depart dans le *hatti cherif* de Gulhane. La seconde etape du *Tanzimdt* est marquee par le *hatti humayoun* (2) du 12 Djomadi II 1272 - 18 fevrier 1856.

Le *Tanzimat* proclama l'egalite entre les races,

(1) Comte van den Steen de Jehay, *De la Situation legale des Sujets ottomans non musulmans*, Bruxelles, 1900, p. 8-11.

(2) Des traductions francaises de ces deux actes se trouvent dans Aristarclii Bey, *Legislation ottomane*, t. II, p. 7 et 14 ; Gabriel Effendi Noradounghian, *Recueil d'actes internationaux de l'Empire ottoman*, t. II, p. 288, et t. III, p. 83 ; Georges Young, *Corps de droit ottoman*, t. I, p. 29 et t. II, p. 3. Les textes turcs sont dans le *Destour*, t. I, p. 4 et 7. — Cf. en outre Bianchi, le *Khaththy Humayoun* ou Charte imperiale ottomane du 18 fevrier 1856, texte ture et trad, franchise, Paris, 1866.

ou l'egalite de tous les sujets ottomans devant la loi. Ce principe devait avoir pour les *raias*, sujets non musulmans de l'Empire, des consequences importantes au point de vue de l'impôt et de leur situation militaire. Jadis les *raias* étaient exclus du service militaire. Ils furent dès lors assimilés aux non-Musulmans dans l'obligation de contribuer à la défense de l'Empire. Le *Hatti humayoun* de 1856 promit de préciser l'application de ce principe. L'article 17 de cet acte porte : « L'egalite des impôts entraînant l'egalite des charges, comme celle des devoirs entraîne celle des droits, les sujets Chrétiens et des autres rites non-musulmans devront, ainsi qu'il a été antérieurement résolu, aussi bien que les Musulmans, satisfaire à la loi de recrutement. Le principe du remplacement ou du rachat sera admis. Il sera publié dans le plus bref délai possible une loi complète sur le mode d'admission et de service des sujets Chrétiens et des autres rites non-musulmans dans l'armée. » Cette promesse ne fut pas tenue. On craignait les difficultés résultant de l'incorporation des soldats musulmans et chrétiens dans les mêmes corps de troupes. Les *raias* continuèrent à être exclus de l'armée, au moins comme soldats. Les emplois d'officiers, à partir du grade de sous-lieutenant, purent en pratique être tenus par des non-Musulmans.

En ce qui concerne l'impôt, les non-Musulmans payaient, en compensation du service militaire, une capitation dite *djizieh*. A la suite de la charte de Gulhane, il fut décidé que cette capitation ne serait plus réclamée directement aux raïas par les collecteurs d'impôts, mais qu'elle serait perçue comme imposition collective sur les municipalités; la répartition en serait faite par les autorités locales. La quotité de la taxe fut d'abord fixée à 5.000 piastres par groupe de 180 personnes, puis portée en 1884 à 5.000 piastres par groupe de 130. Cette taxe était due de 15 à 75 ans.

Le *halki cherif* souleva d'abord en Europe une grande admiration : « Ce coup d'état, dit Vimercati (1), excita chez les esprits superficiels, amoureux des chartes, une admiration sans bornes. Suivant eux, Abd ul-Medjid était le seul souverain libéral du temps, le seul sous le gouvernement duquel la liberté put aller s'abriter. » Et encore: « *Lehalki cherif* trouva à Constantinople une presse qui le porta aux nues... Bon nombre d'écrivains français, qui à Paris probablement n'avaient su mettre leur imagination et leur plume au service d'aucun parti, vinrent les faire fonctionner à Constantinople au profit du gouvernement turc... On s'atten-

(1) Vimercati, *op. cit.* p. 150-155.

dait a voir la Turquie toute grande ouverte a l'exploitation des industries etrangeres. »

On dut bientot revenir de ces illusions; on se rendit compte que cette charte etait au fond bien moins revolutionnaire qu'on ne l'avait cru d'abord, et quelle n'etait guere, de la part d'Abd ul-Medjid, que la paraphrase des reformes a demi pratiquees par son pere. Les maux de la Turquie y etaient decrits, mais sans qu'il y fut porte de remede. — Cet acte eut toutefois l'avantage de populariser la question turque, et en devoilant la faiblesse de la Turquie, d'inviter l'Europe a la soutenir, chaque puissance etant interessee a ce qu'aucune autre ne la possedat exclusivement.

Le principal auteur du *hatti cherif* de Gulhane fut RECHID PACHA (1). Ce ministre d'esprit eleve et diplomate de grande habilete, bien

(1) Rechid Pacha, ne a Constantinople, 1802, prend part a des campagnes contre les Grecs, contre les Russes ; il est secretaire ottoman pour la signature de la paix russo-turque d'Andrinople, negociateur pour l'arrangement de Kutaya entre le Sultan, et Ibrahim fils de Mehemet Ali, devient ministre plenipotentiaire puis ambassadeur a Paris (1834), et a Londres, ministre des affaires etrangeres, grand vizir, eta un role important a l'epoque de la guerre de Crimee (1854) ; mort en 1857. On trouvera sur lui dans la *Biographie Pascallet* un important article redige de son vivant, signe G. de Molinari. Rechid Pacha est aussi celebre comme litterateur et poete turc. Il a ecrit des poesies a la louange de Mahmoud reformateur.

connu et apprécié à Paris où il fut ambassadeur, se montra très sincère dans son désir de réformes; il avait subi l'influence de Lord Redcliffe, qui l'avait poussé au grand vizirat. D'autres esprits non moins convaincus, comme Ali Pacha, Fuad Pacha, étaient venus se joindre à lui, au temps de Mahmoud II, et avaient formé avec lui un groupe ou parti des réformes, resté malheureusement trop peu nombreux. Un biographe français loue Rechid Pacha de n'avoir pas voulu copier servilement l'Occident, mais d'avoir distingué avec beaucoup de tact ce qui, dans les méthodes européennes, était applicable à l'Orient : « Il a emprunté à nos institutions civiles les principes éternels de justice sur lesquels elles se fondent; il a choisi parmi nos lois celles qui lui ont paru conciliables avec les coutumes, la religion et le temperament des Orientaux. » Il a voulu organiser les peuples de l'Orient, non pas les « dénationaliser ».

Le Comte Benedetti (1) admet que Rechid Pacha et ses amis ne négligèrent aucun soin ni ne recurent devant aucun péril pour assurer l'exécution de leur programme de réformes : « Ils engagèrent avec l'esprit rétrograde et fanatique des corporations* religieuses et des masses populaires une lutte qu'ils soutinrent

(1) *La Question à l'Orient*, article de la *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} Janvier 1897.

avec la plus louable énergie... On eut à cette époque l'illusion du triomphe prochain de leurs doctrines. On ouvrit des écoles et on étendit l'enseignement à des matières qui avaient été jusque-là exclues des établissements scolaires. On elabora de nouveaux codes; on remania les institutions judiciaires; on créa des tribunaux mixtes où les Chrétiens furent appelés à s'ingérer avec les musulmans et devant lesquels leur témoignage devait être reçu au même titre. » On ne négligea rien pour éclairer les agents et leur communiquer l'esprit libéral qui animait le maître de l'empire; on multiplia les instructions leur enjoignant le respect du *liberty* et de la fortune de leurs sujets.

Parmi les réformes dont le mérite revient à Rechid Pacha, et qui se rattachent au *hatti chertf* de Gulhane, on peut citer encore : organisation des conseils municipaux sans distinction de religion; formation d'un conseil supérieur de justice, imité de la Cour de cassation de France et du Conseil aulique d'Autriche; établissement d'un conseil supérieur de santé; rédaction d'un code pénal, abolition de la torture; division des pouvoirs, selon les principes anglo-français; ceux-ci étaient concentrés jusqu'alors entre les mains des gouverneurs de provinces; chaque province eut dès lors un gouverneur militaire, un chef de finances et

un chef de police relevant de Stamboul et independants les uns des autres; suppression de raffermage des charges.

Les contemporains ont juge differemment d'Abd ul-Medjid, et quelques-uns ont conteste sa sincerite ; les jugements sympathiques semblent etre ceux qui doivent etre retenus par l'histoire. Les reproches adresses a sa prodigalite doivent toutefois etre exacts : Il a une liste civile de 27 millions — ecrit un publiciste (1) en 1859 — qui forme la 9^e partie de la recette annuelle de l'empire. Cette somme ne lui suffit pas. Il emprunte sans cesse et ses dettes s'elevent a pres de 600 millions. En avril 1858, il emprunta a 11 % d'interet une somme de 10 millions, uniquement pour donner une fete a ses deux filles. Il fit construire le palais de Dolma Bagtche pour 70 millions, et quand il demanda combien il avait coüte, on lui repondit: 3.500 piastres, soit 584 francs ; il ne s'en inquieta pas autrement. Il a 30 ministres qui recoivent chacun 250.000 francs par an et 120 marechaux ou *mouchirs* qui touchent 200.000 francs. Certains pachas, comme celui d'Erzeroum, se font 800.000 francs par an. Le peuple cependant vit miserable et ecrase d'impots.

La revolution francaise de 1848 eut une cer-

(1) *Le Magasin Pittoresque*, t. XXVII, p. 223,

taine repercussion en Turquie. L'historien Garnier-Pages montre bien (1) à ce propos que « La Turquie ne peut rester indifférente à aucune modification des états de l'Europe... Le moindre choc de l'Occident se répercute chez elle; son existence est sauvegardée plus encore par la pondération des forces européennes que par ses propres forces ». Et il conseille à la Turquie de se tourner vers la France, comme étant la puissance la plus capable de l'aider dans son œuvre de restauration et la plus désintéressée. C'est l'époque où Lamartine, alors ministre des Affaires étrangères, cherchait à cimenter l'alliance de son pays avec la Turquie, et où il demandait au Sultan, non sans cette exagération de style habituelle aux romantiques, de « regarder comme siennes l'armée, la flotte et la diplomatie de la France ».

Sultan Medjid avait une taille élégante (2), la figure fine, le nez allongé, la barbe courte et bien soignée; sa physionomie était rêveuse, et il avait l'air morose, a-t-on dit, ou comme un peu malade. Il portait la redingote et le fez. Son père avait remplacé Tanden turban par

(1) Garnier-Pages, *Histoire de la Révolution de 1848*, t. I, p. 111, *L'Europe révolutionnaire*, p. 405.

(2) Portraits dans Garnier-Pages, *loc. cit.*, *Magasin Pittoresque*, t. X, p. 77, 1842, dans la collection *Les Contemporains*, Paris (*La Croix*), article de Kutchuk Effendi (P. Petit).

le fez; lui Torna de franges de soie bleue retombant tout autour, mais plus longues par derrière, et devant d'une large plaque de diamants au chiffre imperial. Sur la tunique il jetait un manteau flottant couleur vert-russe, dont le collet, enrichi de broderies d'or, était ferme devant par une agrafe de diamants. — Lamartine raconte une entrevue qu'il eut avec ce sultan (1), et trace de lui un portrait assez idealist; malheureusement, dans le recit de cet entretien, le poete parle presque seul et le Sultan reste muet.

(1) *Nouveau voyage en Orient,*

CHAPITRE II

LA TURQUIE MODERNE (*suite*) LA JEUNE TURQUIE

MIDHAT PACHA. — AHMED RIZA.
MUSTAFA KEMAL

I

MIDHAT PACHA (1), Tune des figures les plus venerees de la jeune Turquie, auteur de la premiere Constitution turque, administrateur emerite et esprit politique tout a fait superieur, naquit en 1822 d'une famille aisee de Stamboul. Il entra d'abord dans les douanes, puis il fit partie des commissions d'amelioration institutes par Sultan Medjid dans le but de rechercher les abus qui avaient cours dans les provinces et les

(1) S. A, *Midhat-Pacha, grand vizir*, par A. Clician Vassif Effendi, Paris, 1909. — *Midhat Pacha, sa vie, son oeuvre*, par son fils, Paris, 1908. — Une bonne biographic signee Kutchuk Effendi, dans la serie *Les Contemporains*, avec un portrait, Paris,

reformes a y apporter. Remarque par Rechid Pacha, Midhat devint le secretaire de la commission centrale de ces reformes. En 1859, il fut nomme *mutesarrif* de Routhouk, alors capitale de la Bulgarie du Nord ; il pacifia cette province, reprima avec severite les revoltes et les brigandages. Transfere a Nich, il trouva le pays dans la misere ; il construisit des routes, reorganisa la police et les marches, introduisit l'element Chretien dans les conseils administratifs qu'il rendit permanents. Abd ul-'Aziz etant monte sur le trone, l'appela pour le charger avec Fuad Pacha de la reorganisation administrative de l'Empire. De leurs travaux sortit la loi des *vilayets* qui remaniait les circonscriptions et les regions en vilayets, livas, cazas et nahieh (communes), 1864. Une loi electorate etait jointe a cette division, mais restait encore fort eloignee des lois electorates de l'Europe. Cette loi n'etait ni simple ni tres liberate. Le suffrage n'etait pas universel. Il fallait, pour etre electeur dans une commune, payer au moins 50 piastres de contributions directes, le double pour etre maire, et ainsi de suite. Les non-Musulmans memes n'y trouvaient point d'avantage ; car avant la loi ils elisaient eux-memes librement leurs representants ; apres la loi, ils figuraient a cote des Musulmans sur des listes dressees par des fonctionnaires musulmans, assises des

chefs des communautés non-musulmanes. Ces listes passaient aux mains d'un autre groupe qui en retranchait un tiers, puis à celles du vali.

À la suite de cette organisation, Midhat fut nommé gouverneur du vilayet du Danube, ayant Routhouk pour capitale. Il s'y occupa immédiatement de la création du « service général des travaux publics »; il organise le corps des ingénieurs, commence la construction de routes, fonde une « Société ottomane de la navigation danubienne », négocie avec les messageries impériales françaises au sujet du port de Galatz. Il établit des banques agricoles dans les villages, pour protéger les paysans contre les usuriers; cette institution existe encore en Bulgarie. Il crée des écoles supérieures pour contrecarrer les menées séparatistes; car les jeunes Bulgares allaient étudier en Russie, à Kiew et à Odessa, et tendaient ainsi à se rattacher à la famille slave. « En 3 ans, dit Kutchuk Effendi, Midhat construisit 3.000 kilomètres de route, 1.400 ponts, 3 grandes écoles d'arts et métiers à Routhouk, Nich et Sofia, et des hôpitaux dans toutes les villes principales. » — Le 11 mars 1870, l'exarchat bulgare fut fondé par un firman de la Sublime Porte, c'est-à-dire que l'Église bulgare fut soustraite à la juridiction du patriarcat grec du Fanar et

devint autonome. Midhat, en ceci plus homme d'état turc que philosophe vraiment libéral, avait été hostile à cette disjonction. Il ne jugeait pas à propos de reconnaître une nationalité nouvelle dans l'empire, et craignait, non sans raison, que cette concession n'encourageât en Bulgarie et chez les autres nations danubiennes le désir d'indépendance.

La même année Midhat fut envoyé à Bagdad comme commandant du VI^e corps d'armée. À ce moment il était célèbre ; il fut reçu comme une personnalité d'exception et fêté partout. Dans ce nouveau poste aussi il déploya une grande activité. Il construisit un canal entre le Tigre et l'Euphrate, aménagé pour la navigation et les distributions d'eau, et dont les bords se couvrirent bientôt de villages. Il fonda deux sociétés de navigation, l'une fluviale de Bagdad à Bassorah, l'autre maritime de Bassorah à Constantinople. Il établit la conscription à Bagdad.

Fuad Pacha le grand vizir vint à mourir. C'était un homme d'une haute intelligence et d'un esprit très fin. Midhat, qui l'aimait beaucoup, fut peu après appelé à le remplacer. Mais il ne put tenir contre l'entourage du Sultan et dut résigner ses fonctions. On l'envoya à Salonique comme gouverneur ; la situation générée de l'empire continua à le préoccuper surtout.

Il s'entendit avec ZiyaBey (plus tard Ziya Pacha) et avec le Prince heritier Mourad, fils d'Abd ul-Medjid. Celui-ci avait des tendances liberales ; Midhat lui soumit un memoire sur la situation perilleuse de l'empire et les reformes a y accomplir, rapport dont ce prince fut tres satisfait.

A Constantinople, les nationalistes et les liberaux etaient tres mcontentes du grand vizir Mahmoud; on ne l'appelait plus que Mahmoiidoff, pour signifier qu'il abaissait la Porte devant les Russes. Les *Softas*, tres agites a cette epoque, manifesterent, d'abord contre Mahmoud, puis en faveur de Midhat. « Depuis le 8 du mois courant, dit un journal du temps (1), la population chretienne de Constantinople est tres agitee ; elle craint des massacres et se munit d'armes. Il devient pourtant Evident que le mouvement qui s'est manifesto dans la classe instruite des Musulmans de Constantinople est un mouvement pacifique, politique, mais non fanatique. De nombreux meetings de Softas (etudiants des classes superieures de theologie et de loi) ont ete tenus durant les premiers jours de mai dans diverses mosques, et on y a discute avec grande moderation la situation politique et financiere du pays. Le principal meeting eut lieu le mercredi soir 10 mai dans

(1) *Le Monde illustre*, numero du 3 juin 1876.

La mosquee Sultan Mehemet. On y decida de demander au Sultan le changement du ministre, et plus specialement Teloignement de Mahmoud Pacha et du Cheikh ul-islam. Dans un autre meeting tenu a la mosquee Suleimanieh, les Softas firent leurs demandes plus pressantes et plus accentuees. Le jeudi 11, au nombre de 5 a 6.000, ils se porterent a la Sublime Porte, exigeant l'leoignement de ces deux personnages. En ce moment un aide de camp du palais vint retirer les sceaux a Mahmoud Pacha. Alors les Softas exigerent, outre ce changement, l'octroi d'une Constitution, avec une chambre representative. Puis ils envoyerent deux deputations, Tune au patriarcat grec, l'autre au patriarcat armenien, pour y donner des assurances de securite aux Chretiens de l'empire et leur demander « de se joindre a eux dans la representation de la volonte nationale ».

Abd ul-'Aziz ne ceda qu'a demi; il destitua Mahmoud Pacha, mais ne nomma point Midhat. Il prit pour vizir Mehemet Rouchdi Pacha et changea le Cheikh ul-islam. Midhat, acclame par les Softas et par une partie des Ulemas, leur dit: « Notre sainte religion est basee sur le regime democratique et liberal. La liberte consiste a posseder tranquillement ce que l'on a acquis par Texercice de droits legitimes, et a ne pas violer les droits legitimes d'autrui...

Nous traversons un moment difficile. La civilisation a fait depuis plusieurs années d'immenses progrès que Ton doit accepter. Il nous faut concilier nos principes sociaux avec les exigences du moment. » Midhat travailla des lors à faire renverser le Sultan. Un *fetwa* de déposition fut rédigé par le Mufti Khairallah. Le 3 mai 1876, Abd ul-'Aziz fut déposé et Mourad proclamé. Le Sultan déchu fut tiré de son palais de Dolma-Bagtche et conduit en caique à celui de Top Capou, puis à Ferieh. Quelques jours après, on le trouva mort, les veines ouvertes. On ne sut pas s'il y avait eu crime ou suicide (1).

Midhat venait d'être nommé grand vizir. Le nouveau sultan Mourad étant malade, on nomma provisoirement à sa place Abd ul-Hamid. Celui-ci avait promis, s'il était élu, de promulguer la Constitution, et avait approuvé entièrement les bases de la charte projetée. Mourad fut bientôt relegué sans bruit au palais de Tcheragan, et Ton n'eut plus de ses nouvelles.

Le règne d'Abd ul-Hamid, qui devait faire couler tant de sang et apparaître comme une phase tragique de despotisme, commença dans

(1) Abd ul-Aziz est le premier sultan qui fit des visites hors de son empire. Il vint à Paris à l'occasion de l'exposition de 1867, accompagné de ses deux neveux, les futurs sultans Mourad et Abd ul-Hamid.

le liberalisme. On n'a d'ailleurs généralement pas cru que, de la part de ce Sultan, le libéralisme ait jamais été sincère. Abd ul-Hamid, second fils d'Abd ul-Medjid, était né d'une arménienne (1). Il fut question de l'envoyer faire ses études à notre école polytechnique, mais ce projet n'eut pas de suite. « On dit le nouveau Sultan (2) très fort au physique, grâce à des exercices de gymnastique dans lesquels il excelle. On le croit très instruit, surtout en histoire et en géographie, science qu'il cultive avec passion ainsi que la mécanique. Il posséderait assez bien le français, au moyen duquel il a étudié notre révolution. » L'idée exprimée dans ces lignes était trop favorable. Abd ul-Hamid ne fut nullement un prince intellectuel, et quant à son goût pour la mécanique, il ne se manifesta guère dans la suite que par sa passion pour les horloges, dont on trouva une grande quantité à Yildiz Kyosk après sa déposition. Le nouveau sultan, dans la cérémonie de son investiture, se rendant à la mosquée d'Eyoub, s'arrêta quelques minutes pour prier sur le tombeau de son grand-père Mahmoud.

(1) D'après ce que m'ont dit des Turcs distingués; il avait d'ailleurs un type chaldéen, le nez long et busqué. Divers auteurs disent que sa mère était une esclave kurde.

(2) *Le Monde illustre*, 9 sept. 1876.

Le 11-23 decembre 1876, la Constitution fut proclamee. Elle etait l'oeuvre de Midhat (1). Elle fut promulguee par un firman adresse par S. M. le Sultan a S. A. Midhat Pacha. Dans ce firman la Constitution est encore presentee comme une charte, comme une concession du souverain, selon les idees de 1830; elle n'est pas congue comme derivant d'un droit naturel du peuple, ainsi qu'elle le serait de nos jours, « Cette charte fondamentale, dit le Sultan, precise nos prerogatives souveraines : la liberte et l'egalite civile et politique des Ottomans devant la loi; la responsabilite et les attributions des ministres et des fonctionnaires; le droit de controle du parlement; la necessite de l'equilibre du budget; et enfin la decentralisation administrative des provinces, tout en reservant l'action et les pouvoirs du gouvernement central, lorsqu'il faudra prendre des decisions ultimes. Ces dispositions sont conformes au *Charter*, aux aptitudes et aux aspirations de notre peuple; elles sont dictees par le desir d'assurer le bonheur et la prosperite de tous, ce qui est le but supreme de nos efforts. »

La ceremonie de la promulgation souleva un

(1) Cette constitution a ete publiee en arabe et en ture sous le titre *el-Kanoun el-esdsi*, 3^e ed., Constantinople, 1297.

grand enthousiasme : «A 7h. ½ a Ia turque (1) environ midi, Ia Constitution a ete proclamee dans Ia cour de Ia Sublime Porte, sous une pluie battante. La ceremonie a dure une demi-heure. Saïd Bey a presente Ia Constitution, dans une bourse en velours ornee de diamants, a S. A. le grand vizir, qui Fa remise au Beylektchi Effendi, (le chancelier), apres avoir prononce une courte allocution. Etaient presents : S. A. le Che'ikh ul-islam, le corps des Ulemas, les fonctionnaires de tout grade en brillant uniforme et une foule immense. La lecture de Ia charte, interrompue frequemment par des cris enthousiastes, etait saluee par Ia musique militaire et par des salves d'artillerie. Les soldats formaient Ia haie. Aprés Ia ceremonie, S.A. Midhat Pacha a re?u les felicitations de tous les fonctionnaires, ainsi que de S. S. le Patriarche cecumenique. » Le soir, Stamboul fut illumine ; les softas et Ia foule, portant des fanaux et des etendards, parcoururent Ia ville, et Midhat Pacha recut de nouvelles ovations.

L'Europe cependant se montra sceptique. Lord Dufferin, le General Ignatieff exprimerent leurs doutes ; le premier traita Midhat de reveur. En effet celui-ci ne put tenir longtemps. Outre Ia difficulte de faire dcfinitivement triompher

(1) Le *Phare du Bosphore*, cite par *Le Monde illustre*, numero du 13 Janvier 1877.

dans la majorité du public les idées politiques nouvelles, il était devenu très vulnérable en raison des soupçons que faisait peser sur lui la fin mystérieuse d'Abd ul-'Aziz. Il fut arrêté en février 1877 à Dolma-Bagtche et transporté avec son intendant, son cuisinier et deux domestiques, à bord du yacht Izzed-Din stationné en face du palais.

Les élections n'en eurent pas moins lieu le même mois. On vota à Constantinople par quartiers ; l'imam du quartier recevait les votes ; les électeurs inscrivaient deux noms sur leurs bulletins : celui d'un musulman et celui d'un non-musulman. Le premier parlement ottoman s'ouvrit le 20 mars dans la grande salle du palais de Dolma-Bagtche. Ahmed Wefik le présida. Le Sultan, assis sur un trône d'or à l'extrémité de la salle, fit lire le discours du trône. Le soir, nouvelles illuminations ; « Pera, Galata et le vieux Stamboul ruisselaient de feux de toutes couleurs. »

Quant au malheureux Midhat, il fut transporté par le yacht à Brindisi ; il traversa l'Italie, visita l'Espagne, la France et s'installa à Paris. Il continua à travailler pour son pays, plaida la cause de la Turquie à l'occasion de la guerre russo-turque, publia un ouvrage remarquable : *La Turquie, son passé, son avenir*, l'un des documents importants pour l'histoire des idées politiques en Turquie (Paris, 1878) ; il vit quelques

Frangais notables, et prononca en particulier un discours a la soctete des positivistes de Paris.

Sa carrtere toutefois n'etait pas terminee. Ayant obtenu son rappel, il fut nomme Vali de Syrie. Dans cette province illustre, il fit de tres bonne besogne. Il publia sur elle deux grands rapports remplis de faits et d'idées, dont le pouvoir central tint peu de compte. Se sentant mal soutenu, il offrit sa d&mission. On le transféra A Smyrne. Apres quelques mois d'activite, il fut de nouveau arrete; il s'etait refugie chez le Consul frangais, qui le livra (1). Son proces emut toute l'Europe. Il se termina par sa condamnation a mort. On ne Pexecuta pas sur-le-champ. Sur des representations de Lord Dufferin, le Sultan commua sa peine et l'envoya en exil a Taief-Bouri pres de La Mecque. Aprés quelques mois de souffrance, il fut fusille. (Il y a d'autres versions sur sa mort).

Midhat etait tres bon. Sa fin tragique lui donna un nouveau prestige, et il apparut aux yeux de ceux qui Taimaient comme un martyr. Son oeuvre et ses talents ont ete admirees en Europe, ou sa memoire est entouree, de la part des intellectuels, diplomates et hommes politiques, de nombreuses sympathies.

(1) Kutchuk Effendi rejette la faute sur notre ambassadeur, M. Tissot.

II

AHMED RIZA, qui joua un grand rôle dans la révolution turque de 1909 où tomba Abd ul-Hamid, et qui représenta alors l'opinion libérale modérée en même temps que l'élément civil, avait auparavant vécu assez longtemps à Paris en exil. Il est d'ailleurs un très bon écrivain en français. On le voyait parfois dans les milieux orientalistes, où je le rencontrai moi-même. C'était un homme jeune, aux traits fermes et réguliers, d'apparence digne et calme, dont la physionomie se voilait d'une teinte de mélancolie. Il dirigeait alors un journal en français appelé le *Mechveret* (le Conseil). Cet organe lui servait à prêcher les doctrines libérales aux sujets ottomans qu'il pouvait atteindre, et à plaider auprès des Européens la cause de la Turquie. Dans le même temps paraissait à Constantinople une revue d'esprit libéral, mais très surveillée, appelée l'*İqdam*, le progrès.

Comme exemple des travaux littéraires d'Ahmed Riza à cette époque, je citerai une brochure intitulée *Tolerance musulmane* (1). Dans cette brochure écrite en un français coulant et assez éloquent, l'auteur soutient, comme Fontaine fait pas mal de Musulmans progressistes de notre

(1) *Tolerance musulmane*, Paris, 1897,

temps, que l' Islam est en principe une religion tolerante, que le Coran est liberal — ce qui me semble un peu paradoxal — et que le gouvernement ottoman est, en fait, tres tolerant; ce que [abstraction faite des acces de massacres] on ne saurait nier :

« La liberte, dit-il, l'aissee dans les pays musulmans & l'exercice de la religion ehretienne, est certainement beaucoup plus grande que celle que certains gouvernements Chretiens accordent, non a l'islamisme, mais au culte de leurs propres sujets... Le gouvernement francjais lui-meme, qui defend avec tant d'acharnement l'interet des catholiques en Orient, pousse la rigueur jusqu'a interdire en France les procesions religieuses... Nulle part au monde le pretre ne possede des prerogatives et une liberte aussi 6tendue qu'en Orient; maitre absolu dans son eglise, il peut 6tendre en quelque sorte jusque dans la rue le domaine de sonpouvoirspirituel. Les Patriarches chez nous ne sont pas seulement des chefs spirituels; ils ont aussi une autorite temporelle sur leurs coreligionnaires ; administrateurs, juges, en meme temps qu'evques, ils assistent dans les provinces au grand Conseil civil du gouvernement. Une communaute paroissiale a le droit en Turquie de sortir de son eglise, toutes bannieres deployees, de traverser et d'encombrer les rues d'une ville,

qu'elle emplit de ses chants et de ses homelies, tandis que les sons bruyants et déchirants des cloches étouffent la voix douce et mélodieuse des Muezzins. — Un peuple qui autorise en plein air le bruit et le déploiement d'une religion qui n'est pas la sienne, peut-il être accusé d'hostilité systématique, de fanatisme et d'intolérance ? »

Ahmed Riza répond aussi au reproche adressé au gouvernement ottoman de ne pas employer assez de *raias* dans l'administration civile. L'article 9 du *Halt*, dit-il, appelle tous les sujets de V empire aux fonctions publiques, sans acceptation de nationalités ; mais ce qui fait que les fonctionnaires Chrétiens ne sont pas plus nombreux, c'est que la plupart d'entre eux ignorent la langue officielle du pays. De même on prétend que les Turcs excluent de l'armée les sujets Chrétiens. Or, répond Ahmed Riza, à l'époque de l'établissement des réformes, en 1853, 55 et 76, le gouvernement ottoman avait eu la pensée d'étendre le service militaire à tous les Chrétiens ; mais la Russie protesta et empêcha ceux-ci de se laisser incorporer. — « Aucune puissance chrétienne n'a respecté autant que les Turcs la religion, les mœurs et les coutumes de ses sujets. » Mais la Turquie n'a pas été récompensée de cette tolérance : « Ces concessions faites à l'esprit religieux Chrétien par le

gouvernement ottoman se sont retournées contre lui; et c'est à ce large esprit de tolérance, au respect qu'il témoigne à la religion et à la nationalité des vaincus, qu'il faut attribuer la principale cause du démembrement et de la décadence de la Turquie. » Le Jeune-Turc demande en conséquence que la liberté même n'aille pas aux excès, qu'elle soit canalisée et endiguée dans l'intérêt de tous.

Depuis longtemps surveillés, même à l'étranger, par les émissaires du Sultan, les Jeunes-Turcs ne commencèrent à attirer l'attention des puissances qu'en juillet 1908. A ce moment les troupes de Macédoine étaient gagnées aux idées nouvelles. Les officiers s'étaient organisés en société secrète, à limitation et sur le modèle de la franc-maçonnerie française. Des troupes se mutinèrent à Monastir, puis à Andrinople; des chefs albanais réclamèrent la Constitution de Midhat. Le Sultan, sur le conseil du Cheikh ul-Islam, décida d'octroyer une constitution. Ahmed Riza, encore à Paris, déclara dans une interview que toute l'armée était favorable & la cause des Jeunes-Turcs, et que ceux-ci seraient loyaux envers le Sultan. Les réformes proposées par la Grande-Bretagne et la Russie, ajouta-t-il, ne serviraient qu'à prolonger une situation intolérable; car une des premières conditions d'une réforme est qu'elle ait Tap-

probation du peuple a qui elle doit profiter; et si ce peuple n'est pas consulte, comment un conseil d'etrangers serait-il k meme de connaitre ses besoins ?

Le Comite macedonien toutefois demanda des concessions plus larges et manifesta a l'egard d'Abd ul-Hamid quelque hostilite. Le Comite Central jeune-turc lanca a Constantinople une proclamation assurant que les Chretiens de l'empire ne couraient aucun danger; il adopta un programme de politique etrangere : la Turquie aux Turcs, les Balkans aux nationalites balkaniques ; des reformes sans la participation des puissances europeennes, mais non dirigees contre ces puissances. Moukhtar Pacha, que le Sultan detestait, rentra a Constantinople; le prince Rechad fut tire de prison, ou il languissait depuis 30 ans, et designe comme heritier presomptif. Peu apres fut publie le programme pour la politique interieure : electorat au premier degre a partir de l'age de 20 ans pour tous les sujets ottomans, reorganisation de l'armee et de la marine, liberte de conscience, droit pour les non-Musulmans ayant accompli leur service militaire d'occuper des postes dans l'administration, creation d'un Senat dont les membres n'exc6deraient pas le tiers du nombre des deputes, mesures en faveur des paysans, instruction primaire gratuite. Ce programme du

Comite jeune-turc fut accepté par les Comites grec, bulgare, serbe et armenien. — Ahmed Riza, revenu de son long exil, fut reçu en audience par le Sultan.

A ce moment l'Autriche venait de proclamer l'annexion de la Bosnie-Herzégovine; la Turquie humiliée protesta. Les vaisseaux autrichiens furent boycottés dans les ports; la corporation des dockers et des porteurs, inspirée par les Jeunes-Turcs, refusa de décharger les marchandises autrichiennes. Les Jeunes-Turcs firent mettre 4 vaisseaux de guerre à l'ancre devant Yildiz Kyosk, à la grande colère du Sultan. A cette occasion le célèbre philologue hongrois Vambery, ami personnel d'Ahmed Riza, écrivit à celui-ci une lettre où il lui rappelait les liens qui unissent à l'origine les Turcs et les Magyars, et où il s'efforçait d'écarteler la guerre.

Les élections eurent lieu le 9 novembre; des processions des clerges musulman, grec, armenien et juif parcoururent les rues. La première séance du nouveau Parlement turc fut tenue le 17 décembre; le Sultan l'ouvrit. Il expliqua dans son Discours du Trône que l'avancement des esprits et le progrès des lumières avaient permis de rétablir la Constitution, longtemps suspendue par le malheur des temps. Ahmed Riza, président de la Chambre, nommé par le

Sultan, prononça le discours inaugural. Il recommanda aux députés la courtoisie, les engagea à ne pas imiter les mauvaises habitudes des parlements européens, à ne pas se laisser aveugler par les différences de race et de religion ; les Ottomans, dit-il, devront faire preuve de capacité politique. En effet différents publicistes, surtout des Anglais, avaient montré de la défiance envers les libéraux ottomans, qu'ils regardaient comme des esprits philosophiques sans capacité pratique.

Le triomphe des Jeunes-Turcs fut suivi par des divisions dans le parti même, et par une tentative de réaction qui faillit réussir. Le 7 avril Hasan Fehmi, rédacteur en chef de l'organe libéral *le Serbesti*, fut assassiné par un officier ; il était hostile au Comité Union et Progrès. On lui fit des funérailles imposantes, et on l'enterra, par autorisation spéciale, dans le mausolée du Sultan Mahmoud.

L'Union Musulmane, comité réactionnaire, parvient alors à faire changer le ministère et réclame la démission d'Ahmed Riza. Les Jeunes-Turcs plient sous le forage ; quelques-uns s'enfuient à l'étranger ; Ahmed Riza quitte secrètement Constantinople. Le Comité de Salonique tient bon. Une agitation contre le nouveau gouvernement a lieu dans les vilayets de Monastir et d'Uskub. Fuad Pacha est assassiné ; il

avait vécu à Paris et publié un petit livre spirituel contre l'ancien régime.

Puis viennent les événements dont tout le monde a gardé le souvenir : Les troupes de Salonique et d'Andrinople, conduites par Mahmoud Chewket Pacha, marchent sur la capitale en chantant des chants de liberté; des adhésions arrivent de tous côtés au Comité jeune-turc ; l'attaque de Constantinople commence. Hosem Husni Pacha, commandant l'armée d'investissement, lance une proclamation : « Le but et le devoir de l'armée en mouvement est de consolider le gouvernement constitutionnel, de montrer qu'aucune loi ni aucune force ne sont au-dessus de la Constitution, et de donner une dernière et définitive leçon aux traîtres. Les habitants ne souffriront ni dans leurs personnes ni dans leurs biens. Les Ulemas seront respectés, à l'exception de quelques espions qui, sous l'habit religieux, ont osé avilir la religion et proclamer la révolte. L'ordre intérieur du pays ne sera pas trouble. Les chefs des missions étrangères ni aucun étranger ne seront importunes. »

Ahmed Riza redevient président de la Chambre, cette fois élu par elle. La flotte fait sa soumission ; beaucoup de Khodjas et de Sottas, qui ont prêché la réaction, s'enfuient en Asie-Mineure. — Cent députés réunis à San Stephano,

sous la présidence d'Ahmed Riza, tiennent une séance à huis clos ; ils y discutent la déchéance du Sultan. L'assemblée recule d'abord devant cette extrémité. Ahmed Riza déclare à un journal : « Tant que le Sultan ne violera pas la Constitution, nous ne toucherons pas au Sultan. Le Parlement estime que la révolte est l'œuvre des réactionnaires. Le Sultan resté neutre sera respecté. Nous occuperons Constantinople sans verser une goutte de sang. Ensuite les coupables seront recherchés et punis. » Mais, peu après, un revirement se produit ; la déposition du Sultan est résolue ; Yildiz Kiosk est cerné. Enver Bey prend la caserne de Taksim ; la garnison du palais, qui s'est défendue courageusement, capitule.

Abd ul-Hamid est déposé par la Chambre. Mehmed son frère lui succède sous le nom de Mahomet V ; il fait d'abord appeler Mokhtar Pacha ; puis Ahmed Riza et Tewfik Pacha, le grand vizir, viennent le saluer. Des salves de canon retentissent ; le Cheikh ul-islam prononce quelques prières ; au dehors une foule innombrable acclame le nouveau Sultan, qui résidera désormais au Palais de Dolma Bagtche.

Le sort a été injuste envers la Turquie. Cette révolution, l'une des plus pures qu'ait enregistrées l'histoire, inspirée par de nobles idées, animée par un patriotisme sincère, réalisée

avec une moderation admirable et une tr&s faible effusion de sang, a paru n'etre pour le pays que le signal de nouveaux malheurs. En 1920 nous retrouvons Ahmed Riza plaidant alors pour sa nation amoindrie par une guerre terrible, se debattant sous le poids d'une paix ecrasante. Au nom de la Chambre ottomane, au nom de la ligue de l'Unite nationale, il adresse a divers chefs d'etats ou personnalites politiques, des lettres et des memoires (1); il ecrit a Loyd George, Asquith, Lord Curzon, lord Robert Cecil, Wilson, au Pape meme ; enfin il se tourne vers la France. Il rappelle les anciens liens d'amitie facheusement brises : « La veritable grandeur de la France en Orient a toujours ete, non pas dans la guerre, mais dans son role pacifique de semeuse d'idees liberates. » Il resume l'oeuvre des Jeunes-Turcs, inspiree par l'esprit liberal et genereux de la Revolution francaise, et, enumerant les maux qui ont fondu sur la Turquie, il demande a la France de l'aider dans ces conjonctures douloureuses :

« Notre patrie a servi de champ de bataille aux financiers occidentaux : banques, douanes, lignes de chemins de fer, commerce, transports, fournitures d'armees et de munitions, etaient, avec la duplicité d'Abd ul-Hamid, les armes

(1) *Echos de Turquie*, Paris, 1920, p. 30 : « *Ma voice s'eleve vers la France* », et p. 104.

au moyen desquelles ils se combattaient. Les Jeunes-Turcs, qui obtinrent alors le pouvoir dans les circonstances pacifiques que Ton sait, mirent au service de leur pays une foi ardente et le plus genereux enthousiasme. » Mais la Turquie, au moment ou elle accomplissait ce formidable effort, se trouva comprimée par les nations balkaniques, ambitieuses et impatientes, et Constantinople, convoitée par la Russie, fut de nouveau menacée. L'Autriche entra en scène la première, et occupa la Bosnie. La Bulgarie annexa la Roumelie, et l'Italie, la Tripolitaine. « Puis ce fut la guerre balkanique, ou s'entrechoquaient déjà l'Entente et les puissances centrales. Le traité de Londres nous laissa sanglants et désemparés. Dans la débâcle qui suivit, la nation turque erra à l'aventure, délaissée par la France, suspectée par l'Angleterre, blessée par la Russie, sourdement travaillée par les empires centraux. L'âme douloureuse du peuple en fut troublée... » C'est alors que l'Allemagne, sous couleur de protectorat moral, s'infiltra dans notre pays. « Telle fut l'origine de notre attitude en 1914. Nous avons commis une lourde faute ; mais nous l'avons cruellement expiée. La France seule, envahie comme nous le fumes, frappée aussi dans son cœur, peut mesurer notre infortune et notre malheur ; la France qui ne laisse jamais commettre une injus-

tice sans protester, ni détruire un pays sans lui prêter son aide, nous abandonnera-t-elle à la vindicte impitoyable des nations victorieuses ? »

III

Au moment de consacrer quelques réflexions au jeune héros de la Turquie moderne, MUSTAPHA KEMAL PACHA, je ne puis me défendre d'un peu d'émotion en songeant au temps déjà bien lointain où je me suis promené dans les campagnes d'Anatolie qui, depuis, ont vu tant de changements et tant de luttes. C'était sous le règne d'Abd ul-Hamid ; le système impérialiste dominait encore ; des peuples divers vivaient dans la même région ; ils avaient leurs quartiers, leurs campements, leurs villages, et chacun gardait ses mœurs, son costume et sa loi. On rencontrait tour à tour l'un ou l'autre. J'entendis le fleuve Sangkaria rouler ses eaux blanchies d'écume au fond de failles profondes entre des falaises grisâtres ; je gravis les rochers aiguës de Sivri Hissar et d'Afioun Kara Hissar, porteurs de citadelles, qui ont à leurs pieds des bourgs pittoresques, et dont on aperçoit de loin, semblables à des temples étranges, les découpures fantastiques. Je passai à cheval entre eux, visitant les rochers sculptés au temps de Midas, ou ceux qu'avaient creusés d'églises

ou de cellules des ermites d'un autre age; on s'arretait, pour déjeuner, pres d'une source, ou Ton se reposait pres d'un campement de nomades, qui vous offraient, comme au temps patriarcal, du lait, de la creme ou du yaghourt d'une fraicheur exquise. Je sejournai a Angora, ville alors modeste et paisible, gracieusement etagee sur une hauteur; j'y vis Inscription d'Auguste, bien conservee entre des herbes vagues, quelques mosques et eglises; je rendis visite au consul francais qui demeurait aux environs sur les pentes d'une montagne, homme aimable, un peu affaibli par l'age; sa Alle me recut avec une grace intelligente et simple, et me parla des chats, des chevres et des oiseaux bleus. Dans la campagne je visitai quelque couvent grec et rencontrai des religieux musulmans au bonnet noir.

A ce moment on ne prevoyait point encore les bouleversements qui se sont produits depuis. Sans doute on pensait bien qu'un jour les Turcs quitteraient Stamboul; mais les esprits artistes ne le desiraient point. On savait gre aux architectes turcs ou employes par les Turcs d'avoir compris la beaute de ce site unique au monde, et l'on tremblait que quelques batisseurs, venus des pays industriels, n'alourdissent ou ne souillassent de fumee ces fines silhouettes qui semblaient tracées par la main des divs. En Orient,

on devient aisement fataliste ; un jour viendra, se disait-on, ou, par reflet d'une pousse ineluctable et tranquille, les Sultans turcs quitteront Constantinople; resignes a leur decadence, ils iront regner quelque part sur la terre d'Asie, probablement *k* Brousse, au pied du majestueux Olympe, qu'ombragent les vieux chataigniers et d'ou s'ecoulent les sources chaudes; aprds des regnes paisibles, ils se feront enterrer aupres de leurs ancetres dans des tombeaux aux briques emaillees, ornes d'arabesques fines et de roses. — La realite en a decide autrement: les guerres ont atteint le dernier degre de violence, et le recul des Turcs — bien qu'ils n'aient pas perdu Constantinople — a ete beaucoup plus profond.

En effet les Turcs kemalistes ont pris un parti tres net : d'une part ils ont renonce au systeme imperialiste, pour s'en tenir a celui du nationalisme avec patrie territoriale ; de l'autre ils ont rompu avec le khalifat, autant vaut dire avec l'islam.

Dans le systeme imperialiste une race, ordinairement qualifiee par ses talents et ses aptitudes militaires, en dominait d'autres, qui vivaient ensemble dans la meme contree, sous sa protection et comme a son ombre. C'est ainsi que dans la Turquie d'Europe et d'Asie, et dans le Liban, des races diverses vivaient cote a cote sans se fondre et sans se meler. Dans le systeme

nationaliste au contraire chaque nation, chaque race, veut avoir une terre qui lui soit propre pour y vivre seule et independante. Ce changement de conception a amene en Turquie asiatique une perturbation brutale et profonde : les Turcs voulant avoir pour eux seuls cette contre, les autres races en ont ete evincees ou ont fui. Les Grecs, vaincus, se sont sauves. Les Armeniens, reduits par les massacres, s'ils ne sont pas tombes de misere le long des routes, ont tente de regagner le Caucase, ou la region de Van et d'Ourmiah qui est leur pays d'origine ; meme nos religieux frangais, qui pourtant instruisaient de jeunes Musulmans et ne s'occupaient que d'oeuvres pies, ont vu leurs maisons fermees et les ont quittees sans pouvoir y laisser de gardiens. Le Turc entend demeurer seul en Anatolie, et y vivre souverain et libre.

A ce propos je dois dire que j'ai ete souvent etonne de voir combien d'Europeens, et des plus eminents, ont de peine a comprendre l'idee des Capitulations. Ils se les representent comme des concessions faites aux etrangers. Rien n'est plus faux ; elles sont au contraire un honneur pour le Sultan qui les accorde. Selon l'idee imperialiste, le Sultan regne sur des peuples plutdt que sur des individus ; c'est un systeme a 2 degres. Les peuples sont definis par leurs coutumes, leur langue, leur foi, et representes

par leurs chefs traditionnels, leurs patriarches, leurs consuls. Chacun vit de sa vie ; l'Empereur, le Sultan, les connaît par leurs caractères, leurs costumes et leurs institutions ; ce n'est donc pas une faveur que de les leur laisser, mais au contraire une gloire pour l'Empereur de grouper sous sa suzeraineté le plus grand nombre possible de nations définies et diverses. Le système imperialiste a été aussi celui de l'Autriche, bien qu'il y ait été appliqué moins consciemment et moins expressément qu'en Turquie ; c'est encore celui qui est de mise dans le domaine colonial : de grands empires coloniaux, comme l'Angleterre, la France, ont sous leur protection des états parfois considérables et des peuples nombreux, dont ils respectent les chefs, les coutumes et les lois.

En ce qui concerne le khalifat, la manière d'agir de ces nouveaux Turcs n'a pas été moins radicale : Ils ont d'abord séparé les pouvoirs, gardant pour les représentants de la nation les pouvoirs militaires et civils et ne laissant au khalife qu'un pouvoir religieux plus honorifique que réel, car, depuis Mamoun, les khalifes ne s'occupent plus guère de trancher les disputes théologiques ou de définir les dogmes ; ils abandonnent ce soin aux ulemas et aux muf-tis. Puis ces Jeunes-Turcs se sont retournés contre la religion elle-même ; ils ont proclamé

La republique, une republique pratiquement athee, et ont proscrit le khalife, personnalite cependant digne et sympathique, mais qui ne pouvait plus etre a leurs yeux qu'un pontife inutile ou qu'un pretendant genant.

On a beaucoup discute en Europe sur cette question du khalifat. Des orientalistes considerables ont reproche aux hommes d'etat europeens de grossir maladroitement le prestige de cette institution — au risque de favoriser le panislamisme — et de lui donner plus d'importance que les Musulmans eux-memes. Je ne suis pas de cet avis. L'institution du khalifat me semble bien inherente a la doctrine de l'islam ; c'est ainsi qu'en parlent les anciens docteurs, comme Neseft, Mawerdi et autres. Il y a bien eu dans l'histoire une periode oil le khalifat n'existait presque plus qu'a Tetat occulte : apres la chute des Abbassides, lorsqu'une ombre de khalife vivait obscurément en Egypte, jusqu'a la restauration du titre par Sultan Selim ; mais cet etat de choses ne saurait passer pour correct aux yeux d'un bon Musulman. On a objecte aussi que le khalifat des souverains osmanlis n'etait pas regulier, parce qu'ils n'appartenaient pas a la famille du prophete ; le khalifat du Cherif de La Mecque serait plus legitime ; cela est vrai theoriquement ; mais les cherifs de La Mecque n'avaient point la force

militaire, l'immense empire et le prestige historique de la famille d'Osman.

L'attitude des Turcs kemalistes vis-a-vis du khalife n'a pas, ce me semble, rencontré en Europe l'approbation de la plupart des hommes qui aiment l'Orient. Des savants, des philosophes, des hommes d'état peuvent, pour leur compte personnel, dédaigner la religion ; elle n'en reste pas moins utile au peuple pour qui elle est un frein moral, un décor aimé et poétique, une ambiance fortifiante. On ne peut guère nier la beauté de ces grandes croyances, qui paraissent dériver de quelque idéal supérieur, qui dominent les patries particulières, réagissent contre un séparatisme excessif et tendent à unir entre elles de vastes parties de l'humanité.

Naguère j'eus l'occasion de causer avec un vieux général russe, expérimenté dans les choses de l'islam. Je lui rapportai l'idée de certains auteurs qui disaient : L'islam a un centre, en quelque sorte un cœur, très matériel, à savoir La Mecque ; il suffirait de ruiner le sanctuaire de La Mecque et d'abolir le pèlerinage, pour anéantir du même coup tout le corps de l'islam (1).

(1) D. Kimon, *La Pathologie de l'Islam et les moyens de le détruire*, Paris, 1897. - Si cette idée brutale et qui ferait peu d'honneur au libéralisme des puissances européennes, était mise à exécution, il ne s'ensuivrait pas forcément que l'islam dut disparaître ; il devien-

— Cela se peut, me repondit ce general ; mais que mettez-vous a la place ? Les peuples ont besoin de religion ; avec quoi gouvernez-vous un peuple quand vous lui aurez otela sienne ? — Les nationalistes d'aujourd'hui repondraient sans doute : « avec l'idee de patrie. » Soit, mais, malgre tout, le sentiment religieux exerce encore sur beaucoup d'ames une action plus penetrante et plus profonde, et il est moins dependant des conditions regionales.

Avec le khalifat, la Turquie etait le centre et avait la presidence de nombreuses nations ; elle n'est plus aujourd'hui qu'une nation particuliere et numeriquement assez petite ; on a le sentiment qu'elle s'est amoindrie.

Nos lecteurs connaissent evidemment la biographic de Mustapha Kemal ; je la rappelle brievement (1) : Mustapha Kemal est ne a Salonique en 1883 d'une famille modeste ; son pere etait fonctionnaire des douanes. Apres quelques etudes a Tecole primaire de Salonique, il obtient une bourse pour l'ecole secondaire de Monastir, d'oii il passe a celle des officiers de

drait peut-être une religion plus spirituelle, assez analogue au christianisme reforme.

(1) On peut voir sur ce sujet : Jean Schlicklin, *Angora ... Vaube de la Turquie nouvelle*, Paris, 1922 ; — Berthe Georges-Gaulis, *Angora, Constantinople, Londres, Moustafa Kemal et la politique anglaise en Orient*, Paris, 1923.

Harbie, k Constantinople. Des son enfance 6pris de liberty, il fait des pros6lytes parmi ses camarades, et s'attire bientdt la mefiance de la police ; envoye a Damas, il y organise la ligue pour la Liberte en 1902. On Pexile a Jaffa; il s'evade, gagne le Pir6e, revient a Salonique oil il joint le Comite revolutionnaire en formation. Il prend une part active a la revolution de 1908 a c6t6 de Mahmoud Chewket.

Il visite la France, combat en Tripolitaine, 1912, commande un corps d'armee dans la campagne balkanique. Pendant la guerre mondiale, il est envoye aux Dardanelles; sa maitrise militaire s'affirme ; on abandonne les plans d'Enver et ceux des Allemands et on le laisse commander la defense.

Lorsqu'en mai 1919 les Grecs d6barquent a Smyrne, la resistance turque en Asie-Mineure s'organise spontanement. Des comites se forment dans les provinces orientales. Reouf Bey, Mustapha Kemal et d'autres, gagnent l'Anatolie en simples citoyens et groupent les Energies dispersees. Le gouvernement de Constantinople veut rappeler Mustapha Kemal aupres de lui; mais, tout entier a sa tache patriotique, il decline l'invitation et donne sa demission d'inspecteur general de l'armee de l'Est Deux congres ont lieu, a Erzeroum et a Sivas; Mustapha Kemal en est elu president. On y organise la resistance

et on y elabore le « Pacte National ». On rompt les relations avec le gouvernement de Constantinople, qui n'est plus qu'un groupe de prisonniers. On fait des elections; le parlement se reunit a Angora.

On connait la lutte grandiose qui suivit, cette longue resistance dans les paysages austeres de l'Anatolie et autour des rives abruptes du Sangkaria. L'armee turque, de plus en plus organisee, fatigue l'armee grecque, la force d'abandonner la ligne Brousse-Ouchak qu'elle avait conquise, l'use definitivement en 22 jours de bataille aupres du Sangkaria, septembre 1921. En septembre 1922 l'Anatolie etait libre, Smyrne etait Evacuee.

Mustapha Kemal a permis a la revue *Orient et Occident*, de Paris (1), de publier le très beau discours qu'il a prononcé pour le 3^e anniversaire de la Grande Assemblée Nationale, en 1922. C'est un expose large, calme, clair, synthétique de la situation de la nouvelle Turquie et des progres qu'elle reclame, ou Tardeur du sentiment s'allie a beaucoup de raison et de mesure dans les idées. J'y releverai surtout un trait qui est a la fois touchant et de bonne politique : c'est l'amour qu'a le Chef pour les paysans et l'importance qu'il donne a l'agriculture. Pour lui,

(1) *Orient et Occident*, Paris, juillet 1922.

tout militaire et vainqueur qu'il est, il veut voir dans les Turcs surtout un peuple de cultivateurs ; il y a *la* quelque chose de profondément beau : « Nous sommes, dit-il, une nation d'agriculteurs ; nous devons chercher par l'adoption des mesures économiques modernes, à faire atteindre à l'effort agricole de la nation son rendement extrême. » Il veut donc perfectionner l'outillage, généraliser et augmenter les connaissances agricoles, distribuer à des prix modernes des instruments aratoires aux cultivateurs par l'intermédiaire de banques agricoles et en important de grandes quantités de ces instruments. En outre il veut protéger l'agriculture. Il a des vues non moins nettes sur l'aménagement des richesses forestières, sur les mines, les routes, les chemins de fer, l'enseignement, l'hygiène. Tout cela est d'un excellent administrateur moderne ; il conçoit le droit de façon très laïque. Le *Medjelle*, dit-il, le code civil turc « rédigé il y a près de 50 ans par une commission présidée par feu Djévdet Pacha », sera révisé et complété par une commission de spécialistes et mis au niveau des besoins modernes. Une faculté de droit est fondée à Angora ; il y en avait antérieurement une à Salonique et une autre à l'Université de Constantinople. — Le féminisme a aussi une place importante dans les préoccupations de Mustapha Kemal ; nous en reparlerons ci-après.

Au physique Mustapha Kemal est plutôt grand, mince, avec une physionomie réfléchi, un menton volontaire, un regard qui scrute les consciences. Ses manières sont simples. Tous ceux qui ont pu le visiter dans sa demeure d'Angora — jolie villa située sur un rocher qui domine la ville, dite rocher de l'Écho, meublée sans éclat de tapis et de bibelots précieux — en ont rapporté un excellent souvenir. On s'est demandé jusqu'où allait au fond la pensée révolutionnaire des Turcs kemalistes. Ils se sont empressés de signer des « traités d'amitié et de fraternité » avec les Soviets de Russie, 16 mars 1921 (traité de Moscou), avec les Soviets d'Arménie, d'Adzerbaïdjan, de Géorgie (traité de Kars), avec ceux de l'Ukraine (traité d'Angora). Il est dit dans ces traités que les parties contractantes se déclarent d'accord sur « le principe de la fraternité des nations et sur le droit des peuples à disposer librement de leur sort ».

La souveraineté du peuple, la fraternité des hommes, la liberté des nations, sont des idées que ces Jeunes-Turcs ont apprises chez nous. Iront-ils plus loin et se mettront-ils à l'école soit du communisme russe, soit du socialisme allemand ? Je ne sais. À travers ses révolutions, plusieurs Français, dont je suis, ont gardé pour la Turquie une sympathie qui est conforme

aux traditions de notre pays. L'endurance, la foi en eux-mêmes dont les Turcs ont fait preuve après deux siècles de revers, sont dignes d'admiration. Les Turcs osmanlis sont peu nombreux ; mais si quelque jour ils s'unissaient aux Turcomans et aux Tartares, qui leur sont apparentes, ils formeraient une nation numériquement importante. Tels qu'ils sont, c'est encore une nation pleine de force, dont l'amitié reste précieuse, et qui peut continuer d'être, malgré son amoindrissement, au point de vue de la solidité, de l'énergie, de la valeur militaire, la première du Proche Orient.

CHAPITRE III

IA TURQUIE MODERNE (*suite*) LA LITTÉRATURE ET LE HAUT ENSEIGNEMENT

LITTERATEURS TURCS DE L'ÉCOLE LIBÉRALE.
L'ENSEIGNEMENT PHILOSOPHIQUE : RIZATEW-
FIK. — UN TRAITE D'AGRICULTURE ; — UN
TRAITE DE COMMERCE ; — UN TRAITE D'ÉDU-
CATION PAR UNE FEMME.

|

La LITTÉRATURE TURQUE n'est peut-être pas très originale ; mais elle est très fine. On la divise en deux périodes : dans la première, elle est sous l'influence de la Perse : c'est la période asiatique ; dans la seconde, elle subit l'influence de l'Europe et surtout celle de la France : c'est la période moderne ou européenne. Les littérateurs turcs adaptent alors trois grands genres, antérieurement inconnus dans leur nation : le jour-

nalisme, le roman et le theatre. Ces auteurs appartiennent normalement au parti de la Jeune-Turquie; la plupart, du reste, ont été connus en Europe, ou ils ont séjourné, selon les circonstances, tantôt comme exilés, tantôt comme diplomates.

Mehemet Raghîb Pacha, au xviii^e siècle, déjà progressiste en politique, représente encore en littérature l'école asiatique. On admire en lui l'écrivain autant qu'on estime l'homme d'état. L'historien Wasîf dit : « Les Ottomans égalent ce grand homme à Keuprulu comme ministre, à Ibn Ayas comme historien, à Hafîz comme poète et à Platon comme philosophe ». On a de lui des mélanges intitulés *Sefineî-rdghib* ou le Vaisseau des gens studieux, le *Mourite Kalat* choix de mots remarquables et de sentences, et un recueil de lettres concernant les négociations, les actes ou les intrigues de son vizirat. Raghîb avait été vizir sous Othman. Un incendie terrible attrista les premiers jours de son ministère (1756); les deux tiers de Stamboul furent brûlés. Les annalistes turcs ont décrit en traits saisissants ce fléau : une saute de vent, treize fleuves de lave, un océan de feu. À la mort d'Othman III (1757), Raghîb va tirer Moustapha III du *Kefes*, et l'installe sur le trône ; le nouveau Sultan lui donne pour récompense sa sœur en mariage; les noces furent célébrées

avec une grande magnificence; un auteur turc en a fait un recit dont von Hammer a traduit des extraits. Raghîb était un esprit très ouvert en religion; le B^{on} de Tott a fait son éloge. Il fonda à ses frais la première bibliothèque publique de Constantinople; et il avait projeté d'unir par un canal le Sangkaria au lac d'Iznik (Nicee). Ce grand ministre mourut en place en 1768.

Sous Mahmoud II, une pleiade de jeunes hommes se formerent qui préparèrent les réformes des règnes suivants; la littérature turque commence alors à évoluer.

Nous avons déjà parlé de Rechid. Ajoutons seulement que c'est lui qui fonda en Turquie la première publication périodique, le *medjmou'a i-funoun*, recueil des sciences. Pertev Pacha, le plus illustre après lui, fut chargé à 20 ans de la correspondance du grand vizir pendant la guerre de 1808 contre la Russie. Ses notes politiques attirèrent l'attention des cabinets européens, par la beauté du style et la force de la logique; il fut nommé ministre des Affaires étrangères. Le gouvernement turc fit imprimer les actes officiels de la guerre de Grèce, pour permettre au public d'apprécier les talents de cet homme politique. Pertev est un module de la jeune école turque. Il eut pour gendre Vasaf Pacha, également fort distingué;

Mahmoud mettait en eux toute sa confiance.

Namik Pacha, general des milices imperiales et diplomate, fut ambassadeur a Londres ou il plut beaucoup par son elegance et ses manieres aristocratiques. Il s'attacha a Tetude de la langue franchise « quand le Sultan ne voulut plus se servir de Grecs dans la diplomatie », et il atteignit dans cette langue une grande perfection. Il etudia les ouvrages d'art militaire francais, et seconda tres efficacement Mahmoud dans la reforme de l'armee. Il sejourna dans differentes capitales de l'Europe. « Si parmi les Jeunes-Turcs, écrit Vimercati en 1852, naquit le desir d'apprendre la langue franchise et les sciences demontrees dans cette langue, c'est a son exemple qu'on le doit; et s'il vint a l'idée de Mahmoud d'envoyer a Paris des jeunes hommes pour y etudier, c'est parce qu'il avait remarque les services que Namik lui avait rendus grace a cette langue. »

Les Ottomans regardent Ziya Pacha, Chinasi et Kemal Pacha comme les grands écrivains du parti jeune-turc a l'époque de Midhat; ceux-la sont des journalistes ; litterairement ils appartiennent a l'École moderne ou europeenne (1).

(1) Nous n'avons pas en français l'ouvrage qui mériterait la littérature, et surtout la poésie turque contem-

Chinasi naquit a Constantinople en 1826, Il fut d'abord secretaire a Top Hane, puis il fit un long sejour a Paris; il y etudia notre litterature et connut quelques hommes de lettres, notamment Lamartine et Renan. De retour a Constantinople, il publia un journal, le *Teswlr i afkdr* (Ia Peinture des idees), organe qui paraissait 2 fois par semaine, et traitait des questions litteraires, scientifiqlues ou sociales, en s'inspirant de l'esprit moderne. La prose de Chinasi, assouplie par l'influence du francjais, est trfes vantee; il a laisse des vers et des fables qui ne Ia valent pas. On a aussi de lui un choix de pro-

poraine. Cette poesie, distinguee, extremement delicate, a certains egards fille ou reflet de Ia notre qu'elle a profondement etudiee, qu'elle aime, et dont elle s'est souvent inspiree, devrait nous etre mieux connue. L'*Anthologie de Vamour turc* de E. Fazy et Abd ul-Halim Memdough (Paris, 1905) contient de jolies choses et pas mal de renseignements, mais n'est pas suflisamment comprehensive j le petit *Essai* de Basmadjan est bien bref et n'est pas exempt d'erreurs. Les Anglais ont sur Ia litterature turque un gros ouvrage, celui de Gibb : *History of Ottoman Poetry*, 6 vol. Londres a partir de 1900 j Gibb a traduit en vers anglais pas mal de poesies turques. Les Allemands ont aussi divers ouvrages sur le sujet \ pour Ia poesie ancienne Hammer Purgstall, *Geschichte der osman. Dichtkunst*, Pesth, 1836-37, contenant des extraits de 2.200 poetes, a partir du **xiv^e** siecle ; pour Ia poesie moderne P. Horn, *Geschichte der turkischen Moderne*, Leipzig, 1902, continue par O. Hachtmann, *Die turkische Literatur des 20 Jahrh* Leipzig, 1916 j — M. Hartmann, *Diohter der neuen Turket*, Berlin, 1919.

verbes turcs, qui a eu du succes et qu'il a successivement augments. Son divan, tres rare, a ete saisi; la seconde partie contient plusieurs traductions de poetes francjais, accompagnees de Toriginal. On a public un recueil d'articles tires de son journal; ce recueil a ete interdit et est devenu tres rare. La premiere partie contient une collection de correspondances politiques et de discours de diplomates turcs et europeens; la seconde partie, qui est de Chin&si, contient une polemique litteraire entre son journal et le *Rouznâme i-djeride-i-hawddith*. La troisieme partie est de Kemal; elle renferme des articles sur la litterature ottomane. — Chinasi est mort en 1871, par suite de surmenage.

Ziya Pacha, l'ami de Midhat, fut un poete de merite. Il naquit a Erzeroum en 1830. D'abord secretaire d'Abd ul-'Aziz avant son avènement, il fut sous son regne ministre de Y Instruction publique et gouverneur de differentes provinces. Mecontent de son maitre, il s'exila volontairement en 1867; il vint k Paris ou il fonda un journal, le *Mouchhir*, dans l'espoir que cette feuille viendrait sous les yeux du Sultan et eveillerait son attention sur les plaies qui rongeaient son empire. Ce journal s'imprimait a Londres. « Napoleon III, dont le temperament conspirateur etait d'ailleurs favorable a la Jeune-Turquie, n'osa pousser ses sympathies

jusqu'a autoriser l'impression d'un pareil organe. » — Quand Mahmoud Pacha fut nomme grand vizir, Ziya Pacha rentra en grace et fut nomme president d'une section du Conseil d'Etat. Dans la suite sa popularity ay ant excite la mefiance d'Abd ul-Hamid, celui-ci voulut le bannir; mais il se sauva et mourut a Adana (1880, 1298).

Ziya Pacha, pendant son sejour en Europe, s'etait forme le style sur les grands classiques francais, dont il a publie de nombreuses traductions. Son ouvrage le plus celebre est le *Zdfer-Ndmeh* ou Livre de la Victoire. C'etait un usage ancien que les poetes dediassent des compositions aux sultans ou aux generaux a l'occasion de leurs victoires. L'ouvrage de Ziya est une parodie de ces anciens poemes ; il le dedie ironiquement au grand vizir Ali Pacha, qu'il tourne en ridicule, et il y insinue a Toccasion les idees de la Jeune-Turquie. Il avait compose ce libelle a Tinstigation de Husni Pacha, ministre de la police tres repute sous Abd ul-'Aziz.

On s'accorde gendralement a regarder Kemal Bey (Namik Kemal) comme le plus grand des ecrivains turcs modernes. Auteur dramatique, romancier, poete, journaliste, il a eincarne les sentiments liberaux et patriotiques de la Jeune-Turquie et acheve le renouvellement de la

langue au contact de l'Occident. Tous ceux qui ont écrit sur lui, Wells, Basmadjan, Fazy, Gibb, en parlent avec autant d'éloge que d'affection. « J'ose avancer comme Gibb, dit Basmadjan, que Kemal est peut-être le plus grand génie littéraire que la Turquie ait produit » ; et cet auteur se souvient des acclamations frénétiques qui ont accueilli la pièce de Kemal, *Watan, Patrie*, la première fois qu'elle fut représentée à Constantinople sous le nouveau régime. Wells regarde ses romans comme « presque aussi bons que ceux de Walter Scott ou d'Alexandre Dumas » ; l'anthologie de Fazy voit en lui un éminent bienfaiteur moral de la Turquie.

Kemal Bey était issu d'une illustre famille. Son aïeul Osman Pacha avait vaincu Shah Nadir de Perse; son grand-père avait été premier chambellan de Selim III, et son père était un astronome connu. Il naquit à Rodosto en 1258 H. (1842). Son père était de Yenichehr, et sa mère de Konitche en Albanie. D'abord secrétaire à la Sublime Porte, il ne tarda pas à publier des ouvrages qui attirèrent sur lui l'attention. Il devint conseiller d'Etat, puis gouverneur de Gallipoli, *motesarrif* de Rhodes et de Chio. Il fut même nommé ambassadeur à Teheran, mais n'y alla pas.

Cependant, comme ses idées politiques étaient trop en avance sur son temps, sous le règne

d'Abd ul-'Aziz il fut exilé. Il se rendit à Londres où il fonda le journal *Hurriyet, Liberte*. Ce journal, qui préconisait certaines réformes, devint l'organe de la Jeune-Turquie. Il parut ensuite à Paris et fut patronné par le P^{ce} Moustapha Fazil Pacha, l'un des leaders du parti jeune-turc. Kemal publia aussi le journal *'Ibret, Instruction*. Il ne subsiste de ces publications que de rares exemplaires. — Outre l'exil, Kemal Bey connut aussi la prison, et beaucoup de ses ouvrages ont été écrits dans des cachots. Il fut emprisonné à Constantinople, à Magossa en Chypre, etc... Après un long séjour en Angleterre, il obtint la permission de retourner dans sa patrie, où il continua à développer son activité littéraire. Il fut nommé gouverneur de Chio et y mourut vers 1306, un peu avant 1890.

La œuvre la plus célèbre de Kemal Bey Namik est sa pièce *Watan, Patrie ou Silistrie* (1). Il s'agit de la prise de Silistrie, forteresse bulgare. La pièce fut jouée sous Abd ul-'Aziz, et les acclamations qu'elle suscita furent la cause de l'exil du poète. Dans ce drame construit à la moderne, où une intrigue d'amour se mêle aux données historiques, on est frappé de la conservation

(1) Le drame *Patrie ou Silistrie* a été traduit en allemand, Vienne, 1887 ; il y en a de longs extraits, avec trad., anglaise dans Well's, *The Literature of the Turks*, Londres, 1891.

de certains caracteres propres a l'Orient : une extreme sensibilite, une melancolie raffinee, un fond de fatalisme triste, la delicatesse presque nevropathique des temperaments. Cette sensibilite se manifeste des la 1^{re} scene, et l'on peut donner ce debut meme du drame comme typique. C'est sans doute la une faute au point de vue de l'action theatrale, car l'emotion ne saurait etre graduee si du premier coup elle atteint son maximum ; mais il semble que la sentimentalite de l'auteur n'ait pu se contenir.

L'heroine est, au lever du rideau, etendue sur un sofa, tenant un livre, une bougie allumee aupres d'elle. Elle se plaint de son education trop developpee qu'elle a regue, de la tendresse excessive qu'on a mise dans son coeur. Cette tendresse, qui semblait ne devoir aller qu'a ses parents, se tourne maintenant vers un autre : « Ah ! c'est toujours lui ; il est dans mes yeux, dans mon imagination, dans mon esprit. Lui, lui, lui, et je ne l'ai vu qu'une fois dans la rue ! » — Ici encore le dramaturge garde une conception ancienne : celle de l'amour ne d'un seul coup, comme dans les contes. Ceci est en rapport avec l'ancien genre de vie oriental, ou la rencontre entre un jeune homme et une jeune fille etait un fait exceptionnel ; chez nous, l'amour naît d'ordinaire plus lentement. — Zekya, l'heroine, parait desolee de l'amour meme, non

encore d'un malheur survenu dans son amour, comme si le sentiment lui-meme etait illicite et presque honteux, et que la famille seule y eut droit; Pamour, du reste, est pergu par elle comme douloureux : « Aujourd'hui, si je vois de la rosee sur les roses, je crois que quelqu'un a pleure dessus. » Elle souffle la chandelle : « Pauvre chandelle, dit-elle, je crois que je vais me consumer graduellement comme toi. »

Et pourtant elle devrait etre heureuse : des la scene suivante, le jeune officier qu'elle aime entre chez elle tres amoureux aussi ; mais il est evident que leur amour les couvre de confusion tous les deux; leur pudeur s'applique au sentiment meme, et ceci reste bien oriental: « Pour Pamour de Dieu, ne couvrez pas votre visage de vos mains... J'etais la sous votre fenetre comme un espion, tachant de saisir vos paroles... Si quelqu'un agissait de la sorte envers moi, je le mepriserais jusqu'au jugement dernier. Je suis entre dans une maison comme un voleur; si quelqu'un entrait ainsi chez moi, je croirais licite de [verser](#) son sang et de le tuer... Aujourd'hui j'ai entendu de votre bouche que vous m'aimiez, et aujourd'hui je vous dis adieu. » Zekya est profondement affligee.

Cependant le drame devient plus positif. L'ennemi est pret a passer le Danube ; Silistrie est menacee. Eslam, qui est un officier

volontaire, doit s'arracher a son amour, et descend dans la rue pour rejoindre ses camarades. La situation se rapproche donc un peu des situations cornéliennes : la lutte s'établit entre le devoir et la passion. L'officier d'ailleurs n'hésite pas, et fait vaillamment son devoir. On l'entend dans la rue haranguant ses troupes; les sentiments sont profondément patriotiques; le style pourtant ne devient pas cornélien ; il garde un peu de cette douceur mélancolique et de cette finesse que l'on retrouve souvent dans la poésie turque. L'officier explique a ses camarades que le Danube est nécessaire a son pays, et leur demande s'ils sont prêts a mourir : « Camarades, nous allons aux rives du Danube. Le Danube est vital pour nous. Si ce fleuve est perdu, le pays ne peut plus vivre; et personne ne peut vivre si la patrie meurt... Y en a-t-il un seul de vous qui pourrait vivre encore ? — Non, non ! — Dieu nous commande d'aimer notre pays... Partout où vous allez sur les rives du Danube, vous y trouvez les os de vos pères ou de vos camarades. Si l'on remuait les eaux du Danube, l'écume qui s'élèverait a leur surface serait formée des corps de ceux qui l'ont défendu ! »

Ce qu'il y a de nouveau ici, c'est que la notion de patrie est mise au premier plan et tient la place des anciennes notions de guerre sainte ou de loyalisme en vers le Sultan. Ce dernier

n'est point nomme, et la recompense celeste est a peine indiquee. L'amour de la patrie est seul en jeu, et cela constitue, sinon pour le fond des sentiments, au moins pour leur forme, une veritable revolution. Mais le vieux sentiment traditionnel reparait a *Facte II* dans un beau chant patriotique. Apres avoir dit au debut : « Notre espoir et nos pensees sont pour la patrie, et nos cœurs sont un boulevard pour les frontieres turques », le poete ajoute en terminant, a la maniere ancienne : « Les portes du ciel sont ouvertes a ceux qui meurent bravement... Nous ne desirons rien qu'une mort de martyrs dans la guerre ; nous sommes Turcs, et nous paierons notre gloire de notre sang. »

Kemal Bey a compose d'autres drames que *Silibtrie* ; on a de lui l'*Enfant pauvre* et un drame historique serapportant a l'epoque de Djenghiz-Khan : *Djeldl ed-Din, Shah du Khsrezm*. Il s'agit de ce Djelal ed-Din dont nous avons naguere parle (t. I, p. 216) ; mais l'histoire n'est pas fort exactement suivie. Kemal Bey a fait pour ce drame ce que Victor Hugo a fait pour son *Cromwell* : il lui a donne une preface qui est tout un manifeste, dans laquelle il critique certaines parties de la litterature ottomane, traite de la technologie du drame et d'autres choses analogues. Cet ecrit a ete publie a Constantinople, 1305. — Nous regrettons de ne

pouvoir parler davantage de son oeuvre politique.

Un autre poete turc s'est rendu celebre par quelques poesies patriotiques tres senties et ecrites dans un style simple et assez populaire ; c'est Emin Mehemet, auteur des *Turktche shi'rler*, poesies turques. En voici quelques vers : « Je suis Turc ; ma foi et ma race sont hautes. Dans ma poitrine, dans tout mon etre bouillonne le feu de l'enthousiasme. Qui sent en homme sert son pays ; le fils d'un Turc ne reste pas a la maison : je pars aussi... » Et cette piece se termine par ces deux beaux vers : « C'est pour la grandeur de ma patrie que j'implore. Personne ne demeure, en ce monde... Je pars aussi. »

'Abd ul-Hakk Hamid Bey, autre personnalite tres marquante de ce groupe, naquit a Constantinople en 1853 ; il etait Als de Khairullah Effendi, lui-meme homme politique, historien et savant considerable. Abd ul-Hakk entra dans la diplomatie II commença par Teheran oil il etudia le persan et l'arabe ; il fut successivement secretaire d'ambassade a Paris et a Londres, et, apres avoir passe a Bombay comme consul general et a La Haye a titre de ministre, il devint ambassadeur a Bruxelles ; il y etait en-

core vers 1910. C'est un poete delicat et tres doue, un romancier et un auteur dramatique important; il est le premier en Turquie qui ait ecrit des drames en vers. Ses ceuvres ont ete interdites dans l'empire ottoman et sont difficiles a trouver; mais beaucoup de morceaux en ont ete traduits en anglais.

Le drame le plus connu de Hamid est intitule *Tarlq*, et est relatif a la conquete de l'Espagne. Mais la tragedie ne me parait pas etre jusqu'a present ce que cette jeune ecole turque a le mieux reussi; la vigueur, la concentration manquent; c'est trop fin. Le monologue d'Abdur-Rahman III, dans cette piece, a qui le peuple demande de tuer la femme qu'il aime, voudrait, peut-on croire, rappeler les stances du *Cid*. C'est ici la lutte entre le devoir qui — d'apres ce que dit le roi — consiste a obeir a la volonte du peuple et a sacrifier cette femme, et l'amour. Mais le ton est plaintif, presque elegiaque, et le style trop raffine; l'effet dramatique et male ne me semble pas obtenu.

Le genie du poete est a mon avis mieux adapte aux pieces courtes, notations de sentiments fuyants, ou demotions profondes et breves. *L'Inconnue* notamment est une piece tres subtile. Il y a dans ces morceaux des mots charmants qui font tout de suite image, qui nous entourent de sensation poetique et nous touchent profon-

dement. « J'ai vu une jeune paysanne assise toute seule sur le gazon ; sa solitude effrayait. Le genie de son ame penetrait les alentours, et les peris se jouissaient de sa sauvagerie. » Et quelle piece etonnamment moderne et parisienne que celle ou il decrit l'enterrement de la pauvre Therese : « Helas ! elle est partie, la belle Therese, qui avait peur de traverser la rue dans la neige. En traversant le boulevard sur l'affreuse voiture, elle est vite arrivee au Pere-Lachaise. » Il voit sa mere qui se desole ; « ce doit etre son pere, ce vieillard a la tete blanche qui pleure la comme un enfant... Ce voyage d'outre-tombe ne sortira point de ma memoire ; je me rappelle chaque detail de cette reunion qu'agitait le neant ». — C'est de Tart presque verlainien.

Mahmoud Ekrem Bey est le critique de cette ecole ; il a beaucoup contribue a faire comprendre au public Kemal Bey et Hamid. Son ouvrage le plus renomme est une etude analytique sur le style, contenant de nombreuses citations, le *Tanim i-edebiydt*, Stamboul, 1299. Mahmoud est lui-meme un poete tres raffine, et d'une grande sensibilite ; il est, dit Basmadjian, incomparable pour la finesse de ses descriptions ; toutefois j'estimerai qu'il s'y glisse parfois un peu de naivete. Cet auteur est ne en 1846

(1263 H.); il a été professeur de littérature à l'école Mulkiye, puis relevé de sa chaire à cause de ses idées libérées; il devint ensuite conseiller d'Etat. Il a traduit en turc l'*Atala* de Chateaubriand et *mes Prisons* de Silvio Pellico. Fazy le représente comme un homme de physionomie grave, élégant, « très blond avec des yeux d'azur ».

En fin je citerai Tewfik Fikret Bey, dont j'ai moi-même adapté la courte pièce ci-dessous. Tous ces poètes appartiennent en définitive à l'école symboliste; préparés par l'influence atavique des poètes persans, ils se sont sans peine adaptés aux formes les plus subtiles de notre poésie occidentale :

Heure de trêve.

Je contemple de loin avec des yeux de rive
 Une cabane heureuse au séculaire toit;
 Du faite délabré, mais pittoresque, on voit
 Une fumée oblique et fine qui s'élève.

La hutte et les hameaux à l'entour repartis
 Sont blottis dans un nid de neige blanche et

[pure;

Ils sont en paix profonde et tels qu'aneantis ;
 Ils reposent très bas dans la chaste tenture
 Comme en le calme immense et doux du

[Paradis.

Et moi, seul et pensif, j'habite ce village,

Et mon reve, inquiet des mysteres du sort,
Se mele a la fumee hesitante qui sort
De la hutte, en laissant sur le ciel son sillage.

II

Je parlerai maintenant du HAUT ENSEIGNEMENT turc, et je citerai d'abord RIZA TEWFIK PACHA, qui porte le beau surnom de philosophe, *el-failasouf*. Naguere Jeune-Turc sous Abd ul-Hamid, il eut a souffrir un peu pour ses opinions. Il s'occupait alors aussi de poesie et avait forme a Constantinople un petit club d'athletisme. Il prit une part active a la revolution de 1909, harangua le peuple au Taxim en lui conseillant le calme, fut nomme depute, puis ministre de l'Instruction publique. A la suite des querelles intestines du parti, il dut s'exiler. Il avait forme a la Chambre en 1911 un groupedit « des intellectuels » qui comprenait aussi Djavid Bey, Riza Nouri Bey et d'autres. Leur seul desir, disaient-ils, etait de promouvoir un parti liberal tres eclaire. Depuis la guerre, Riza Tewfik s'est surtout consacre a la philosophie; il a recemment publie un dictionnaire de philosophie en plusieurs volumes (1). Grande et souple

(1) Le *Qamous-i-Falsafah*, l'Ocean de la Philosophie, Stamboul, 1334 H.

intelligence, servie par une instruction tres vaste, ce penseur a garde de l'Orient le mysticisme et a pris a l'Occident l'esprit scientifique et les connaissances techniques modernes ; il va de la poesie a la science, de la metaphysique a la sociologie. Homme aimable et eloquent — eloquent mcme en francais — il plait comme professeur a la jeunesse turque, et son cours de philosophic, suivi par des etudiants musulmans des deux sexes, a beaucoup de succes. Voici comme exemple de sa maniere un article sur l'origine de l'art :

« Le mot art est une expression generate qui comprend les teuvres artificielles de l'homme. A cote de l'art proprement dit, il renferme aussi les metiers. Du moins en est-il ainsi dans la langue francaise ; c'est pourquoi on en a specifie l'emploi au moyen de quelques epithetes. On distingue les arts industriels et les beaux-arts. Relativement a leur fin, l'art est une chose, le metier en est une autre. L'esthetique s'occupe du premier et n'a aucun rapport direct avec le second. »

L'auteur developpe cette definition par des considerations assez generatees, puis donne un exemple : « Prenons un exemple commun parmi les oeuvres des hommes, soit une chaise de paille. Cette chaise a un but ; l'homme qui la construit en plantant convenablement des clous dans

ses montants de bois a l'intention qu'on s'y asseye, et qu'on s'y asseye confortablement. Supposons maintenant qu'il tresse le siege de la meme chaise avec des pailles de couleurs differentes, et qu'il sculpte dans ses parties en bois differentes dessins, c'est-a-dire qu'il orne la chaise de diverses manieres. Ces ornements superficiels sont sans utilite pour assurer le confortable; ils relevent de Tart. C'est ainsi qu'on distingue Futile du beau, l'art du metier.

La philosophic de l'art ne s'occupe pas des arts industriels ; pour les beaux arts elle comporte deux elements principaux : la nature du beau et l'emotion esthetique. Les theories speculatives sur cette matiere et les debats auxquels elles donnent lieu se trouvent developpes tout au long au mot « esthetique ».

Pour comprendre ce qui a rapport a la quidite de l'art, il est necessaire de jeter un coup d'ceil sur l'histoire. L'art est tres ancien; il ne se renferme pas dans l'histoire de la civilisation. Remontons jusqu'aux periodes prehistoriques, aussi loin qu'on peut les suivre, enfoncons-nous dans le passe autant que nous le pouvons. Parmi les traces laissees par l'homme primitif, nous rencontrons ca et la des temoins d'art et d'industrie. Parmi ces temoins de l'art primitif, il en est aujourd'hui de tres remarquables dans les collections, qui ont ete studiees

avec la plus grande attention et proviennent de cent cotes divers.

Ces études ont amené des conclusions importantes. Les théories les mieux fondées sur l'origine et le développement de Tart s'appuient sur ce genre de sciences : la préhistoire, l'ethnographie comparée, l'anthropologie. De même la paléontologie et la minéralogie servent indirectement à éclairer cette question. Beaucoup de découvertes en ce genre ont été faites au XIX^e siècle ; d'un côté on a creusé d'énormes puits et galeries de mines ; d'un autre côté les chemins de fer ont etc l'occasion de travaux de terrassement sur grande échelle, et, en ouvrant les routes et pendant les montagnes, beaucoup de restes préhistoriques ont été mis à jour. La paléontologie et la géologie ont rapidement progressé du fait de ces travaux.

Toutes ces sciences établissent d'une façon concordante que, dans l'humanité, les premières traces de l'art remontent à des temps très anciens ; le sens esthétique est naturel et ancien au même degré ; il a dû être contemporain des premières connaissances et des premières éducations. Les savants qui ont étudié les temps préhistoriques enseignent que, dans les temps les plus reculés, l'homme primitif vivait à la manière des animaux ; il ne connaissait ni le tissage, ni la filature, ni la poterie, ni la culture de la terre, c'est-à-dire

Tart de cultiver les plantes utiles ; il n'avait pas non plus les animaux domestiques. Des marques du debut de la civilisation ne sont possibles que de longs stecles apres ce premier degre de volution, et, selon toute apparence, elle a du commencer par la vie pastorale.

Dans la periode la plus ancienne, la principale preoccupation etait la chasse : prendre, n'etre pas pris. Le souci pressant et continu el etait de se faire au jour le jour une nourriture de quelque ennemi sauvage, par le besoin naturel de rassasier son ventre. Mais ne connaissant encore aucun metal, l'homme primitif employait la dure pierre de silex pour s'en faire des outils et des instruments qu'il adaptait a tout emploi. Ces premiers temoins de Tart et de l'industrie sont done, comme il est naturel, des armes et quelques outils. C'est pourquoi, dans la technique scientifiqlue, on a appele cette periode « paleolithique ». Les differentes especes d'ustensiles employes sont alors non-polis ; ce sont des pointes de lances, des fleches, des haches, des grattoirs, des marteaux, des massues et autres choses de ce genre. Aussi cette periode a-t-elle ete appelee Page de la pierre brute, car dans Tage suivant, les memes armes et outils ont ete faits de pierre polie. Parmi ces anciens restes, il en est de tres beaux. C'est alors l'age neolithique ou epoque de la pierre polie. — (Pour plus

de details l'auteur renvoie au mot *paleontologie*.)

Parfois ces outils et ces armes primitifs fabriques pour la defense personnelle et l'obtention de la nourriture etaient ornes. Apres qu'on eut commence a employer le bois de renne, Tivoire et l'os, les poignees de certaines armes furent ornees avec une habilete digne d'admiration, de dessins travailles a la pointe d'un dur couteau de silex. A cette epoque de Tandem age de pierre, rhomme encore a un tres bas degre de barbaric (1), vivait comme certains animaux, dans des grottes naturelles... »

D'apres ce morceau on pourrait croire que Riza Tewfik est surtout un vulgarisateur agreable et facile; nous l'aurions fait paraitre plus profond, mais aussi nous aurions donne plus de peine au lecteur, si nous avions analyse certains articles relatifs a la philosophic grecque, ou d'autres concernant soit la philosophic allemande, soit des systemes contemporains tels que ceux de Lange ou de Bergson.

(1) On a aujourd'hui une tendance a se representor l'homme primitif comme moins feroce qu'on ne Tavait cru d'abord. Le fait meme que ses oeuvres temoignent d'un sentiment esthetique tres fin, joint a ce qu'il est J'inventeur des premiers arts, et que la race a pu se multiplier, indique que son caractere devait etre relativement doux.

III

Les Turcs ont certainement a notre époque un talent tout special pour l'enseignement, talent fort utile que rien n'explique dans leur passe, lis ont d'excellents livres didactiques, clairs, simples, bien ordonnes, exempts de secheresse, oil les exemples et les observations sont judicieusement choisis. L'Institution *Dar ech-Chefqah*, la Maison de la Compassion, a forme toute une bibliotheque de tels livres, ouvrages d'enseignement secondaire et superieur, qui sont tres remarquables. Il y en a sur la langue, la geographie et l'histoire, le droit, les sciences exactes, la physique, la chimie, l'histoire naturelle ; j'ai eu l'occasion de me servir de 5 ou 6 d'entre eux. Il s'agit, bien entendu, d'un enseignement tout a fait moderne, destine a preparer les eleves a appliquer en Turquie les methodes et les derniers resultats des sciences contemporaines. La pensee des auteurs se reporte souvent vers l'Europe, etsurtout vers la France, qu'ils connaissent bien et a qui ils empruntent divers exemples. Dans beaucoup de ces ouvrages, les mots techniques et modernes sont transcrits ou traduits en frangais, plus rarement en anglais ou en italien. Cette collection date de la fin du Steele dernier, c'est-a-dire d'une époque oil la France etait encore fort aimee

en Turquie, et où la Sublime Porte n'avait pas encore inféodé sa politique à celle des puissances de l'Europe Centrale.

Voici en premier lieu un petit traité de GÉOGRAPHIE AGRICOLE (1). Il est du au commandant Hosein et destiné à la 6^e et à la 7^e classe. Les numéros des classes dans cette institution ne vont pas en descendant comme chez nous; ils augmentent au contraire avec les années; ainsi le cours d'histoire naturelle est de 4 années. La première année, on y donne les notions générales sur les animaux et les plantes; la 4^e, on étudie l'anatomie et la physiologie.

Le professeur de géographie agricole, après avoir en quelques mots défini l'agriculture, commence par montrer la noblesse et la beauté de cette profession. Loin que l'agriculture, dit-il, soit un art méprisable, comme quelques personnes frivoles le pensent, elle apparaît à tous les esprits sérieux comme le premier et le plus important de tous les arts, parce que c'est elle qui produit les choses fondamentales, répondant aux plus urgentes nécessités de la vie. La population occupée à l'agriculture, dans les villages et les campagnes, est très nombreuse; dans notre empire c'est la majorité de la nation. Les gens des villes traitent les cultivateurs un peu

(1) *Memaliki Othmanienin zird'et Djografiasi*, par le mudiri bin bachi Hosein, Stamboul, 1303.

dedaigneusement de campagnards, et cependant, de toutes les categories d'hommes, ce sont les plus laborieux, ceux dont les corps sont les plus vigoureux, la vie et l'ame les plus saines. Ils jouissent de la douceur de l'air et de la purete des eaux; ils ont une existence plus heureuse et plus tranquille que le reste des hommes.

Malgre ces avantages, beaucoup de villageois, par sottise ou par naivete, ne se rendant pas compte de la valeur des productions du sol, quittent cette occupation agricole, si honorable et si utile, qu'ils ont dans leurs campagnes, et vont chercher dans les villes quelque autre profession qu'ils s'imaginent devoir leur etre plus avantageuse; mais, au lieu d'augmenter leurs benefices comme ils l'avaient espere, souvent ils les diminuent et vegetent miserablement. Si les agriculteurs comprenaient bien leur travail et s'appliquaient a la science qui leur est propre, il est clair qu'ils n'eprouveraient pas le besoin de quitter leur pays et leurs demeures pour chercher dans un autre genre de vie plus de bien-etre ou plus de profit. — Ces tres sages reflexions, qui s'appliqueraient aussi bien a la France, rappellent les celebres vers de Virgile : « O trop heureux les agriculteurs s'ils connaissaient leur bonheur ! O *fortunatos nimium...* »

Les Turcs distinguent comme nous la grande,

La petite et la moyenne culture : la grande est celle où les terres ont plus de 1.000 *doumen*, arpents d'environ 100 pieds carrés ; la moyenne va de 500 à 1.000 de ces arpents.

Le professeur parle des prairies naturelles et de leur arrosage, et des prairies « artificielles ». Pour dessécher les prairies naturelles où l'eau séjourne, on a recours au drainage, qu'il explique. Le drainage peut être à ciel ouvert ou souterrain. Ce second système, dit-il, a pris naissance en Angleterre, puis s'est répandu en France depuis une trentaine d'années. Malgré son utilité, il n'a pas encore été employé dans l'empire ottoman. En Italie on fait, pour l'assèchement des prairies, des levées de terre appelées « colmatage » ; ce procédé a été imité en France, principalement dans la région du Midi. Les Turcs l'ont appliqué au dessèchement de marais dans les vilayets de Koniah et d'Adana ; on a ainsi rendu à la culture des terres fertiles, en même temps qu'on a assuré la salubrité de l'air.

L'auteur signale l'emploi du ray-grass en France pour couvrir les talus escarpés ; il traite des plantes pharmaceutiques et des plantes colorantes ; plusieurs de ces dernières constituent une culture importante en Turquie.

Au sujet des arbres fruitiers, il a un article sur le marronnier d'Inde, *at-kastaneh*, châtaigne

de cheval. Cet arbre d'une grande beauty dont le port majestueux convient si bien aux jardins de style Louis XIV, a ete introduit en France en 1615; transports de Stamboul a Paris, il s'est beaucoup multiplie en Occident. Son fruit est tr6s amer; pendant longtemps on Tavait cru sans utilite; mais de notre temps, dit le professeur turc, les Frangais en ont tire une espece de fecule analogue a celles dont on fail usage dans la patisserie et dans les laboratoires. Ces emplois sont encore inconnus chez nous.

Le commerce des noisettes est considerable dans plusieurs *qazas* de la mer Noire. On compte dans ces districts et dans leurs environs 31.861 jardins de noisetiers, dont on tire annuellement 3.140.611 ocques de noisettes. Une partie de cette recolte est consommee sur place ; le reste est envoye a Stamboul, a Trieste, a Marseille, en Russie et a Alexandrie. — Les oliviers sont denornbrcs ; il y en a 398.455 dans le kaza de Moudaniah, d'ou l'on tire annuellement 4 millions d'ocques d'olives. 2 millions sont livres a la presse, et 2 millions, apres avoir ete sales, sont expedies a Stamboul ou a Tetranger. — Le « raisin francais », le chasselas, est cultive a Stamboul et aux environs, dans les jardins de legumes et de fleurs, sur les rives du Bosphore.

Parmi les legumes, les haricots sont un grand

objet d'exportation. La fabrication des conserves est devenue une industrie importante depuis une quinzaine d'annees ; on en envoie de la region du Bosphore a Erzeroum et dans d'autres parties de l'Empire, ou les hivers sont froids et les legumes peu abondants.

La question des forets est traitee avec soin et beaucoup de statistiques sont donnees. Quoique les nomades aient detruit beaucoup de bois en Asie-Mineure, ce qui donne aux hautes regions du centre de cette contree un aspect denude et triste, il y subsiste cependant encore de vastes forets; elles se trouvent surtout dans les vilayets de Brousse, d'Ai'din, de Kastamouni, de Siwas, de Trebizonde et d'Adana. A cette date l'empire avait ses plus grandes forets en Europe, dans les provinces de Salonique, d'Andrinople, de Monastir, de Scutari. La conservation des bois et le reboisement preoccupent le professeur ; il cite l'exemple de la plantation des Landes en France : Il y a environ un siecle, un ingenieur francais du nom de Bremontier commença a planter de jeunes pins dans les friches et sur les dunes sablonneuses des Landes. L'operation reussit a souhait; elle produisit de vastes forets qui, en meme temps qu'elles donnent de la resine, ont l'avantage d'arreter les mouvements des sables entraines par le vent. Des lois promulguees en France en 1860 et 1880 ont encou-

rage le public a reboiser, et de grands progres ont ete accomplis en ce sens. Depuis la promulgation de ces lois, et selon les methodes indiquees, 70.000 arpents (*djerib*) carres de forets ont ete plantes, et le commerce de la resine est devenu considerable. Ce sont les differentes especes de pins qui croissent le mieux dans les terres faibles et seches ; les melezes conviennent aux montagnes. — Les Turcs ont forme des pepinieres d'arbres fruitiers et forestiers a Kasim Pacha, Scutari, Tchenkel Keuy, Orta Keuy et Bouyouk Dere.

A propos des animaux, le professeur voudrait voir acclimater en Turquie le boeuf de Chine dit yack, ainsi que le lama des Andes, l'alpaga et la vigogne. Il encourage a l'elevage des poissons, et cite l'exemple de ce qui a ete fait en France dans le Haut-Rhin et a Arcachon. En Turquie, ajoute-t-il, on a des bassins naturels pour la pisciculture, assez nombreux dans le Bosphore, Il s'y trouve aussi des bassins artificiels pourvus d'une sorte de filet qui permet l'« anabase » du poisson, c'est-a-dire sa remontee de bas en haut du courant, et sa « catabase », c'est-a-dire son emigration de haut en bas. On y prend beaucoup de poisson.

IV

Voici maintenant un petit traite de COMMERCE

intitule « Connaissances commerciales, *Ma'loumdt tidjarieh* », par Hamid, Stamboul, 1325. Ce traite est redige en turc et en vue de l'empire ottoman, mais conçu dans un esprit tout a fait moderne ; l'auteur s'y est principalement inspire de la France, et chaque terme technique en turc est accompagne entre parentheses de son correspondant francais. Au texte sont joints de nombreux tableaux, modeles de bordereaux, de recus, de connoissements, relevés de comptes, visas de capitaines de navires. Le fonctionnement des entrepots et magasins generaux est specialement etudie. Le tout est d'une clarte remarquable.

Le chapitre qui concerne la monnaie serait instructif meme pour nous. L'auteur definit la monnaie, traite du monnayage, de la proportion monetaire, de la valeur marchande et de la valeur legale ; voici ce qu'il dit de particulier sur la monnaie turque :

Dans l'empire ottoman, la livre d'or (*lira*, forme italienne) de 100 piastres est la base du systeme monetaire. Le poids de la livre turque est de 7,216 grammes et son diametre de 22,5 millimetres. Elle correspond en francs a 22,783 fr. Il existe des multiples et des divisions de la livre en 5 livres, 2 l. 5, une demi-l. et 1/41. or. Nous avons en Turquie une monnaie d'argent, le *Medjidieh*. Primitivement le med-

jidieh etait de 5 a la livre, soit 20 piastres. Mais la valeur de l'argent ayant baisse, on abaissa celle du medjidieh de 5 %, en sorte que sa valeur legale fut ramenee a 19 piastres. A partir de l'annee 1296 (1878), on ne frappa plus de monnaies d'argent, mais on transforma les anciennes monnaies usees en « pieces de 2 » et d'une piastre. Les divisions du medjidieh sont : le demi-medjidieh, le quart de medjidieh, et les pieces de 2 », d'une piastre et de 20 paras, en argent. En dehors de ces monnaies, il y a encore les pieces dites de 20 paras, 10 paras, 5 paras, qui sont des monnaies de cuivre meles d'un peu d'argent; elles correspondent a 5, 2,50 et 1,25 centimes.

Ensuite l'auteur parle du franc, au point de vue historique et technique; il compare les titres des monnaies ottomanes a ceux des monnaies francaises: «Chez nous le titre des monnaies d'or est de 916,66 pour 1000 et celui des monnaies d'argent de 830/1000... En pratique, pour Tor, on tolere une difference en moins de 2/1000 chez nous et de 1/1000 en France, et, pour l'argent, une difference de 3/1000 chez nous, de 2/1000 pour la France.

Les monnaies sont sujettes a l'usure. On a calcule qu'en France la piece d'or de 20 francs s'use annuellement par la circulation de 1 milligramme et la piece d'argent de 5 fr. de 4 mil-

ligrammes ; de sorte que la piece de 5 fr. atteint son plus faible poids legal, qui est de 24,925 grammes, en 20 ans... La valeur de l'usure des monnaies en France en un an est de 2.400.000 francs ; la perte par incendies et accidents divers est de plus d'un million, sans compter les depenses de la frappe.

Le chapitre sur les banques est important aussi. L'auteur enumere les differentes especes de banques : banques d'escompte et de recouvrement, banques de speculation, telles qu'en Europe celles des freres Rothschild, des freres Mallet, la Banque de Paris et des Pays-Bas, le Credit mobilier; — les banques de depot et etablissements de credit; il donne comme exemples le Comptoir national d'escompte de Paris, le Credit Lyonnais, la Societe Generale, le Credit industriel et commercial; — les banques foncieres et immobilieres, comme le Credit foncier de France; — enfin les banques d'emission. Il parle alors de la Banque Ottomane :

« La Banque Ottomane fut fondee le 4 Chabat 1863, et son privilege fut modifie le 5 Chabat 1290. Elle suit dans ses operations la legislation ottomane; ses operations sont examinees par un inspecteur nomme par le gouvernement ottoman. Le capital de la Banque fut d'abord de 2.700.000 livres sterlings; 13 ans apres sa fondation, on emit 500.000 actions de la valeur

de 20 livres anglaises (500 fr.), représentant 10.000.000 de livres; mais on ne demanda aux actionnaires que 10 livres, ce qui augmenta le capital de 5.000.000 de livres sterling, soit 5 millions et demi de livres turques. En outre, en prelevant chaque année une part des bénéfices, on a constitué un fonds de réserve de 1.000.000 de livres.

Le privilège de la Banque fut d'abord de 30 ans; il fut ensuite prolongé de 20, puis de 12 ans. La Banque, à la fin de son privilège, est tenue de rembourser en or ou en argent les billets en circulation. Elle a seule le privilège d'émettre des billets de banque pour l'empire ottoman; elle est tenue d'avoir en tout temps en caisse une réserve en numéraire équivalant au moins au tiers des billets qu'elle a émis.

La Banque Ottomane encaisse les coupons, les effets de commerce, les connaissements, les dépôts, et consent des crédits selon la valeur des dépôts; elle reçoit des gages, s'occupe des polices, du change; elle achète et vend les valeurs pour le compte des particuliers. Sur les opérations qu'elle fait pour le compte du gouvernement, recouvrements, paiements, transferts, elle prend une commission de 0,5 %. Elle a toujours un crédit ouvert pour l'État, Les billets de la Banque sont exemptés d'impôts;

les contestations entre la Banque et les particuliers sont portées devant le tribunal de commerce. Le siège de la Banque est à Stamboul; elle a des succursales dans les provinces. »

Puis l'auteur parle de la Banque de France.

Je regrette de ne pouvoir resumer encore le chapitre sur les sociétés. Ce grand sujet est traité brièvement et d'une façon toute moderne; le morceau aurait fait contraste avec ce que nous avons vu sur cette matière chez les anciens docteurs, comme Chafi'i ou Gazali (t. III, p. 366). L'auteur rappelle à propos des sociétés coopératives, l'histoire des ouvriers de Roshdaele (1834).

V

Je citerai encore un bien bon ouvrage d'une femme, Mine Ayechah Sadikah, et qui a pour objet l'ÉDUCATION (1); on sait que c'est une matière qui a etc un peu négligée dans l'ancienne littérature musulmane. L'auteur a l'esprit philosophique, mais modeste, et vise surtout l'application courante et pratique; elle cherche à adapter les idées et les méthodes européennes.

Le traité débute d'une façon un peu scolastique, en définissant l'éducation et l'instruction.

(1) 'Ayechah Sadikah, Principes d'éducation. *osoul talim u-tarbiyeh*, Stamboul, 1315, en turc.

tion, et leur but. L'homme, est-il dit ensuite, est compose d'une ame et d'un corps; d'oii la division du sujet en Education physique et education morale. A propos de la premiere, Ayechah Sadikah parle des vetements en general, des vetements des femmes plus specialement, et consacre deux pages, anmsantes et judicieuses, a la question du corset :

Sans entrer dans trop de details, dit-elle, je voudrais faire une excursion sur un sujet qui merite l'attention. Avec les exigences actuelles de la civilisation, le corset compte aujourd'hui parmi les necessites du vetement feminin; il reclame l'attention de tous ceux qui s'occupent d'education physique et d'hygiene, et il a pris peu a peu rimportance d'une question capitale (1). Les statistiques montrent que, jusqu'a un certain point, la sante generale et particuliere est en rapport avec l'usage du corset... Pourquoi condamne-t-on le corset ? Remarquons d'abord que, au point de vue de l'anatomie, la constitution des femmes differe de celle des hommes. L'ossature presente une assez grande difference... La femme a besoin d'un vetement du genre gilet pour soutenir sa poitrine. Le corset est ainsi ne du gilet.

(1) A cette date les educateurs et educatrices d'Amerique menaient une campagne energique contre le corset.

Si la necessite du corset est seulement fondee la-dessus, elle peut etre satisfaite par un gilet d'une forme appropriee; mais si on l'emploie dans le but de comprimer Testomac afin de faire paraître le corps plus mince, sans aucun doute il nuit au mouvement et gene le developpement physique. Il y a entre les parties du corps une proportion qui doit etre observee, pour que le corps soit beau. Avec le corset qui resserre artificiellement Testomac, cette proportion ne peut plus etre gardee. Si une jeune fille a la poitrine trop etroite, avec un corset qui la resserre encore, elle mange mal et ne s'elargit pas. Les hygienistes ont constate que, chez les femmes qui portent toujours le corset, Testomac, le foie et d'autres parties du corps sont contractus dans une forme qui n'est pas naturelle, et que le dessein de la nature subit une alteration grave. Puisqu'il en est ainsi, il est juste de dire non que le corset embellit, mais au contraire qu'il gate les proportions du corps. Les anciens Grecs, connus pour avoir de si belles proportions, n'avaient aucune idee du corset... Mais avec un corset qui ne comprime pas le corps, la chose est differente : un corset qui n'est qu'un perfectionnement du gilet est jusqu'a un certain point necessaire, et il ne saurait y avoir de mal a son emploi.

En ce qui concerne l'education intellectuelle,

Ayechah Sadikah marque les differences entre les anciennes methodes et les methodes nouvelles. La plus grande qu'elle voit est l'introduction des methodes experimentales dans l'Instruction, et le moindre rdle donne aux livres. Quoique philosophe, elle a le sens tres pratique et emet la-dessus des reflexions tres justes :

Le principe le plus connu et le plus important de l'ancienne education consistait a faire apprendre par coeur et de force a l'enfant un certain nombre de choses. L'education intellectuelle se faisait toute par les livres. De nos jours, le developpement des methodes experimentales a porte a changer, dans la mesure du possible, ce vieux systeme. Des observations repetees ont montre que savoir par coeur quelques propositions obscures d'une science n'est pas en realite connaitre cette science. Chaque genre de choses a ses donnees d'experience; aujourd'hui on les represente; l'enfant acquiert ainsi des concepts figures des choses, et a propos de ces figures, il apprend ce qui les concerne; la conversation est ici plus utile que le travail de memoire.

Aujourd'hui dans les ecoles on commence toujours par une classe de legons de choses, et cette classe est regardee presque comme la plus importante. L'enfant, par cette methode, commence a se faire une idee vivante des dif-

ferents metiers, et, tres jeune encore, il acquiert de plusieurs d'entre eux une connaissance sommaire.

Dans notre pays l'enseignement dans les ecoles professionnelles pour filles et ganjons est fonde sur ce principe. Le service que nous attendons de ces ecoles tst difficile et haut. Pour etre un bon maitre, il faut avoir aussi de ce que Ton enseigne la connaissance pratique. Ainsi coudre ou tailler une robe, qui sont les metiers qui doivent occuper une fille, ne s'apprend pas seulement par les exemples donnés dans les gazettes. Si l'on n'a jamais tenu une aiguille ou manie des ciseaux, si l'on n'a pas vu comment se conduit une machine a coudre, arrive a la pratique on se trouve incapable, et la connaissance theorique acquise ne sert de rien. L'ancienne methode mettait l'education pratique apres l'education theorique, et s'occupait plus de faire apprendre par coeur que de faire comprendre ; aujourd'hui e'est juste l'inverse.

Cependant l'auteur reconnaît que la these est plus ou moins exacte suivant les cas. Apprendre par coeur, ajoute-t-elle, n'est pourtant pas depourvu de toute utilite. Il y a des choses qui se fixent d'autant plus facilement dans la memoire qu'elles ont ete mieux comprises ; la partie pratique de la physique et de la geometric est dans ce cas. Et il y en a d'autres qui ne sont

pas précisément à comprendre, mais qu'il faut prendre telles qu'elles sont, comme par exemple la géographie. Les noms des pays, leurs dimensions, leurs distances, ceux des montagnes et des fleuves, ne demandent pas à être compris; ils ne fournissent pas de travail à l'intelligence; mais il faut les apprendre de mémoire; il n'y a pas ici d'autre moyen.

Cette excellente éducatrice a encore de fines remarques sur le développement du sens moral chez l'enfant. (Elle traite successivement de l'éducation de chaque faculté.) « Les enfants étant petits et sans expérience, dit-elle, ne peuvent avoir encore les sentiments élevés, comme la miséricorde et la pitié; faire du mal aux petits animaux, les détruire sans nécessité ne leur cause pas l'ombre de remords. Ils ne sont pas du tout capables de repentir. On les voit si disposés à recommencer leurs vilaines actions que ni les conseils ni les menaces ne leur font la moindre impression. Les amener au repentir, exciter dans leurs cœurs cet amer sentiment, les faire réfléchir quelques instants, est la plupart du temps impossible... Aussi beaucoup de philosophes, considérant que le sens moral n'est pas encore développé à cet âge, regardent-ils comme une grosse responsabilité de prendre le soin des enfants. »

L'auteur répond un peu à cette thèse; elle

explique qu'avec le soin, l'éducation et l'âge, l'enfant acquiert peu à peu le sentiment moral. Celui-ci se développe avec les forces du corps. Mais, dès le plus jeune âge, l'éducateur doit habituer l'enfant à avouer ses fautes, lui inspirer des sentiments de regret, et exciter dans son cœur la tendresse et la pitié.

CHAPITRE IV

EGYPTE MODERNE FORMATION DE L'EGYPTE MODERNE

MEHEMET-ALI. — LE VOYAGE A PARIS DE RIFA'AT BEY. — LE CANAL DE SUEZ.

Nous allons exposer en Egypte trois principaux aspects du modernisme : Mehemet Ali, accompagné par la gracieuse figure de Rifa'at Bey, représentant le goût du progrès et l'intérêt porté aux sciences de l'Occident. Deux personnages appartenant au monde religieux, le Cheikh 'Abdo et le Cheikh Tantawi symboliseront l'effort accompli par l'islam pour se mettre au courant et se tenir au niveau de la pensée moderne. Le nationalisme récent, ardent et passionné, aura pour types représentatifs Mustafa Kamel et Sa'd Zaghoul. On doit remarquer qu'en Egypte l'ancien libéralisme politique, s'exprimant surtout par le désir des institutions parlementaires, ne s'est pas manifesté aussi

specialement et d'une facon aussi perseverante qu'en Turquie. Le nationalisme a pris bientdt le pas sur lui.

I

Après la période trouble et encore barbare des Beys et l'accident de la conquête française, le modernisme ou, si l'on préfère, l'occidentalisme se présente tout d'un coup sur le sol égyptien incarné avec éclat dans la personnalité fameuse de MEHEMET ALI. C'est cet initiateur qui a donné une vigoureuse impulsion au progrès dans ses états, et a placé son pays à la tête de la civilisation parmi ceux de l'islam, place qu'il occupe encore aujourd'hui. Mehemet Ali n'était pas précisément un libéral, ainsi que nous allons le dire, comme le furent assez sincèrement plusieurs sultans et ministres turcs. C'est encore une manière de despote, mais un despote épris de progrès, un peu à la façon de Pierre le Grand de Russie, et décide à faire entrer son pays dans la sphère d'activité de l'Europe moderne.

Mehemet Ali n'était point d'illustre origine (1).

(1) Nous nous sommes servi pour cet article de l'ouvrage du R. P. Laorty-IIadji, *L'Égypte*, Paris, 1856, et de César Vimercati, *Voyage à Constantinople et en Égypte*, Paris, 1852, — V. aussi Henri Deherain, *le Soudan égyptien sous Mehemet Ali*, Paris, 1898.

Il était né à Cavalia en Roumelie en 1182 H. (1769). Chef d'un corps d'Albanais au service des Turcs, en Egypte, il se distingua dans divers combats et sut profiter des dissensions qui existaient entre les Turcs et les Beys pour faire sa fortune. Au commencement du XIX^e siècle, une grave révolte avait éclaté en Egypte ; le gouverneur nommé par la Porte, Khosrew Pacha, ne put la contenir. Cette insurrection menaçant de nuire aux intérêts de l'Europe, Napoléon écrivit à son Consul général au Caire, qui était alors M. de Lesseps* pour lui demander de lui indiquer un homme capable de rétablir l'ordre dans le pays. Le Consul désigna Mehemet Ali. Celui-ci était alors colonel ; peu de temps après il s'était emparé du pouvoir.

Devenu vice-roi de l'Egypte, et reconnu en cette qualité par la Porte, Mehemet Ali, tout en s'occupant de progrès selon l'esprit occidental, n'en continua pas moins la lutte contre ses rivaux musulmans, par les armes et à la manière orientale. Il lutta jusqu'en 1811 en Egypte même contre les Mamelouks, qu'il finit par massacrer, en Arabie contre les Wahabites, et au-delà contre la Porte. Le massacre des Mamelouks, faisant pendant à celui des Janissaires par le Sultan Mahmoud, est un fait demeure célèbre. Horace Vernet chez nous l'a

peint. Un voyageur français raconte (1) que Mehemet Ali protesta contre l'attitude qui lui avait été donnée dans ce tableau. Un jour que, dans un moment d'épanchement, il parlait de ce drame à un Consul général de ses amis, il aurait dit : « On m'a rapporté qu'un grand peintre français a fait un tableau où il me représente assis sur un sofa, la main droite posée sur la tête d'un lion, et regardant tranquillement par une fenêtre de mon palais l'extermination des Mamelouks. Or je n'ai jamais eu de lion vivant, et aucune fenêtre de la salle où il je me trouvais ne donne sur la cour intérieure de la forteresse où a eu lieu la catastrophe. » Mehemet Ali prétendit que les chefs Mamelouks avaient projeté de l'assassiner pendant un pèlerinage pompeux qu'ils devaient faire avec lui à La Mecque. Quelques serviteurs l'avertirent. « Alors, dit-il, je réfléchis, je passai la nuit en prières, je consultai ma conscience. » Le résultat de cette méditation fut qu'il invita les Beys à une grande fête, au terme de laquelle, ayant frappé dans ses mains, ce qui était le signal convenu, il les fit fusiller par ses fidèles Albanais.

Les talents de Mehemet Ali comme organisateur militaire, ceux que déployèrent ses deux

(1) C. E. David, *Souvenirs (Fun voyage dans Visthme de Suez et au Quire, Paris, 1865, p. 39.*

filis Ismail et Ibrahim, ce dernier surtout, dans la lutte contre les Wahabis, dans la campagne de Sennaar, dans la conquete de l'Yemen, dans les campagnes de Grece, dans les guerres de Syrie et d'Asie-Mineure, furent de premier ordre. On peut bien penser qu'il ne s'agissait pas *la* uniquement de nationalisme egyptien — l'activite de ces chefs debordait de toutes parts — mais que deja un empire islamique nouveau commencait a se former aux depens de la Porte. Un pouvoir jeune et plein de vigueur menagait la dynastie usee et 5 fois seculaire d'Othman. La marine musulmane, dont l'histoire est en quelque sorte spasmodique, renaissait dans l'acces d'energie du grand Pacha d'Egypte. L'Europe arreta a deux reprises la fortune de Mehemet Ali : une fois a Navarin oil elle ecrasa sa flotte (1827), plus tard en Syrie oil les Anglais bombarderent Beyrouth et Acre, incendi&rent de nouveau la flotte egyptienne et chasserent Ibrahim du Liban. La convention de 1840 depouillait Mehemet Ali de la Syrie et ne lui laissait que l'Egypte a titre hereditaire avec le titre de Khedive.

Mais ce qui nous interesse le plus ici, ce sont les rapports de Mehemet Ali avec l'esprit europeen, et ses efforts vers le progres.

Il etait commercant de nature. Dans sa jeunesse, vers sa 20^e annee, il avait tente une ope-

ration commerciaux Son systeme en cette matiere ne fut d'ailleurs pas tres liberal: ce fut celui du monopole. « Il reva, dit Laorty Hadji, le role de negotiant et de proprietaire unique de l'Egypte », role qu'il ne s'attribua pas systematiquement, mais auquel il fut conduit par la force meme des choses. En effet, a mesure qu'il ruinait le pouvoir des Mamelouks, les biens et les domaines considerables des Beys venaient tomber et se centraliser entre ses mains. Fort depourvu de scrupules, il ne craignait pas de s'affecter aussi les dotations religieuses et les proprietes des mosques, restees presque toutes a Tabandon, ce qui n'en etait pas moins un grand scandale au point de vue islamique.

Il specula beaucoup. En 1816 et 1817, il fit des speculations sur le ble qui lui rapporterent de gros benefices. La famine seivissait en Occident ; on alia chercher du ble en Egypte. Le Pacha, qui etait grand detenteur de grains, et a qui les provinces du Said et du Delta payaient leurs contributions en nature, vendit lui-meme les bles a un prix fort eleve. En 1818, encourage par ce succes, il prit en quelque sorte a ferme le sol de l'Egypte et mit le commerce en monopole.

Il specula ensuite sur le coton. Un negotiant francais de Lyon, Jumel, avait introduit en Egypte le coton de Fernambouc; le vice-roi

en developpa la culture et ouvrit des relations actives avec des maisons de Marseille, de Livourne et de Londres.

Les sommes provenant de ces speculations furent employees a de grandes oeuvres d'utilite publique, ainsi qu'a la guerre. L'Egypte fut dotee d'une armee et d'une marine; une mosquee aux minarets elances s'eleva au Caire. Des canaux furent creuses ; on ouvrit en 8 mois, au prix de grandes pertes de vies, le canal Mahmoudieh qui joint le Nil au port d'Alexandrie.

Aimant beaucoup a s'entourer d'Europeens et surtout de Francjais, et s'instruisant aupres d'eux, le vice-roi imita dans une certaine mesure notre organisation administrative. L'Egypte fut partagee en departements, arrondissements et sous-arrondissements. On etablit des assemblees provinciales; un divan ou conseil de 180 deutes des provinces se reunit au Caire pour deliberer sur les affaires de l'Etat. — Deja Bonaparte avait appele le peuple d'Egypte a prendre part a la vie publique (1). — Dans ce

(1) Bonaparte, remarque Laorty Hadji (*L'Egypte*, p. 77), chercha a degager le sentiment national egyptien. Il voulut « organiser le gouvernement des indigenes par les indigenes ; et il donna au pays un divan, espece de representation nationale, dans laquelle figuraient les notabilites du Caire et des provinces. Desjuges civils et un systeme d'impots, percus comme aupara-

divan furent discutees la loi criminelle et la loi civile; cette derniere ouvrit a tous les indigenes Facets aux emplois publics. — L'assiette de l'impot fut refondue. La contribution territoriale fut augmentee par simple diminution de la mesure agraire : le *feddan*, unite de mesure, fut reduit de pres d'un quart et continua a etre taxe comme auparavant. Il y eut une regie pour le tabac. D'autres cultures, populaires en Egypte, telles que celle des abeilles, furent encouragees.

A ce moment l'Egypte avait une population de 2.600.000 ames. La ville d'Alexandrie, qui ne comptait que 8.000 ames a peine lors de l'expédition franchise, vit sa population portee a 30.000 en 1830, et ce chiffre fut double quelques annees apres.

Les Frangais eurent un grand rôle dans les institutions de Mehemet Ali; nous en avons deja cite. Le Docteur Clot-Bey dirigea une ecole de medecine; un Francais monta au Caire une fabrique de fusils et une fonderie de canons ; un officier du nom de Seve (Soliman Pacha) fut charge a Assouan de l'instruction militaire de quelques centaines de Mamelouks, et forma des cadres que des *follups* et des negres vinrent ensuite remplir. L'hospital d'Abou Rabel, Tecole vant a Taide d'agents cophtes, completaient cette premiere ebauche d'organisation ».

d'etat-major de Kanka et l'artillerie egyptienne surgirent spontanement par les soins de trois officiers francais. L'imprimerie (1) fut etablie au Caire (1821), et une mission de jeunes gens fut envoyee en France.

Au physique, Mehemet Ali etait de taille moyenne. Il avait le front saillant et decouvert, des yeux noirs enfoncees sous des arcades sourcillieres tres proeminentes. La bouche etait petite et souriante, le nez gras et colore. Une belle barbe blanche tres soignee encadrait son visage et couvrait sa poitrine. Il avait la physionomie mobile, aimable et souriante. Il aimait a se promener dans ses appartements comme Bonaparte, les mains derriere le dos. Ses habitudes et ses vetements etaient simples. Il jouait volontiers aux echecs et au billard, parfois avec des officiers subalternes ou de simples soldats, plus souvent avec les consuls et voyageurs etrangers.

Malgre les incites de cet homme illustre, les jugements des Europeens qui l'ont connu sont assez severes et concordants sur lui. On admirait en lui sa volonte, son energie, son genie, on ne Taimait point. On ne voyait point en lui un chef mil par Tamour de son peuple, mais un despote de gouts progressistes et de haute

(1) Cette imprimerie egyptienne du Caire a publie dans la suite de nombreuses oeuvres de Tancienne litterature arabe.

intelligence. Delaroiere (1) a cause souvent avec des Europeens qui ont ete longtems *k* son service. Il le reconnaît comme un homme extraordinaire, aux conceptions vastes et hardies, habile et perseverant dans l'execution de ses desseins, mais egoïste. Il lui reproche «de rapporter tout a lui ». Le peuple qu'il gouverne, dit-il, est malheureux, ou plutót ce n'est pas un peuple; c'est un troupeau d'esclaves qui ne travaille ou ne se repose, ne se leve ou ne se couche que par lui et pour lui. « Il assigne a chacun la quantite de terre qu'il doit labourer, les fruits qu'il doit lui remettre ; tous doivent vendre a lui et seulement a lui les produits de leur recolte. Il est en quelque sorte le seul laboureur, le seul marchand de son royaume. » C. E. David le trouve dur, egoïste, perfide. Laorty Hadji caracterise sa maniere en disant : « Au lieu des exactions brutales d'autrefois regnait (vers 1830) en Egypte un monopole absolu, qui n'etait que l'expression plus silencieuse et moins violente d'un autre despotisme administratis »

Il est curieux de constater que ce jugement est en somme a peu pres celui des Egyptiens eux-memes. Les Fellahs, qui ne l'aimaient pas, Font appele Zalem Pacha, l'opresseur, et, a

(1) Delaroiere, *Voyage en Orient*, Paris, 1836.

une date plus recente, le Cheik 'Abdo a dit de lui en termes eloquents ce qui suit (1) :

... Que fit Mohammed Ali ? Il ne put faire vivre, mais il put faire mourir. Il etait puissant, Tarmee etait avec lui. Ruse et dissimule, il commenga par s'appuyer sur l'armee et sur les partis qui avaient de la sympathie pour lui, afin d'abattre ses opposants. Puis il se retourna avec la force de Tarmee et en s'aidant d'autres partis, contre ceux qui l'avaient d'abord soutenu ; et il les ruina. Il fit ainsi jusqu'a ce qu'il eut ecrase les factions puissantes. Il dirigea alors son attention contre les chefs des familles elevees, et il ne laissa subsister aucune tete capable d'avoir une pensee personnelle. Il s'occupa aussi de sa securite; il ramassa les armes des gens du peuple, a plusieurs reprises, de fagon que le courage du peuple s'enerva et que la bravoure disparut...

Il eleva ceux qui 6taient en bas, et les mit a la tete du pays et des bourgs; il abaissa les nobles; il ne resta plus que des instruments de sa domination. Il abolit ainsi les meilleurs elements de vie, et fit de la contree un fief unique pour lui-meme et pour ses descendants, au lieu des fiefs nombreux en lesquels elle se divisait auparavant.

(1) T, II, p. 414 de ses ceuvres citees ci-apres; article intitule « L'œuvre de Mohammed Ali en Egypte ».

Que fit-il encore ? Il était avide de devenir souverain absolu, indépendant du sultan ottoman. Il s'y prépara en recherchant l'appui des Européens. Il leur consentit dans ce but de grandes faveurs, et leur donna des privilèges outrepassant ceux qu'autorisaient les traités qu'il avait avec le gouvernement osmanli; si bien que le plus pauvre d'entre eux, qui n'avait pas sa subsistance assurée pour un jour, devint riche dans notre pays, et y fit ce qu'il voulut sans que personne lui en demandât compte. L'esprit des habitants s'humilia devant l'étranger, et celui-ci bénéficia des droits qui auraient dû être réservés aux nationaux. Les enfants du pays devinrent comme des hôtes dans leurs propres maisons. Et, à l'humiliation venant d'un gouvernement qui s'appropriait tout, s'ajouta celle de l'étranger qui prétendait tout obtenir du pays sans souci du droit ni des lois, »

II

En 1826 Mehemet Ali envoya en France une mission de jeunes gens d'élite pour y achever leur éducation et s'y préparer aux services de l'État. Ces jeunes gens, au nombre de 44, Grecs, Osmanlis, Égyptiens, Arméniens, furent confiés à M. Jomard, membre de l'Institut. Au bout de 2 ans presque tous avaient achevé leurs cours..

Rentres en Egypte ils y furent employes dans l'administration, la diplomatic, le genie militaire, l'artillerie, la marine. Une douzaine d'entre eux furent consacres a l'agriculture, a la chimie, aux mines, a l'hydraulique et a la fonderie des metaux; deux devinrent medecins et chirurgiens, trois graveurs et lithographes, un fut interprete et un architecte.

Les annees suivantes, de nouveaux eleves se joignirent aux premiers, et le nombre s'en eleva jusqu'a 114. Ils fournirent un president du Conseil d'Etat, un ministre de l'Instruction publique, un ministre de la Marine, et ils repandirent en Egypte la connaissance de la langue francaise avec le gout de l'esprit francais.

L'un des plus distingues de ces jeunes hommes fut RIFA'AT BEY, historien. Auteur de plusieurs ouvrages en arabe dont un ouvrage historique sur l'Egypte et une traduction de la geographie de Malte-Brun (chapitre de l'Arabie), il a surtout laisse sur le sejour qu'il fit a Paris comme etudiant des souvenirs charmants, dignes d'etre mis en parallele, pour l'interet et la grace des details, avec le voyage de l'ambassadeur turc Mehemet Effendi (1). Il y parle avec une sincerite parfois un peu naive, entremelant ses observa-

(1) Ce voyage a pour titre : *Kitab takhlis el-ibriz ila talkhis Bariz*, edite en arabe, le Caire, 1323 (1905).

tions de reflexions philosophiques ou pieuses et de vers; sa redaction est tres soignee.

Voici comment il a juge les Parisiens : il reconnaît chez eux la vivacite d'esprit, le desir de gloire, la versatilité d'humeur et la mobilité de caractere, sauf dans les opinions politiques qui doivent etre fixes, une certaine curiosity pour les choses exotiques, des dispositions rationalistes en matiere religieuse, et des habitudes d'economie, mais non dans les plaisirs. « Les Parisiens, dit-il, se distinguent des autres peuples Chretiens par l'acuite de Intelligence, la finesse de l'esprit et la facon dont ils penetrent les questions les plus ardues. Ils ne sont pas comme les Chretiens coptes, qui tendent par nature a la paresse et a l'ignorance. Ils ne se bornent pas a la routine et a limitation; mais ils aiment connaitre en tout les principes des choses et leurs demonstrations. Le peuple meme sait lire et ecrire, et ils approfondissent les parties difficiles des metiers, chacun selon son etat. »

Bien plus, chacun aime a decouvrir dans la profession qu'il exerce quelque chose de nouveau, et a perfectionner ce qui etait connu avant lui. Ils sont mus en cela non seulement par le desir du gain, mais par l'amour de la gloire. Ils aiment a penser que leur souvenir durera apres eux selon le mot du poete: « Certes j'ai vu l'homme, apres qu'il avait disparu, encore connu par

ce qu'il a apporte et par ce qu'il a fait», ou selon cet autre vers d'Ibn Dorei'd: « Il ne reste de l'homme, apres la mort, que la memoire ; laisse done une bonne memoire pour qui se souvient.»

« Parmi les caractres des Francais est le goit de la nouveaute, l'amour du changement en toutes choses, particulierement dans le vetement. Celui-ci chez eux n'est jamais fixe. Cela ne veut pas dire qu'ils le changent complement, mais qu'ils y apportent des variantes; par exemple ils ne cesseront pas de porter le chapeau (*bernif*) pour prendre le turban ; mais un jour ils porteront le chapeau d'une forme, un peu plus tard d'une forme un peu differente ou d'une autre couleur... Leur caractere est tres mobile; ils passent de la joie a la tristesse, du serieux au plaisant, avec une grande rapidite; en un jour on les voit passer par tous les etats contraires; ceci, il est vrai, dans les choses peu importantes ; car dans les affaires graves, comme dans les opinions politiques, ils ne changent jamais. Chacun a son opinion et sa croyance, et y reste fiddle jusqu'a sa mort. »

Il a quelques mots amusants sur les femmes : « La femme franchise excelle en beaute et en grace ; elle est aimable et d'un commerce agreable. Les Franchises sont toujours elegamment vetues; elles se melent aux hommes dans les promenades et les lieux de plaisir. Souvent des

connaissances se nouent entre elles et des hommes dans ces endroits, qu'elles soient de haute naissance ou non. Cela a lieu surtout le dimanche qui est la fête des Chrétiens et leur jour de repos, et la nuit du lundi dans les bals. — On dit que « Paris est le paradis de la femme, le purgatoire des hommes et Tenter des chevaux ». C'est-à-dire que les femmes y ont la vie douce grâce à leur richesse et à leur beauté ; l'homme s'y fait le serviteur de la femme et se prive lui-même pour entretenir celle qu'il aime. Quant au cheval, il tire la voiture nuit et jour sur le pavé de Paris, et si la personne qui est dans la voiture se trouve être une jolie femme, alors le cocher pousse le cheval plus rudement pour la faire arriver plus vite au but de ses desirs. »

Il dit encore à Tendre ou il parle des promenades publiques, jardins de Paris, Champs-Elysées, boulevards : « C'est là que lournent les femmes qui cherchent à lier connaissance avec les hommes, surtout la nuit. La nuit du lundi en particulier, — il veut dire le dimanche soir, — la foule est grande, et l'on voit chaque amant se promener avec son amie bras-dessus bras-dessous jusqu'à minuit. On songe alors à ce vers du poète : « Elle ne rencontre que la nuit celui à qui elle va s'unir. Le soleil est un médiant, mais la nuit est silencieuse. Que d'amants et de tyrans cache la nuit ! Les amants se sont ren-

contres et les calomniateurs sont endormis. »
Ou a cet autre : « O nuit, vole sans nuire : L'oeil n'a point de repos le matin. Comment ne hais-rais-je pas le matin qui ecarte de moi les boucles d'un beau visage ? »

La façon dont il parle du theatre, au premier moment, nous fait un peu sourire. Le theatre est pour ses compatriotes et pour lui une chose tout a fait inconnue. Neanmoins la description qu'il en donne, toute naive qu'elle est, est d'un bon observateur et ne va pas sans quelque philosophic.

« Sache que ces peuples, apres les travaux indispensables de la vie quotidienne, ne s'occupent pas des choses divines ou des oeuvres de pieté ; mais ils passent leur temps dans les choses de ce monde, dans les jeux et les divertissements, et ils varient ceux-ci en cent manieres avec une ingeniosite merveilleuse. Parmi leurs lieux de plaisir, il en est un qu'ils appellent le theatre. On y presente limitation de tout ce qui peut arriver. Et en realite ce jeu est serieux sous forme de plaisanterie ; car les spectateurs en tirent des lemons. Ils y voient figurer les actes bons et les actes mauvais ; ils y entendent louer les premiers et blamer les seconds. C'est pourquoi les Francais disent que le theatre chatie et corrige les moeurs ; et quoique le theatre soit compris parmi les choses qui font rire, on y

trouve cependant beaucoup de choses qui font pleurer. Sur le rideau que Ton baisse a la fin du spectacle, il est ecrit en langue latine : « La comedie ameliore les mœurs. »

Rifa'at Bey decrit alors une salle de spectacles avec ses loges rayonnantes, l'orchestre, la scene, les coulisses, et les lustres resplendissants. Il s'emerveille devant le changement des decors et des costumes : « S'ils veulent par exemple mettre en scene le Shah de Perse, ils revetent l'acteur de vetements persans et le font paraitre assis sur un trone... Ils representent tout ce qu'on peut imaginer, au point qu'ils peuvent figurer Moise divisant la Mer Rouge. Ils font paraitre la mer et representent ses vagues avec une ressemblance parfaite, et ils arrivent a eclairer le theatre le soir de telle sorte qu'on croirait etre au matin. »

Il enumere alors les theatres du plus grand au plus petit, depuis l'Opera jusqu'a ceux oil l'on voit des elephants savants (Franconi) ou des prestidigitateurs, sans oublier les panoramas, dioramas, « cosmoramas, europeoramas ». Le plus petit theatre, dit-il, est celui de Comte, ainsi appelle du nom de son directeur. C'est une scene pour les enfants, comme le charmeur de serpents au Caire, oil tous les acteurs sont des enfants. Enfin il loue les acteurs et les actrices **des** grands theatres de Paris qui, dit-il, **ont** un

talent et un merite considerables, et dont plusieurs sont capables de composer eux-memes des ceuvres litteraires.

Rifa'at Bey a aussi des pages tr6s interessantes sur les etudes qu'il fit pendant son sejour a Paris. Il parle des savants qui dirigerent ses travaux, et enumere les livres qu'on lui fit lire, dont il traduisit plusieurs. En philosophic il etudia Condillac, qui a change, dit-il, la logique d'Aristote. En litterature generate, il lut beaucoup de passages du «divan»de Voltaire, du « divan » de Racine et de celui de Rousseau (Jean-Baptiste), ainsi que les *Lettres Persanes* qui sont comme une balance (une comparaison) entre les moeurs de l'Occident et celles de l'Orient ; il lut les lettres anglaises du Comte Chesterfield composees pour l'education de son enfant, et beaucoup d'autres choses.

En geometric, il eut pour auteurs Bezout et Legendre. Il traduisit un petit ouvrage sur les mines, un autre petit traite sur Tart militaire. En philosophic il traduisit le livre sur «le droit naturel » de Burlamaqui: « Cette science, explique-t-il, est celle de l'approbation et du blame rationnels que les Francvais donnent pour fondement a leur droit. » Il lut encore deux parties du livre de l'*Esprit des Loix* « d'un auteur illustre, Montesquieu, ouvrage qui combine et compare les doctrines du droit et celles de la pedi-

tique. Il est fonde aussi sur l'idee du bien et du mal rationnels. Get auteur est surnomme l'Ibn Khaldoun des Frangais, comme Ibn Khaldoun est le Montesquieu del'Islam ». Il cite encore le *Contrat Social* de Rousseau, « oeuvre capitale en son genre », et le dictionnaire de philosophiie du « Khodja » Voltaire, sans doute l'Encyclopedie. — Outre cela il lut les Gazettes.

Bien que pieux et croyant par nature, ce tres intelligent ecrivain comprit la philosophic fran-gaise du xviii^e siecle, et subit, plus peut-etre qu'il ne Taurait voulu, l'impression du rationalisme. On le voit par ce que nous avons deja cite, et par les dernieres lignes :

« En general cette ville (Paris), comme la plupart des autres grandes villes de l'Europe, est remplie de toute sorte d'immoralite, d'heresies et d'erreurs, bien qu'elle soit parmi les plus cultivees. Paris est l'Athenes de la France. Un Francjais distingue m'a dit a propos de cette comparaison : « Il ne faut pas en conclure que les Parisiens sont de tous les hommes ceux qui ressemblent le plus aux Atheniens, qu'ils sont les Atheniens de ce temps. En verite leurs intelligences sont romaines, et leurs caracteres sont grecs.)) Les Francais interpretent rationnellement le bien et le mal. lis nient les miracles et croient qu'il n'est pas possible de contredire les lois de la nature. Les religions ont ete fondees

naguere pour montrer aux hommes le bien et leur faire eviter le mal. Aujourd'hui la civilisation, le progress en culture et en Elegance, tient lieu de religion. »

III

Les Khedives d'Egypte sont associ6s a Tun des plus grands travaux economiques des temps modernes, le percement de risthme de SUEZ. L'histoire de cette cetebre entreprise se trouve en beaucoup d'endroits. Cependant, en raison de la repercussion considerable qu'elle a eue sur les destinees de l'Egypte moderne, et comme d'ailleurs elle releve de Thistoire des sciences, nous croyons devoir la resumer brievement ici (1).

L'idee de faire communiquer entre elles la Mediterranee et la Mer Rouge remonte a une haute antiquity. A la verite, on ne perca pas alors Tisthme de Suez; mais une jonction fut etablie entre les deux mers par Tune des branches

(1) V. J. Charles-Roux, *L'Isthme et le Canal de Suez, Historique, etat actuel*, fort bel ouvrage, 2 vol., Paris, 1901. — Lepere, *Memoire sur le Canal des Deux-Mers*. — Letrouve, un article dans *la Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1841. — Ferdinand de Lesseps, *Percement de Visthme de Suez ; expose et documents officiels*, Paris, 1855 ; le meme, *Revue des Deux-Mondes*, 15 mars et 1^{er} juillet 1855 ; — et les auteurs deja cites pour Mehemet Ali.

du Nil et par un canal allant de cette branche a la Mer Rouge.

Selon Herodote, un roi de l'Egypte antique, Necos fils de Psammétique, aurait commence un tel canal; puis, apres avoir fait perir 120.000 Egyptiens dans ce travail, il l'aurait abandonne pour ne pas ouvrir l'Egypte aux barbares. Le canal moderne d'eau douce appele d'Isma'ilyeh, qui fut construit de 1858 a 1863, suit en partie le trace de cette ancienne voie d'eau. Elle partait de Bubastis dans le Delta, non loin de la ville actuelle de Zagazig, se dirigeait vers l'Est par la vallee Wadi Tilmilat, passait devant la ville de Pithom et entrait dans le lac de Timsah; de la, suivant le lac sale, on redescendait vers Suez. Darius, fils d'Hystaspe, conquerant persan, aurait repris le travail commence par Necos et, selon quelques auteurs, l'aurait acheve. Cet antique canal avait, selon Herodote, une longueur de 4 jours de navigation, et sa largeur etait assez considerable pour permettre le passage de deux triemes. Le canal etait encore navigable sous la domination des Lagides; Diodore en fait mention et dit que Ptolemee y fit executer une ecluse. C'est du moins l'interpretation que Ton donne a son texte. L'invention des ecluses fut retrouvee au xv^e steele par des ingenieurs italiens et principalement par Lidisardo.

Au temps de Ptolemee, le geographe, on appelait cette voie « le fleuve de Trajan ». Get empereur y fit faire des reparations, selon Ptolemee, dans la partie avoisinant l'Erythree, ainsi que dans le lit d'un autre canal debouchant pres d'Hydropolis a 60 kilometres au-dessus de Bubaste. Lucien parle d'un jeune homme qui, s'etant embarque a Alexandrie, remonta le fleuve et navigua ensuite jusqu'a Clysmé, port situe sur la Mer Rouge (Kolzoum). Aprés les Antonins, le canal disparaît de l'histoire.

On le retrouve a Tepoque mahometane. Lors de la conquete de l'Egypte par les Musulmans, la jonction entre les deux mers fut rétablie par le Khalife Omar; ceci d'apres Makrizi, qui cite divers auteurs. En moins d'un an, disent des historiens, des bateaux charges de grains arriverent a Kolzoum et porterent Tabondance sur les marches de Medine et de La Mecque. La navigation subsista jusqu'au Khalife Mansour. Celui-ci fit combler le canal pour empêcher qu'on ne portat des vivres a l'Alide rebelle Mohammed fils d'Abd Allah, entre 762 et 767 Ch. Depuis lors le canal ne put être rétabli. Une section entre le Caire et le lac de Timsah resta longtemps en activite.

Des vestiges d'anciens travaux etaient encore visibles pres de Suez a l'epoque de Texpedition francaise en Egypte : « On voit dans le fond

du golfe, dit Lepere dans son memoire connu sur le Canal des Deux-Mers, de nombreux vestiges de digues en maçonnerie, d'une solidité de roche, et en sortant du golfe, pour traverser l'isthme, on rencontre pendant un espace de 7 ou 8 lieues des digues de terre qui s'élevaient en quelques endroits jusqu'à 18 pieds au-dessus de la plaine. »

La question qui se posa lorsque Ton voulut établir un canal à l'époque moderne, fut la même que celle qui s'était déjà posée dans le courant de cette histoire. Devait-on établir la communication de préférence en se servant d'une branche du Nil, soit d'Alexandrie & la Mer Rouge, ou valait-il mieux percer directement l'isthme ? A cette question s'en joignait une autre : Y avait-il entre les deux mers une différence de niveau susceptible d'entraîner des dangers ? Telle avait été l'opinion des anciens, et en particulier de Darius, d'après Aristote et Strabon : ils croyaient la Mer Rouge plus élevée que la Méditerranée, et Darius aurait, d'après ces auteurs, renoncé à achever le canal par crainte que les eaux de l'Erythée (le Mer Rouge) n'inondassent le sol de l'Égypte.

Sultan Moustapha III, nous dit le Baron de Tott, étudia un projet de jonction des deux mers par l'isthme de Suez. Un peu plus tard Bonaparte, allant en Égypte non moins en

savant et en ingénieur qu'en conquérant, nomma une commission pour étudier le tracé. Cette commission, présidée par Lepère, se déclara en faveur du tracé de Suez au Caire et du Caire à Alexandrie. Elle conclut à une différence de niveau au maximum de 30 pieds 6 pouces ou 9 m. 90; cette conclusion fut reconnue fautive par la suite. Bonaparte avait été de sa personne visiter Suez, et il avait même failli s'y noyer en traversant la mer Rouge sur un ensablement rendu guéable à marée basse, déc. 1798. Il vit des traces de constructions anciennes, et donna l'ordre à la mission d'en faire le relevé.

Méhémét Ali désirait attacher son nom à l'entreprise. Il se fit présenter plusieurs projets par des ingénieurs européens. L'un, celui de M. Linant de Bellefonds, ingénieur français, comportait le tracé Suez-Peluse. Le vice-roi proposa de former une compagnie qui représenterait les trois principales puissances de l'Europe [intéressées](#). Il y eut 3 sections, avec un ingénieur pour chaque section : Negrelli, ingénieur italien, représenta l'Autriche, Robert Stephenson l'Angleterre et Paulin Talabot la France. On admit l'idée d'un canal de Suez à Peluse. Stephenson devrait diriger les travaux du port de Suez; Talabot construirait le canal lui-même de Suez à Peluse, Negrelli le port voisin de Peluse sur

la Méditerranée. La mort de Méhémet Ali et la situation politique générale interrompirent l'affaire.

Sous l'administration d'Abbas Pacha, l'idée d'un chemin de fer à travers l'isthme fut à l'ordre du jour. Le chemin de fer aurait coûté moins cher que le canal, 46 millions de francs contre 70 millions, mais ne présentait pas les mêmes avantages.

En 1854, Ferdinand de Lesseps, ministre plénipotentiaire français et fils de ce consul général à qui Méhémet Ali devait son élévation, adressa un mémoire au nouveau vice-roi d'Égypte Saïd Pacha sur la question du canal, et ce prince lui accorda un firman en date du 30 novembre 1854, l'autorisant à établir une Compagnie de capitalistes qui aurait pour objet le percement de l'isthme de Suez. Le vice-roi désigna deux ingénieurs, MM. Linant-Bey et Mougel-Bey, pour continuer les études, 1855. Ces ingénieurs se prononcèrent définitivement pour le tracé direct.

Le Sultan s'était montré favorable au projet. Le canal fut inauguré le 16 novembre 1869 par le khédive Ismaïl, au milieu de fêtes magnifiques.

CHAPITRE V

EGYPTE MODERNE (*suite*) L'ESPRIT MODERNE EN RELIGION

L'UNIVERSITE D'EL-AZHAR. — CHEIKH 'ABDO.
UN CONGRES ISLAMIQUE A LA MECQUE (1898);
LE REVEIL ISLAMIQUE. — CLIEIKH TANTAWI.

I

L'UNIVERSITE D'EL-AZHAR au Caire, la plus importante du monde islamique, fut fondée d'abord comme mosquée en 302 H. (972 Ch.) ou en 970, par Djauhar, vizir du Sultan Mo'izz. Son nom lui vient peut-être d'ez-Zohrah, surnom de Fatimah. On commença à y enseigner en 305; puis la mosquée fut transformée en University (378) par le Khalife 'Aziz bi'llah sur le conseil de son vizir Abou'l-Faradj Ya'koub. Celui-ci créa une bibliothèque, disposa les logements réservés aux étudiants, alloua des pensions aux docteurs, alors au nombre de 35,

qui y professaient, et les gratifia d'un vfitement chaque annee lors des fetes du Be'ram.

Selon Makrizi, qui donne de curieux details sur les anciennes universites et leurs bibliothdques, el-Azhar eut d'abord une concurrence : le *dar el-ilm* ou maison de la science, fonde en 1004 sous Hakem dans l'aile Nord du palais oriental des Khalifes Fatimides. On enseignait la le droit, la medecine, la philosophic, l'astro-nomie, la grammaire; il s'y trouvait une riche bibliotheque. Cette sorte d'universite, moins theologique qu'el-Azhar, qu'elle completait avan-tageusement, fut absorbee par cette dernere en 1171, a la chute des Fatimides.

Les batiments d'el-Azhar furent dotes et elargis par les divers gouvernements de l'Egypte. La mosquee, neglige'e par Saladin, fut retablie dans sa dignite en 1268. Depuis lors elle ne cessa de s'enrichir. Des pensions furent etablies; il y eut des distributions quotidiennes de pains et de mets les jours de fetes. Des restaurations importantes furent entreprises a l'epoque mo-derne par Saïd Pacha et le Khedive Tewfik.

Les etudiants, appeles *Mudjdwiroun*, sont loges dans des chambres dites *riwaq* (colonnades). Chaque chambre est allectee a une des provinces de l'Egypte ou a une des contrees de l'islam, dont elle porte le nom. On comptait avant Toccupation anglaise 7.600 a 7.700 etudiants,

qui recevaient les leçons de 230 professeurs. Ils ne payaient pas de pension ; chaque *riwaq* touchait un subside sur les revenus de la mosquée. Il y avait en outre un quartier séparé pour les étudiants aveugles. Les professeurs n'étaient pas payés ; le directeur seul, désigné sous le titre de Cheikh d'el-Azhar, recevait un traitement annuel d'environ 10.000 piastres.

Le Cheikh d'el-Azhar eut toujours une grande influence. Lorsque Bonaparte entra au Caire le 22 juillet 1798, il négligea les gouvernants de l'Égypte, et c'est au Cheikh d'el-Azhar qu'il s'adressa pour correspondre avec les habitants (1).

(1) Lorsque Bonaparte débarqua à Alexandrie, il adressa au peuple d'Égypte une proclamation en arabe qui contenait ces phrases : « Au nom de Dieu bon et miséricordieux ; Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu ; nul ne partage avec Lui son empire. Voici le moment marqué pour la punition des beys depuis longtemps il est attendu avec impatience... Habitants de l'Égypte, si les beys vous disent que les Français sont venus pour détruire votre religion, ne les croyez pas c'est une insigne fausseté. Répondez à ces imposteurs qu'ils ne sont venus que pour retirer les droits de ces malheureux des mains de leurs tyrans ; que les Français adorent l'Être suprême, et honorent le Prophète et son divin Koran. — Tous les hommes sont égaux aux yeux de la divinité ; les talents et les connaissances mettent seuls de la différence entre eux... Le gouvernement déposé entre des mains intelligentes et distinguées produira le bonheur et la sécurité. » *Correspondance de l'Armée française en Égypte, interceptée par l'équipage de Nelson*, Paris, au VII, p. 255.

C'est d'ailleurs a el-Azhar aussi que fut formés la révolte qui éclata 3 mois après. Les docteurs de l'Université contribuèrent a mettre Mehemet Ali a la tête de l'Egypte, mais ses réformes se firent contre eux. Mehemet Ali fit rentrer dans le domaine de l'Etat une grande partie des biens des universités et les remplaça par des annuités, ce qui ne laissa pas de soulever de vives protestations.

El-Azhar est moins une université qu'un vaste séminaire; il doit ressembler a ce qu'a pu être la Sorbonne a ses débuts, si ce n'est que la Sorbonne ne logeait pas les étudiants. On y enseigne surtout les sciences théologiques, dans lesquelles du reste le droit est compris. Les sciences profanes n'y avaient jusqu'a la fin du siècle dernier point de place. L'esprit de cette université a été longtemps étroit et fanatique. Le rédacteur du Guide Bédeker en parlait naguère très durement : « Les professeurs, disait-il, n'ont aucune critique, aucun pouvoir créateur. Leur érudition peut être très grande, mais ils ne savent pas appliquer leur vieux matériel a la construction d'un édifice nouveau. Avec cela, ils sont si satisfaits de leur sagesse qu'ils méprisent profondément le monde occidental. » Nous allons voir comment de hauts esprits dans l'islam contemporain se sont efforcés de rajeunir ce vieux **corps**

et de faire mentir ces critiques, en parlant des reformes du Cheikh 'Abdo.

La vie a l'Universite (1), en dehors des periodes de crise, doit etre douce, si Ton en juge par les attachantes monographies qu'a donnees M. Arminjon de deux etudiants, dont Tun est marie et Tautre aveugle.

II

L'un des hommes qui ont essaye avec le plus d'intelligence et de tact d'assouplir un peu la vieille foi islamique et d'y faire penetrer quelque chose de l'esprit moderne, celui aussi sans doute qui a eu le plus d'influence en ce genre, est le CHEIKH 'ABDO. Il a laisse dans l'islam une trace profonde.

Le Cheikh 'Abdo naquit (2) Pan 1266 de Thtgire (1849) de parents dans une situation moyenne. Son pere etait de Mahallat Nasr dans la province des lacs, et sa mere de Hissah Chebchir dans la province de l'Ouest. La famille

(1) Pierre Arminjon, professeur a l'Ecole Khediviale de Droit du Caire, *L'enseignement, la doctrine et la vie dans les Universites musulmanes d'Egypte*, Paris, 1907

(2) *Tartkh el-ostadz el-imam ech-chelkh Mohammed 'Abdo*, 3 vol, le Caire, 1324, collection contenant les œuvres du Cheikh et de nombreux articles necrologiques. L'article utilise pour cette biographie, t. III, p. 237, est de S. E. Hasan Pacha 'Asim.

de sa mere se rattachait a la tribu arabe des Benou 'Adi qui sont, dit-on, de la race d'Omar. L'enfant ne montra d'abord point de goât pour l'etude. Il n'apprit a lire qu'a 10 ans. Son pere l'envoya a la mosquee Ahmedieh de Tanta, pour y suivre les cours; mais pendant plus d'un an il n'y comprit rien. Degoute, il voulut abandonner l'etude et se consacrer a l'agriculture. Dans cette intention, il quitta un jour l'ecole et revint chez ses parents ; son pere le fit aussitdt monter a cheval en la compagnie d'un homme vigoureux, et le renvoya a Tanta. En route, l'enfant s'evada, et allant au hasard au galop de son cheval, il parvint jusqu'au bourg de Kanisat Ourin dans la province des lacs. « Sa fuite, dit le biographe, le mena frapper a la porte de la science, et fut la cause de son bonheur, comme il le disait lui-meme plus tard en remerciant Dieu. »

En effet, il y avait dans ce bourg un frbre de son pere appele Chelkh Dervich, homme intelligent et doux, verse dans le soufisme, qui vivait modestement en s'occupant d'agriculture. Il recut l'enfant avec bonte, prit un livre et lui demanda d'en lire une phrase; l'enfant s'y refusa d'abord, puis se laissa convaincre. La phrase lue, Cheikh Dervich la lui expliqua, et l'envoya jouer. Il fit de mene le lendemain et les jours suivants. **Au** bout de quelques **jours**

le jeune 'Abdo avait pris goût à la science et commençait à dédaigner le jeu. Le livre que son oncle lui avait fait lire était d'un de ses maîtres, le Cheikh Modani; c'était un traité sur la morale que ce personnage avait envoyé à ses disciples.

'Abdo se mit à interroger son oncle; il le questionna sur le soufisme, puis sur les différentes sciences. Apprendrai-je, dit-il, le calcul et la géométrie ? Étudierai-je la logique ou telle autre science ? portant sa curiosité sur celles qui n'étaient point enseignées à el-Azhar. Cheikh Dervich, qui avait l'esprit large et très cultivé, le poussait à étudier toutes les sciences. Au bout de 4 ans, 'Abdo rencontra un maître éminent en la personne de Seïd Djemal ed-Din el-Afghani.

En 1294, 'Abdo se présenta aux examens d'el-Azhar, et il obtint le diplôme en dépit des préventions qui s'attachaient aux leçons de Seïd Djemal ed-Din. Celui-ci, esprit moderniste, rêvait une restauration de l'Islam. Il désirait que cette réforme fût faite par le gouvernement, pensant que c'était le moyen le plus rapide et le plus efficace. Il avait formé beaucoup d'élèves et fut sur le point de réussir, à l'avènement du Khédive Tewfik; mais desservi auprès de celui-ci, bien qu'il l'eût connu auparavant, il fut écarté et dut se retirer dans son pays de Mahallat Naar, 1296 (1878).

Auparavant le Chei'kh 'Abdo avait ete nomme professeur d'histoire a l'University, et professeur de langue arabe a la « Maison des Sciences ». Il apporta des methodes nouvelles dans son enseignement, et expliqua a l'Universite les *Prolegomenes* d'Ibn Khaldoun, qui n'avaient pas encore servi de texte en Egypte.

En 1297, le premier ministre Riy4z Pacha le nomma redacteur au *Journal officiel*, puis redacteur en chef, et lui demanda des rfeglements pour la presse, qu'il lui donna. L'une des regies portait que tous les fonctionnaires de l'Etat devaient informer le bureau de la presse de leurs actes, que le redacteur en chef avait le droit de critiquer ce qu'il y jugerait blamable, qu'il avait la surveillance sur tous les journaux paraissant en Egypte, avec le droit de recourir a des sanctions, y compris la suppression. Il introduisit dans le *Journal officiel* une partie sur les belles-lettres, pour en d6velopper le gout dans le public, et il fit faire pour les secre-taires des cours du soir de langue arabe. Le redacteur en chef eut aussi le droit de demander a l'autorite des enquetes sur les reproches adresses par les journaux aux fonctionnaires, et si la calomnie etait prouvee, de la punir. Ces regies donnerent au cheikh une sorte de controle sur les actes du gouvernement et de magistere pour l'education de la nation.

Son passage a la presse fut le commencement du rtveil littiraire en Egypte, qu'avaient pr6par6 le Seid Dj6mal ed-Din et quelques isotes. A son instigation, on fonda un conseil superieur de [l'instruction publique dont il fut Tun des membres.

Puis la revolution survint, et ces reformes furent arretees. Le cheikh fut exile. Il profita de son exil pour completer sa formation par des voyages. Il sejourna en Syrie, vint en Europe, ou, avec son maitre et ami le Seid Djemal ed-Din, il publia le journal « *YAnse\$olide,el-orwat ul-wothqa* ». Ce journal eut une grande influence sur le monde de Tislam, mais il n'eut qu'une courte existence, car il fut interdit en Egypte et dans l'Inde, qui etaient les deux pays qu'il eilt d'abord fallu atteindre.

Le cheikh re vint en Syrie en passant par Tunis, et y sejourna plusieurs annees. Il professa a Beyrouth et ecrivit dans les journaux.

En 1306, grace aux prteres d'amis influents, il lui fut permis de rentrer en Egypte. Il y exerca les fonctions de Kadi dans les tribunaux nationaux. Depuis plus de 30 ans des hommes intelligents cherchaient a elever le niveau des docteurs, et beaucoup avaient pens6 que Tunique moyen etait d'avoir une ecole oil Ton enseignerait les sciences religieuses en mdme temps que les autres sciences ; dans ce but on avait fonde

l'Universite, 1290 (1873). Mais d'autres avaient cru que le meilleur moyen etait de reformer el-Azhar ; et le cheikh etait de cet avis. Comme il parlait souvent de ce projet, le Khedive 'Abbas II le nomma membre du conseil d'el-Azhar, dont il fut ensuite directeur. En 1317, il devint grand Mufti d'Egypte. Il fut nomme aussi membre du Conseil d'Etat. Il avait fonde la Societe pour la renovation des sciences arabes, qui edite d'anciens ouvrages, et la Societe de bienfaisance islamique (1310). Il mourut respecte de tous en 1323 H., 1905.

Les reformes que le Cheikh 'Abdo accomploit a el-Azhar (1) furent de deux sortes : d'ordre temporel et d'ordre intellectuel. Plein de bienveillance pour les etudiants et les maitres, dont la plupart etaient pauvres, et soucieux d'ameliorer leur bien-etre, il s'occupa d'abord de faire augmenter les rations et les allocations. Les rations ne fournissaient qu'environ 5.000 pains par jour, et les allocations en argent 310 guinees mensuelles et 327 guinees annuelles, qu'on

(1) D'apres Particle du Kadi Ahmed Abi Khatwah, professeur a el-Azhar, *loc. cit.*, t. III, p. 250 et suiv. — On trouvera a la fin du livre de P. Arminjon, cite plus haut (p. 273-291), les onnonances khediviales relatives aux universites musulmanes d'Egypte, rendues de 1895 a 1897, c'est-a-dire celles qui ont ete elaborees sous rinspiration du Cheikh.

pouvait échanger contre des vêtements. Il commença par porter les allocations à 1.000 guinees par an. Le khedive s'y intéressa ensuite et obtint du ministère des *waqfs* qu'elles fussent élevées à 3.374 guinees. Les rations furent augmentées; et ceci ayant été imité par des institutions reliées à el-Azhar comme les mosquées Ahmediéh et Dasouki, et les écoles d'Alexandrie et de Damiette, la somme totale allouée à el-Azhar et à ses dépendances se trouva être d'environ 14.750 guinees, non compris certains allocations particulières et le salaire des domestiques, tandis que les rations générales et particulières atteignirent par jour environ 10.000 pains, sans compter les rations des *écoles dépendantes*.

Le Khedive acheta les immeubles voisins d'el-Azhar à l'Ouest, et y créa des habitations pour *Vecole*. Puis il s'occupa de la propreté d'el-Azhar et des conditions sanitaires. Les tapis furent changés deux fois par an au lieu d'une fois; des lampes à gaz remplacèrent l'éclairage à huile insuffisant; une eau pure fut introduite en abondance dans la mosquée, qui n'avait qu'une eau rare et saumâtre. On attacha un médecin à l'établissement; on établit un local pour la visite des malades et la distribution des remèdes, ainsi qu'un sanatorium dans le voisinage de la mosquée pour les malades,

pouvait fechanger contre des vfitements. Il commença par porter les allocations *k* 1.000 guinees par an. Le kh6dive s'y interessa ensuite et obtint du ministdre des *waqfs* qu'elies fussent elevees a 3.374 guinees. Les rations furent augmentees; et ceci ayant ete imite par des institutions reliees a el-Azhar comme les mosques Ahmedieh et DasouW, et les ecoles d'Alexandrie et de Damiette, Ia somme totale allouee a el-Azhar et a ses dSpendances se trouva Stre d'environ 14.750 guinees, non compris certaines allocations particulteres et le salaire des domestiques, tandis que les rations generales et particulteres atteignirent par jour environ 10.000 pains, sans compter les rations des 6coles dSpendantes.

Le Khedive acheta les immeubles voisins d'el-Azhar a l'Ouest, et y crea des habitations pour l'ecole. Puis il s'occupa de Ia proprete d'el-Azhar et des conditions sanitaires. Les tapis furent changes deux fois par an au lieu d'une fois; des lampes a gaz remplacerent l'eclairage a huile insuffisant; une eau pure fut introduite en abondance dans Ia mosquee, qui n'avait qu'une eau rare et saumatre. On attacha un mfedecin a l'etablissement; on fetablit un local pour Ia visite des malades et Ia distribution des remedes, ainsi qu'un sanatorium dans le voisinage de Ia mosquee pour les malades,

particulièrement en temps d'épidémie. Le nombre des domestiques fut augmenté.

Au point de vue intellectuel, le cheikh joignit aux sciences religieuses fondamentales ce qu'il appelle les sciences auxiliaires ou alliées. Les premières sont: la science unitaire (la théodicee), le Commentaire, la tradition, le droit et ses principes, la morale religieuse; par les autres on entendit: la logique, la grammaire, les 3 sciences de la rhétorique, celle des mots techniques de la tradition, auxquelles on joignit le calcul, l'algèbre, les éléments de la géométrie, la géographie, l'histoire de l'islamisme, l'art de la récitation, la philologie et les belles-lettres. Le cheikh tenait à ce qu'on parlât à el-Azhar un arabe très pur, et il s'occupa plus que personne, et dès sa jeunesse, de ce qui a rapport à la philologie arabe. Il agit en ce sens par la parole dans les réunions publiques, et par la plume dans les journaux. Comme directeur d'el-Azhar, il obtint du ministère des *Waqfs* une allocation pour une chaire de philologie arabe dans cette université. Le professeur expliqua la première année le *Kamil* d'el-Mobarred.

Le candidat aux examens d'el-Azhar devait prouver sa capacité dans les sciences principales et dans une partie des sciences annexes dont nous venons de parler. On établit un programme de 4 années et de l'ordre fut mis dans les études.

particulièrement en temps d'épidémie. Le nombre des domestiques fut augmenté.

Au point de vue intellectuel, le cheikh joignit aux sciences religieuses fondamentales ce qu'il appelle les sciences auxiliaires ou alliées. Les premières sont: la science unitaire (la théodicée), le Commentaire, la tradition, le droit et ses principes, la morale religieuse; par les autres on entendit: la logique, la grammaire, les 3 sciences de la rhétorique, celle des mots techniques de la tradition, auxquelles on joignit le calcul, l'algèbre, les éléments de la géométrie, la géographie, l'histoire de l'islamisme, l'art de la récitation, la philologie et les belles-lettres. Le cheikh tenait à ce qu'on parlât à el-Azhar un arabe très pur, et il s'occupait plus que personne, et dès sa jeunesse, de ce qui a rapport à la philologie arabe. Il agit en ce sens par la parole dans les réunions publiques, et par la plume dans les journaux. Comme directeur d'el-Azhar, il obtint du ministère des *Waqfs* une allocation pour une chaire de philologie arabe dans cette université. Le professeur expliqua la première année le *Kamil* d'el-Mobarred.

Le candidat aux examens d'el-Azhar devait prouver sa capacité dans les sciences principales et dans une partie des sciences annexes dont nous venons de parler. On établit un programme de 4 années et de l'ordre fut mis dans les études.

Le nombre des élèves se présentant aux examens augmenta considérablement.

On consacra 600 guinees aux professeurs d'histoire, de calcul et de géographique, et Ton choisit pour enseigner ces sciences des maîtres qui appartenaient aussi à l'Université. Ces enseignements nouveaux furent très goûtés des élèves, au point qu'à la mort du cheikh, il y avait à el-Azhar 15 docteurs enseignant le calcul aussi complètement que dans les écoles officielles (*mederseh*), 3 enseignant la géographique et un le style. Beaucoup d'étudiants passaient l'examen en calcul et en algèbre supérieure, et obtenaient le diplôme de maîtres pour les *mederseh*.

Certains esprits avaient objecté que l'introduction de ces sciences nouvelles serait un obstacle pour les étudiants, qui les empêcherait de bien saisir les vieilles sciences religieuses habituellement enseignées à el-Azhar. Le Cheikh 'Abdo répondit à cette critique en notant les élèves qui réussissaient dans les sciences anciennes, et il trouva que le nombre de ceux qui y réussissaient après avoir étudié les sciences modernes était beaucoup plus grand que dans le cas inverse. Il exposa ce résultat un jour de distribution des diplômes, en présence des grands docteurs, et il prouva avec évidence **que** les sciences modernes ne faisaient que

faciliter et fortifier dans l'esprit des élèves la compréhension des sciences de la loi.

Une circonstance qui mit en relief chez nous le Cheikh 'Abdo et fit connaître son nom du grand public français est la polémique qu'il soutint contre notre éminent compatriote M. Hanotaux (1). Ce dernier, alors ministre des Affaires étrangères, avait publié dans le *Journal*, à Paris, un article sur l'islam et la question islamique. Le journal égyptien *le Moayed* avait reproduit cet article en arabe. Le cheikh avait l'habitude de parcourir les journaux sur le vapeur, en retournant du Caire à Ain Chams où il demeurait. Un soir, revenant ainsi d'el-Azhar, il jeta les yeux sur le *Moayed* et y vit une partie de l'article d'Hanotaux. À peine rentré chez lui, il se mit à écrire sa réponse tandis qu'on préparait son repas du soir, l'acheva après le dîner et l'envoya dès le lendemain au *Moayed*,

Hanotaux avait assez mal parlé de l'islam. Le cheikh le compare à un moine prêchant la croisade; il est ému de ce qu'il ait attaqué les principes de sa religion; et lui reproche de se servir de sa science historique et de son talent littéraire pour troubler les idées des Français qui ne connaissent pas l'islam, et c'est, dit-il,

(1) *Tarikh el-ostadz el-imam*, t. II, p. 395-411. Suite de la polémique : *Hanotaux et l'Islam*, p. 452-487.

le plus grand nombre. La discussion est conduite avec chaleur; les idées sont assez générales, comme il convient dans un article s'adressant à un large public, mais elles sont fondées sur une érudition sérieuse. C'est un beau morceau d'apologétique populaire.

Le cheikh critique l'auteur français qui avait opposé les Aryens aux Sémites, et mis ceux-ci au-dessous de ceux-là : « Pense-t-il, s'écrie 'Abdo, que la civilisation à laquelle sont parvenus les Européens leur a été apportée à l'origine par les premiers immigrants aryens venus d'Orient ? Oublie-t-il ces vastes événements qui ont secoué l'histoire, et en quel état de barbarie vivaient les premiers Aryens de l'Europe ? La science et la civilisation n'ont fleuri dans cette contrée que par le mélange avec les peuples sémitiques, comme le sait quiconque a lu l'histoire. »

Il nie ensuite que le christianisme ait jamais été vraiment pratique : « Quelle était donc cette civilisation aryenne qui était celle de l'Europe au moment où les Musulmans ont envahi ses frontières ? Ne consistait-elle pas à verser le sang, à mettre la guerre entre la religion et la science, entre la piété supposée et les actes réels ? Qu'ont apporté alors les Musulmans à l'Europe ? Ils sont venus avec des arts empruntés aux Persans et à d'autres peuples aryens d'Asie ;

avec les sciences des Perses, des Egyptiens, des Byzantins et des anciens Grecs. Ils les ont purifiées ; ils en ont été les scories que les partis dirigeants y avaient introduites dans les nations occidentales, et leur ont donné une clarté capable d'illuminer ceux qui sont dans les ténèbres de l'erreur.

Nous connaissons l'Évangile, ajoute Cheikh 'Abdo ; il est entre nos mains et nous pouvons en étudier le sens. Or, quel rapport y a-t-il entre l'Évangile et la civilisation occidentale actuelle ? L'Évangile ne commande-t-il pas de se dépouiller entièrement du monde ? Ne dit-il pas : si un voleur vous prend votre tunique, donnez-lui aussi votre manteau ; si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, tendez-lui la joue gauche ?... Et applique-t-on le précepte : rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu, comme aurait voulu le Messie ?

Il y a encore une intéressante discussion sur le fatalisme, où le cheikh repousse le reproche de fatalisme qu'on adresse à l'islam, montre qu'il connaît les querelles sur la grâce, qui ont eu lieu naguère dans le christianisme, et conclut, comme Bossuet, dit-il lui-même, à une position moyenne dans cette fameuse question. Il termine par un éloge éloquent de sa propre religion : « L'islam est venu, et il a appelé tous les hommes à la croyance unitaire. Il a rendu manifeste

que la religion du *tanzlh* (celle qui depouille Dieu des attributs humains) est la vraie religion de Dieu ; elle a été celle des patriarches d'Adam à Moïse, et des prophètes, de Moïse jusqu'au sceau de la prophétie en Israël, Jésus... Voilà l'œuvre de l'islam, qui est la religion du *tanzih*. Deux siècles ne s'étaient pas écoulés depuis son apparition que déjà les Musulmans brillaient dans les sciences des cieux et de la terre, corrigeaient les erreurs, rectifiaient les bases, perfectionnaient les principes ; et au commencement du 11^e siècle, ils construisaient des observatoires, mesuraient la terre, et apportaient en ce genre des résultats connus de tous les savants dans notre pays et dans celui de M. Hanotaux. La religion chrétienne a subsisté 16 siècles et, pendant ce laps de temps, n'a pas produit un seul astronome. Les Musulmans ont scruté ces sciences quelques années après la mort de leur Prophète.

« M. Hanotaux pense que l'islam a rompu le lien entre l'homme et son Dieu ; il est dans l'erreur. L'islam conduit directement l'homme à Dieu ; il lui donne le droit de se tenir devant lui, seul, sans intermédiaire qui lui vende cette satisfaction. Pour l'islam, il n'y a au-dessus des êtres qu'un maître unique, que toute créature peut servir. Cette religion ne connut au-dessus de l'homme que deux états : celui de la

divinity en lequel Dieu est seul, et celui de la prophétie qu'il a donné à qui il a voulu, après quoi il a fermé la porte. Hormis ces deux états, les degrés de la perfection sont au pouvoir de l'homme ; il les atteint selon ses dispositions, sans qu'aucun obstacle Ten empêche que l'insuffisance de ses œuvres ou la faiblesse de sa vue. »

III

À ce mouvement de renaissance islamique que nous venons de voir s'affirmer en Égypte se rattache une importante manifestation qui eut lieu à La Mecque en 1316 de l'hégire, 1898. Un Musulman de haute intelligence, qui se donne le nom supposé de Seïd el-Forati (originaire de l'Euphrate), réunit dans la ville sainte un « CONGRÈS DU RÉVEIL DE L'ISLAM », où toutes les parties du monde islamique furent représentées. Il a lui-même rédigé de ce congrès un compte rendu fort intéressant (1), qui permet d'apprécier l'état des esprits les plus cultivés dans les différentes contrées musulmanes, et où l'on voit aussi ce goût pour les formes secrètes qui a été assez répandu en Orient de tout temps et Test encore de nos jours.

(1) *Djam'ieh ornem el-Qora*, compte rendu du Congrès de la renaissance islamique par Seïd el-Forati, secrétaire, publié dans le tome V du *Mandr*, recueil islamique du Caire, 1320.

« Considerant, dit ce personnage, qu'en notre temps, c'est-a-dire au commencement du xiv^e Steele islamique, la decadence et la faiblesse de Tislam sont devenues generates, que Dieu dans sa sagesse a donn6 a toute chose une cause, et que ces desordres et cet affaiblissement doivent avoir des raisons apparentes, autres que celle que renferme le destin mysterieux, un certain nombre d'hommes eminents dans l'islam, docteurs, ecrivains politiques et autres, ont cru devoir scruter ces causes et rechercher les meilleurs moyens pour promouvoir une renaissance islamique. lis ont commence a publier leurs vues dans les journaux musulmans de l'Inde, de l'Egypte, de Syrie et de Tartarie. J'ai lu beaucoup de leurs excellents articles, et j'ai moi-meme publie ce qui m'a paru propre a resoudre ce grave probleme. Mais ensuite j'ai pens6 que le mieux pour seconder cet effort serait de tenir un congres des principales personnalites musulmanes au berceau de la Direction, c'est-a-dire a La Mecque. Je resolus alors, me conflant en Dieu, d'aller visiter les villes saintes des Arabes, et d'y preparer le congrte pour l'epoque du pelerinage. Je quittai donc mon pays, qui est une ville de l'Euphrate, au debut de Moharrem de l'an 1316 », et je me rendis en Syrie, en Egypte et en Arabie.

Il arrive a La Mecque au commencement du

mois de Dzoul'-Ka'deh, et il y trouve la plupart des membres qu'il avait convoqués, déjà présents. Les autres arriverent avant le milieu du mois, sauf le représentant de Beyrouth qui se trouva empêché. Dans l'intervalle, il s'occupe, avec les membres de la déléation, du *wafd*, ainsi constitué, à choisir 12 nouveaux membres pour les adjoindre à la réunion. Comme promoteur du congrès, dit-il, je pris une maison dans un faubourg de La Mecque, où les séances pourraient se tenir d'une manière assez secrète, et pour plus de tranquillité, je la louai au nom de Bawab Daghestani, russe. Du commencement à la fin de ce mois, nous tinmes 12 séances, sans compter celle d'adieu ; elles furent remplies de discussions importantes. La première séance est du 15 Dzoul'-Ka'deh. Les membres sont réunis au nombre de 22. L'organisateur leur distribue des programmes qu'il avait fait imprimer d'avance par les soins d'un marchand indien de La Mecque ; on y avait mis un abrégé de la biographie des frères, avec leurs noms, généalogies, rites et qualités diverses, et on y avait donné la clef des signes et dénominations conventionnels à employer durant le congrès. Les membres, dans son compte rendu, ne sont en effet pas désignés par leurs noms véritables, mais par un titre suivi du nom de leurs contrées. Les pays représentés sont : Euphrate, Syrie,

Jerusalem, Alexandrie, le Caire, F Yemen, Bosra, le Nedjd, Medine, La Mecque, Tunis, Fez, l'Angleterre, le pays de Roum, le Kurdistan, Tebriz, la Tartarie, Kazan, la Turquie, l'Afghanistan, l'Inde, le Sind et la Chine, au total 23. Ensuite l'organisateur fit donner par les freres le mot d'ordre qui etait : « Nous n'adorons que Dieu seul », puis il leur dit : Ceux d'entre vous qui veulent bien prater serment devant Dieu de lutter pour la parole divine et pour la foi, comme freres de la Croyance unitaire, membres de ce congres, qu'ils le fassent en disant : « Je m'engage devant Dieu a la lutte et a la foi. » Si quelqu'un ne veut pas prater serment, qu'il se separe de nous. Tous, de la droite a la gauche, successivement s'engagerent. L'organisateur leur demanda alors un president et un secretaire. Ils lui en laisserent le choix. Il nomma done president le docteur de La Mecque, et garda pour lui-meme la charge de secretaire.

Le president prononca un discours d'ouverture oti le premier texte qu'il cite est cette parole du prophete : « Le Musulman est au musulman comme les batiments qui se soutiennent les uns les autres », et il entama la discussion sur les objets du congres.

Les causes attributes par ces representants a l'affaiblissement de l'islam ne sont pas toutes

les m&nes. Il serait utile de les 6tudier k fond; je ne puis ici qu'en indiquer quelques-unes. Le cheifkh de La Mecque place la cause de l'affaiblissement dans l'ignorance commune, et demande qu'on blame et qu'on chatie les emirs et les docteurs, et meme la nation musulmane tout entiere parce qu'ils ne s'unissent pas en vue du reveil islamique; leurs querelles rendent l'union, non seulement difficile, mais impossible.

Le Roumi se plaint de coutumes contraires a l'esprit de la religion, qui se sont introduites dans l'islam, et de la vanite des grands, dont il parle d'une facjon assez humoristique. La science semble n'etre pour eux, dit-il, qu'un honneur conventionnel que l'on donne aux ignorants, voire aux enfants. On dirait que la science augmente d'elle-meme avec l'age, surtout chez les nobles. On n'est encore qu'un enfant au berceau que deja l'usage vous qualifie de « profond logicien »; est-on sevre, les gens vous traitent de « subtil dialecticien »; on arrive & peine a la jeunesse, qu'on est devenu « juge des Musulmans, mine d'excellence et de certitude, porteur de l'etendard de la loi ». On supposera peut-etre que ces titres ne sont donnes par les emirs aux gens « enturbanes » que pour qu'ils les gratiflent d'honneurs correspondants, les appelant a leur tour : « Maitre, saint, plein

de pouvoir, possesseur de gloire et de majeste, dispensateur de vie, ombre de Dieu. » Il n'est pas douteux que beaucoup de ces « mers de science » ne sauraient pas lire correctement les titres dont on les decore, de meme que plusieurs de ces « porteurs du drapeau de la foi » combattent Dieu en public, et parlent comme il leur plait de Dieu et de ses anges. Je n'en veux pour preuve, ajoute le congressiste, que les vetements d'honneur dont ils se parent, tout broches d'argent et d'or, coutume defendue dans Tislam. Ils ont emprunte ces ornements aux pretres roumis (chretiens), qui revetent des chapes et des mitres dorees dans leurs ceremonies. Combien montent sur le *minbar* (la chaire) et y prechent la crainte de Dieu, ayant sur leurs tetes et sur leurs epaules ces vetements interdits.

Le delegue kurde voit plutot la cause general e du mal, — et c'est bien la plus importante a notre avis, — en ce que les docteurs musulmans se sont bornes a l'etude des sciences religieuses, avec une petite quantite de sciences mathematiques. Ils ont laisse de cote une grande partie des sciences mathematiques, ainsi que les sciences physiques et naturelles. La tradition des Musulmans qui se sont occupes de ces dernieres a ete perdue; on a efface leurs Merits selon ce proverbe : « L'homme est ennemi de ce

qu'il ignore » ; et si aujourd'hui quelqu'un veut encore s'y consacrer parmi nous, il est taxé d'herésie, traité de *fdsiq* (impie) et de *zendiq* (1). Cependant ces sciences se sont développées en Occident; elles y ont produit des fruits merveilleux dans toute la vie civile et économique, et elles sont devenues comme le soleil de la civilisation ; et maintenant les Musulmans qui les ont délaissées se trouvent en état d'infériorité par rapport à leurs voisins en presque toute chose, des arts agricoles aux arts industriels, de l'éducation de leurs enfants au gouvernement de leurs pays.

L'Afghan a des tendances socialistes. Il trouve que la nation musulmane, d'une façon générale, est pauvre; et Tune des grandes causes de cette pauvreté, pense-t-il, est celle-ci : Notre religion est fondée sur ce que les infirmes et les déshérités ont un droit certain sur les biens des riches; or, on a renversé cette donnée : aujourd'hui c'est des pauvres, — il veut dire apparemment du travail des pauvres, — que vient l'argent, et il est reparti entre les riches, en sorte que souvent on investit ainsi de la fortune publique des ignorants et des sots. ^ •

L'Anglais, de Liverpool, lui répond. Les Musulmans dans l'ensemble, dit-il, sont riches;

(1) **Espèce de manichéens,**

— il n'admet pas la pauvreté générale de la nation; — si les Musulmans étaient vraiment de bons musulmans, ils auraient ce qu'il faut pour la culture de la science et pour les besoins de l'administration. L'obligation de Taumne donne bien aux pauvres une part importante de la fortune des riches; les pauvres seraient tranquilles, et une vie convenable leur serait assurée par la communauté. L'égalité approximative que recherchent en Europe les communistes, féniens, nihilistes et socialistes, est établie dans l'islam par sa loi même. C'est la négligence à accomplir ce devoir sacré, ou la parcimonie des donateurs qui empêchent la loi d'avoir son plein effet. Cet Anglais recommande les réunions, très nombreuses dans les mœurs occidentales, et, en particulier, « celles que Ton appelle la comédie ou le théâtre », lesquelles, bien qu'on puisse parfois leur reprocher de favoriser la débauche, ont cependant encore plus d'avantages que d'inconvénients.

Enfin, le Chinois se plaint de l'orgueil des emirs et de leur complaisance pour les docteurs qui les flattent et qui vendent leur religion pour accroître leur situation. C'est un peu la même idée que celle du Rumi.

On traita aussi à ce congrès la question des femmes et celle du Khalifat.

IV

Le CHEIKH TANTAWI Djauhari, de Tanta dans le Delta, *k* qui nous devons beaucoup d'ouvrages de philosophie religieuse, est un esprit intéressant. Il a le goût de la science, et sentant vivement combien le défaut de culture scientifique a mis l'islam en état de détérioration par rapport aux nations occidentales modernes, il cherche à éveiller ce goût parmi ses compatriotes et à leur prouver que l'étude des sciences, loin d'être contraire à l'islam, lui serait un reconfort et lui infuserait une jeunesse et une vigueur nouvelles. Il se montre d'autre part pacifiste, humanitaire, désireux de voir l'harmonie s'établir entre les hommes, convaincu que les religions ont pour but de la produire. Comme d'ailleurs il paraît sincère, à en juger par sa manière qui est facile, animée, pittoresque, il se présente au total, à mon sens du moins, comme une personnalité des plus sympathiques.

Son plus récent ouvrage est un Commentaire du Coran (1), commentaire conçu d'une façon

(1) *El-Djawahir fi tefsir el-Qordn el-Kerim*, les gemmes sur l'explication du saint Coran, contenant les merveilles des êtres et les raretés des versets (ou des signes), par le Cheikh Tantawi Djauhari, professeur à l'Université du Caire et antérieurement au *Ddr d'-Oloum*, 1^{re} partie, Le Caire, 1341.

toute nouvelle, tres moderne, et combien originale par rapport aux commentaires anciens ! Il a commence & le composer alors qu'il etait professeur a la « Maison des Sciences (*dar el-'oloum*) »; il prenait quelques versets pour ses eleves et les leur expliquait. L'ouvrage fut ensuite developpe et complete; il s'adresse a tout le monde musulman.

Les premieres pages constituent un plaidoyer ardent, — et assez habile bien que certains arguments surprennent un peu, — en faveur de l'etude des sciences de la nature. L'auteur les oppose aux sciences juridiques, qui formaient naguere la principale occupation des docteurs musulmans, et il pretend que le Coran les a non seulement recommandees, mais meme les a placees au-dessus de ces dernieres. Il y a dans le Coran, suivant lui, 150 versets qui preconisent l'etude des sciences du droit, tandis qu'il y en a 750 qui ordonnent celle des merveilles de la nature; compte un peu paradoxal, mais joliment explique, et qui ne peut en tout cas qu'encourager ses lecteurs.

Il divise les sciences en deux : la science premiere est l'ensemble des sciences naturelles ; c'est celle « des horizons et des esprits » selon ce mot du Coran : « Nous leur ferons voir nos signes dans les horizons et en eux-memes. » La science seconde est celle de la loi. Le Coran

a dit : « Gloire a Dieu, maitre des mondes. » Les Croyants doivent etre « les lieutenants de Dieu sur la terre, en exerçant parmi les hommes le commandement et la justice. » Mais ils doivent aussi etudier les sciences des mondes, comprenant que leur religion le leur commande. « Dis : regardez ce qui est dans le ciel et sur la terre. » Quand nous aurons appris les sciences de la loi et juge d'apres elles, apprenons done aussi les merveilles des etres, et agissons en consequence : progressons dans les arts, l'agriculture, l'industrie, le commerce. * J'appelle toutes les nations de l'Islam a l'Orient et a l'Occident, pour les mettre au-dessus de toute religion ». Or, comment l'Islam serait-il au-dessus des autres religions, sinon par ce privilege que l'Islam commande l'etude de la nature, au lieu que les autres doctrines religieuses se contentent de ne pas s'y opposer ? — On voit comment le Cheikh Tantawi se sert, non sans habileté, des versets du Livre saint.

Il continue avec plus d'elan et de force: Si les Musulmans nient ce que je dis, je leur predis une catastrophe semblable a celle qui a englouti 'Ad et Themoud ; et deja les pointes commencent a s'en faire sentir, et Ton apenjoit les « oiseaux qui lancent des pierres sur les villages, les vieillards et les enfants ». — Les sciences de la nature sont saines, et ne contiennent pas d'*ikhtilaf*

(de divergences) comme celles qui separent les rites dans le droit. Que les docteurs expliquent done aux hommes les merveilles du Soleil et de la Lune, les tresors des mines, les secrets de la vegetation ; alors toutes les sectes de Tislam, Sunnites, Chiites, Zefdités, comprendront que les sciences de la creation, celles du monde superieur et celles du monde inferieur, sont comme la nourriture, et celles de la loi comme le remede. L'homme ne vit que par les aliments ; s'il ne prenait que des drogues, il mourrait. L'aliment est ce dont on a besoin pour la vie normale, le remede n'est utile que quand la sante s'altere.

« O Musulmans, recherchez done les sciences de l'aliment et celles du remede, je veux dire les sciences de la nature et celles de la loi. Le Goran les recommande toutes les deux ; mais il prescrit celles de l'aliment d'une facon plus pressante. Pourquoi done vous abstenez-vous de ce que Dieu a mis en premier, et vous adonnez-vous a ce qu'il n'a place qu'en second ?... J'ai de la peine quand je constate l'opposition que font certains docteurs a l'etude des merveilles de la creation. J'aimerais voir ceux qui ont ete en Europe s'adonner aux sciences physiques et montrer du zele pour les sciences naturelles ; au lieu de cela, ils prennent des emplois officiels et se Gonsacrent a l'adminis-

tration. Je n'en trouve pas parmi eux qui se plongent dans l'étude des sciences. Les docteurs de la religion et les jeunes gens qui ont étudié les sciences, dans notre pays, se ressemblent : les premiers s'en tiennent aux décisions du droit; les seconds se bornent aux emplois. Chacun se contente de ce qui est en face de lui et se repose; bien peu dans les deux genres atteignent un degré élevé. « Et peu s'en soucient, dit le Coran, et bien peu de mes serviteurs sont reconnaissants! »

Cheikh Tantawi ne se contente pas d'exhorter; il prêche d'exemple. Des les premières lignes du commentaire de la *Fatihah* (la première sourate), il accumule les curiosités naturelles. C'est une sorte de Kazwini moderne, dont la science est très à jour. Il parle par exemple du Xylocope de Milne-Edwards, insecte dont la larve vit dans le bois, « comme les Adites vivaient dans le roc. Il prépare à ses œufs un petit canal qu'il emplit du suc des fleurs et de quelques feuilles sucrées, y pond un œuf, referme le canal avec une pâte faite de sciure de bois, et meurt. La larve en sortant de l'œuf trouve sa nourriture préparée pour un an. » — Il explique aussi la fécondation des plantes, en prenant pour exemple les plantes connues dans le pays : le blé, le maïs, le palmier. Il se rattache à tout ce que le lecteur peut connaître,

et se sert de termes techniques en Egypte. Quand je visitai l'Ecole d'agriculture egyptienne a Djizeh, dit-il, on me montra un grain de ble de grosse dimension, etc.; ou encore : Les Musulmans, en bien des endroits, cultivent le maïs et s'en nourrissent; mais ils ignorent comment Dieu l'a constitue et le reproduit. Il explique alors avec des details comment le pollen des males situes en haut descend par un canal oil il voyage, le long d'un filament tres fin, jusqu'a Torgane femelle qu'il feconde, et produit une graine. « J'ai deja explique cela, dit-il, dans mon livre *Les joyaux des sciences*. »

Avec cette disposition a utiliser tout ce que peuvent lui fournir les connaissances modernes, l'auteur ne neglige pas d'evoquer aussi les vieilles traditions historiques et de citer les anciennes poesies qu'il sait etre toujours cheres au peuple musulman. Ce melange d'elements tres anciens a d'autres tout modernes donne a son commentaire un cachet trës particulier. Lorsque les Musulmans conquirent la Perse, on se rappelle la reponse que fit Zohrah a Rustem. Celui-ci, le general persan, avait demande a Zohrah : « Qu'est-ce que l'islam ? » Le chef musulman avait d'abord repondu par la formule du temoignage. — Et apres ? insista Roustem. — « L'islam consiste, expliqua Zohrah, en ce que l'homme sorte du service de Thomme pour entrer

dans le service de Dieu. Les hommes sont tous fils d'Adam et tous freres. »

« Ne voyez-vous pas, commente le cheikh, combien ces reponses se rapprochent de ce que nous lisons dans la *Fatihah*, que le service et la louange ne sont dus qu'a Dieu seul. A l'origine l'islam etait bien different de ce que Ton entend par ce mot aujourd'hui. L'islam ne servait que Dieu ; il devait repandre sa justice sur la terre et donner aux hommes la libertc. Aujourd'hui, l'islam consiste surtout en pratiques exterieures qui ne touchent pas le fond des coeurs. C'est pourquoi les nations islamiques sont dechues ; il est temps qu'elles reviennent a leur gloire antique et a leur premiere grandeur. »

Cheikh Tantawi a autrefois public un ouvrage d'un caractere assez different (1) : une espece de roman sur la philosophic politique ou il rappelle un peu Farabi pour le fond des idees, Ibn Tofail par l'usage des donnees scientifiques, et que Ton pourrait rapprocher dans notre litterature des ouvrages decrivant des cités ideales, tels que ceux de Thomas Morus ou de

(1) *A'in el-insdn, ou est l'homme ?* Le Caire, 1911. — Important comptt rendu par D. Santillana dans *Rivista degli studi Orientali* 4^e annee, t. IV, Rome, 1911. — Autres ouvrages du Cheikh Tantawi : *Nizam el-'Alam wa'l-umam*, Systeme du monde et des nations j — *Nahdal el-ummah*, le Reveil national.

Campanella, ou encore des *Pacifiques* de notre contemporain Han Ryner. Il n'y décrit pas précisément une société parfaite; mais il y donne le sentiment des graves défauts de la nôtre, et il cherche à exciter le désir de plus d'union et de plus de concorde. Il voudrait, comme Farabi, une société fondée sur l'amour. La nôtre, malgré tous ses progrès matériels, est encore une société de combat et de haine, où les esprits harmonieux sont l'exception, et où la guerre même et la destruction mutuelle ont été érigées en loi par des penseurs comme Darwin ou Nietzsche.

L'affabulation est ingénieuse. L'auteur imagine qu'une nuit du printemps de 1910, il contemple le ciel, cherchant à y découvrir la comète de Halley dont on a annoncé le retour. Il admire la sérénité et la paix des régions célestes, contrastant avec la misère et les querelles des nôtres; et il se demande si ces mondes lointains sont habités, et, s'ils le sont, quelle est la forme de leurs sociétés. Tandis qu'il est plongé dans ces méditations, un esprit de lumière lui apparaît, sous la figure d'un jeune homme d'une éclatante beauté. Cet esprit commence à discuter avec lui, puis il lui propose une excursion dans les espaces célestes, que le cheikh accepte avec empressement. Ici le roman fait un peu songer aux visions du Pasteur suédois Swedenborg.

L'esprit entraine done l'auteur, au dela des mondes connus de notre systeme, jusqu'a une plante plus feoignee que Neptune. Cette plante, encore ignoree, est habitiee par 4.000 nations diverses. Mais tels sont les progres accomplis sur ce globe recule- que cette quantite de nations ont deja realisee entre elles la federation universelle des peuples, qui n'est encore, pour notre humanite terrestre, qu'un songe lointain. Un conseil, compose des representants les plus autorises de ces differentes nations, regit cette vaste republique, et la dignite et le serieux de ses deliberations jettent l'auteur dans la stupeur, lorsqu'il les compare a celles des assemblies terrestres.

L'ouvrage comporte plusieurs dialogues, coupes par des reflexions et des allegories. L'un des dialogues est avec un vieux savant de cette plante lointaine, qui, idee amusante, est un specialiste des etudes sur la Terre et sur Mercure. Ce sage refait a l'auteur les objections qu'il s'est deja faites lui-meme sur notre civilisation actuelle : beaucoup de progres ont ete realises dans l'ordre materiel; des decouvertes admirables ont ete apportees au monde, de nombreuses commodites a la vie : chemins de fer, telegraphie sans fil, aviation, mecanismes dans tous les genres... Mais quel progres a ete accompli pour les ames ? Oil en sont chez vous la

sincerite, la purete, la vie interieure, l'amour des hommes ? Les plus recents progres ne servent qu'a la guerre. — On remarquera que Fouvrage est de 1910; Tauteur semble avoir eu ici ce don de prevision, cette sensation de l'avenir dont font preuve parfois les meditatifs et les pontes.

La conclusion pratique de ces critiques et de ces reves est pour Cheikh Tantawi la reforme de l'education : un systeme d'education commun a tous les peuples devrait inspirer aux enfants des leurs plus jeunes annees le gotit de l'harmonie et l'horreur de la guerre. Par le moyen des chants, de la musique, par la contemplation des beautes de la nature, par le respect de la vie humaine, qu'on leur inculquerait, par l'habitude de regarder tous les hommes comme solidaires et membres d'une meme famille, on preparerait les enfants a realiser l'ideal pacifique qu'ont preche quelques esprits superieurs. Les details de cette education nouvelle sont expliques par l'exemple de celle qui est donnee dans cette plante mysterieuse.

Un tel ouvrage plein d'erudition et de science, rajeunissant avec adresse les procedes du merveilleux, anime par un ardent desir du bien humain, fait honneur a l'islamisme egyptien et merite en tout cas un peu d'estime. Il est dedie au Congres International des Peuples, qui s'est reuni a Londres, juillet-aout 1911.

CHAPITRE VI

EGYPTE MODERNE (*suite*) LE NATIONALISME

MUSTAFA KAMEL. — SA'D ZAGHLOUL.

I

Un jour du mois d'octobre 1895, l'écrivain français bien connu Mme Juliette Adam (1), directrice de la *Nouvelle Revue*, vit venir à elle un jeune homme qui paraissait âgé d'à peine 18 ans (il en avait en réalité 21). Ce jeune homme, qui ne représentait guère alors qu'un petit groupe d'amis, était un Égyptien, qui brûlait du désir de relever sa patrie et de l'affranchir du joug de l'étranger. Il voulait écrire immédiatement dans un grand journal de Paris pour

(1) Moustafa Kamel Pasha, *Egyptian-french letters addressed to Mme Juliette Adam* (1895-1908); trad. anglaise de F. Ryan, Le Caire; avec des portraits et des spécimens.

y jeter le cri de son coeur, et commencer sa carrière de journaliste et de tribun. Mme Adam, touchée de son ardeur et reconnaissant en lui une maturité précoce, Ini demanda un article pour le numéro du 15 novembre de sa revue. — Helas! Madame, s'écria-t-il, un mois, c'est bien long à attendre; quelques jours gagnés au début pour notre cause peuvent représenter plusieurs années d'avance. — La directrice se laissa convaincre, et ajouta de lui quelques mots sur l'Angleterre et l'Islam à la fin de sa lettre sur la politique étrangère dans son numéro en préparation; elle lui fit aussi faire une conférence à la Société de Géographie de Paris sur l'absorption de l'Égypte par l'Angleterre.

Ce jeune homme était MOUSTAFA KAMEL. À ses débuts, lorsqu'il avait presque encore la taille fluette de l'adolescence, à peu près imberbe, habillé à l'européenne d'une redingote à revers de soie, chaussé de socques vernis et coiffé du fez, il portait déjà en lui les idées essentielles de sa vie. Il comptait agir par le journalisme et par l'Éducation. Dès sa première visite à Mme Adam, il lui confia ses projets: il voulait fonder un journal et une école. Les deux furent réalisés, le premier assez vite, le second plus tard. Le *Lewa*, son journal, fut fondé en 1900; il eut du succès et se développa vite. « Il a admirablement réussi, écrit-il peu de

temps apree, et il est devenu en 4 mois le journal le plus influent de Tislam»; et encore : « Hon journal va etre, je Pespdre, le plus important journal' de l'Orient. J'aimerais qu'il soit en meme temps un organe du patriotisme egyptien, et l'intermediaire entre l'Europe etl'Egypte.»

En 1905, il se vante encore du succes du *Lewd* : « La circulation s'en accrolt; il est devenu le seul organe patriotique, et le plus lu des journaux d'Egypte. » La meme annee, il fonde un nouvel organe hebdomadaire, *le Monde Musulman, eWdlam el-i\$ldmi*, qui a la pretention de porter bien au dela de l'Egypte : « Il aura pour tache, ecrit-il, de rfrveiller les Musulmans de leur torpeur et de traduire les articles les plus importants qui sont ecrits sur eux en Europe. Ce journal est destine a avoir la plus grande influence dans toutes les contrees de l'islam. »

A la fin de 1906, il ajoute au *Lewd* arabe une Edition francaise et une anglaise. Il a fonde pour cela une compagnie au capital de 20.000 livres egyptiennes (500.000 francs) et il reclame la collaboration des grands ecrivains fran[^]ais, tela que Pierre Loti et Paul Bourget. « Ce sera, dit -il, la meilleure manifestation du parti national. » Il met a cette affaire toute son ardeur, mais ses esperances sont deja assombries par la crainte : « J'aurai par ces trois publications une influence enorme; mais aurai-je la force

et la sante de mener la chose au point que je desire ? En tout cas nous avons de trds bons collaborateurs et des amis tres devoues. »

Le programme de ces nouveaux organes 6tait: Independance de l'Egypte conformement au firman du Sultan et aux traites internationaux; proclamation d'une constitution; destruction des malentendus qui separent en Egypte les indigenes des 6trangers; lutte contre les id6es fausses au sujet de l'Egypte a l'6tranger; tolerance religieuse.

En ce qui concerne l'education, il s'en occupa beaucoup. C'est sur elle qu'il comptait pour relever l'Egypte. Il la concoit tout a fait moderne et a la maniere occidentale. En 1905 il lance l'id6e de la fondation d'une Universite nationale au Caire, qui porterait le nom de Mehemet Ali. Cette id6e rencontra un accueil 6logieux dans la presse, mais se heurta en pratique a pas mal d'opposition (1). Le gouvernement fit son possible pour decourager les souscripteurs et canalisa leur generosite vers la creation de *kotiabs* (ecoles d'instruction 6lementaires). On preconisa aussi l'envoi de missions en Europe. Le conseiller anglais du ministere de l'Int6rieur declara dans un discours prononc6 a Port-Said que l'heure de creer des university

(1) Journal *Le Temps*, de Paris.

en Egypte n'avait pas encore sonné. Le mouvement de souscription se ralentit donc peu à peu et finit par cesser complètement.

En 1898 on avait, par [l'impulsion de Moustafa Kernel, fonde des écoles nationales, dont l'une placée sous son nom. Ces établissements réussirent. « Mon école, écrit-il l'année suivante, compte aujourd'hui 265 élèves; ce sont des Egyptiens pur sang très intelligents; nous les élevons dans les sentiments les plus patriotiques ; j'espère en faire de bons patriotes. »

En général Moustafa Kamel ne comprenait pas l'islam sans indépendance politique et sans progrès intellectuel. Dans un discours qu'il prononça à Alexandrie (1) en 1907, devant un auditoire de 6.000 personnes, il dit: « Le plus grand malheur réside dans l'emploi que les ignorants font de l'islam. Ils en font une arme pour tuer les innocents, musulmans ou non-musulmans, pour ruiner les pays et les hommes; ils commettent tous ces méfaits en disant: C'est l'œuvre de l'islam. Or l'islam est innocent de tous ces crimes ; il est l'ennemi acharné de toutes ces erreurs. L'islam et l'ignorance ne peuvent jamais s'accorder. Point d'islamisme s'il n'y a à côté de lui justice, science, civilisation, humanité... Il est du devoir de ceux qui guident les

(1) *Le Temps*, 3 novembre 1907.

Musulmans et qui les conseillent de s'attaquer aux causes de decadence et de faire la guerre aux ignorants. » Il exprime alors ce noble sentiment de confiance en sa nation; « Les Musulmans se tromperaient eux-memes et feraient a leur pays un grand mal s'ils croyaient qu'ils trouveront leur salut dans l'appui d'une puissance quelconque, s'ils s'endormaient du sommeil de la tranquillite en s'imaginant qu'ils sont a l'abri grace a l'amitie de cette puissance. »

Moustafa Kamel est avant tout une incarnation vivante du patriotisme. Les patriotes d'Egypte vinrent bien vite a lui. D6s 1897 il se vante d'avoir « un parti secret d'hommes, devoirs jusqu'au bout, prêts a se sacrifier pour la sainte Patrie (1). Avec cette ceuvre, ajoutait-il, avec cette chaleur de patriotisme que vous avez toujours vue en moi, avec cette abnegation qui est pour moi le premier des devoirs, je ne doute pas qu'un jour ne vienne ou mes appels seront entendus et mes aspirations realisees. — Je vis de la vie de mon pays, dit-il encore, c'est ma supreme recompense. — Quelles tristes idees me traversent la tete ! Combien de fois me suis-je dit a moi-meme: Qu'y a-t-il de bon a vivre esclave de la tyrannique Angleterre, et que faire pour sauver notre chere contree ? Oui,

(1) *Egyptian-french letters*, p. 38.

l'Angleterre finira; mais quand ? Pourrai-ge vivre seulement une minute apres la declaration d'indépendance de mon pays ? — Mon ame est nourrie de patriotisme; sans lui la vie ne vaudrait pas la peine d'être vecue, sans oet immense et puissant amour qui donne a Tame toute sa consolation et toute sa joie meme dans le malheur, que dis-je ? surtout dans le malheur! »

Il s'interesse aux patriotes de tous les pays: il s'emeut a la mort du grand podte italien Carducci. Il demande, a ses debuts, a sa protectrice francaise de Ini fournir des livres sur le patriotisme : « Je vous serais bien obligé, écrit-il, de m'indiquer les ceuvres concernant l'histoire patriotique et les anecdotes patriotiques de toutes les contrees; pour enseigner le patriotisme au peuple, de grands exemples me sont necessaires. » Il en demande aussi au Japon, alors vainqueur de la Russie, et se propose d'ecrire un livre en arabe sur le Japon, ses progres modernes, son patriotisme ; il veut proposer le Japon comme modele a son pays : « Je vous serais bien obligé de m'envoyer les titres de tous les livres qui peuvent m'être utiles, ainsi que les articles de journaux sur le patriotisme japonais. »

On a voulu douter de la sincerite d'un homme dont le style a de tels accents. On lui a fait un

crime en particulier d'avoir accepte du gouvernement turc le titre de Pacha; on s'est demande si, sous couleur de patriotisme, il ne servait pas au fond les ambitions generales de l'islam; on Pa cru plus panislamiste qu'egyptien, plus turcophile qu'anglophobe; on Pa accuse aussi de s'Stre tourne a certains moments vers l'Allemagne. Je doute que ces reproches soient bien fondes. Mustapha Kamel n'etait pas, ce me semble, une nature specialement religieuse; il n'a pas du sentir au meme degre que d'autres la beaute qu'il peut y avoir dans la conception d'une foi unique liant tous les hommes et englobant le monde ; il nes'est pas non plus personnellement interesse a la renovation de Pislam en tant que doctrine religieuse et sociale, a laquelle ont travaille certains docteurs. Pour lui, il etait, si je puis ainsi parler, un professionnel du nationalisme; mais cela ne Pobligeait pas a renier sa foi; et la sympathie qu'il a marquee pour ses coreligionnaires, turcs ou autres, ainsi que le respect qu'il avait garde pour la puissance khalifale, n'ont rien que de tres naturel.

Le marshal Mokhter Pacha (1), — qui a coopere avec Sir Drummond Wolff a la reorganisation de l'Egypte, et est venu au Caire en 1907 comme haut-commissaire ottoman pour

(1) *Le Petit Tempe*, 14 avril 1907,

représenter la protestation du khalifat contre l'occupation anglaise, — a beaucoup apprécié Mustafa Kamel: « Depuis 20 ans, dit-il, que je suis en Egypte, j'ai vu ce mouvement national dès son début; alors je n'y ai pas attaché grande importance. Maintenant je me rends compte des résultats obtenus par une persévérance enthousiaste. Cet homme est sincère, et, par sa sincérité, son action est devenue considérable; il n'y a chez lui nul fanatisme anti-européen, j'en suis certain. » — Le même maréchal a rapporté que Lord Palmerston dit un jour à Nubar Pacha: « N'ouvrez pas le canal (de Suez); car si vous l'ouvrez, l'Angleterre sera forcée de prendre l'Egypte. » — « Si les Anglais occupent l'Egypte, a ajouté Mokhtar Pacha, la faute en est au canal de Suez, aux Français et à la Turquie. »

Au cours d'une polémique qu'il eut avec le journal *Le Temps*, Mustafa Kamel écrivit (1):

Le Temps trouve qu'il vaut mieux (pour l'Egypte) subir le contrôle de l'Angleterre libérale que la suzeraineté de la Turquie despotique; mais qu'il me permette de lui répondre que la suzeraineté de la Turquie n'a jamais nui à notre développement ni à notre autonomie alors que le contrôle de l'Angleterre nuit énormément

(1) *Le Temps*, 13 janvier 1907.

au developpement moral die l'Egypte et anitihite son autonomie. » Mustafa Kamel a pu preferer Ia Turquie a PAngJeterre; il a mfeme pu imaginer une protection mihtaire de Ia Turquie sur l'Egypte, pour delivrer ceile-ci de Toccupation europeenne; ce ne sont la que des sentiments assez normaux pour un musulman, et qui n'impliquent point de fanatisme religieux.

Quant a Ia France, elle crut avoir beaucoup a reprocher au tribun egyptien. Il est certain qu'il se tourna contre elle et lui fut tres hostile, particulierement au moment de Taffaire du Maroc. La France, avec sa reputation d'id6alisme et de generosite, cause quelquefois des deceptions a ceux qui croient pouvoir compter sur elle ; ses sympathies excddent son pouvoir ; et son action diplomatique ou militaire reste en *deca* de l'eian de son cceur. Le nationalisme egyptien avait compte sur Ia France; Taccord survenu avec l'Angleterre au sujet de l'Egypte brisa les ailes a ce reve: « Monsieur Delcasse nous a fait un tort enorme par cet accord, ecrit notre journaliste. L'engagement pris par Ia France de ne jamais demander un terme a l'evacuation est un enterrement de Ia question egyptimne et une condamnation de notre contre par a votre. » Son desappointement est tres amer: « Je ne puis me consoler de ce fatal accord qui aura des consequences d'fasteuses

pour notre pauvre pays et notre malheureux Khedive... Toutes les ecoles du pays ne pourront plus servir a attacher TEgypte k Ia France ; mes compatriotes aujourd'hui detestent Ia France plus que l' Angleterre meme»; et encore, s'adressant a Mme Adam : « Si vous n'feties Franchise, j'aurais complement detachemon cœur de cette contree. »

Chaque fois qu'ensuite une difficulte survient a Ia France au Maroc, il ne cache pas sa joie. Le Maroc est a ses yeux une contree musulmane qu'il espere encore sauver, et le prix problematique paye par TAngleterre a Ia France pour son lache abandon de l'Egypte. En raison de ces attaques, son journal *le Lewd*, qui comptait des abonnes en Algerie et en Tunisie, dut etre interdit dans ces deux contrees.

On a dit que *le Lewd* avait des attaches allemandes (1); cela paratt contredit par un curieux article du premier numero de l'edition francaise *l'Etendard Egyptien* sur le pro jet de chemin de fer Berlin-Bagdad, oil sont denonces le travail incessant et les ambitions de l'Allemagne: « ... il faut admirer ce travail dans sa profondeur, dans son inlassable activite, dans Ia puissance de son action journalise et dans les resultats de cette action; mais il faut le redouter,

(i) *Le Temps*, 22 aout 1906.

car il prepare une Allemagne dont le reve est de dominer le monde... L'Islam en particulier aurait grand tort de negliger ces tendances, et je n'en veux pour preuve que cette brochure qui porte le titre significatif: «De Berlin a ((Bagdad ».

Moustafa Kamel mourut age seulement de 34 ans, fevrier 1908. Il avait produit en Egypte un effet enorme; les lettres de condoleances affluerent; la jeunesse des ecoles prit le deuil pendant 40 jours; plus de 100.000 personnel suivirent son cercueil. D'autres manifestations eurent lieu au service de quarantaine, et il y en eut aussi devant son fecole. Son parti fut dirige apres lui par Mohammed Farid Bey et par son frere Aly Kemal.

C'est somme toute une assez haute figure. Il n'est point tombe dans les exces et les violences auxquels les grandes passions politiques entrainent souvent les hommes; il a eu dans, toute sa carriere une purete et une dignite que ses disciples n'ont point toujours conservees apres lui.

II

SA'D ZAGHLOUL, **la plus grande personnalite representative du nationalisme egyptien (1),**

(i) On peut voir sur ces evenements l'excellent livre de R. Lambelin, *l'Egypte et l'Angleterre*, Paris, 1922.

appartint d'abord au parti « populaire » ; c'était un groupement qui comprenait les éléments modernes du parti nationaliste. Lord Cromer et Sir Eldon Gorst son successeur s'étaient efforcés de rallier ce parti gouvernemental. Sa'd Zaghloul avait été ministre des finances sous l'administration de Lord Cromer, et celui-ci, passant ses pouvoirs à son successeur, lui avait recommandé Zaghloul en disant : « Sa'd Zaghloul fournira, si je ne m'abuse, une belle carrière politique. Il possède toutes les qualités requises pour bien servir son pays. Il est honnête, il est instruit ; il a le courage de ses opinions ; il ira loin. »

Sir Eldon Gorst mourut au bout de peu de temps ; doux et conciliant, il s'était acquis beaucoup de sympathies en Egypte. Lord Kitchener, grand organisateur, mais d'un caractère plus dur, plus autoritaire, lui succéda. A ce moment le nationalisme faisait des progrès. Une loi organique fut promulguée le 1^{er} juillet 1913. D'après cette loi une assemblée législative fut élue et tint sa première session au Caire en 1914. Le président, nommé par le ministre, fut Mazloum Pacha ; mais le vice-président, qui devait être choisi par les membres, le fut à l'unanimité : ce fut Zaghloul. Zaghloul attaqua le Khédive 'Abbas ; il formula contre lui des imputations très graves, lui reprochant de trafiquer des décorations, d'avoir voulu vendre

a l'Allemagne, par l'intermediaire de la banque de Rome, le chemin de fer de Mariout, construit pour l'exploitation d'un de ses domaines particuliere, et de dilapider les fonds des waqfs. Sur ces entrefaites la guerre mondiale eclata.

Au moment de Tarmistice, le nationalisme se trouve surexcite, en Egypte comme dans tout l'Orient, par les declarations du President Wilson. Zaghoul suivit ce mouvement ascendant du nationalisme. Deux jours aprds Tarmistice, le 13 novembre 1918, il se rendit avec deux autres personnages a la Residence Britannique, et demanda au representant de l'Angleterre l'abolition du Protectorat et l'Independance de l'Egypte. Il fut recu courtoisement; mais ayant ensuite exprime le desir d'aller a Londres pour exposer au peuple anglais les revendications de la nation egyptienne, la permission lui en fut refusee.

Zaghoul froisse se lanca dans une opposition plus apre et plus violente. Grand orateur en langue arabe, il avait beaucoup d'action sur le peuple; il attirait a lui les masses et echauffait la passion nationale. A ce moment un groupe de patriotes dirigeants, dit Wafd, fut constitue sous sa presidence. Notification en fut donnee aux ministres etrangers, avec l'annonce d'un memoire oil devaient etre exposes les legitimes revendications de l'Egypte. Une campagne de

reinions et de discours fut entreprise **pour** attirer des adhesions au *Wafd*.

Le gouvernement anglais, inquiet, decida d'entraver le mouvement. Le 6 mars Zaghoul et les principaux de ses amis furent convoqués chez le general Watson, commandant des forces britanniques en Egypte. Le general les admonesta severement, et menaca de se servir contre eux de la loi martiale, toujours en vigueur, comme perturbateurs de l'ordre public. Le *Wafd* publia le lendemain le recit de cette scene avec une energique protestation. La Residence repondit en exilant Zaghoul. Avec quatre pachas de ses amis, il fut arrete, embarque sur un navire de guerre, et deporté a Malte.

Cette arrestation provoqua des manifestations et des troubles graves. Madame Zaghoul, femme intelligente et energique, Alle de Tanden president du Conseil Mustafa Fehmi Pacha, recut des delegations venues de toutes parts « Vous avez exile Sa'd, s'ecria-t-elle; mais il y a Tame de Sa'd en sa femme. Soyez persuades, messieurs les Anglais, que je jetterai sa pensee dans le cœur des Egyptiennes, et que je suis prfite a verser mon sang, tout mon sang, pour la cause de Sa'd »; et elle declara que sa maison serait desormais « la Maison du peuple ».

L'Angleterre envoya une mission dirigeé **par** Lord Milner pour enqueter sur les **disordres**.

Zaghloul fut autorise a se rendre en Europe. Aprte diverses conversations a Londres et a Paris, auxquelles prit part 'Adli Pacha, patriote ardent et esprit modere, un arrangement fut conclu sous le nom de *Milner-Zaghloul agreement*. L'Angleterre promettait a l'Egypte son independance et une monarchie constitutionnelle. Les Egyptiens de leur c6t6 reconnaissaient a la Grande-Bretagne des droits speciaux pour la sauvegarde de ses interets, et en particulier celui d'entretenir chez eux une force militaire. On prevoyait en outre Tabandon des Capitulations, un traite d'alliance entre l'Egypte et la Grande-Bretagne et le droit pour l'Egypte d'avoir des representants a stranger. L'assemblee legislative approuva cet accord. Zaghloul eut la permission de revenir en Egypte, et fit une rentree triomphale au Caire.

Cependant la satisfaction n'etait pas complete ; de nouvelles negociations, assez penibles, eurent lieu, et Lord Curzon presenta un projet qui parut en retraite sur l'accord Milner-Zaghloul. L'agitation recommencant, Zaghloul recut l'ordre de quitter le Caire et de ne plus se m&er de politique. Il s'y refusa. Il fut alors arrete avec trois de ses amis et conduit a Suez a destination d'Aden, fin 1920. De la il fut transfere aux Seychelles, puis a Gibraltar; finalement,

sa santé déclinant, on l'autorisa à venir en France pour se faire soigner à Lyon.

Zaghloul, à la date de son second exil, est un vieillard encore droit, à l'aspect noble et doux, d'apparence un peu austère. Il est entouré d'amitiés loyales et de l'affection de tout un peuple. Les femmes égyptiennes aussi, tant chrétiennes que musulmanes, sont très ardentes nationalistes, et elles ont pris une part active aux manifestations.

Nous extrayons d'une épître d'un des amis de Zaghloul (1) le récit suivant relatif aux émeutes qui précéderent sa seconde arrestation. Le morceau est littérairement un peu naïf quoiqu'assez beau ; mais il est très exact, et il constitue un document vécu d'histoire arabe contemporaine.

« La ville en colère. — Je ne retournai à la Maison du peuple qu'à 4 heures et demie. Tandis que je traversais la ville, je la vis toute trouble comme si toute chose y était changée. Les rues étaient pleines de groupes qui écoutaient avec une douloureuse attention des gens lisant le journal. Les passants m'évitèrent le pas, comme s'ils cherchaient la piste d'un objet perdu. Les porteurs de journaux couraient à droite et à

(1) Épître (*risdleh*) d'Abd-el-Kadir Hamzah, intitulé *odzkorou Sa'd wa sohabaho el-mo'taqilin*, souvenez-vous de Sa'd et de ses compagnons d'exil, avec portraits, p. 11.

gauche, criant a pleine voix et jetant leurs feuilles avidement enlevees par la foule. Les pistons, les voitures, les tramways meme semblaient saisis d'une hate febrile; tout cela parce que le journal *el-Afkar*, paru depuis une heure, avait repandu la nouvelle que Zaghoul etait deporté. »

Le narrateur passe place de *Y'Atabat el-Khadra*; il voit des troupes qui bcartent les gens avec le baton; ceux-ci ripostent a coups de pierres. Quelqu'un dit que les soldats ont fait feu. Le tramway oil il se trouvait passe dans la rue 'Abd ul-Aziz. Il voit une manifestation conduite par un jeune homme qui elevait en l'air son *tarbouch* a la facon d'un drapeau; ce jeune homme criait avec une voix ou percjait la sincerite de la douleur; les manifestants derriere lui repondaient : « Vive Sa'd Pacha I » Les jeunes gens commençant a jeter des projectiles contre le tramway, il continua son chemin en voiture. Arrive pres de la Maison du peuple, il est arrfite par d'autres jeunes gens qui avaient commence a elever une barricade. Reconnu, on le laisse passer. Toutes les rues donnant acces a la maison avaient de meme ete barrees.

Il entre dans la Maison du peuple et parvient dans le petit salon. Il y trouve Fath Allah Pacha et 'Alif Bey qui lui demandent comment est la ville. Je Tai vue irritee, repond-il, et j'ai en-

tendu que Ton tirait. « J'appris alors d'eux que Sa'd Pacha avait envoye sa reponse au ministere de l'interieur (1). Ceux qui etaient *Ia* se mirent a raconter chacun ce qu'il avait vu sur le chemin. Pendant ce temps des voix s'elevaient dans les rues avoisinant *Ia* maison et criaient: « Vive l'Egypte, vive Sa'd Pacha ; a bas Toppression et le projet de Curzon ! » Tandis que nous etions en cet etat, un bruit de detonation parvint a nos oreilles, venant de loin ; et quelqu'un dit: « Avez-vous entendu ? » Fath Allah repondit, les yeux etincelants: « Oui, on tire sur nos fibres ! »

« Les decharges se succederent et les sifflements du plomb se rapprocherent peu a peu. Nous fimes saisis de l'electricite de *Ia* colore. Hanafi Nadji Bey dit: « Peut-etre ils tirent en l'air »; mais a peine avait-il prononce ces mots que tous lui repondirent: « Non, non, ils tirent sur les hommes, et les *voilk* devant *Ia*

(1) Le Pacha avait repondu : « J'ai ete charge par *Ia* nation de travailler a son independance ; personne d'autre qu'elle n'a le pouvoir de me relever de ce devoir sacre. C'est pourquoi je reste a ma place, fidele a mon devoir. Vous avez le pouvoir de faire de nous ce qu'il vous plaira, individus ou societes. Nous sommes tout prêts a recevoir ce qui viendra de vous avec un coeur ferme et un esprit droit, sachant que toute durete que vous eraploieriez pour contrarier nos legitimes efforts ne peut qu'augmenter dans le pays *Ia* foi en sa liberation complete. » Meme *risaleh*, p. 9.

maison! » Vite nous sortimes sur le promenoir eleve dans le jardin, comme pour nous exposer aux balles et partager le sort de ceux qui tombaient. Nous nous tinmes dans cette galerie et nous vimes des soldats, egyptiens par malheur, qui chassaient devant eux a coup de feu une foule d'hommes. Ils tirerent non une fois ou deux, mais une quantite de fois, comme s'ils avaient ete l'armee d'Ibrihim Pacha a la bataille d'el-Mourah ou a celle de Nezib.

« Tout d'un coup quelqu'un dit: « Voici une victime. » La porte s'ouvrit et deux hommes parurent, portant un blesse qu'ils jeterent sur le sol du jardin. Un autre fut amene peu apres. Les larmes jaillissaient de tous les yeux, et j'entendis les victimes gemir et pousser des soupirs pareils a des jets de feu. Nous pleurions, non par crainte, mais sur nos freres qui etaient tombés et plus encore sur ceux qui nous avaient frappés; ils nous frappaient, et malgre cela, nous les regardions encore comme des freres.

Dans le jardin il se fit un tumulte ; des hommes faisaient faire place, en se dirigeant vers la porte du harem, et en un clin d'oeil ils se rangerent formant la haie. Un domestique parut en bas de Tescalier, et ouvrit la porte ; et bientot nous vimes sortir un ange de misericorde envoys par la Providence pour porter secours aux blesses. Cet ange n'etait autre que l'epouse de Sa'd Pacha,

qui, sans crainte du bruit des balles, venait leur donner les premiers soins, en attendant les hommes de Tart.

Après l' avoir admirée quelque temps, je montai près du Maître. Je le trouvai dans le grand salon, assis, les yeux pleins de flamme, mais avec une profonde tristesse peinte sur son visage : « Voyez, nous dit-il, oil a conduit la politique qu'a suivie le ministere ces mois derniers. Nous étions jusqu'aujourd'hui face a face avec nos ennemis les Anglais; ils nous frappaient; nous leur rendions les coups. Mais aujourd'hui des troupes égyptiennes sont celles qui versent le sang des Egyptiens ! C'est un triomphe pour le gouvernement anglais, dont il ne faut demander compte qu'a ceux qui lui ont préparé le chemin. »

Puis il s'informa du nombre des blessés. Je lui dis qu'il y en avait deux; quelqu'un dit: quatre ou davantage. Il pria qu'on ne lui cachât rien. Deux médecins arrivèrent. L'un dit qu'il avait examiné les blessés dans le jardin ; il y en avait un atteint au front, un autre à la cuisse. Le second médecin dit avoir vu près de la maison six autres blessés, dont deux dans un état désespéré. A ces mots nos discours s'arrêtaient comme la flèche qui a atteint son but. Nous restâmes assis, plongés dans la tristesse, comme le peuple de la mort, et sur nos cœurs pesaient

des montagnes. Nous attendimes ainsi environ une heure, pendant laquelle de nouveaux arrives nous apporterent des nouvelles de l'emeute; enfin nous apprtmes que la tempete passait et que la colere etait prete a se dissiper. »

En mars 1922,une satisfaction au moins honorifique fut accordee au nationalisme egyptien: le protectorat fut aboli, Tindependance proclam6e par la voix de Lord Allenby. L'Egypte envoya ses representants a l'etranger, et le Khedive prit le titre de Roi.

CHAPITRE VII

ARABIE ET AFRIQUE

LES WAHABIS ANCIENS ET MODERNES.

LE SOUDAN ; ANCIENNE CULTURE INTELLECTUELLE DE TOMBOUCTOU ; ANCIENNES VOIES COMMERCIALES — LES UNIVERSITÉS DE TUNIS ET DE FEZ.

I

Longtemps on se representa le centre de l'Arabie comme un plateau rocheux et desertique. C'était la une erreur; elle fut corrigée dans le dernier quart du xviii^e Steele. La plus grande partie de l'Arabie centrale, écrit un géographe de cette époque (1), est habitée par

(1) Niebuhr dans *Choix de Lectures géographiques* par M. Mentelle, Paris, t. I, 1783, p. 127. — J.-L. Burckardt, *Notes on the Bedouins and Wahabys collected during his Travels in the East*, 2 vol. 1831. — Lady Anne Blunt, *a Pilgrimage to Nedjd, the Cradle of the Arab race*, 2 vol. 1881. — Ad. d'Avril, *l'Arable Contem-*

des Bedouins, des nomades; mais la portion montagneuse, qu'on appelle plus particulièrement le Nedjd, est remplie de villes et de villages, et de petites seigneuries, qui forment des États presque indépendants. Les lieux montagneux sont très fertiles; leurs vallées abondent en toute sorte de fleurs et de fruits, surtout en dattes. Il s'y trouve peu de rivières; les cultures sont irriguées au moyen de puits très profonds. Les Arabes du Nedjd ne sont pas inhospitaliers; mais leurs tribus sont souvent en guerre les unes avec les autres. Comme d'ailleurs ces tribus se trouvent sur la route des caravanes de Bagdad et de Perse se rendant à La Mecque, elles imposent aux pèlerins des droits de péage ou les dépouillent.

Dans cette région parut, un peu avant l'époque que nous venons d'indiquer, une secte assez intéressante et qui causa pas mal d'embarras à l'islam, celle des WAHABITES. 'Abd ul-Wahab, son fondateur, était né à Horeimelah, dans le Nedjd, en 1691. Après avoir visité une partie de la Turquie, il retourna dans son pays avec l'intention de réformer l'islam et de le ramener à sa pureté primitive. Il ne voulait

poraine, Paris, 1868. — Amir ul-Mulk, *an Interpreter of Wahabism*, trad. de Turdou, Calcutta, 1884. — de Corancez, *Histoire des Wahabis depuis leur origines jusqu'à la fin de 1809*, 1810.

pas fonder une doctrine nouvelle, mais rétablir dans son intégrité la doctrine coranique. Il avait un profond respect pour le Goran, qu'il regardait presque à l'égal d'une divinité; mais il s'élevait contre le culte des Saints, qui en effet était devenu de plus en plus populaire, malgré la loi mahometane, et il trouvait exagérés les honneurs rendus à Mahomet lui-même. Sous le rapport des mœurs, il condamnait le luxe et la licence, proscrivait notamment l'usage de la soie et du tabac. Il maintenait et encourageait la guerre sainte.

La plupart des auteurs ont jugé favorablement les intentions du Wahabisme; ils ont appelé ces sectaires les puritains de l'Islam, dont leur fondateur aurait été le Calvin. Toutefois, ils leur ont reproché leur propension au crime et leur fanatisme. « Maudits soient ceux, disait le réformateur, qui donnent au Créateur un égal; que le sabre les extermine! »

'Abd ul-Wahab rencontra un soutien en la personne d'un prince local, Mohammed, Als de Sa'oud, qui était le chef héréditaire de l'une des tribus du Nedjd dans la ville de Derryeh. Ce personnage lui apporta un pouvoir civil et des troupes. Ils se partagèrent l'autorité. 'Abd ul-Wahab resta le pontife; Ibn Sa'oud fut le prince. En outre, ils convinrent que ce partage serait continué entre leurs descendants respectifs.

Ibn Sa'oud etant mort en 1765, apres avoir soumis presque tout le Nedjd, 'Abd ul-'Aziz, son fils, lui succeda comme chef temporel. 'Abd ul-Wahab mourut a son tour en 1787, et eut pour successeur, comme chef spirituel, son propre fils Hosein.

Pendant le regne d'Abd ul-'Aziz, les Wahabites, qui disposaient d'une centaine de mille hommes, se repandirent en dehors du Nedjd, pillerent Kerbelah et prirent La Mecque. Le pacha turc de Bagdad, qui se porta a leur rencontre du cote d'el-Ahsa, ne put les arrfiter. •Abd ul-'Aziz fut assassine par un chiite; Sa'oud son fils lui succeda. Sous ce prince, la puissance de la secte atteignit son apogee. Tres menacant au dehors, il sut faire regner chez lui la securite et protegea le commerce. Il prit Medine, pilla le tombeau du Prophete; ainsi faisaient les Wahabis toutes les fois qu'une tombe sainte leur venait entre les mains. « Le Hedjaz fut conquis, le Yemen entame, et l'Oman pendant quelque temps soumis a un tribut. Les excursions de Sa'oud firent trembler Bagdad, meme Alep. » Enfin, il arrfita le pelerinage, et le nom du Sultan cessa d'etre prononce dans les chaires de La Mecque. Sa'oud, etant devenu vieux, fit reconnaitre pour emir son fils 'Abd Allah.

C'est alors qu'intervient Mehemet Ali. Voyant

que la Porte se décidait à préparer une expédition contre la secte, l'ambitieux pacha d'Égypte crut trouver la une occasion de s'implanter en Arabie et demanda à s'en charger ; cette guerre fut longue et difficile, d'ailleurs chevaleresque. Les deux Als de Mehemet Ali, Tossoun et Ibrahim, et le pacha, de sa personne, y prirent part. Le chef Wahabi, 'Abd Allah, déploya beaucoup de courage ; à la fin, pressé par Ibrahim dans sa capitale Derryeh, il dut capituler. On l'emmena à Constantinople où le Sultan l'accabla d'injures ; il fut chargé de chaînes, traîné 3 jours dans les rues, offert aux insultes de la populace ; puis on lui trancha la tête, ainsi qu'à deux de ses compagnons, sur la place de Ste-Sophie.

À l'occasion de ces troubles, les Anglais firent la police du cdte du Golfe Persique ; en 1819, ils débarquèrent 3.000 hommes à el-Katif. Le Capitaine Sadlier traversa alors l'Arabie dans toute sa largeur, depuis le Golfe Persique jusqu'à Yambo sur la Mer Rouge (1).

Dans ce cœur de la péninsule Arabique, le

(1) Les Wahabis essaimèrent dans l'Inde et, après la révolte des Cipayes, ils formèrent un nid de fanatiques dangereux sur les hauteurs de Mahaban au Nord de Pechaver ; les Anglais eurent beaucoup de peine à les détruire (expédition de 1858).

Nedjd, vivent aujourd'hui de « jeunes Arabes » qui ont des gofts modernes, progressistes, et s'interessent a la pensee europeenne. L'un d'eux, directeur du journal de Riyad, a ecrit il y a quelques annees dans une revue arabe de Mosoul (1) un joli article oil il parle avec agrement, et non sans emettre certains desiderata, de la situation intellectuelle de son pays; j'en resumerai quelques passages :

Le Nedjd est divise en 3 *imdreh*s (region gouvernee par un emir), ayant chacun sa capitale propre. Le premier *imareh*, situe au Sud, a pour capitale er-Riyad; c'est celui de l'emir Ibn Sa'oud, « qui se leva pour renouveler la purete de Tancienne foi », le fondateur du Wahabisme. On applique generalement le nom de Wahabis a tous les habitants du Nedjd. Le second *imdrch* est celui de l'emir er-Rechid ; sa capitale est Hail dans le Nord du Nedjd. Le 3^e est celui d'el-Kasim qui se divise en 2 circonscriptions ayant pour chefs-lieux 'Anizah et Beridah ; ces deux villes sont distantes de 6 heures de cheval; elles ont ete conquises par l'emir Ibn es-Sa'oud actuellement vivant (en 1911).

Le redacteur donne alors des details sur chacun de ces departements :

(1) *Loghat el'Arab*, numero de juillet 1911.

Les campements du pays de Riyad virent briller la lumère de la science au temps de la famille de Sa'doun. Leur science était celle de la croyance unitaire et du *Kalam* (théologie rationnelle), des principes, du commentaire, du droit, de la philologie avec un peu de grammaire. Lorsque cette dynastie commença à décliner, les sciences s'obscurcirent peu à peu, et les savants moururent ou se dispersèrent; auparavant, ils vivaient des subventions que leur accordait Temir Ibn es-Sa'oud sur le trésor. La plupart des docteurs se transporterent dans les deux départements voisins; il ne resta plus dans le premier que peu de savants, et encore dit-on qu'ils firent devier la science et errèrent avec un aveuglement opiniâtre, en y introduisant des choses qui ne sont pas conformes à l'ancienne doctrine. Puis, la situation continuant à dégénérer, ils furent contraints de quitter tout à fait le pays; la plupart se fixèrent dans le Bahrain et l'Oman ou les contrées adjacentes, et ne sortirent pas du pays des Arabes. Quelques étudiants isolés gagnèrent l'Inde et allèrent habiter Luknow, Hayderabad, Amritsar et d'autres villes; ils y étudièrent les sciences religieuses, ainsi qu'un peu de philosophie et de science sociale; mais ils eurent peu d'influence sur **leurs compatriotes lorsqu'ils revinrent dans leur pays**, et

ne furent meme pas comptes parmi les notables.

Quand fut proclamee la Constitution turque, un grand reveil s'est produit dans ce pays, et les habitants demanderent a avoir des deputes a la Chambre ottomane, mais ne Tobtinrent pas. — Les habitants de ce departement lisent avec passion les journaux et les revues qui leur viennent de tous cotes ; ils recherchent les livres, surtout les nouveaux, et les lisent avec avidite. Les querelles entre tribus qui se produisent chez les Arabes de temps immemorial genent bien parfois leurs etudes; malgre cela on peut prfevoir qu'il ne se passera pas de longues annees avant qu'ils n'atteignent a un haut degre de culture, avec la grace de Dieu.

Dans le Hail, qu'on appelle aussi la montagne de Chomar, les conditions intellectuelles sont meilleures que dans le premier emirat; deja anciennement dans ce district les sciences ont ete tres cultivees. La famille de Sa'oud s'en empara au temps de sa puissance; mais des que son astre commença a decliner, le pays revint a ses anciens maitres ; ce fut alors l'emirat de Mohammed er-Rechid, et beaucoup de livres furent apportees a Hail. Quoique ces populations soient surtout occupies de querelles et de razzias, elles en ont precede beaucoup d'autres dans l'etude des sciences modernes. Leurs notables se sont rendus a Constantinople, au Caire et

dans le Hedjaz sous le regne d'Abd ul-Hamid, et plusieurs d'entre eux ont appris le turc et le persan.

On trouve aujourd'hui dans cette region des livres arabes anciens, rares et precieux, que Ton ne voit dans aucun autre pays arabe, pour la plupart inedits. Les habitants lisent les journaux et periodiques, s'interessent aux sciences modernes et a la politique.

Dans le district d'el-Kasim, la population est surtout commergante. Elle penetre par le negoce dans les pays les plus civilises, comme l'Inde, le Caire, la Syrie, Londres et l'Amerique, et plusieurs y resident, ainsi qu'en Irak. Aussi, si vous visitez leur pays, vous y rencontrerez des gens qui vous parleront turc, d'autres persan, indien, italien, et vous trouverez des amis parlant francais ou anglais, voire ordou ou tamoul. Ils aiment l'histoire et ont un grand gout pour les sciences politiques.

Dans toutes ces contrées, il n'existe pas d'écoles organisées comme dans les pays civilisés, mais des écoles où les élèves étudient un peu ce qu'ils veulent. Souvent d'ailleurs, ils se réunissent entre amis à 2 ou 3 ou davantage, tantôt chez Tun, tantôt chez Tautre, pour lire et étudier dans les livres qui leur tombent sous la main; c'est là une coutume fort ancienne.

— La famille d'Ibn Sa'oud resta puis-

sante dans le Nedjd. On annonçait en mai 1923 que le Sultan Ibn Sa'oud, a qui l'Angleterre faisait une pension annuelle de 60.000 livres sterling pour qu'il se tienne en paix, venait d'octroyer de riches concessions petrolifères à une Compagnie anglo-saxonne. Cela ne l'empêcha pas, Tan dernier, de sortir de sa retraite pour renouveler les exploits des Karmathes et de ses propres ancêtres. Le Sultan du Nedjd attaqua le roi du Hedjaz Hosein, emir de La Mecque, autre protégé des Anglais, au moment où celui-ci s'appretait à ramasser l'anneau du Khalifat tombé des mains des Osmanlis. Hosein battu s'enfuit, laissant à La Mecque son fils Ali qui n'y put tenir ; les Wahabites devinrent maîtres de la ville sainte, pillèrent le palais royal et y nommèrent un emir (octobre 1924).

II

TOMBOUCTOU, autrefois mystérieuse, est devenue populaire à la suite d'un raid fameux, et, grâce au cinéma, l'on peut dire que beaucoup de Français la connaissent (1). Plus loin que

(1) G. M. Haardt et L. Audouin-Dubreuil, *le Raid Citroën*, Paris, 1923. — Felix Dubois, *Tombouctou la mystérieuse*, Paris, 1897. — J. Coulbault, *Tombouctou à travers les âges*, un article de *la Nouvelle Revue Européenne*, Paris, 1895.

les oasis commercantes aux maisons blanches, aux places a arcades, oil, autour des sources artesiennes, les palmiers elevent sur leurs troncs ecailleux le bouquet ombreux des palmes et les regimes nourrissants des dattes; par deli l'etendue immense des sables fins qui s'amassent en vagues comme la mer ou dont la surface ondule comme l'eau des fleuves; derriere le massif rocheux du Hoggar, aux couches puis-santes, couples de vallees arides oh errent les Touareg voiles; par deli d'autres espaces encore, — la ville etend ses maisons basses de forme prismatique pres de la nappe lumineuse du Niger. Le public sait vaguement qu'elle a ete florissante autrefois, qu'elle a ete un entre-p6t commercial important, ainsi qu'un centre intellectuel. Aujourd'hui, elle est encore bien dechue. Malgre le Palais de la Region, a un etage, decore d'epaisses balustrades, malgre l'eglise de la Mission, bizarre petite forteresse en terre d'un style barbare, et la presence d'officiers frangais, elle a l'aspect assez miserable. Son commerce a decru et les docteurs se sont tus. Avant qu'elle n'ait ete explore par Cailte (1828) et par Barth (1853), Tombouctou etait entouree d'une sorte d'aureole legendaire ; on a maintenant sur son histoire beaucoup de precisions, des manuscrits nombreux ayant ete rapportes du Soudan par nos explorateurs,

en particulier par MM. Felix Dubois et le Colonel Archinard.

M. O. Houdas a, dans la collection de l'Ecole des Langues Orientales, publie et traduit plusieurs de ces documents. Il en résulte que l'époque de la prospérité de Tombouctou va du xiv^e au $xviii^e$ siècle. Elle avait alors une université et beaucoup de docteurs. Le plus connu est Ahmed Baba, auteur d'un dictionnaire biographique. Lors de la prise de la ville par le général du Sultan du Maroc Ahmed en 1002 (1593), il fut emmené captif au Maroc avec une partie de sa famille, et y resta jusqu'en 1006. Il est mort à Tombouctou Tan 1036 (1626).

Les historiens qu'a traduits M. Houdas (1) ne sont pas sans mérite; ils donnent beaucoup de détails, ont du mouvement, et marquent d'une touche assez vive les époques et les caractères. Voici comment l'auteur de « l'Histoire du Soudan », *ta' rikh es-Soudan*, raconte les origines de Tombouctou :

« Cette ville fut fondée par les Touareg Maghcharen à la fin du v^e siècle de l'hégire. Ils venaient dans ces contrées pour faire paître leurs troupeaux : durant la saison d'été, ils campaient sur les bords du Niger dans le village d'Ama-dagha. À l'automne, ils se mettaient en route

(1) *Publications de l'Ecole des Langues orientales vivants*, 4^e série, t. XII, XIII, XIX et XX.

et gagnaient Araouan *oil* ils demeuraient. C'était leurs limites extrêmes dans la région des hautes terres. Enfin ils choisirent l'emplacement qu'occupe actuellement cette ville pure, délicieuse, illustre, cité bénie, plantureuse et animée qui est ma patrie et ce que j'ai de plus cher au monde.

« Jamais Tombouctou ne fut souillée par le culte des idoles... Au début, c'est ce que se rencontraient les voyageurs venus par terre et par eau. Ils en avaient fait un entrepôt pour leurs ustensiles et leurs grains... ils confiaient la garde de leurs objets à une esclave appelée Tombouctou, mot qui, dans la langue du pays, signifie « la vieille »; et c'est d'elle que ce lieu béni a pris son nom. »

La population s'accrut. On venait à cette ville de toutes parts, et elle devint bientôt une importante place de commerce. Tout d'abord c'était les gens du Ouaghdou qui s'y rendaient en plus grand nombre; puis il vint des négociants des régions voisines. Auparavant, le centre commercial était à Biro (nom songhai de Oualata); à cette ville affluaient les caravanes et de grands savants, de pieux personnages, des gens riches de toute race et de tout pays s'y fixaient. Il en venait de l'Égypte, de Adjela, du Fezzan, de Ghadamds, du Touat, du Dra du Tafilalet, de Fez, du Sous, de Bitou, etc.

Tout cela se transporta a Tombouctou et finit par s'y concentrer enticement.

Alors les demeures qui anterieurement consistaient en enclos d'epines et en paillottes se transformerent en huttes d'argile; Ia ville fut entouree de murs bas. On construisit une grande mosque a Tombouctou, puis Ia mosquee de Sankore. A Ia fin du ix^e Siecle H., Ia prosperity de Ia ville avait pris definitivement son essor.

Une premiere dynastie y regna, de 1336 a 1433 Ch., soit pres d'un siecle, Ia dynastie de Melte; une seconde, celle des Touareg Maghcharen, detint le pouvoir 40 ans. Puis vint Sonni-Ali, dont le regne dura 24 ans (1468-1492). Celui-ci etait un conquerant. Il commen\$a k regner en 869, entra a Tombouctou en vainqueur en 873 (1468); « il exerca dans cette ville de grands, d'immenses et terribles ravages; il l'incendia, Ia ruina, et fit perir un grand nombre de personnes... C'etait un homme doue d'une grande force et d'une puissante energie. Mechant, libertin, injuste, oppresseur, sanguinaire, il fit perir une telle quantity d'hommes que Dieu seul en sait le nombre. » Il persecuta les savants et les pieux personnages. Il se moquait de Ia religion et faisait Ia prtere assis.

Tombouctou passa ensuite sous Ia domination marocaine. Le mouvement litteraire qui s'y etait developpe auparavant continua a cette

époque. Le gouvernement marocain administrait cette région un peu à la manière d'un protectorat. Il y envoyait un pacha faisant office de résident. Ce pacha avait près de lui un conseiller chargé des affaires financières. En dehors de là, la population indigène conservait ses lois, ses coutumes et ses fonctionnaires.

Un autre ouvrage traduit par Houdas est un dictionnaire biographique de ces pachas. Il se rapporte à la période de 1590 à 1750, qui est celle de la domination marocaine. L'auteur ne se nomme point; il a parfois assez de verve, comme en témoignent les lignes qui suivent. Il s'agit ici d'un pacha nommé à Tombouctou en 1128 (1716) : « Il fut élu, dit le biographe, à la suite de graves désordres, et il n'arriva au pouvoir qu'après avoir usé de ruses, de promesses, d'argent, de serments et de perfidie envers bon nombre de gens. Une fois en possession de l'autorité, il ne se trouva plus personne pour la lui contester. Il en usa durement envers ses subordonnés, et ceux-ci se trouverent désormais dans une situation misérable, abjecte et avilie. » Ils ne purent plus se procurer les sommes qu'ils percevaient sur la terre ou sur le fleuve, d'après un droit de coutume.

à Cette époque ne fut pas très prospère; il n'y eut ni récoltes plantureuses, ni abondance de vivres. La seule chose qui fut très florissante,

ce furent les abus de pouvoir. » Ceux-ci étaient dus surtout aux esclaves noirs du Pacha. Ils harcelaient la population de leurs pillages, de leurs déprédations, de leur tyrannie, et cela nuit et jour. On n'avait nommé personne aux fonctions de *hakem* (juge), ni à celles de sultan de Kabara ; ce fut un esclave noir qui gouverna Kabara. Cette anarchie s'étendit de tous côtés, au nord comme au sud, sur terre et sur le fleuve, ainsi que dans les villes, villages et îles de toute la région du Tekrour, qui étaient au pouvoir des Marocains, des frontières du pays de Kikoi à celles du territoire de Diène.

Au point de vue commercial, le désert n'a jamais été, comme on pourrait être tenté de le croire, une séparation entre les peuples, une sorte d'abîme infranchissable ; il a agi plutôt à la façon des mers, comme un lien social, comme un milieu conducteur. On a souvent dit que nulle part les nouvelles ne se transmettent plus vite que dans le désert ; c'est à ce point qu'aujourd'hui, en ce qui concerne les règlements de chasse, quelqu'un qui, dans un coin reculé du désert, tuerait une grosse pièce de gibier excédant le nombre auquel il a droit, se verrait immédiatement dénoncé. Dès l'âge primitif, dès les temps préhistoriques, l'homme a traversé les déserts comme il a sillonné les mers. Ce qu'a

ete le bateau pour les unes, la caravane de chameaux Ta ete pour les autres, et peut-etre le train d'auto-chenilles le sera demain. Des routes fixes se sont etablies sur ces immenses espaces; elles ont ete tracees sans signe apparent, malgre la fluidity des vagues et des sables, et en depit du vent qui efface tout vestige. Les bourgs et les oasis situes sur les limites du desert, aux confins des terres cultivables, se sont trouves relies entre eux par des services reguliers. Les Bedouins ont porte les marchandises sur tout le pourtour du desert de Syrie ou du Sahara d'Afrique, comme les Hellenes d'autrefois, les Pheniciens et les Pelasges ont etabli leurs comptoirs tout autour de la Mer Egee et de la Mediterranee. Tombouctou etait reliee a Fez, comme a Tunis et a Tripoli, et elle eut meme, aux xv^e et xvi^e siecles, comme l'a montre M. de La Ronciere (1), des relations assez suivies avec l' Europe.

Un planisphere de l'annee 1493, du a Mecia de Viladestes, juif converti de Majorque, nous montre que de Tombouctou partaient alors quatre grandes routes. Ces routes allaient: en Egypte, par le Kanem et Gao, a Tunis par le Hoggar,

(1) Ch. de La Ronciere, *La Decouverte de l'Afrique au moyen-ge, cartographes et explorateurs*, tres bel ouvrage publie sous les auspices de S. M. Fouad I^{er}, Roi d'Egypte. 2 vol., le Caire, 1925.

au Maroc par Sidjilmasa, le Tafilelt et le Touat, au Soudan par la capitale des Malinke (M61i). Le Florentin Benedetto Dei alla à Tombouctou en 1470, et dit seulement en quelques mots, comme s'il parlait d'une chose suffisamment connue: « J'ai été à Tombouctou, ville située au-dessous du royaume de Barbarie, entre les terres et les déserts; on y vend des draps grossiers, des serges et de ces étoffes à ces qui se fabriquent en Lombardie. » Quelques années plus tard, Tombouctou reçut la visite de Léon l'Africain, qui nous continue que « les marchands de Barbarie transportaient en ce pays plusieurs draps d'Europe. La cité, explique ce voyageur (1), est bien garnie de boutiques; les maisons sont de tortis plâtres et couvertes de paille. Il y a bien un temple de pierre et chaux, bâti par un excellent maître de Grenade, et semblablement un somptueux palais, auquel loge le Roy, dont la structure rivalise avec l'industrielle architecture du temple. Le roi est fort opulent en platines et verges d'or, dont quelques-unes sont du poids de 1300 livres ». Les commerces de Fer et du sel sont à cette époque particulièrement signalés. — Après cette période de relations commerciales et artistiques, le centre africain s'obscurcit aux yeux de l'Europe.

(1) Jean-Léon Africain, *Description de l'Afrique*, éd. Ch. Schefer, III, 292.

M. L. Pervinquerre a étudié avec beaucoup de talent une oasis de la Tripolitaine située non loin de notre frontière tunisienne, Ghadames (1). C'est une ville dont la fondation remonte à l'antiquité. Elle était alors une ville commerçante; elle l'est encore aujourd'hui. Le Ghadamésien trafiquait à travers le Sahara, et il conduisait les marchandises du Soudan à la mer, à Tunis ou à Tripoli. Il a des associés, et souvent des parents, dans toutes les places où il fait le négoce : dans les ports que nous venons de citer, et aux alentours du désert, à Tombouctou, au Touat, à Ghat et ailleurs. L'ancienne route du Soudan à la Méditerranée passait par Ghadames; réciproquement Ghadames recevait des produits de Tunis et de Tripoli, et les distribuait dans le Soudan. Les conditions de la navigation actuelle tendent à détourner le commerce du Soudan par une autre voie.

Les marchandises amenées du Soudan étaient : le *filali*, peaux brutes ou mégissées, teintées ordinairement en rouge, quelquefois en jaune; il en vient de Zinder, de Kano et du Touat; — les plumes d'autruche, les dents d'éléphants, Tor de Tombouctou; — les cotonnades bleues chargées d'indigo, aimées des Touaregs; de nos jours ces cotonnades sont quelquefois anglaises,

(1) *La Tripolitaine interdite, Ghadames*, Paris, 1912,

et ont été amenées au Soudan par un détour; — les tentures dites soudanaises, à damiers ou à grandes rayures blanc et indigo; — les vêtements brodés, les cuirs peints ou gravés, les boîtes en peau de chameau emboutie, les selles de meharis, harnachements, clochettes, quelques armes et parfums. — L'or de Tombouctou a maintenant disparu; il comprenait de jolis bijoux en forme de lames artistement recourbées et ornées de filigranes; les plumes d'autruche et Tivoire diminuent rapidement.

Un commerce très productif autrefois était celui qu'on appelle vulgairement « du bois d'ébène », c'est-à-dire la traite des noirs. C'était le plus important commerce transsaharien. Le marché d'esclaves de Tripoli a été officiellement supprimé; mais la traite a continué à se faire par d'autres routes. Au xvm^e siècle, lorsque Ghadames relevait de Tunis, elle payait des impôts à cette ville en jeunes gens et en jeunes filles. On voit le gouvernement de Tunis lui réclamer huit eunuques de 15 ans, huit négresses et divers objets de fabrication locale. Ghadames se trouvait dans le cas d'Athènes à l'époque du Minotaure. En 1899, la mission de Behagle rencontra au Baguirmi, au sud du Lac Tchad, un cas analogue, et un état despotique qui faisait la traite sur un grand pied. « Toute industrie a disparu du pays, écrivait au journal *Le Temps*

le malheureux explorateur (1). Autrefois le tissage et la teinture du Baguirmi étaient renommés. Cet état devait, dans le tribut qu'il paie au Ouadai, livrer 1.000 vêtements; il lui est impossible de les fournir aujourd'hui: tous les tisseurs et les teinturiers ont émigré; alors il remplace cela par 3.000 esclaves *sedaci*, c'est-à-dire mesurant 7 empan de la cheville à l'oreille, enfants de 12 à 15 ans... » De Béhagle ajoute : « Je viens de voir partir 1.200 de ces enfants, premier convoi du tribut de cette année; ils ont 20 jours de marche à pied pour arriver à Ouarra. On ne les nourrit pas; c'est à eux de trouver leur vie dans la brousse, fourche au cou. » Le sultan Rabah, conquérant du Baguirmi et du Bornou, qui fit prisonnier de Béhagle et massacra la mission Bretonnet, était lui-même un ancien esclave du négrier Zobeïr Pacha.

Récemment on a signalé une recrudescence de la traite dans l'Afrique centrale (2). Le relift-

(1) *Le Temps*, 9 novembre 1899.

(2) *New York Herald*, 1^{er} mai 1923. — Le Baron d'Avril, *l'Arabie contemporaine*, 1868, a donné d'intéressants détails sur l'esclavage et le rôle des noirs en Arabie. Les Arabes n'ont pas le sentiment que la traite soit un crime. L'un d'eux disait à M. Tamisier: « Dieu a mis sur la terre deux races : Tune blanche et l'autre noire; la première est libre, la seconde esclave. » C'est bien à peu près l'idée de la Bible : « Maudit soit Chanaan! il sera le serviteur des serviteurs de ses frères » (*Genèse*, IX, 25),

chement de la surveillance dil à la guerre a favorise ce honteux et criminel negoce. C'est l'Abyssinie qu'on accuse d'etre devenue le grand marche d'esclaves du monde barbare. La traite se fait par l'Ocean Indien, des ports africains a ceux du Golfe Persique. La denree humaine est vendue dans des conferees de l'Asie du Sud od l'esclavage est encore une institution et se recrute continuellement.

III

Outre el-Azhar du Caire, l'islam a en Afrique deux anciennes UNIVERSITES, celle de TUNIS et celle de FEZ. On y enseigne les sciences islamiques: Coran, theologie, tradition, droit, etc, et quelques autres sciences, comme nous l'avons explique en parlant d'el-Azhar. La Tunisie est un pays qui, a l'epoque contemporaine, n'a peut-etre pas produit des personnalites intellectuelles tres marquantes, mais qui dans l'ensemble s'est montrfe intelligent et assez ouvert aux idees europeennes et modernes. La France a rencontre dans la jeunesse tunisienne une reelle sympathie. Ce pays a encore conscience de ses gloires antiques, et le souvenir des anciens Carthaginois et de la haute culture latine, tant palenne que chretienne, n'est pas tout a fait Weint chez lui. L'an dernier un jeune Tunisien,

Si sensible, et très doué pour la littérature, m'écrivait: « Je suis bon musulman, les vertus musulmanes sont belles; je suis chrétien, les vertus chrétiennes sont charmantes; je suis mosaïque, la force de la race me séduit. Dans vos églises je reste des heures entières dans le plus profond recueillement. A Tunis, à la mosquée, la voix du Muezzin me fait pleurer. — Mon pays, je ne puis l'oublier, était chrétien avant l'arrivée des conquérants arabes. Saint Augustin, ce charmant tunisien, honora ma patrie, qui donna aussi Ibn Khaldoun. »

Le parti moderniste en Tunisie a trouvé, il y a une vingtaine d'années, que l'université de Tunis restait un peu stationnaire et ne faisait pas une assez grande place à la culture européenne; il a donc fondé, à côté de l'université, une société d'études qui fut appelée la Khaldouniah, en l'honneur du grand sociologue tunisien Ibn Khaldoun. L'influence du Cheikh 'Abdo fut pour quelque chose dans cette fondation (1); on voit son nom dans la liste des souscripteurs, à côté de ceux d'une princesse égyptienne, tante du Khédive mariée à Tunis, et de plusieurs notables tunisiens. La Khaldouniah s'occupe de développer le goût et la connaissance des sciences européennes; avec de

(1) *Le Temps*, 3 mai 1905, un article sur « les Musulmans et la science ».

faibles moyens, elle a ouvert des cours de physique, de chimie, d'histoire, de géographie et de littérature, et constitue une bibliothèque aujourd'hui assez riche. Les cours sont faits par de jeunes Tunisiens qui ont fréquentés les universités françaises. L'un d'eux récemment, Sidi Othman el-Kaak, a entrepris avec succès un cours de littérature purement tunisienne. De plus la jeune Tunisie a fondé une revue, *la Renaissance Nord-Africaine*, rédigée en partie par des Français, en partie par des indigènes qui écrivent avec talent notre langue.

L'Université de Fez a joui d'une grande réputation dans le monde islamique. « Pendant un siècle et demi, dit un auteur (1) louant la dynastie edrisite, la race illustre d'Edris a donné au Maghreb des souverains dont le génie et les talents surent réunir les éléments d'une splendeur qui mit leur empire au premier rang parmi les puissances musulmanes. Sous la domination des princes edrisites, Fez devint l'émule et la rivale de Bagdad; elle eut ses docteurs, ses savants, ses historiens, ses pontes, ses artistes, son université dont la réputation au moyen âge s'étendit dans toute l'Europe. » On y enseignait l'astronomie, la géométrie d'Euclide, la

(1) N. Cotte, *Le Maroc contemporain*, Paris, 1860, p. 177.

cosmographie, la géographie de Ptolémée, la physique et la logique d'Aristote, l'alchimie, la médecine et les sciences naturelles. « Un de nos célèbres grammairiens, Nicolas Clénard, alla étudier en 1541 à l'université de Fez, et data de cette ville plusieurs lettres qui témoignent de son admiration pour les travaux des maîtres arabes. »

L'Université de Fez est restée jusqu'à l'époque contemporaine un foyer brillant de culture islamique; beaucoup de savants arabes, reculant devant la conquête européenne, sont venus se réfugier dans la capitale de l'empire chérifien (1). Le Maroc est encore de nos jours un pays de grands producteurs littéraires, témoins Thistoire du Maroc d'en-Nasiri (2), auteur marocain du xix^e siècle, et des auteurs tels que le marabout Ma el-'Ainin, dont on évalue l'œuvre à une cinquantaine de volumes, et les deux chérifs Kittani.

(1) *Le Temps*, 2 septembre 1901, article **sur** le Maroc inconnu, d'après le livre de Moulieras.

(2) *Kitab el-istiqa*, ouvrage en cours de publication **dans** les *Archives marocaines*, t. XXVI et suivants.

CHAPITRE VIII

L'INDE MODERNE

L'INDE A LA FIN DU XVIII^e SIECLE ; SOUVENIRS
FRANCAIS DANS L'INDE. — HINDOUS ET M u -
SULMANS. — LES SIKHS. — LA REVOLTE DES
CIPAYES.

ECOLE DU BRAHMO-SOMADJ. — SYED AHMED
KHAN ET L'UNIVERSITY D'ALIGARH.

LE NATIONALISME ACTUEL AUX INDES.

I

A la fin du xviii^e steclé (1) on compte dans l'Inde 100 millions d'Indiens dont 10 millions de Tartares mahometans (les statistiques donnent aujourd'hui 60 millions de Mahometans

(1) Cette section est redigee d'apres : Mentelle, *Choix de Lectures geographiques*, Paris, 1783, William Guthrie, Esq., *A new geographical... Grammar*, Londres, 1782, J. Pinkerton, *Abrege de la Geographic moderne*, Paris, 1805.

sur 290 millions d'habitants). Delhi, Tancienne capitale de l'Inde, est a cette epoque delaissee et en ruines; elle est depeuplee depuis le massacre de Shah Nadir, qui y fit perir, dit-on, 100.000 hommes ; mais il y reste de magnifiques vestiges. Il y a eu trois capitales musulmanes : Lahore, Agra et Delhi. L'etat de Golconde a un prince tributaire du Mongol, qui est immensément riche et peut lever une armee de 100.000 hommes; on y trouve des diamants.

La capitale anglaise est Calcutta. Elle a deja le confort europeen, des journaux, et sa Societe Asiatique, etablie par le celebre Williams Jones. Son commerce est considerable. On y compte 500.000 habitants: « L'Indien noir s'y trouve mele avec le Mahometan olivatre; Ia blancheur des jeunes beautes europeennes y est encore rehaussee par le brun fonce du teint des Indiennes. » — Madras a 100.000 habitants, avec des temples celebres. — Pondichery, fondle par les Francais en 1674, prise par les Hollandais en 1693, rendue par M. de Lally aux Anglais en 1761, appartient a ce moment a Ia France, mais n'a plus sa grandeur ni sa beaute d'autrefois.

Les Mahometans provenant de Ia conquete mongole forment le 10^e de Ia population de l'Inde. « Les deux peuples ne sont point melanges. Les Indiens seuls sont cultivateurs et

ouvriers; eux seuls remplissent les campagnes et les manufactures. Les Mahometans sont dans les capitales, a la cour, dans les grandes villes, dans les camps et dans les armies. » Ces Mahometans d'origine tartare paraissent peu estimes, et seraient plutdt degeneres que fanatiques, « Les Mahometans, dit un g6ographe anglais de cette epoque, ignorants et perfides, paraissent n'avoir d'attachement profond a aucun principe religieux. On estime qu'il y a alors dans l'Inde 800.000 *faqirs* ou religieux mahometans mendians, sans parler des Yoghis idolatres; ils affectent une extreme austerite, mais sont pour la plupart des imposteurs. »

D'autres Musulmans dans l'Inde font le commerce, en particulier le commerce maritime; ceux-la ne proviennent pas de la conquete tartare, mais ont une origine differente et probablement plus ancienne. La plupart, explique un geographe, descendent d'Arabes qui avaient fait dans ces regions des etablissements ou des incursions. Parvenus d'abord par conquete a l'Indus, ils se sont ensuite repandus de proche en proche vers l'Orient. S'etant multiplies, ils acquirent de Tascendant, acheterent beaucoup d'esclaves qu'ils convertirent a l'islam et affranchirent, et ceux-ci formerent un peuple particulier sur la cote des Indes, depuis Goa jusqu'a Madras. Leur religion est un mahome-

tisme corrompu par des superstitions indiennes. On les appelle *Mapoules* ou *Mapelets* au Malabar (les Moplals d'aujourd'hui), *Chaliats* sur la cote du Coromandel. Ces Musulmans exercent les professions d'écrivains, de marchands et de navigateurs. Ils sont dans l'Inde les facteurs du commerce avec l'Arabie et l'Égypte, et se voient traités avec honneur par les souverains qui tiennent à avoir des relations avec ces contrées.

Ces marchands musulmans de l'Inde, successeurs des anciens navigateurs arabes, font, à l'occasion du pèlerinage de La Mecque, un important commerce avec les Abyssins, les Égyptiens et autres. Ils voyagent sur des jonques dont les plus grandes transportent, avec la cargaison, 1.700 pèlerins musulmans. Ils reviennent, rapportant de l'or et de l'argent, et la valeur d'une seule jonque est souvent de 200.000 livres.

Le commerce des chevaux est considérable aussi. Il se fait avec l'Arabie, la Perse et la Tartarie. Le palais impérial de Delhi avait dans ses écuries 12.000 chevaux provenant de ces contrées, et 500 éléphants. La province de Moultan achète chaque année aux Persans et aux Tartares 60.000 chevaux contre du fer et des cannes à sucre.

Rendons ici hommage à deux héros amis de

la France, et qui furent en même temps des princes d'un esprit tolérant et progressiste : Hayder Ali et Tippe Sahib son fils.

Le premier était, croit-on, d'origine abyssine. Il avait les pommettes des joues proéminentes, un nez à large base, des lèvres épaisses et le teint foncé; il se faisait épiler tous les jours la barbe qui probablement était cotonnée. On dit aussi qu'il naquit en 1718 d'une famille du district de Kolar. Il était musulman et se vantait de descendre de Mahomet. Entre fort jeune au service du frère du Radja de Maïssour (Mysore), qui était le véritable maître de cet état, il sut habilement le supplanter. Il avait d'abord été envoyé au secours des Anglais et de Mohammed Ali Khan, assiégés par les Français dans Trichinapali, 1752; mais Dupleix avait pu le détacher du parti des Anglais et le gagner à sa cause. Il avait ensuite augmenté sa petite troupe, pris des instructeurs français et acquis des armes européennes. Il remporta une victoire éclatante sur les Mahrattes, 1760, et devint dès lors le véritable souverain du Bengalore. Il continua à accroître les troupes du Maïssour en recrutant beaucoup de Mahométans.

Quoique complètement dépourvu de destruction — il ne savait que signer son nom —, il se fit charger de toute l'administration du pays. Il se défia de Brahmes qui le trahissaient, prit

des places aux Mahrattes, s'empara presque par ruse du Canara, de la reine de ce pays et de ses trésors. Continuant à guerroyer contre les princes ses voisins, il en imposa aux Mahrattes et aux Anglais eux-mêmes.

Comme prince, il fut attentif et libéral: « Au milieu des plus grands troubles inseparables de la guerre, il a mis le plus grand soin à rendre heureux ses sujets. Il leur a laissé la plus grande liberté sur les cultes religieux, voulant que le Mahometan vecut en frère avec l'Indien, si ce n'est quand il a cherché à abaisser ces derniers. Il a d'ailleurs encouragé le commerce et l'agriculture. Il est peu aimé, mais craint, et n'a jamais été cruel que quand les circonstances ont paru l'exiger. Par caractère et par goût, il paraît juste et bienfaisant. » Hayder Ali disposait d'une armée de près de 100.000 hommes, et ses revenus étaient de 40 à 50 millions de notre monnaie.

Tippo Sahib lui succéda en 1782. Il déclara aussitôt la guerre aux Anglais, et fut d'abord vainqueur. Mais quelques années plus tard, assiégé dans sa capitale, il dut capituler et céder la moitié de ses États, 1792. Il chercha alors à susciter des ennemis aux Anglais, et fit alliance avec Bonaparte lors de l'expédition d'Égypte. Les Anglais, instruits de ses menées, reprirent la guerre contre lui; et Tippo, après une de-

fense heroique, perit, ainsi que sa dynastie; sous les murs de sa capitale (1799).

Seringapatam, od residiaient ces princes, etait une fort belle ville, contenant des pagodes et des mosques,entouree d'une enceinte de briques rouges ; elle fut abandonnee apres eux et tomba en ruines.La capitale de l'Etat fut transferee a Mais-sour, ou les Anglais entretenaient un fan tome de Radja, auquel Ia Compagnie des Indes faisait une rente de 5 millions de francs, et qui, malgré cela, etait crible de dettes. Il possedait une belle mfenagerie. — Des voyageurs, dans Ia seconde moitie du xix^e siecle, ont decrit ces villes. Mais-sour, comptant 80.000 habitants, etait alors prospere, avec un bazar riche en aromates, en soieries, en bois de teck et de santal. Seringapatam n'etait plus qu'une ruine. Je logeai, dit run d'eux (1), dans un ancien palais de Tippto, « espece d'ecurie ou de caverne que n'habitaient plus que des araignees et des scorpions, des

(1) Le Comte H. Russell-Killough, *Seize mille lieues a tracers l'Asie et VOceanie* (1858-61), Paris, 1864, t. II, p. 268 ; — Cf. F. de Lanoye, *L'Inde contemporaine*, Paris, 1858, p. 467. — Une *Histoire d'Aider-Ali* fut publiee vers 1783 par M. de L.-T. (de Lalie ou Lally), qui fut pendant 2 ans a Ia tete des Europeens servant dans Farmed de Hayder ; autres Europeens ayant ete au service de ce prince : M. de Maisonpre, et un naturaliste auteur de *Essais philosophiques sur les animaux* (1763-1769).

rhumatismes et des flevres ». Sur la place principale est une grande pagode encore veneree des Hindous, qui y viennent en pelerinage, « veritable dentelle de pierres, couverte de sculptures, qui avait brave tant de boulets avant de voir mourir Tippo ».

Le pays aux environs est brftle, et l'on aper-
 Qoit au Nord la station de French Rocks, occu-
 pee jadis par un regiment francais. Le mausolee
 de Tippo est a deux milles de la ville; il est
 celeb re et admire. C'est un Edifice surmonte
 d'un dome enduit de stuc, avec quatre portes
 en bronze orntes de fleurs d'ivoire, que Ton
 arrose tous les jours d'huile de coco pour leur
 garder leur luisant. Hayder Ali repose entre
 son fils et sa femme, sous des sarcophages de
 velours rouge.

A cette epoque les Mahometans et les Hindous
 sont tres meles dans cette region. On y voit
 aussi plusieurs eglises chretiennes, bien qu'en
 dehors des missionnaires, il y reside fort peu
 d'Europeens.

II

La religion des SIKHS est un effort ancienne-
 ment tente pour resoudre le probleme que pose
 la situation religieuse de l'Inde : unifier un peu
 les croyances; mettre plus d'harmonie dans la

foi nationale. Très simple et se rapprochant du pur deïsme, elle tend à s'élever au-dessus des autres religions, en n'en gardant que ce qu'elles ont d'essentiel, ou tout au moins à jeter entre elles un pont par où les âmes puissent se rejoindre et communiquer.

Cette religion fut fondée au xvi^e siècle par un sage hindou du nom de Nanek (1). Il naquit en 1469 dans un village du mont Baisakh, district de Lahore, où son père était cultivateur et fonctionnaire. Affligé de voir les troubles produits par l'opposition entre le brahmanisme et l'islamisme qui se partageaient son pays, il se mit à parcourir toute l'Inde, de Ceylan à l'Himalaya, en prêchant l'unité de Dieu, la pratique du bien, la tolérance envers tous les cultes. Dans les provinces où il passait, il discutait avec les représentants des diverses sectes religieuses. Comme il était vertueux et éloquent, il fut écouté et gagna beaucoup d'adhérents. Lorsque le conquérant Baber prit Lalo, il l'épargna, ainsi que son assistant, dans le massacre de cette ville

(1) V. Prinsep, *Origin of the Sikh power in the Punjab*, Calcutta, 1835. — Macauliffe a écrit un ouvrage sur la religion des Sikhs et leur histoire, *The Sikh religion ; its gurus, sacred writings and authors*, 6 vol. Oxford, 1909, qui renferme de nombreux extraits de leurs livres saints. Monotheiste et militarisée, cette religion se rapproche somme toute beaucoup plus de l'islamisme que de l'hindouisme.

et des villages voisins, mais le soumit quelque temps a l'esclavage. Nanek plaida aupres de lui la cause des autres esclaves, et fut delivre en promettant au conquerant que son empire durerait longtemps; il composa a cette occasion des vers oil il fletrit la cruauté de Baber. Ce sage mourut en 1538 sur les bords du Rawy, riviere du Pendjab, laissant une grande reputation de saintete ; on lui attribua de nombreux miracles. Les Sikhs lui eleverent un stupa, et les Musulmans un tombeau, qui furent ensuite ruinés par une crue des eaux.

L'enseignement de Nanek a ete recueilli apres lui dans un livre intitule l'*Adi-Granth* (1), qui forme le code de sa loi. Ce livre se multiplia rapidement par les copies des pandits, avant l'introduction de l'imprimerie dans l'Inde.

Nanek eut des successeurs spirituels dits *Gurus*, qui propagerent sa religion. Le premier, designe par lui, s'appelait Lahina, et prit le nom de Guru Angad. Ces hauts dignitaires, pour la plupart d'assez basse extraction, faisaient voeu

(1) On peut voir l'*Adi-Granth* a Paris ; le Musee Guimet notamment en possede un exemplaire. *Adi* signifie premier ; l'*Adi-Granth* s'appelle aussi *Granth-Sahib* ; il contient des hymnes des 5 premiers *Gurus* (Nanek compris) et de quelques saints anterieurs. Il y a un autre *Granth* place sous le nom de Guru Gobind Singh, le 10^e *Guru*. L'*Adi-Granth* a ete traduit en anglais par E. Trumpp, 1877.

d'humilite, de charity envers les pauvres, et ne voulurent d'abord se servir que de moyens pacifiques. Mais le huitieme successeur ayant ete assassine par des Musulmans, il s'ensuivit une guerre longue et cruelle, et la mansuetude primitive des Sikhs fit place a une haine fanatique. On attribue generalement a Guru-Gobind, chef Sikh a la fin du xvii^e siecle, ce changement dans le caractere de la secte. Il partagea sa nation en deux fractions : les combattants qui prirent le nom de *Singh*, lions, et les autres qui garderent celui de *Sikh*, c'est-a-dire disciples ; il excita en particulier la haine contre les Musulmans, et malgre le pur deisme professe jusque-la, il admit une deesse du courage Dourga Bhavani.

Les codes sacres de Nanek et de Gourou sont conserves a Amritsar, qui est la ville sainte des Sikhs, a quelques lieues de Lahore. Ils sont places dans un temple dore, eleve, au milieu d'un bassin, et la garde en est confiee a un ordre de pretres appeles *Akalis*, immortels. Voici quelques preceptes essentiels de ces livres : « Il n'y a de Dieu que Dieu ; il est immortel ; il a cree tous les etres vivants ; il n'a etabli aucune division de castes, et par consequent toutes les divisions de ce genre sont une offense au Tres-Haut. L'adoration des idotes est une offense au Tres-Haut... La charite envers les

pauvres, et particulièrement envers ceux qui se devouent à la vie religieuse, est méritoire aux yeux de Dieu. Il est légitime de porter les armes pour la communauté des Sikhs. On doit être prêt à sacrifier ses biens et sa vie pour la défense de la foi. »

Les cérémonies de cette religion sont très simples ; elles ne comportent guère que quelques prières à Dieu Créateur, et des ablutions à certaines fêtes dans le bassin d'Amritsar. Il y a pour les prosélytes une sorte d'initiation ou de naturalisation. On leur présente une coupe d'eau, on y met du Sucre que Ton agite avec la pointe d'un poignard, en récitant ce verset, qui est le premier de l'*Adi-Granth* : « J'ai beaucoup voyagé ; j'ai vu bien des dévots, des Yoghis et des *Cotis*, hommes saints, hommes livrés aux austerités et ravis dans la contemplation de la divinité ; et cependant je n'ai trouvé nulle part la vérité. Sans la grâce de Dieu, ami, le sort de l'homme n'a pas le moindre prix. » Ensuite l'initiateur dit au nouvel adepte : « Cette boisson est le nectar, l'eau de la vie, bois-la. »

Les Sikhs se répandirent surtout dans le Pendjab. Ils eurent des guerres avec les Mongols et les Afghans. Leur loi avait laissé trop d'indépendance aux chefs particuliers, et ne leur avait pas donné le moyen de conserver une forte unité ; ils se divisèrent en espèces de tribus ou

de principautds. Au commencement du xix^e siecle parut parmi eux un chef qui domina cette anarchie et reforma a Lahore un royaume important. Ce chef, qui nous interesse moins encore par ses talents que par les relations qu'il eut avec les Europeens, est Rundjet Singh (1). Son pere Maha Singh, mort en 1792, s'etait distingue par de brillants faits d'armes. Il lui laissa une petite armee et un territoire assez considerable. Rundjet Singh, tres jeune encore, s'empara de Lahore; il enleva cette ville a d'autres chefs sikhs avec un parti de Musulmans et l'appui moral des Afghans, 1800. Pendant les 4 années suivantes, il battit des chefs sikhs. Il agit avec beaucoup de prudence a k l'égard des Anglais, qu'il eut quelque temps contre lui. De 1810 a 1814, il soumit des chefs musulmans dans les montagnes qui separent le Pendjab du Cachemire. En 1818 il se rendit maitre de P6chawer et soumit Tannic suivante Ia magnifique vallee du Cachemire. Vers le meme temps il prit Ia ville de Moultan d'oti il tira un enorme butin. Un musulman Seid Ahmed s'etant ensuite souleve dans les montagnes de l'Afghanistan, et ayant preche Ia guerre sainte contre les Sikhs, il le battit et le tua.

(1) V. *le Magasin Pittoresque*, t. IV, 1836, l'*Illustration* du 21 fevrier 1846, interessant article sur les Sikhs a propos de Ia guerre entre les Sikhs et les Anglais.

En 1822 Rundjet Singh vit venir a lui deux officiers que les circonstances politiques eloignaient de France, les generaux Allard et Ventura. Ce dernier etait un Italien de naissance; l'autre avait ete aide de camp du marechal Brune. Il les accueillit avec plaisir et les mit a la tete de ses armees. Auparavant il s'etait servi pour instruire ses troupes d'officiers anglais fournis par la Compagnie des Indes. Ces deux generaux lui rendirent les plus grands services. C'est grace a Ventura qu'il battit le musulman Seid Ahmed et enleva une superbe jumment du nom de Lei'li. Allard changea la discipline militaire, institua des regiments de grenadiers, de hussards et de dragons. Il fonda une decoration a l'instar de la Legion d'honneur, et fit admettre pour drapeau du royaume de Lahore notre drapeau tricolore.

On a des portraits orientaux d'Allard et de Rundjet Singh. Allard, en un costume assez fantaisiste, de gotit mi-indien, mi-francais, presente un visage fin coiffe d'une toque, orne d'une barbe blanche qui se divise en deux enormes crocs retombants. Le chef sikh, assis entre des coussins, a une taille svelte et une physionomie distinguee. Il est coiffe d'une espece de bonnet persan. La barbe blanche retombe en une longue pointe d'aspect ogival, et est encadrée de lourds colliers de perles; les pieds sont nus.

Victor Jacquemont, qui visita Rundjet Singh, admire ses talents, mais ne garantit pas sa probité : on sait comment Rundjet Singh s'empara, au mépris des lois de l'hospitalité, du fameux diamant Koh-i-noor (la montagne de lumière) ; il se le fit remettre par un prince afghan qui, à la suite de querelles de famille, était venu chercher refuge dans ses États.

Ce roi très distingué étant mort (1839), les Sikhs se divisèrent de nouveau. La guerre que les Anglais entreprirent peu d'années après contre les Sikhs (1846) n'eut point de motifs d'ordre religieux ; elle fut amenée par l'anarchie qui régnait dans le Pendjab. Les Anglais jugèrent le moment venu d'asseoir leur domination sur ces riches vallées, et de s'ouvrir le commerce du Cachemire et de l'Afghanistan. Les manufactures de soieries, les cotons, les peaux, les armes, les châles, font la fortune de ces contrées. Les armes et les châles du Cachemire dépassent en finesse tous ceux du reste de l'Inde. — Les Sikhs qui disposaient de 100.000 hommes de troupes eurent pour les aider dans leur résistance un général français, le général Mouton.

III

Je ne pense pas qu'il faille voir un effet du

fanatisme musulman dans la terrible REVOLTE DES CIPAYES de 1857, — les Musulmans et les Hindous y prirent également part, — ni qu'il faille regarder comme une manifestation du nationalisme indien cette explosion de xenophobie sauvage. L'Inde était, depuis l'époque brillante des Mongols, très divisée, et le sentiment du nationalisme n'était pas encore explicité dans la contrée. Le rappel de quelques circonstances nous permettra de mieux juger du caractère des faits.

Les Cipayes étaient une milice (1) qui fut créée d'abord dans les colonies françaises de l'Inde par Dumas, gouverneur de Pondichéry de 1735 à 1742. Sous Joseph Dupleix, son successeur, ils contribuèrent à la défense de Pondichéry assiégée par les Anglais, 1748. Vers la même époque un agent civil de la Compagnie des Indes, Halyburton, qui se trouva doué de grandes aptitudes militaires, créa à Madras un autre corps de Cipayes ; il fut tué par Tun d'euj ; qu'il avait humilié durant une parade et qui lui porta un coup de baïonnette dans la poitrine, puis immédiatement venge par ses camarades. Les Cipayes se montrèrent loyaux et même dévoués envers les Anglais, tant qu'on respecta leurs coutumes, leur religion, leurs mœurs et

(1) V. un intéressant article de D. Euvrard dans *l'Univers illustre* du 31 juillet 1858.

aussi un peu leur vanité. Ainsi ils aiderent les Anglais à conquérir l'Hindoustan et le Decan, et soutinrent héroïquement Robert Clive bloqué dans Arcot en 1752. Drouville disait d'eux vers 1813: Les Cipayes ne sont pas redoutables; ils sont plutôt paisibles et indolents de nature; mais les Anglais les ont soumis à une discipline mille fois plus sévère qu'en Europe, qui désespère ce peuple doux, mais superstitieux.

Cette milice se recrutait principalement dans les hautes classes, et les Musulmans y étaient en minorité. Dans Tarnac du Bengale, il y avait au commencement de 1857 environ 27.000 Rajpoutes, 25.000 Brahmanes, 14.000 Hindous des castes inférieures, 12.000 Mahométans, et un peu plus d'un millier de Chrétiens indigènes. L'armée du Bengale qui se recrutait dans les castes aristocratiques hindoues et musulmanes se souleva; celle des deux autres présidences, dont le recrutement était plus démocratique, resta fidèle.

Une première révolte eut lieu en 1806, dont les causes peuvent nous paraître assez futiles: on avait voulu imposer aux Cipayes une nouvelle forme de turban, leur défendre de porter des boucles d'oreille et les obliger à se raser. On leur interdisait aussi d'attacher à leurs coiffures les marques distinctives de leur caste. De plus le nouveau turban d'ordonnance comportait

une cacarde de cuir. lis pretendirent que cette cocarde etait en cuir de pore, animal immonde, que la forme du turban rappelait celle du chapeau des Ferindjis (des Francs), et qu'on voulait les christianiser. Une nuit du 1^e juillet 1806, quatre compagnies du 4^e Regiment britannique en garnison a Velore furent egorgees. Les Anglais etoufferent l'insurrection dans le sang : une execution solennelle eut lieu sur l'esplanade *en* presence des troupes royales, des regiments europeens de la Compagnie et des Cipayes. Les meneurs furent pendus ou mis en pieces a la gueule des canons.

La trop fameuse et dramatique insurrection de 1857 eut lieu pour des causes analogues. Toutefois, certains auteurs ont cru y voir l'effet d'une propagande secrete et d'une excitation du sentiment national dirigee par des etrangers et peut-etre par les Russes (1).

Le 7 fevrier 1856, l'Angleterre avait proclame l'annexion de l'Aoude. Une agitation sourde commença a se produire. Du fond du Pendjab et de l'Assam, dit un ecrivain francais de ce temps, des rives nouvellement conquises de la Goumty comme des gorges sauvages du Bundelcond, une agitation febrile, inaccoutumee, circulait dans les veines de la population et

(1) F. de Lanoye, *l'Inde contemporaine*, nouv. ed., Paris, 1858.

dans les rangs de l'armée. Dans toutes les réunions solennisant quelque anniversaire religieux des deux cultes, à Hurdwar et à Djaugnaut aussi bien *qa'a* Mourchedabad et à Luknow, aux fêtes d'Ali et de Hosein, comme à celles de Rama et de Krishna, on avait saisi des paroles vagues, menaçantes, courant dans la foule ; entre Hindous et Musulmans des mots d'ordre semblaient s'échanger. En juin ou juillet, on vit dans les villages et dans les cantonnements des agents mystérieux transmettre des emblèmes symboliques : pour le peuple des petits gâteaux de farine, symbole de communion ; pour les soldats, des fleurs de lotus bleu, plante consacrée aux divinités vengeresses.

Six mois plus tard arriva un ordre de la métropole prescrivant un changement dans l'armement : on devrait remplacer le vieux mousquet par la carabine Minie, qui avait servi avec avantage dans la guerre de Crimée. Cette carabine comportait une cartouche graissée extérieurement d'une composition d'huile, de cire et de suif de mouton ; les soldats musulmans et hindous crurent que ce suif était de la graisse de porc.

En avril, un régiment de Barrackpour, composé presque exclusivement de Musulmans de l'Aoude et du Rohiicoud, tua un de ses officiers anglais. Le 5 mai, ce régiment fut licencié. La

revolte eclata cinq jours plus tard a Mirout et se propagea avec rapidite ; le mot d'ordre etait : « La religion et Delhi ! » Les mutins ouvrirent les prisons et s'adjoignirent les deserteurs et les criminels de droit commun. Les massacres commencent; les mutins marchent sur Delhi; la garnison de Delhi fait cause commune avec eux, et egorge sans distinction de sexe ni d'age; les residences des Europeens autour de la ville sont livrees aux flammes et au pillage.

Le jour suivant 13 mai, on restaure l'Empire mongol. On hisse le drapeau imperial mongol sur l'hotel de police. Les banques sont pillees; les insurges parcourent la ville et la banlieue, saccageant tout. Ils envoient alors dans toute l'Inde une proclamation nationaliste : « Salut et appel fraternel a tous les Hindous et Musulmans, serviteurs de l'Hindoustan. » Cet appel, en dehors du Bengale, ne fut point entendu.

Cependant la revolte se repandait dans le Bengale par « prononciamentos » successifs, entrainant une quinzaine de regiments. C'est ici qu'intervient Nana Sahib. Nana Sahib n'etait point musulman, — c'etait le fils d'un brahmane, — mais plusieurs de ses lieutenants le furent. Pourvu par la Compagnie des Indes d'une pension annuelle de 1.500.000 francs comme fils adoptif du dernier prince Mahratte, il vivait dans la montagne, dans le palais de

Bithour, entoure d'une garde et d'un peu d'artillerie. Il etait jeune et aimait le monde ; il allait dans la societe europeenne oil il etait recherche, et dansait avec des Anglaises. Il recevait lui-meme dans son palais de Bithour, et y donnait des fetes ou toute la *gentry* de Calcutta, d'Agra, de Delhi, de Simlah meme, ambitionnait d'etre invitee; il en donna une 6 semaines avant Tinsurrection, dont il etait un des plus actifs conspirateurs.

Nana Sahib, rencontrant les Cipayes de la garnison de Cawnpour qui se rendaient a Delhi deja prise, les ramene sur Cawnpour; il entre dans la ville, massacrant tous les Europeens qui lui tombent sous la main, et en assiege 200 renfermes dans l'hopital. L'hopital succombe apres une vaillante defense; Nana Sahib fait embarquer ses captifs et coule plusieurs des barques; le reste est massacre peu apres. Des groupes avaient ete fusiltes dans le champ de manoeuvres; une jeune dame anglaise qui se trouvait parmi eux, et que Nana avait sans doute connue dans le monde, lui dit : « Nana, aucun roi n'a exerce une oppression comme la vdtre. Dans aucune religion, il n'est commande de tuer les femmes et les enfants. Les Anglais ne diminueront point, et ceux qui resteront nous vengeront. » Nana fit emplir a cette jeune dame les mains de poudre et la fit sauter.

fondamental de l'unité divine. Les Swedenborgiens sont d'accord avec le Brahmo-Samadji pour dire que le mahometisme a été permis par la Providence, parce que le christianisme était tombé dans le trithéisme; c'est ainsi qu'ils appellent la croyance à 3 personnes en Dieu. Les écritures juives ont enseigné la souveraineté divine; le parsisme a dégagé cette vérité morale essentielle qu'il y a 2 principes dans l'homme: une nature spirituelle et non égoïste, qui se tourne vers Dieu, et des passions matérielles, qui tendent en bas. Enfin l'Évangile a enseigné la doctrine de la paternité divine, ayant pour corollaire celle de la fraternité humaine.

Les 4 points fondamentaux de la doctrine du Brahmo-Samadji sont, d'après M. Nagarkar: l'unité de Dieu, l'universalité de la foi, l'harmonie de la prophétie, — c'est ce que nous venons d'expliquer, — et « la maternité divine », conception d'un Dieu plus tendre, plus proche de l'âme que le Dieu père.

Peu après ce congrès de Chicago, eut lieu dans l'Inde un congrès analogue à Ajmere, centre important du Pendjab. Vers le même temps un Parlement des Religions fut inauguré à Delhi, par des Musulmans.

V

L'Inde musulmane produisit au milieu du xix^e siècle un savant distingué et un esprit supérieur, largement ouvert aux idées européennes, en la personne de SYED AHMED KHAN (1). Il était né à Delhi en octobre 1817. Ses ancêtres avaient naguère occupé de hautes positions sous les Mongols. Sa mère Televa jusqu'à l'âge de 12 ans. Elle avait l'habitude de lui faire répéter le soir ce qu'il avait vu dans la journée. Il n'apprit pas l'anglais. En 1837, il arrêta son éducation et, malgré la répugnance de ses proches, il entra au service des Anglais comme *Shiristehdar* du département criminel à Delhi; deux ans après, il fut transféré à Agra comme *Naib mounshi* ou député lecteur. En 1841, il devint *Munsif* ou sous-juge de Fatehpur-Sikri, l'ancienne résidence d'Akbar, puis il revint à Delhi en 1846. A cette date, il avait commencé ses travaux littéraires. L'une des œuvres qu'il publia alors, l'*Archaeological History*, porte sur les antiquités de Delhi.

Durant la terrible période de la révolte des Cipayes, il fut très loyal envers l'Angleterre. Il retrouva sa mère à Delhi après la reprise de la

(1) Lieutt-Colonel G. F. Graham, *The Life and Work of Syed Ahmed Khan*, Edinburgh and London, 1885.

Nana, apres la tragedie de Cawnpour, ne sut pas profiter de sa victoire. Les Anglais reprirent bientdt le dessus sur ses troupes hesitantes, et occupies seulement de pillage et de meurtre. Plusieurs fois battu, il alla s'enfermer dans Luknow; il y soutint un stege assez rude, puis, la ville etant tombee, il s'enfuit, et, tel qu'un tigre, il disparut dans la jungle.

Les Anglais, ayant reprime la revolte, supprimerent les Cipayes et mirent fin a l'Empire mongol. Le dernier des Timourides, Behadour Khan, le descendant des Akbar et des Aurengzefy fut arrete dans son palais de Delhi le 27 Janvier 1858, et traduit devant une cour martiale; on l'accusa d'avoir sympathise avec la rebellion et de n'avoir pas protege selon son pouvoir les refugies et les captifs. Il ne se defendit pas. On le relegua a Rangoon oil il mourut apres 5 ans d'une douce captivity. C'est de cette epoque que date l'Empire anglais des Indes.

Le Prince Alexys Soltykoff a dessine et decrit le cortege de ce triste monarque passant sous les murs eleves du Kreml de Delhi (1). Ce sont

(1) L *Illustration* du 12 septembre 1857. — V. encore sur cette periode l'ecrit de Lutfullah, *Autobiography of a Mohammedan Gentleman*, ed. by E. B. Eastwick, 1857, collection Tauchnitz; et les souvenirs tres dramatiques de Mrs Hortestet, *Narrative of Mrs. Hortestet, an english lady, in the Indian mutiny*, 1857; il y en a une Edition persane autographiee.

des murs en une espece de marbre de couleur rouge antique. On etait a la tombee de la nuit; des cavaliers, des litteres et des chars attetes de boeufs entrerent par la grande porte pour traverser la cour du palais; ils furent suivis de musiciens jouant des trompettes, des timbales et des fifres ; alors parut a la lueur des torches « un vieillard sec, d'une physionomie severe, assis le corps droit dans une chaise a porteurs sous un dais. C'etait le grand Mongol». 20 Elephants vinrent apres lui, pele-mele, avec des pavilions d'or et des timbaliers; puis des cavaliers et des drapeaux. Ce Mongol etait un malheureux vieillard qui nepouvait supporter une ceremonie qu'a force d'opium. Il avait des yeux hagards, le visage sec et noir, le nez aquilin, les joues creuses, une barbe rare teinte d'un noir rougeatre, l'air d'un cadavre embaume.

J'ajoute quelques mots sur la ville de Luknow (1). Cette ville qui fut un des points importants dans l'histoire des Cipayes, et qui fut ravagee dans le stege qu'elle eut a soutenir, etait assez intellectuelle. Elle etait depuis 1775 la capitale du royaume d'Aoude et avait une cour qui passait pour la plus brillante de l'Inde. Ce royaume du reste etait l'un des plus puissants et des plus riches de l'Inde septentrionale.

(1) *L'Univers illustre*, 10 juillet et 11 sept. 1858.

Avec sa population de 3.700.000 ames au temps de Tinsurrection, il pouvait s'enorgueillir de son sol fertile, de ses mineraux abondants, de ses immenses forets qui abritaient l'elephant et le rhinoceros ; on a vante la splendeur sauvage de ces bois quand sur eux parait la Lune, «cette lune de l'Inde plus brillante que le Soleil d'Europe ».

Luknow est situee sur la rive droite de la Goumty. Elle a (en 1857) trois quartiers, tous riches en monuments. Le premier est l'ancienne ville aux rues etroites, qui compte alors plus de 130.000 habitants; il renferme plusieurs belles mosques et un palais dit Moti-hahal ou palais de perle, contenant une belle collection de manuscrits. Le second est la ville nouvelle, a l'europeenne, batie le long de la Goumty. Les palais et les parcs y portent des noms persans: le palais de la joie, *Far ah Bakhseh*, se dressant au bord de la riviere, couronne d'elegantes coupoles; le *tchdr bag*, les 4 jardins; *l'alombdg*, le jardin du monde; le *Mohammed bag*, jardin de Mahomet; le *Dilkushi-bag*, jardin qui rejouit le coeur ; dans ce dernier vivaient les daims, les paons et les antilopes. Le 3^e quartier consistait en palais et en edifices religieux ; il y avait la l'enclosderimam, *Imambara* », immense edifice consacre a la memoire d'Ali et de Hosein, et le tombeau d'Asaph ed-Daoulah, toujours entoure de cierges allumes, couvert de fleurs et de gateaux d'orge de La Mecque.

Un poete de ce temps, apparemment musulman, a celebre Luknow comme ville de poesie et de science: « Lorsque, dit-il, le nabab Sa'data Ali Khan se fut assis sur le stege du commandement, il batit a Luknow beaucoup de maisons grandioses et agreables, il crea un vaste pare et doubla la beaute des jardins; mais l'edifice le plus excellent, e'est le palais de la science temporelle, le college d'Abbas, sur qui soit la paix. Le Nabab Rafi'ul-Makan, dans la purete de sa foi, fit rebatir ce palais en 1117 (1705). Au milieu de la grande place du marche, se trouve le quartier des Francais... En cet endroit, il y a un ancien college oil d'excellents maitres ont donne leurs lemons, et oil jusqu'i nos jours le fil de la science s'est tellement continue qu'outre les etudiants de la ville, il en vient des cdtes et des regions les plus eleoignees. On apprecie dans cette ville Instruction plus que partout ailleurs ; et e'est *la* qu'on trouve les docteurs les plus eminents des deux sectes (chiites et sunnites)... Les pontes ne sont nulle part aussi nombreux *qu'a* Luknow, tant en persan qu'en hindostani. »

IV

Une societe qui tenta de rapprocher les religions et de s'elever au-dessus des prejuges de

rites et de castes est le BRAMO-SAMADJ (1). Il fut fonde en 1830 par le Brahmane Ram-Mohun-Roy. Celui-ci etait un esprit tres philosophique et un deiste. Il prit parti contre les absurdity et les grossieretes du culte brahmanique, et essaya de restaurer la pure doctrine vedique ; dans ce but, il traduisit les *Upanishads* (2); il en faisait reciter des passages dans les offices de sa secte. Ram-Mohun-Roy fut au service du gouvernement anglais dans l'Inde, de 1800 a 1814, il vint en Angleterre en 1830 et mourut k Bristol, 1833.

Les Hindous, disait ce brahmane (3), ne peuvent justifier par aucun fait, par aucun monument, le culte des idoles qu'ils pratiquent maintenant. Aussi leur doctrine actuelle se borne-t-elle a invoquer les usages regus. Mais lui regarde ces coutumes comme injurieuses a la majesté divine, et il consacre tous ses efforts k tirer ses compatriotes de leur erreur et a leur faire comprendre l'unité et l'universalité du Dieu tout-puissant. Il se declare pret a suppor-

(1) On trouvera des articles sur cette école dans l'*Encyclopaedia* de Hasting's, dans l'ouvrage de Mrs Annie Besant, *how India wrought for Freedom*, etc.

(2) *Translation of several books, passages and texts of the Veda*, etc., 3^e edition, 1832.

(3) F. de Lanoye, *l'Inde contemporaine*, Paris, 1858, p. 321,

ter tous les reproches, toutes les persecutions que son amour pour la verite pourra lui attirer.

Il parle avec beaucoup de sagesse du nationalisme : « Quand nous dependons, disait-il au Francais Jacquemont (1), par les conditions de notre existence, de toutes les choses et de tous les fitres de la nature, n'est-ce pas une chimere que cet amour furieux de l'independance nationale ? Dans la society, l'individu n'est-il pas sans cesse contraint par sa faiblesse d'avoir recours a son voisin, surtout si ce voisin est plus fort que lui ? Pourquoi done une nation aurait-elle Torgueil absurde de ne pas vouloir dependre d'une autre ? La conquite est bien rarement un mal quand le peuple conquerant est plus civilise que le peuple conquis, parce qu'il apporte a celui-ci les bienfaits de la civilisation. Il faut a l'Inde bien des annees de domination anglaise, pour qu'elle puisse ne pas perdre beaucoup en ressaisissant son independance politique. »

Ram-Mohun-Roy eut a subir l'imposition de sa caste. Il dit dans la preface de sa traduction anglaise des *Upanishads* : « En suivant la voie que m'imposait ma conscience et ma sincerite, moi brahmane de naissance, je me suis expose aux blames et aux reproches de parents et d'amis

(1) *Journal de Jacquemont*, t. I, p. 187.

dont la situation temporelle depend du present systeme; mais je supporte ces reproches avec calme, persuade qu'un jour viendra ou mon humble tentative sera regardée avec justice, peut-etre meme recue avec gratitude. »

Il fut suivi dans la meme voie par Keshab Chandra Sen. Celui-ci, sorte de prophete a la manure moderne, developpa le mouvement theosophique commence par Ram-Mohun-Roy. C'etait un Hindou du Bengale. Il visita l'Europe et parla avec Eloquence devant des auditoires anglais. Il fonda une Eglise en 1866, la reforma en 1878, la reconstitua en 1881, en lui donnant le nom d'Eglise de la Grace nouvelle ; ses dogmes rappellent ceux du theosophisme. En 1879, il loua le Jesus de Renan dans un discours reste celebre : « Gentlemen, disait-il, vous ne pouvez nier que vos cœurs n'aient ete touches, conquis et subjuges par un pouvoir superieur. Ce pouvoir, ai-je besoin de vous le dire ? c'est Christ. C'est Christ qui regne sur l'Inde anglaise, et non le gouvernement britannique. »

Chandra Sen (m. 1884) eut des funerailles vraiment nationales, et pour la premiere fois on vit un Bengali honore par l'Inde entiere (1).

Ce theosophe eut pour disciple Mozoomdar,

(1) M^{ls} de La Mazeliere, *Essai sur l'evolution de la civilisation indienne*, Paris, 1903, t. II, p. 197. Cf. Trotter, *India under Victoria*, t. II, p. 341.

i'auteur d'un « Christ oriental », qui eut un assez grand retentissement. Dans cet ouvrage est expliquée une nouvelle conception du Christ, à laquelle l'auteur parvint, dit-il lui-même, après avoir beaucoup médité, dans une illumination soudaine, en 1867. C'est un Jésus vu par l'esprit oriental. L'Occident, pense-t-il, est surtout préoccupé de la doctrine ; l'Orient est plus abandonné, plus aimant peut-être, et préoccupé surtout de faire la volonté de Jésus. Jésus y est plus présent à l'âme, l'humanité plus absorbée en la divinité.

L'école du Brahmo-Samadji s'intéressa au Parlement des religions (1) qui fut tenu à Chicago en 1893. Les Indiens cultivés, écrit Mozoomdar en 1899, ont vu avec sympathie l'œuvre de Chicago, et sont prêts à faire de nouveaux efforts pour l'étendre. « Vous savez sans doute que, dans l'Inde, Hindous et Musulmans ont longtemps vécu en état d'hostilité chronique, et on ne peut pas dire que les missionnaires Chrétiens aient beaucoup fait pour jeter de l'huile sur ces eaux troubles. Mais depuis quelque temps, on peut percevoir un certain changement ; non seulement les prédicateurs chrétiens sont plus tolérants pour les religions indigènes, mais les Mahométans eux-mêmes sont

(1) *The World's Parliament of Religions and the religions Parliament extension*, Chicago, 1899, p. 51.

plus doux, et l'Hindou philosophe est dispose a accueillir toute personne competente pour en recevoir des lemons. »

M. Nagarkar, appartenant a Ia meme ecole, a expose au Parlement des religions de Chicago (1899) une theorie de Ia prophetie (1). Pour lui, l'esprit de prophetie est toujours vivant; il a ete donne aux fondateurs du Brahmo-Samadj pour leur permettre de comprendre le sens originel et essentiel des differentes croyances et de les faire evoluer vers une religion spirituelle nouvelle et plus large. Chaque religion a eu sa revelation, comme autant de parts de verite successives : les Vedas ont fait voir Dieu a travers Ia nature. C'est Ia foi heureuse et joyeuse de l'enfance humaine. Les *Upanishads* ont reflechi sur les attributs de Dieu; ce sont les essais philosophiques de Ia jeunesse. Dans le Brahmanisme, l'homme plus mur a cherche a mettre en pratique les pensres et l'ideal de ces deux premiers Sges; il a developpe les rites et les ceremonies. Le bouddhisme 14-dessus arrive ; il trouve que les ceremonies ont conduit l'homme a l'idolatrie, et il met Tenseignement, Ia doctrine, au-dessus du sacrifice. Le mahomfetisme, venant ensuite, enseigne, malgre ses cruantes, le dogme

(i) *The Brahmo'Somaj and the New Church*, par le reverend John Goddard, 1894, brochure presentee au Parlement des Religions, p. 3.

ville; mais elle ne survécut que peu, brisée par l'émotion que le drame lui avait causé. Il écrivit en urdou un opuscule sur les causes de la révolte indienne. La cause la plus importante à ses yeux, est la non-admission des natifs dans le Conseil législatif de l'Inde. Le gouvernement ne peut se rendre compte à ce moment de l'effet ou de l'inopportunité des lois qu'il propose. Il n'entend jamais la voix du peuple; le peuple n'a aucun moyen de protester contre ce qui lui semble une folle mesure, ni de donner une expression publique de ses vœux. Souvent d'autre part, il méconnaît les vues et les intentions du gouvernement. Le Syed reproche aussi à certains missionnaires d'avoir été agressifs, à des fonctionnaires d'avoir poussé les Hindous à mettre leurs enfants dans des écoles chrétiennes, ou ensuite ils se trouvaient forcés de répondre contre leur foi à des questions de religion. Depuis, on y prit plus de garde. Ahmed Khan publia en outre, en 1860, un mémoire intitulé « Les Musulmans loyaux de l'Inde », dans lequel il rapporte et énumère les actes de loyalisme accomplis par des Mahométans pendant la fameuse mutinerie, principalement par ceux qui étaient au service du gouvernement.

Au sortir de ces événements, dans l'espoir de rapprocher les peuples, il fonda une œuvre scientifique importante, la Société de traductions.

Translation Society, maintenant connue comme *Scientific Society* d'Aligarh (1864); il la fonda a Ghazipore. Des Europeens et de notables indigenes s'assemblerent dans sa maison oil la premiere reunion fut tenue. Il expliqua son intention qui etait de mettre la literature et les sciences de l'Occident a la portee des peuples de l'Orient. La science occidental etait alors tres ignoree dans l'Inde. « Combien d'Indiens, s'ecrie-t-il, connaissent ce que contient notre mere terre ? combien ont quelque connaissance des progres materiels modernes pour engraisser et cultiver le sol, elever l'eau, preparer le coton?.. Des ceuvres de tout genre doivent etre traduites par la societete, et ces connaissances se repandront. » Il ajoute qu'il ne veut pas empecher d'etudier l'anglais; mais il n'y a pas de chance que l'usage s'en repande assez dans le peuple indien pour qu'il puisse, d'ici longtemps, utiliser les ouvrages ecrits dans cette langue.

On commença par publier une traduction de l'histoire ancienne de Rollin. En économie politique, on traduisit Stuart Mill. Les indigènes, observe Seid, ont les idées les plus obscures sur la façon dont un pays est administré. « Ils ne savent pas que le revenu est recueilli pour leur propre bénéfice, et non pour celui du gouvernement. Des millions d'entre eux ont l'idée que les roupies, à peine perçues, sont chargées à

bord d'un navire et emportees en Angleterre. » On retrouve des reproches analogues chez les nationalistes populaires actuels. — En somme la Societe traduit surtout des ouvrages de science, parmi lesquels les traites de Calcul differentiel et de Calcul integral de Todhunter. Le S6ld avait une imprimerie a lui. Il traduit aussi deux articles parus dans l'*Edinburgh review* sur l'administration des Lords Dalhousie et Canning, articles qui avaient fait sensation et qui etaient du due d'Argyll.

Cette oeuvre a Ghazipore reussit, car, deux mois apres l'ouverture de la Societe scientifique, nous voyons Syed Ahmed occupe de fonder un college. Il a recours a Paide des principaux natifs de la contre. Dans l'adresse a l'assemblee fondatrice, il explique que la reine Victoria a proclamé l'egalite des Europeens et des indigenes, qu'il y a un juge indien de la Haute Cour a Calcutta, traite sur le meme pied que les juges anglais, et que plusieurs Indiens sont membres du Conseil legislatif de l'Inde. « Associes au Vice-Roi et aux autres grands dignitaires pour la promulgation des lois en vue de votre bien-etre, ils peuvent donner leur opinion sans crainte de partialite. » Cependant la decision du gouvernement britannique de faire entrer des indigenes dans le Conseil du Vice-Roi l'effraie, quand il songe a l'ignorance et au peu de capacite des

Indiens; d'ou il conclut toujours a son idfe favorite de promouvoir l'education.

Syed Ahmed Khan se rendit en Angleterre en avril 1869, accompagne de ses deux fils qu'il voulait y faire Clever. Les notes de voyage qu'il redigea a cette occasion ne sont pas aussi piquantes que celles de plusieurs autres Orientaux. A Marseille l'eclairage des magasins l'emerveille; il se montre satisfait de la fagon dont se fait la visite de la douane : elle fut tranquille et courtoise, et ne dura pas plus d'une heure et demie. A Paris il est surtout frappe par la proprete des rues. A Versailles il critique nairement un tableau fameux : la prise de la Smala d'Abd el-Kader, par Horace Vernet. « On voit les femmes sur des chameaux et les soldats francais qui les jettent par terre. Les femmes sont partiellement nues, et les Francais armes de baionnettes s'apprgtent a les transpercer. » En quoi cela est-il honorable, demande-t-il, et m6rite-t-il d'etre livre a la posterite ? Est-ce le caractere de la civilisation franfaise que de massacrer des femmes sans defense ? « L'imam Abd el-Kader fut un vrai et vaillant soldat, et il n'est pas moins honore maintenant que lorsqu'il etait le chef de son pays. Seul et sans aide, il combattit 20 ans avec la plus grande bravoure, sans qu'aucune ombre d'intrigue ou de ruse entachat son nom. A la fin il fut

vaincu ; mais cela n'amoindrit pas son heroisme ni son honneur »; une telle peinture ne saurait le rabaisser. — Evidemment le Seïd indien ne s'occupe pas tres bien compte des conditions de Timagi nation artistique. Le tableau qui montre Napoleon III rendant la liberty a Abd el-Kader est a ses yeux beaucoup meilleur.

L'oeuvre la plus importante d'Ahmed Khan est l'Université d'Alygarh. Il l'a commencée à un âge déjà avancé. Il eut à recueillir de Tarzigt, à plaider sa cause dans les journaux, à lutter contre l'opposition de ses coreligionnaires. Le gouvernement lui concéda un vaste terrain vague. En 1875 il engagea un maître anglais, Mr Siddons, et, prenant les enfants de quelques Musulmans ses amis, il commença leur éducation. Il traça le plan d'un magnifique bâtiment, grand rectangle partagé en deux par une série de salles comprenant bibliothèque, musée et hall. Sur le mur d'enceinte on devait inscrire, en élégante calligraphie persane, les noms des donateurs et ceux des hommes dont l'histoire garde le souvenir. Cette université portant le nom de « Collège anglo-oriental mahometan », était destinée à tous les degrés de l'enseignement ; les élèves pouvaient avoir de 7 à 23 ans. Les Hindous de toute religion y étaient admis. **Vers 1885** on y comptait **184** mahometans, à

cdte de 70 hindous et 1 Chretien, en tout 215 eieves dont 58 etaient pensionnaires.

Comme savant, on doit a Ahmed Khan divers essais sur la vie de Mahomet et les origines islamiques qui forment ensemble un ouvrage considerable (1). Il traite *la*, avec un esprit etonnantment critique et modernist pour un Mongol, de la descendance d' Ismael, du christianisme en Arabie avant Mahomet, de la Ka'bah, de la pierre noire, du Coran, etc., soit les questions que nous avons nous-memes resumees ici dans notre tome III Cette ceuvre, tres fouillee et enrichie de nombreuses citations, est trop peu connue parmi nous.

Le Seid est Tun de ceux qui plaiderent pour l'islam et le presentment comme une religion toierante. Il eut a ce propos une querelle avec Muir, dans laquelle il rappela ce mot de Lamartine : Les Mahometans sont le peuple le plus tolerant sur la face de la terre. Il ecrivit un essai sur la question si Tislam a ete bienfaisant ou prejudiciel a l'humanite. Il n'admet pas que cette religion soit fondee sur Tepee. « Rien n'est plus faux, dit-il, que cette opinion que Tepee est la peine fatale pour quiconque refuse d'em*brasser l'islam. L'islam demande un coeur sincere ; il a tire l'eepee, non pour exterminer tous

(1) Saiyid Ahmed Khan, *A Series of essaye on the life of Mohammed*, Londres, 1870.

les palens et infidles, non pour forcer tous les hommes a devenir musulmans, mais pour proclamer la verite eternelle, l'unite de Dieu, a travers tout le monde connu. » Ainsi malgre ses efforts pour rapprocher les religions, majgré ses tendances modernistes, Syed Ahmed reste au fond tres attache a sa propre foi dont il parle avec un cœur aimant et un esprit convaincu. Son liberalisme lui attira la haine d'esprits retrogrades ; des Muftis le traiterent d'antechrist et demanderent son expulsion; mais il vecut assez longtemps pour voir un changement s'operer dans les idees et une partie de Topinion lui redevenir favorable. Il mourut en 1897.

L'universite d'Alygarh se developpa apres lui et est encore aujourd'hui florissante. A cette ecole se rattache Syed Amer Ali, historien philosophe, qui exalta les merites intellectuels de l' Islam, et se fit de Mahomet une conception moderniste et tres idealisee.

VI

L'Inde a des Congnis nationaux depuis 1885. Ce sont des assemblees spontanees qui se reunissent chaque annee pendant les vacanoes de Christmas, tantot dans une ville tantot dans une autre. Des Hindous, des Musulmans, des Parsis y prennent part. Ces derniers, a cause de leurs

fortunes de grands commercants et de leur situation a Bombay, ville intellectuelle, y sont assez influents. Les comptes-rendus sont publies. Le Congres est prepare par des associations regionales qui etudient dans chaque province les vceux du peuple et nomment des delegues. Le but du Congres est de promouvoir le NATIONALISME, d'obtenir l'alldgement des impots, d'exprimer les aspirations de la nation; celles-ci se resument aujourd'hui en un mot: le self-gouvernement, le *svaraj*, le *home-rule*. La question appelle quelques reflexions.

Sans pretendre qu'on puisse dire, comme Metin, qu'il n'y a pas de veritable nationalisrae dans l'Inde (1), — ce serait nier Tevidence ou injurier gratuitement des hommes dont le z&e, le talent, les souffrances imposent le respect, — on doit cependant observer que le sentiment national est recent dans cette contree. C'est presque une importation europeenne. Dans les periodes les plus brillantes de son histoire, l'Inde n'a jamais ete completement unie; elle se composait toujours de royaumes en lutte les uns contre les autres, de races conquerantes ou vaincues, de religions qui se regardaient mutuel-

(1) Albert Main, *L'Inde d'aujourd'hui*, Paris, 1903, p. 217 : « Le sentiment national, si fort en Europe, raeme dans les classes pauvres et illetrees, n'existe nullement aux Indes, en depit du titre du mouvement, »

lement avec haine ou mfepris. On donne encore aujourd'hui des chiffres tels que ceux-ci (1919) : Tlnde compte 294 millions d'habitants, dont 207 sont hindous de religion, 62 mahom6tans, 9 bouddhistes; ils sont repartis en 680 etats et parlent 147 langues. L'Inde, par son immensite, est plutot un continent qu'une patrie; ses limites ne sont pas si nettes que Ton pourrait le croire ; par le Pendjab elle se relie a la Perse, dont elle est, au point de vue de Thistoire litteraire musulmane, un prolongement; par la charmante valine de Cachemire, elle rejoint les pays turcomans, d'oii lui sont venus des maitres et des envahisseurs; au Nord elle se perd dans les neiges et les forfits sauvages de THimalaya; le nom que nous lui donnons ne lui appartient mfime pas en propre; il deborde a l'Est sur la peninsule voisine et s'etend jusqu'aux pays peuples de races malaises et chinoises. Aucune administration asiatique n'a pu jusqu'ici contro-ler un monde si vaste et si divers ; il fallait tous les moyens materiels dont dispose une administration europeenne pour donner a l'Inde conscience de son unite et la rrealiser effectivement. « L'unite de Tlnde, ecrit Metin, a ete faite par l'autorite et la force du gouvernement anglais; elle disparafrtrait si l'etat-major de direction cessait d'etre anglais. »

Le Congres national a ete vu avec bienveil-

lance et même encourage par certains hommes d'état anglais, comme Lord Ripon et Sir Travelyan. D'autres, comme Sir Alfred Lyall, y furent hostiles. La plupart des journaux anglais affectèrent le dédain.

En 1905, le mouvement nationaliste étant devenu plus hardi, commença une période de répression. Puis vint la guerre et la période de troubles qui suivit.

Parmi les plaintes des nationalistes de l'Inde(1) est celle qui concerne les dépenses militaires. Depuis 1885 le Congrès a constamment protesté contre l'élevation croissante des dépenses militaires. Mais sa voix, dit Mme Annie Besant, paraît être pour les Anglais celle de la sédition et de l'ambition d'une classe, non celle de la partie la mieux éduquée, la plus vraiment loyale et patriote de la nation. En 1902, le Congrès protesta contre un supplément de paye aux soldats anglais de l'Inde, qui ajoutait un fardeau de 786.000 livres par an, à prendre sur les revenus de l'Inde. L'année suivante, le Congrès se plai-

(1) *The case for India*, adresse présidentielle de Mme Annie Besant au 32^e Congrès national tenu à Calcutta le 26 décembre 1917. — Sur le même sujet, on peut voir encore de cette femme célèbre l'important ouvrage : *How India wrought for freedom*, Bombay, 1915, et *India a Nation*, un petit livre. — Essad Fouad, *Les Origines du mouvement nationaliste indien*, dans **la revue Orient et Occident**, janvier-mai 1922.

gnit que ces depenses eussent pour but, non la securite de l'Inde, mais la politique imperialiste du gouvernement britannique ; l'Inde supportait le cofit d'environ un tiers de toute l'armee britannique, en sus de l'entretien de ses propres troupes indiennes. En 1905, le plan de Lord Kitchener, maintenant sur le pied de guerre Tarmee indienne, amena de nouvelles protestations. L'Inde depensa plus de 20 millions de livres pour les services militaires en 1914-15, 21,8 millions en 1915-16 et 22 en 1916 ; pendant cette periode, les revenus du pays ne depassaient pas 60 millions.

Un autre point qui interesse les Congressistes est le recrutement des services civils. L'Honorable Justice Kahim insiste sur l'utilite d'employer des agents indiens instruits plutot que des fonctionnaires europeens : « Les fonctionnaires anglais n'arrivent pas a s'assimiler les langues parlees dans l'Inde, et leur manere de vivre et de penser difitere si completement de celle de la population hindoue, qu'a peine une petite minorite d'entre eux, doues d'une clairvoyance exceptionnelle, ont ete capables de surmonter ces barrieres. Pour les Indiens instruits au contraire, cette connaissance du peuple est instinctive, et le sentiment de la religion et de la coutume, si fort en Orient, etablit entre eux et leurs administres une comprehension

mutuelle et une sympathie que Ton ne rencontrerait pas au meme degre dans les pays domines par des idees materialistes. » Le meme orateur eut le courage de publier un memoire sur les principes qui devraient presider au recrutement pour les services civils de l'Inde.

Le Congres s'occupe aussi du role joue paries indigenes qui sont elus aux Conseils tegislatifs dans les diverses presidences, et se plaint que ce rdle soit trop souvent fictif.

Un leader nationaliste, esprit fort Eminent, et qui s'est beaucoup occupe de questions d'education, Gopal Krishna Gokhale, mort il y a peu d'annees, enumere ainsi les preuves qu'il requiert du bon vouloir du gouvernement anglais (en 1911) : « Le gouvernement britannique dans ce pays doit etre continflment progressif. Je suppose que tout homme qui pense, a quelque communaute qu'il appartienne, admettra cela. Maintenant je proposerai 4 signes auxquels on jugera si le gouvernement est progressif. D'abord quelles mesures il adopte pour ramelioration morale et materielle du peuple; et je ne veux pas parler surtout de ces instruments materiels qu'emploient tous les gouvernements modernes et qui sont necessaires a leur existence meme, comme les chemins de fer, les postes et telegraphes et autres choses analogues, mais plutot de ce qui concerne l'edu-

cation, Tetat sanitaire, Tagriculture, etc. En second lieu quelles mesures le gouvernement entend-il prendre pour nous donner une part plus large dans l'administration de nos propres affaires, soit dans les municipality soit dans les conseils regionaux ? Troisiemement, quelle part le gouvernement nous donne dans ses conseils, dans ces assemblies deliberantes *ou l'on traite* les questions politiques; enfin jusqu'a quel point les Indiens sont admis dans le service public. » Ces quelques phrases tres nettes donnent une idee des revendications du nationalisme indien, dans ce qu'il a de raisonnable, en meme temps qu'elles Umoignent de l'esprit politique des Hindous les plus eclaires.

L'apres-guerre fut pour TInde une periode de troubles. Le mouvement nationaliste tomba dans divers exces et, d'ailleurs, se ramifla. La surexcitation, le disequilibre economique et mental causes par cette enorme lutte de peuples, se firent sentir aussi dans cette contree. Les espoirs souleves par les grands principes de liberty nationale pour lesquels nous avions combattu, et qui avaient ete solennellement proclames a l'occasion des traites, ne parurent pas suffisamment realises et laisserent de la rancoeur. Les peuples qui se trouvaient encore places sous la tutelle de nations europeennes

s'irriteent et s'enhardirent. Il fallut chatier leur deception. D'autre part, le mouvement national indien eut une ramification ou une derivation importante due aux elements mahometans du pays. Ceux-ci furent choques par la situation nouvelle faite a la Turquie, contrairement a des engagements pris, situation qui, en laissant la Turquie amoindrie et humiliee, portait atteinte a la dignite khalifale et a tout l'honneur de l'islam. De la vint une agitation dite « mouvement du Khalifat », et qui fut assez grave. Les nationalistes hindous, que la chose n'interessait pas directement, s'y joignirent par sympathie et resterent lies a leurs freres musulmans. Dans cette periode une figure saillante d'agitateur est Gandhi dont, quoique brahmaniste, nous devons dire quelques mots.

Gandhi, surnomme par ses admirateurs Mahatma, la grande ame, et dont un journaliste a dit qu'il est « une des plus grandes figures qui aient jamais attire l'attention du monde »(1), est un hindou de haute caste. Jeune homme, il desira aller en Angleterre; sa mere tres pieuse lui persuada alors de faire vœu de chastete et

(1) *Daily Mail*, 11 mars 1922. — V. Romain Rolland, *Mahatma Gandhi*, Paris, 1924, avec une bibliographie. — Gandhi, *La jeune Inde*, avec une preface de R. Rolland, id. — Le journal de Gandhi s'appelle *Young India*.

d'abstinence de viande et de vin. Il etudia le droit a Londres et s'y fit des amis. A son retour dans l'Inde, il fut admis comme avocat a la Haute-Cour de Bombay. Il alia au Natal en 1893, et y fit beaucoup pour ameliorer le sort des Indiens, nombreux dans le Sud africain; il rendit service au gouvernement britannique en organisant un corps d'ambulanciers indiens pendant la guerre des Boers (1906). Revenu aux Indes en 1914, il y commença une carrière d'agitateur; il était l'élève de Gokhale et l'ami du poète Rabindranath Tagore, avec lequel toutefois il eut des dissentiments. Il se tourna contre le gouvernement et devint réactionnaire fanatique. Il se servit de formules négatives, mais subversives : non-violence, non-coopération ; cela est d'ailleurs conforme au vieil esprit hindou, pour qui le but dernier de l'être, le *nirvana*, est négatif. En pratique, ces mots signifiaient refus de tout service et boycottage, et cette prédication d'apparence philosophique et douce, interprétée par des Musulmans qui sont d'une nature plus militaire et plus violente, devait provoquer une agitation dangereuse et la révolte; il est peu probable que Gandhi lui-même ne l'ait pas compris : « Il est décidé, dit le *Daily Mail*, a jeter le gouvernement britannique, la civilisation occidentale et la religion chrétienne hors de l'Inde, en rendant

La vie intolérable aux Européens et le gouvernement impossible. » Il déclara un boycottage des manufactures étrangères « qui fut désastreusement effectif ». Il alla jusqu'à faire brûler en place publique les étoffes anglaises, et il fit campagne pour persuader aux femmes indiennes de tisser. Lui-même s'habille de blanc, avec le fez et les sandales; ses adhérents portent le bonnet blanc. Il a voulu boycotter le voyage du Prince de Galles et celui du Duc de Connaught. Le Prince traversa Calcutta vide, dit Romain Rolland; mais, d'après le *New York Herald*, il y eut une foule énorme à son passage à Delhi. Pour l'arrivée du Prince à Bombay, Gandhi déclara un *hartal*, jour de grève, et de deuil, destiné à rendre impossible toute manifestation. L'expérience dégénéra en émeute et il y eut du sang versé; un régiment se mutina. L'arrestation du Mahatma avait été demandée des centaines de fois; on s'y décida enfin; il fut arrêté dans sa résidence de l'Ashram, près d'Ahmedabad, à 300 milles au nord de Bombay, et condamné à 6 ans de prison (mars 1922). Ses deux principaux collaborateurs musulmans, les frères Mohammed Ali et Choukat Ali, avaient été incarcérés avant lui.

L'agitation pour le Khalifat commença en l'été 1919, les Musulmans de l'Inde étant inquiets de la paix écrasante qui se brassait contre la

Turquie (1). Le 17 octobre 1919 eut lieu une imposante manifestation (*Khilafat Day*), qui fut suivie un mois après par la première conférence du Khalifat pour toute l'Inde. Cette conférence eut lieu à Delhi et Gandhi la présida; une seconde conférence eut lieu à Amritsar en décembre 1919, une troisième à Bombay, février 1920. Celle-ci envoya une déléation à Londres.

Ce mouvement pro-turc prit un caractère de grande violence chez les Mahométans du Malabar appelés les Moplals (2). Ceux-ci forment une secte de Musulmans fanatiques qui compte environ un million de membres; ils avaient été très travaillés par les agitateurs nationalistes. Les premiers officiers qui tentèrent de les arrêter furent attaqués. Les Moplals avaient des corps de troupes nombreux dont plusieurs comptaient jusqu'à 10.000 hommes; ils menacèrent la ville de Calicut; des combats eurent lieu entre eux et les forces britanniques. Ces Musulmans se conduisirent en brigands plutôt qu'en politiques;

(1) L'Inde avait en d'autres circonstances manifesté son attachement au Khalifat ottoman. V. par exemple un recueil d'articles de S. E. Nasir ed-Din Mohammed Abou'l-Mansour sur la gloire de la maison d'Othman, qui est un plaidoyer pour les Turcs de l'époque de la guerre russo-turque, 1877, intéressant et curieux ouvrage.

(2) Cf. ci-dessus, p. 335.

ils avancerent ravageant le pays sur leur passage, brulant les stations de chemin de fer; ils pilterent les temples hindous et meme les habitations des partisans de Gandhi; des nationalistes hindous essayerent en vain de les calmer. Ils avaient proclame l'indépendance des Musulmans de l'Inde et arbore l'etendard turc, l'etendard vert (aout 1921).

La delegation musulmane pour la defense du Khalifat, qui avait ete envoyee a Londres, se rdunit dans cette ville a Essen Hall le 23 mars 1920. Elle etait presidee par Mohamed Ali. Celui-ci avait deja souffert pour la cause de l'indépendance islamique; il avait ete incarcere, ainsi que Chaukat Ali, pendant toute la duree de la guerre. Chaukat Ali etait le fondateur de la Society dite des « Serviteurs de la Ka'bah », qui contribua beaucoup au reveil de l'islamisme dans l'Inde; il presida en 1919 le Congres d'Amritsar,

Mohammed Ali prononca a Londres un grand discours, tres Eloquent, tres large (1), ou il expose tout son plan pour l'organisation du monde islamique. Il y prdsente l'islam comme « la religion de la paix et de la persuasion ». Il compare le Khalife au Pape, avec cette diffe-
rence qu'en un sens il est plus que le Pape, car,

(1) *Le Droit dun peuple a la vie*, public par l' *Indian Khilafat Delegation*, n° 4.

dit-il, nous n'admettons pas de difference entre choses temporelles et choses spirituelles », ce qui fait que le Khalife « ne peut pas etre *vaticanisi* »; mais en un autre sens il est moins que le Pape, car il n'est pas infallible et peut fitre depose. « Nous ne sommes pas a sa merci et la conscience humaine reste libre. » Le Coran declare, pretend-il, « qu'il n'y a pas de contrainte dans la foi ».

Mohammed Ali se montre dans cette plaidoirie beaucoup plus pan-islamiste que nationaliste. Lui, Tami de Gandhi, s'eleve contre les exees du nationalisme, et place l'islam au-dessus de tout. Le sentiment religieux international l'emporte sur le sentiment territorial patriotique : « L'islam ne connait pas de barrieres geographiques ou ethniques, comme celles que l'Europe moderne a elevees, et qui font obstacle a la liberte des rapports sociaux et a l'extension des sympathies humaines. L'islam n'est pas national, mais supernational. Nous ne sommes pas les adorateurs d'un nationalisme qui a pour devise : mon pays, juste ou injuste ! On aurait pu croire qu'apres cette horrible guerre, dans laquelle l'habilete humaine a atteint son plus haut degre de perfection, non pour la sauvegarde, mais pour la destruction de l'humanité, aprte une guerre qui visiblement a ete la consequence logique du culte du nation

nalisme, il etait temps que l'Europe cessat d'adorer ce Moloch du nationalisme moderne. »

Pour les Turcs, Mohammed Ali demanda ce que Ton sait : « Evacuation de Constantinople par les Allies, Suzerainett du Sultan comme khalife de l'islam sur les villes saintes : La Mecque, Medine et Bagdad. Restitution par les Grecs aux Turcs de la Thrace Ottomane avec Andrinople, et de Smyrne en Asie Mineure. Ce sont les points qu'en 1922 les gouverneurs provinciaux de l'Inde regardaient eux-memes comme etant de la plus grande importance « en vue de l'intensite du sentiment mahométan dans l'Inde en faveur des Turcs ». Pour les Arabes, Torateur indien demanda que la question de leur autonomic fult reglee par les Musulmans eux-memes.

Syed Hosei'n, qui parla apres lui, repondit aux savants qui, comme M. Margoliouth, ont conteste les titres des Sultans ottomans au Khalifat. C'est un fait, dit-il, que 70 millions d'ames dans l'Inde reconnaissent le Sultan de Turquie comme leur khalife ; nous sommes en presence d'une realite, « nous n'avons pas le temps d'entrer dans des discussions acadfemi-ques ». — Syed Suleiman Nadvi parla au nom des Ulemas ; il dit que « la question du khalifat est essentiellement une question religieuse ». C'est pourquoi la politique des Allies a l'egard

du khalife a si profondement emu les Musulmans de l'Inde, et pourquoi l'on a vu les theologiens et les erudits des seminaires de Feringhee Mahal, Deoband et Nadwa, si peu enclins d'ordinaire a se mfler aux intrigues politiques, sortir cette fois de leur retraite scolastique. — Enfin une femme, Mme Sarojini Naidou, vint, au nom des femmes hindoues, exprimer en quelques mots chaleureux sa sympathie pour les Musulmans de l'Inde.

La voix des delegues ne fut pas ecoutee a Londres ; le ministfere de Loyd George ne voulut pas les comprendre. Alors la Ligue de tous les Musulmans de TInde, *All India Muslim league*, se declara contre le gouvernement et adopta le programme de non-cooperation de Gandhi.

CHAPITRE IX

LA PERSE* — LA TARTARIE. — LA FEMME

SOUVENIR DES ANCIENNES RELATIONS FRANCO-PERSANES. — PONTES FRANCO-PERSANS ACTUELS. — UN SOUFI INDIEN MODERNE : 'INAYAT KHAN.

JEUNES TARTARES, SADRY MAKSOUDOFF.

LA MUSULMANE MODERNE. — REMARQUE FINALE : ISLAM ET ORIENT.

I

Je ne parlerai que très brièvement de la Perse moderne. J'ai assez montré la place considérable que ce pays a tenue dans l'histoire religieuse, littéraire et politique de l'Islam. La pénétration des idées libérales en Perse, en ces dernières années, et la révolution qui en a été la conséquence, ne sont que le corollaire des mouvements qui se sont produits en Turquie. Quant aux rapports de ce pays avec la France,

ils sont connus. Tout le monde se rappelle les noms de ces grands marchands du xv n^e Steele, les Tavernier, les Chardin, qui voyagerent en Turquie, aux Indes et en Perse pour le commerce des pierreries et y gagnerent de grosses fortunes. Ces deux-la etaient des Parisiens. Chardin regut en 1666 le titre de marchand du roi de Perse, et revint a Paris avec une commission de ce prince. Il faut citer aussi Jean Thevenot, qui apporta, dit-on, le cate en France en 1656 ; leurs recits de voyages sont celebres.

Au xv m^e Steele, vers Tepoque oil les lecteurs de Montesquieu se demandaient : « Comment peut-on etre Persan ? » il vint a Ia cour de Louis XIV un ambassadeur de ce pays qui fit sensation. C'etait un personnage assez original du nom de Mehemet Riza Bey, et qui partit enlevant une Franchise, Mme d'Epina y (1715); on a ecrit le recit de son ambassade (1).

Les necessites militaires contribuerent aussi aux relations. Nadir Shah, Taventurier de genie dont nous avons parte, avait organist l'armee persane ; « il lui avait donne, dit Drouville, une coherence et une discipline qui Tavaient rendue, non legale des arntees europeennes, mais du moins superieure a toutes celles qu'il eut a combattre ». Or, ce conquerant avait appele

(1) Maurice Herbette, *Une Ambassade persane sous Louis XIV*, avec 13 planches, Paris, 1907.

secretement quelques officiers français, principalement en vue de la création de son artillerie. — En 1807, le général Gardanne fut envoyé par Napoléon à Feth Ali Shah, de la dynastie Kadjar, qui en avait aussi demandé. Cette mission ne fut pas heureuse; Targent manquait, et, à la suite de quelques maladresses diplomatiques, le général français se trouva évincé par des agents anglais. Le second fils de ce souverain, le Prince Abbas Mirza, a laissé la mémoire d'un prince de haute intelligence, qui aspirait vivement à mettre son pays au niveau des progrès de l'Europe.

Le Shah Nasir ed-Din a été populaire en France de notre temps. Il vint à Paris en 1873, accompagné de Hasan Ali Khan (1). C'est le premier Shah de Perse qui ait voyagé en Europe. Il y avait à ce moment en France des jeunes gens persans qui y étaient venus pour se former aux sciences, aux arts et aux industries d'Occident. Ce shah possédait un véritable talent de dessinateur et était très versé dans la géographie. Il avait un sincère désir « de réveiller la Perse de sa léthargie, et d'introduire dans ses états la civilisation occidentale, au triple point de vue du commerce, de la science et de la politique : Je n'examine pas, disait-il, si moi ou mes succes-

(1) *Le Monde Illustré*, du 21 juin 1873.

seurs nous serons plus ou moins heureux; je me préoccupe seulement de savoir si mes peuples seront plus fortunés et plus prospères. » Les souverains persans sont devenus, depuis cette date, des hôtes assez familiers de Paris, — d'où ils ont rapporté de temps à autre quelque jolie invention, comme les fontaines lumineuses, les chemins de fer ou les automobiles. — A deux reprises le jeune shah actuel a élu domicile dans notre capitale, et a accepté des invitations, non seulement des personnages officiels, mais de plusieurs membres de l'ancienne noblesse française.

L'art persan a toujours été apprécié parmi nous. Dans la période qui a précédé la guerre, la faveur dont il jouissait était à son maximum. Cet art exerçait alors une influence de premier rang dans le costume, à la ville et au théâtre ; et peu de temps avant la guerre, le *great event* de la saison mondaine à Paris fut un bal en costume persan, avec des entrées représentant la réception de l'ambassadeur à la cour de Louis XIV. — Quant aux miniatures, manuscrits, émaux, potiches, broderies et tapis de Perse, leur valeur marchande n'a cessé de croître, et ils font les délices des riches amateurs.

II

En 1921, un groupe de lettres persanes ou

turcs a fonde a Constantinople une petite revue de LITTERATURE PERSANE (1) et se sont adjoint des collaborateurs francais. La revue a paru dans les deux langues; elle avait pour but de faire connattre les pontes et ecrivains de la Perse, non seulement les vieux maitres illustres, mais les pontes recents ou actuels, qui sont fort nombreux. Ali No-Rouze montre en quatre pages tres spirituelles jusqu'a quel point la poesie est encore goutee et cultivee en Perse : « Je ne crois pas exagerer, dit-il, en pretendant qu'on peut y compter aujourd'hui plus d'un millier de pontes, et qui sont loin d'etre tous de mediocres gratte-papier... On dirait qu'en ce pays tout enfant nait poete. » Beaucoup de ces aedes sont du peuple, et completement illettres. « Je n'aurais *qu'a* vous citer le cas de cet extraordinaire derviche dont je ne me rappelle pas le nom, qu'on rencontre dans les rues de Teheran, sa hachette a la main, son *kachgoul* en bandouliere, la barbe abondante et parcourant les bazars et les places publiques en chantant et recitant des vers. Sur son chemin, il arrete un passant, dans un cafe interpelle un consommateur, sur une place s'adresse a un badaud. Il leur pose quelques questions sur leur

(1) *La Revue litteraire Persane (Parse)*; directeur Lahouti redacteur en chef Ali No-Rouze. Constantinople. — Cet organe, me dit-on, a cesse de parattre.

nom, leur ville natale, leur profession, et voila un *Ghazel* improvise... Des exemples semblables se rencontrent par dizaines dans les villes et les villages persans. »

Parmi ces poetes citons : Ghachamchame qui exerçait la profession de veilleur de nuit au bazar d'Ispahan; il faisait des vers burlesques et des plaisanteries si savoureuses qu'on n'oserait les repeter; Chater-Abbas, mort il y a une vingtaine d'annees, qui etait garçon boulanger, comme notre Reboul. Un autre plus important est Chourideh, poete aveugle de Chiraz qui plut au Shah Nasir ed-Din et recut de lui le titre de Fasih el-Mulk, l'eloquent du royaume. Puis Kemali dont le pere etait mollah ; mais ce dernier, degoute de sa profession, fit de son fils un ouvrier; et l'enfant travailla jusqu'a 20 ans, tantdt dans une forge, tantdt dans la passementerie, ne sachant ni lire ni ecrire. Ce Kemali a compose, a l'occasion de la derniere revolution persane, de tres belles odes patriotiques.

La plupart de ces auteurs, ce me semble, n'ont pas rompu completement avec la tradition des vieux maitres de leur pays. Ils chantent encore les roses, la nature, la melancolie de tout ce qui passe, et se consolent avec « la fille de la vigne ». Dans les poesies de Lahouti par exemple, Tun des principaux noms de ce recueil, on distingue souvent l'influence des Hafiz et des Kheyam.

Je traduis ici quelques stances d'une ptece anonyme sur l'amour de la patrie et la douleur de l'exil. Ces vers ont du souffle et un sentiment intense; ils sont dates de Stamboul, 20 avril 1921.

« Le sort a allume le feu de l'exil et m'a brule; il m'a vise de la fleche de l'iniquite et m'a perce. Pour quelle faute m'a-t-on enleve ma patrie, je ne sais; mais ce qui est stir, c'est que mes yeux voient la route du regret.

« Oil est celui qui fut pour moi le familier de la nuit sombre ? Celui qui a protege ma tete, Tami et l'idole ? Ou est celui qui prenait en pitie l'humiliation de mon coeur brise, qui ne dissimulait pas sous un sourire affects l'ennui de ma rencontre ?

« Je n'ai plus de lot dans le monde que le chagrin de la separation; il n'est plus personne que l'amitie accorde avec moi. Je ne trouve plus parmi ces ruines que la haine et l'hypocrisie. Le monde est devenu le passage du chagrin; ce n'est plus la roseraie de la promenade.

« Celui qui a bu le vin de l'exil, dont la taille s'est courbee par l'eloignement de l'Iran (la Perse), celui qui comme moi a ete cache dans le recoin de la separation, sait que les larmes de sang que je verse ne sont pas sans cause ni raison.

« Etant parti, j'ai tourne mon visage dans la direction de la patrie; mon ceil naguere s'est

ouvert devant cette terre brillante de mon pays. Je veux; aller dormir sous cette terre pure. Hormis ceci : mon pays pour la vie ! il n'est point pour moi de repos.

« Patrie, ta beauté est éternelle ! Ton jeune Shah est un chef à la tête florissante et puissant. Qui te trahit tombe dans un féternel mépris. Il n'est pour moi d'autre *Ka'bah* exaltée que ma patrie. »

Il y a dans le même recueil quelques morceaux humoristiques, où ces Persans nous apparaissent plus parisiens; mais ils s'écartent trop, pour que je les cite, du genre de cet ouvrage.

Entre tous ces aèdes de la Perse moderne, il en est un d'assez grand talent et de famille impériale, que je veux saluer plus particulièrement : le Prince Mirza Khan Danish¹. Le Prince a été ambassadeur à Stamboul et ministre de la justice ; il a une profonde culture européenne, étant docteur de l'Université de Louvain et membre de notre Société des gens de Lettres. Maintenant, il habite souvent la France. Les promeneurs de la Riviera connaissent sa charmante villa persane de Danishgah (la maison

(1) *Poesie et art persans à Monaco 1910-1919*, Monte-Carlo, 1919; — *Le Secret de la Longévité Constantinople*, 1320.

du savant) aux émaux bleus, perchée sur les rochers, au fond de Monte-Carlo, entre les oliviers et les roses. Il y a là des collections précieuses; c'est parmi les bibelots rares, les tapis de prix et les sentences d'or ou d'argent calligraphiées, que le prince cultive la philosophie et la poésie, en vue de la ville riante et de la mer. Il s'est souvenu que Cyrus, le conquérant modèle, ayant en 538 avant Jésus-Christ conquis la Phénicie, s'était trouvé par le fait maître de toutes ses colonies, dont était Monaco; et pour rappeler ce passé glorieux, il a élevé sur la terrasse de sa villa deux monuments à Cyrus, Tun des deux imite de celui de Bactres, et un autre à Darius. Cependant ces conquêtes n'ont point ébloui Tame du Prince, qui fait profession de pacifisme. Il a été délégué de son gouvernement à la première Conférence de la Haye, en 1899, et il a composé à cette occasion une Ode à la Paix. Il a joint à son Musée une galerie de la paix, contenant des portraits, photographies, autographes, etc., relatifs à la paix, et qui comprend une collection formée par le Comte italien de Gubernatis.

Nous avons du Prince Mirza un curieux poème en 3 langues, persan, turc et français, contre la crainte de la mort. C'est un sujet traité dans l'ancienne littérature latine par Sénèque et Boèce, et sur lequel les Arabes sont revenus

plusieurs fois; le Prince Mirza le renouvelle et le modernise :

« Un soir de clair de Lune, au bord de l'eau, nous nous trouvions reunis, quelques amis et moi. Il y avait la un colonel, tres cultive, lettre et plein d'esprit, et un general, ingenieur, versé dans beaucoup de sciences. Le colonel avait une nature gaie, prenant tout en bien; le coeur du general au contraire etait rempli d'amertume. Dans la roseraie de la destinee, le premier ne voyait partout que fleurs de couleurs variees; pour le second tout etait epine et desordre. Celui-la avait 35 ans; celui-ci avait passe la cinquantaine et ses cheveux noirs etaient devenus blancs. »

Ces personnages se racontent leur vie. Le general dit qu'il a toujours presents a la pensee ces vers de Sadi : « O toi qui as passe 50 ans endormi, utilise ces 5 jours qui te restent a vivre; envoie d'avance a ton tombeau des provisions pour l'autre vie, car apres toi personne ne songera a t'en apporter. » Ces vers font sur lui une penible impression : « Je ne comprends pas, dit-il, pourquoi Dieu, qui est tout-puissant, a fait la vie humaine si courte. Les choses eussent ete mieux arrangees si nous avions eu deux periodes de vie, chacune de 60 ans. La premiere aurait servi **pour le travail et le perfectionnement, la seconde eut ete consacree**

a la jouissance et au repos. A quoi bon les travaux, si le temps nous manque pour jouir de leurs fruits ? » Sa mere, qu'il aimait, le voit faire sa situation ; a peine il Ta conquise qu'elle meurt; il a des enfants qui promettent, mais dejtk il se sent vieux, et les caresses qu'il leur donne sont empoisonnees par l'idee qu'elles seront interrompues par une mort trop prochaine.

Les amis s'en allaient, attristds par ces reflexions, lorsqu'ils rencontrent un vieillard age de 125 ans (sa photographie est dans le poeme). « Sa stature etait haute et sa taille ne s'etait point courbee. Le teint de son visage n'etait pas altere; il mangeait, dormait bien; toutes ses faculty etaient saines. Il nous salua, s'assit et commenga a parler. »

Le vieillard, qui a entendu les propos du general, y repond. Il pretend que la Providence a fixe le terme de nos jours non a 70, mais a 120 ans, que c'est le peu de sagesse et le manque d'hygtene qui raccourcissent la vie. Bénissez, dit-il, la Providence. Les auteurs, pontes ou romanciers, devraient enseigner que l'adolescence dure jusqu'ik 25 ans. La jeunesse qui la suit peut aller jusqu'a 75 ans; a partir de la est l'age mar qui doit s'etendre jusqu'a 5 fois 25 ans. Alors seulement on a droit **au titre de** vieillard. — Sur **la demande du general, il**

donne quelques preceptes qui doivent assurer la prolongation de la vie :

« Soleil, logis bien sec, vivifiante brise,
Air pur et proprete par-dessus tout requise;
Pourquoi craindre le mal et sa contagion
Si Ton suit Thygtene et sa prescription ? »

Comme nourriture, il recommande: « le pain et le laitage; — les eaux, le sel surtout assurant la sante », puis au moral : « ce principe absolu, la moderation »; enfin un peu de pieté pour l'adoucissement de l'ame :

« Le corps a sa sante dans les ablutions
Et l'ame son repos dans la devotion. »

Il y a la une heureuse alliance de l'esprit calme et meditatif de l'Orient avec l'hygiene occidentale.

III

La litterature soufie de l'Inde est representee aujourd'hui par le poete musicien INAYAT KHAN, que les Parisiens connaissent. C'est une personnalite sympathique et vraiment originale; il a donne au Soufisme une forme nouvelle qui le rapproche un peu du theosophisme.

Infiyat Khan est ne a Baroda en 1882, d'une famille de Mashayakh (saints); il compte parmi ses ancfitres un saint venere Jumasha, et il est petit-fils de Maula Buksh, musicien **poete**

de haute spirituality qui commença son éducation. Il quitta son village à l'âge de 18 ans, et parcourut l'Inde en reformateur musical. Le Nizam de Hayderabad, plein d'admiration pour son talent, lui donna le titre de Tansen; c'est le nom d'un célèbre chanteur du temps d'Akbar, qui est devenu synonyme de génie musical. Ensuite Inayat étudia les religions et les philosophies; il eut des discussions avec des Parsis et des Brahmes. Cherchant un maître en soufisme, il eut la vision d'une stance musicale où se trouvait un être resplendissant de lumière, au milieu des plus grands saints de l'Inde. Quelques mois après, il rencontra celui qu'il avait vu dans son rêve; c'est ce soufi qui, en mourant, lui conseilla de voyager, « pour harmoniser l'Orient et l'Occident par l'harmonie de son art ». En 1910, il partit donc pour l'Amérique où il donna des conférences; puis il vint à Paris. Il y fonda l'Ordre des Soufis, chanta et fit des conférences en anglais. Il eut quelque succès. Les dames se plaisaient à le voir, vêtu de longues robes jaunes ou violettes, avec sa physionomie grave bien qu'encore jeune, sa belle barbe noire et ses yeux brillants; elles recouterent moduler d'une voix calme de vieux airs hindous en s'accompagnant de la *vena*. Plusieurs se mirent à son école, et le suivirent dans des séances de « concentration », où leur

apparaissait, d'après ce que me dit Tune d'elles, je ne sais quel rayonnement fluïdique ou les ailes resplendissantes de quelque *simorgh* mystérieux.

Inayat Khan a des mots heureux sur la musique(1). Il dit que les Soufis l'appellent « la nourriture de l'âme, *Gizah-i-Ruh*... La musique est la bénédiction qui harmonise les deux mondes et porte en soi l'éternelle paix..., elle élève l'âme et facilite l'extase. » Elle est de 5 sortes : artistique, provoquant les mouvements du corps; scientifique, faisant appel à l'intelligence; émotive, qui touche le sentiment; inspiratrice, qui accompagne les visions supérieures; et céleste, qui atteint l'abstrait.

La « concentration » est ce qu'il travaille avec ses adhérents européens. C'est un contrôle du corps et de la pensée, puis une purification

(1) *Message Soufi de la Libérie spirituelle*, par le Professeur Inayat Khan, Paris, 1913. — *The way of illumination, a guidebook to the Sufi Order*, compilé d'après les écrits d'Inayat Khan, 1922. — Inayat Khan est poète ; il y a de lui un *divan* traduit en anglais : *The divan of Inayat Khan, rendered into English Verses*, par Jessie Duncan Westbrook ; il a recueilli aussi d'anciens chants de l'Inde : *Songs of India, from the Urdu, Hindu and Persian*, trad. par lui et par Jessie Duncan Westbrook. En juillet 1924, le Murshid a fait représenter dans le jardin de la belle villa qu'il occupe sur les coteaux de Suresnes, « Fazal Manzil », une pièce mystique composée par lui en anglais.

et a la fin une annihilation, annihilation a 3 degres dans le plan astral, dans le plan spirituel et dans l'abstrait.

La theorie de la « Manifestation divine » rappelle un peu la mystique de Boehme; il y a des classifications, des tableaux, meme une figure, des noms, des regnes, des « plans », comme en theosophie. L'etre unique se manifeste a travers 7 differents plans d'existence, et il y a 7 aspects de ses manifestations. L'homme de son cote se developpe en 5 plans devolution. Tous ces plans ont des noms; les derniers : plan materiel, plan de la pensee, plan astral, plan spirituel et conscience. A ces termes d'aspect theosophique, le *murchid*¹ fait correspondre de vieux mots employes en arabe pour designer les differents mondes : *Nasout*, *Malakout*, *Djabrout*, *Lahout*, auxquels il ajoute *Hahoul*. La figure represente le schema des forces involutive et evolutive *Nazoul* et *Uroudj*. L'etre supreme, dit-il, selon les principes Soufis, a deux aspects : *Zat* et *Sifat*. Ce sont les anciens mots pour dire essence et attributs. Le *murchid* les interprete : *Zat*, le connaissant, non manifeste; *Sifdt*, le connu, le manifeste. *Zat* est unique en son existence et ne peut etre appele qu'Allah,

(1) *Murchid*, le Maitre, le guide ; c'est le titre du directeur dans le Soufisme, et c'est celui que, dans son entourage, on donne a Inayat Khan.

Dieu; mais *Sifat*, qui se multiplie en 4 différentes involutions, peut recevoir des appellations nombreuses, dont la somme est Mohammed. « Le *Zat* projette le *Sifat* et l'absorbe en lui-même. » C'est, comme on voit, un remaniement assez neuf des anciennes théories.

D'une autre manière, Dieu a deux aspects : le masculin et le féminin, et à ce propos le soufi parle de la femme; il oppose la situation de la femme orientale à celle de l'occidentale, et en balance les avantages et les inconvénients. « La femme orientale, qui n'a aucune liberté, est pour son mari l'épouse confortable par excellence, et cependant l'Orient reste arriéré; la femme occidentale, qui possède une complète liberté, est plutôt un fardeau pour l'homme; et cependant l'Occident est en progrès continu. » En définitive ses préférences penchent pour le système oriental : « À mon avis, conclut-il, la femme doit avoir autant de liberté qu'elle le mérite; mais la réclusion est grandement désirable pour la conservation de l'idéal féminin, à condition que ce ne soit pas un emprisonnement. » Cela n'est pas pour effrayer ses admiratrices parisiennes.

IV

Au **Sud** de la Russie et dans ces vastes plaines

de l'Est de la Caspienne qu'arrosent l'Amou-Daria, ancien Oxus, et le Syr-Daria, vivent des peuples apparentés aux Turcs, et qui portent le nom de TARTARES. Ce sont les descendants des hordes de Djenghiz-Khan. Ces peuples, fort peu connus en France, ne sont cependant à dédaigner, ni pour le nombre, — ils sont 27 millions, — ni pour Intelligence, car ils sont déjà entrés dans la voie du progrès selon les conceptions européennes.

Djenghiz-Khan avait fait l'unité des Tartares. Après lui le pays de la horde d'or et le Turkestan conservèrent leurs caractères ethniques. La langue de ces populations s'unifia, et de plusieurs dialectes fondus ensemble naquit le *djagataï* ou turc-oriental qui devint langue littéraire; cette langue remplaça pour ces peuples le persan et l'arabe.

Après Tamerlan, les Tartares se démembrèrent. Il se forma 4 khanats en Russie et 3 au Turkestan. Les Russes conquièrent successivement les Khanats de Kazan, d'Astrakhan, de Crimée; puis, à une époque plus rapprochée de nous, les Khanats du Turkestan passèrent sous l'influence du même empire; en sorte que les Tartares se trouverent unifiés de nouveau, par suite de l'extension de la domination russe. Les Russes, remarque un jeune Tartare de Kazan, **ont** été les héritiers d'une grande partie du

royaume de Djenghtz-Khan, et les élèves des Tartares; ils se sont assimilés beaucoup de mœurs et de lois tartares, ainsi que des méthodes gouvernementales de cette nation.

Après la dernière révolution russe, une dizaine de républiques tartares se sont formées : celles de Khiva, de Bokhara, des Turkomans, de Tachkent; la république des steppes Kirghiz, celle de Kazan, la république Bachkir, avec Oufa pour capitale, l'Adzerbaïdjan, capitale Bakou, la Crimée et deux ou trois petites. Ces républiques comptent des hommes animés d'un esprit progressiste et libéral. Il y a un réveil national turco-tartare qui est dû à plusieurs causes : au progrès de l'instruction ; à l'unification politique de tous les Turco-Tartares par la conquête russe; à l'intensification des rapports entre les tribus et au sentiment plus grand de l'unité ethnique, qui en résultent; au libéralisme politique des classes intellectuelles en Russie, un des principes de ce libéralisme étant le respect des nationalités; à l'influence de l'Occident et surtout de la France. Bon nombre de ces jeunes-Tartares ont étudié chez nous : Atchoura, Agaleff qui a connu Taine et Renan; la plupart de leurs hommes politiques se sont formés en France.

Les Tartares, tout en reconnaissant les services que la Russie leur a rendus, ont un grand

desir d'avoir une litterature nouvelle et une vie nationale libre. Ils ont reussi a avoir des journaux, des Scoles, des societes litteraires; a Kazan seulement, il s'imprimait chaque annee 600 livres nouveaux en tartare; 70 journaux, 80 imprimeries, une dizaine de revues, 6.000 ecoles, le tout en tartare, existaient avant la revolution russe.

ImmEDIATEMENT apres la revolution eut lieu un congres de tous les Tartares pour discuter la question de l'unite nationale. Le congres s'en tint au federalisme ; on commença a arranger une constituante pour decider d'une organisation federate. Puis le bolchevisme survint; les bolchevistes tenterent d'abord de gagner les Tartares par la demagogie; devenus ensuite plus forts militairement, ils supprimerent les petites republicues en remplaçant leurs chefs par des hommes a eux, tout en les conservant theoriquement comme autonomes. L'Adzerbai'djan et Boukhara, les deux plus grandes de ces republicues, sont maintenant tout a fait autonomes, sauf pour Tarmee et les relations commerciales avec Tetranger; dans les autres, la liberte est moindre; les finances sont administrees par les agents nommes par Moscou. Les agents de la Commission extraordinaire (*Cheka*), celle qu'on appelle « l'administration de la pendaison », sont egalement nommes par

Moscou. Les bolchevistes imposent le régime soviétique ; la justice locale ordinaire et l'enseignement civil sont libres ; la langue tartare est la langue officielle.

Cette révolution s'est trouvée, un peu par hasard, avoir des conséquences favorables à l'islam. En effet, certains Tartares de Russie avaient été autrefois convertis de force au christianisme et y étaient restés attachés contre leur gré. Les bolchevistes s'étant désintéressés de la question religieuse, ces Tartares reviennent à l'islam. Un diplomate me citait récemment le cas d'une ville dans la Russie du Sud, comptant 10.000 habitants, anciens Tartares musulmans, qui avaient en bloc fait retour à l'islam.

Je parlerai maintenant en particulier d'un jeune-Tartare, M. SADRY MAKSOUDOFF, que j'ai eu le plaisir de connaître il y a longtemps à Paris, et dont la carrière est intéressante.

Sadry Maksoudoff naquit en 1879 au village de Tachi Sou, à 30 kilomètres de Kazan ; son père était mollah de ce village. Ses ancêtres avaient été persécutés par Ivan le terrible, parce qu'ils n'avaient pas voulu se convertir à l'orthodoxie russe ; privés de leurs biens, ils avaient donné à l'islam plusieurs théologiens, et plusieurs « Jehan » chefs d'ordre. Sadry

Maksoudoff fit ses études à la Medersah 'Allamieh de Kazan, puis entra dans une école secondaire de la même ville. Son père était un musulman libéral qui lisait les journaux d'Égypte; de plus, il entendait parler de progrès et de civilisation occidentale par des voisins de campagne, les Mamaeff, famille d'origine tartare (Mamay Khan), dont le chef était maréchal de la noblesse du gouvernement de Kazan. Le jeune homme apprenait le français avec une institutrice au service de cette famille, et lisait plusieurs romans français traduits en russe.

Paris l'attirait; il y vint à la fin de l'année 1900; sa première impression fut une déception :

« Les jours de mon arrivée, il pleuvait tous les jours; ma chambre était humide et froide; personne ne me félicitait d'être venu de si loin et d'avoir surmonté tant de difficultés. » Pourtant le charme de Paris l'envahit peu à peu; il y travailla le droit, la philosophie et la littérature.

Rentre en Russie en 1906, il tomba en pleine campagne électorale. Il posa sa candidature, parla de la situation des Musulmans de Russie et exposa son programme de revendications nationales; les mots « peuple turc, liberté du peuple turc opprimé » soulevaient l'enthousiasme; il fut élu. C'était la 2^e Douma; elle

fut dissoute peu apres. Reelu a Ia 3^e, il y fut le porte-parole du groupe musulman, et soutint l'alliance franco-russe. Aux Elections de Ia 4^e, le gouvernement le raya.

Après Ia revolution de mars 1917, il devint membre du gouvernement provisoire du Turkestan. Il revient a Kazan oil il organise le parti des « autonomistes turco-tartares de Kiptchak. » — « Avec le consentement, me dit-il, ou plutdt Ia tolerance du gouvernement provisoire, nous commencons a organiser avec les trois gouvernements de Ia region Volga-Oural (Kazan, Orenbourg, Oufa), ou Ia majorite est musulmane, un etat autonome devant faire partie de Ia grande federation russe. Je suis élu par l'assemblee nationale turco-tartare, reunie en novembre 1917 a Oufa, president du Conseil national de Ia Russie interieure.

« La revolution bolcheviste ayant triomphe, le gouvernement de Lenine exige Ia dissolution de nos institutions et de notre armee nationale. Apres 4 mois de resistance passive, nous sommes vaincus, et nos institutions sont dissoutes *manu militari*. Les chefs du mouvement national sont obliges de fuir; les uns s'en vont vers le Japon, les autres vers Constantinople et d'autres en Europe occidental » Pour Lui, il traverse Ia Russie deguise en paysan, se pfeugie en Finlande et, de la, a Paris (mai 1919),

oil il presente a Ia Conference de Ia Paix un memoire sur les revendications des Musulmans de Ia Russie d'Europe; il s'occupe ensuite chez nous de travaux historiques et philologiques.

Sadry Maksoudoff aime beaucoup Ia race turque ; il prepare sur elle un livre « Considerations sur le passe, le present et le role historique de Ia race turque ». — « Une race, dit-il, qui a donne a l'humanite des hommes comme Mahmoud le Ghaznevide, Al-Farabi, Alp-Arslan, Melek-Shah, Timour, Ouloug-Beg, Baber, Akbar, Bibars, Souleiman, pour ne parler que des plus illustres, merite que l'on lui rende justice, et que l'on cesse de parler d'elle comme d'une race inferieure, incapable de civilisation. »

Sur Tislamisme moderne, il a les idees des jeunes-Turcs : Ia mentality islamique s'est transforms; le Musulman moderne croit au bien-etre, dedaigne moins Ia vie presente. Il en veut aux exces de l'ancien mysticisme : Un immense « a quoi bon ? » planait sur Ia pensee ; l'effort etait decourage. Les Musulmans modernes ont plus de goilt pour Ia vie ; ils croient a Ia liberty a l'activite, a Ia science, a Ia puissance de l'initiative individuelle. Le contact, par les Russes, avec Ia civilisation occidentale a causd ce changement. En vain, Lord Cromer lui dit-il un jour : « Vous autres jeunes musul-

mans, vous etes des musulmans desislamises. » Sadry Maksoudoff ne l'admet pas : les jeunes musulmans, professe-t-il, ont jete de larges ponts pour la communication de la pensee, par oil doit s'accomplir la fusion des 2 mondes.

Ce sympathique auteur avait dans sa jeunesse ecrit plusieurs nouvelles en turc de Kazan ; Tune avait pour titre « la vie polygame », et montrait les inconvenients et les tristesses de la polygamie; nous en avons rendu compte autrefois.

V

La FEMME MUSULMANE a profits des mouvements recents; elle a fait sa revolution avec une promptitude et une decision qu'on ne peut qu'admirer. Elle qui, hier encore, etait recluse et sous le voile, elle s'est associee a l'homme dans les grandes luttes patriotiques, et est venue s'asseoir a cote de lui dans les assemblies politiques. Ses soeurs francaises, depuis longtemps libres de leurs demarches, en sont encore a revendiquer leurs droits de citoyennes. Le mouvement de liberation s'est produit simultanement dans presque tout l'islam, sans qu'on puisse dire *oil* il a commence. L'Inde, la Turquie, la Tartarie, la Tunisie, l'Egypte y ont ensemble pris part.

La femme turque n'a sans doute jamais été aussi ignorante ni aussi puerile que de vieux auteurs se sont plu à la représenter; ils ne lui accordaient d'autre science que celle des raffinements de la volupté. En réalité, elle était souvent instruite; elle apprenait dans son jeune âge avec cette facilité et cette précocité qu'ont les jeunes enfants orientaux; une fois mariée et enfermée dans le harem, elle continuait à lire, et depuis longtemps elle connaissait pas mal de nos auteurs français. Beaucoup d'idées occidentales avaient déjà pénétré dans son esprit, quand sont arrivés les bouleversements actuels.

Autrefois, près de Constantinople, faisant une visite à un pacha lettré qui demeurait dans une jolie villa sur la côte d'Asie en face de Prinkipo, je fus reçu par sa fille, une enfant d'une douzaine d'années, et son institutrice française; cette petite Turque me recita avec beaucoup de gentillesse et d'esprit des vers français et un monologue de Victorien Sardou; elle devait peu après prendre le voile. Je connus aussi dans sa jeunesse une dame turque qui est devenue une des célébrités de la Turquie contemporaine, Khalide Khanum. Je lui rendis visite, accompagné de mon ami Salih Zeky, le mathématicien, qui était alors son fiancé; elle avait 20 ans environ. Son père, chez qui elle vivait, était un musulman

d'esprit liberal; il lui avait fait faire des ecudes superieures dans un etablissement americain de Scutari. Il habitait un *konak*, sorte de vaste chalet, situe a mi-pente sur la rive asiatique du Bosphore; des fenetres du salon, on voyait a ses pieds couler le fleuve marin aux eaux bleues, et le chalet etait entoure de pins et de cypres seculaires ombrageant des tombes, et *d'angurias*, arbres de Judée, couverts de fleurs violettes. Khalide me parla de ses etudes et d'une these qu'elle preparait en ce moment sur les poetes persans, principalement sur Omar Kheyam; elle eut l'amabilite de me l'envoyer plus tard, redigee en anglais. Elle me demanda des vers pour son album; je lui fis un sonnet oil je la felicitaais, tandis que ses yeux jouissaient d'un si beau paysage, d'entendre en son esprit se repondre « les aedes de Perse et les sages d'Hellas »; j'aurais pu ajouter: les philosophes modernes.

Khalide Edib Khanum a ecrit un livre sur la femme turque (1), oil elle plaidait pour son emancipation. Cet ouvrage souleva pas mal d'opposition. Lors de la derniere guerre, elle se conduisit en heroine ; deguisee et a travers mille dangers, elle alia de Constantinople rejoindre l'armee

(1) On trouvera les noms d'autres femmes turques notables de la meme epoque dans *l'Effort ottoman* de Louis Rousseau, Paris, 1907, p. 51 et suiv.

de Mustapha Kernel, et prit part aux combats meurtriers ; elle fit des campagnes de conférences et de discours pour réchauffer l'ardeur patriotique des populations et entretenir leur courage. C'est à elle que l'on doit l'un des plus beaux romans qui aient été écrits sur la guerre : *La Chemise de feu*, *atechden gueumlek*. Il se rapporte au mouvement nationaliste d'Anatolie en 1919 et aux grandes batailles contre les Grecs. Il est écrit en un turc coulant, avec beaucoup de sentiment, un grand art des notations, et il témoigne d'une assimilation parfaite de tous les procédés du roman occidental.

L'herolne, une jeune fille de Smyrne, Ayechah, y est le type de l'infirmière. Elle est aimée d'un officier, Ahsan ; mais l'œuvre de la délivrance de la patrie passe avant son amour : elle n'épousera Ahsan que quand Smyrne sera reprise. Ahsan devient le principal organisateur de la résistance et commandant en chef. L'état des grandes villes, Smyrne, Constantinople au moment de l'occupation, celui des campagnes d'Anatolie traversées par les recrues nationalistes, sont décrits en traits saisissants ; les chapitres sur les batailles, le Sakarya, le Kara Dag, sont des tableaux d'un relief puissant, agis et vécus ; l'héroïsme et l'expérience personnels de l'auteur entrent pour beaucoup dans ces pages. On remarquera d'ailleurs que

cet hferolsme n'exclut ni la sensibilite a la souffrance, ni la melancolie, ni la pitie.

Voici une notation sur la bataille de Sangkaria, qui rappelle un peu la maniere de Stendhal dans son celebre recit de la bataille de Waterloo : « Designe comme aide pour la nuit suivante, je regarde un petit village. Devant le quartier general, la musique d'un cinema joue des airs connus. Sur notre gauche, dans des vapeurs rougeatres, la voix profonde du canon tonne. A la faveur de lueurs faibles, j'apercois le visage tranquille d'Ismet Pacha qui regardeau loin. Le Commandant en chef est la aussi ; il a des mouvements de tete tranchants et decisifs, et de la main designe les montagnes a Thorizon. lis examinent l'ensemble de la bataille. Je ne les vois pas de pres et je n'entends pas leurs voix ; qui suis-je ? l'officier dadministratiion Piyami ! (C'rtait un volontaire appartenant a la diplomatic)... La musique joue, le film est eugrene et tourne ; dans la nuit, le Sangkaria roule des ondes rouge sombre. »

La bataille du Karah Dagh est racontée d'une facon tres dramatique ; le recit est place dans la bouche du meme volontaire :

« La marche du regiment subit un temps d'arret ; le commandant gravit avec de l'aide le point le plus eleve d'une crete. L'air passait du rouge brim au brun noir. Les Grecs voulaient

tourner par *Ia* avant la nuit le gros de nos troupes. Tous les canons de la terre semblaient rassemblés en ce lieu-là. Un cheval bai fonce passe près de nous en soulevant un nuage de poussière ; un cri s'élève : « Le Commandant bey, le Commandant bey ! » (C'est Ahsan). Il ramène vers nous son cheval qui se cabre : « Piyami, s'écrie-t-il, Muhsin a été blessé, envoie vite une litière. »

Ahsan réunit les commandants des bataillons. Il ordonne de se saisir la nuit des pentes de la montagne, et il fixe à chacun sa marche pour Tassaut : lui, s'isolant sous le feu des canons, il apprend par cœur tous les détails de la vallée. Nous attendons la nuit ; j'observe autour de moi et en moi, et je me fixe en l'esprit cette maxime :

La seule chose à craindre dans le combat, c'est la peur. »

Le mouvement commence ; nous traversons la vallée... vers minuit nous sommes sur les pentes du Kara Dagh ; la montagne se dresse devant nous comme un grand cône noir. Les projecteurs grecs explorent le champ de bataille. Le duel des canons et des mitrailleuses se fait plus violent. Dans les ombres qui emplissent les creux et jusqu'au sommet de la montagne, des clartés rouges et vertes tour à tour brillent et s'éteignent. Nous voyons, comme découpés à l'emporte-pièce par ces lueurs, des espèces de creneaux au sommet de la montagne : les Grecs

ont fortifiée une terrasse de pierre. Le premier bataillon est maintenant très près d'eux, le second a commencé Tassaut... Les pertes sont énormes.

Une petite clarté blanche pointe tout doucement au-dessus des montagnes et en frange un peu les contours; c'est la Lune. En la chaleur du feu incessant, j'entends la voix forte de Ahsan; il s'élance de sa personne avec le 3^e bataillon. Nous dépassons les lieux atteints par ceux qui nous ont précédés. Ahsan, en avant de l'armée, marche si ferme, si résolu, que derrière lui pas une hésitation ne se manifeste. On entend des blessés qui gemissent : « O frères, mon Dieu, misericorde ! » Les balles et les bombes tombent de tous côtés. Ahsan, un fusil à la main, grimpe, grimpe toujours; je crois que nous sommes maintenant très près du sommet; j'entends Ahsan injurier à haute voix les Grecs. Avec quelle rage, avec quelle fureur il insulte et assaille ceux qui ont pénétré jusqu'à ce morceau de roche noire au cœur de l'Anatolie; les Grecs lancent des balles, des pierres de la boue, et crient : « Les Turcs, les Turcs ! » avec des juréments grossiers... Ahsan crie à ses troupes : « Soldats, au sommet de la roche ! » Entraîne moi-même, je m'élance avec eux. Le feu des bombes et des mitrailleuses redouble sur les assaillants... Nous vîmes un moment Ahsan debout sur te

sommet de la roche. La lune était alors tout à fait sortie de la montagne; elle tendait sur le Kara Dagh son filet argente. Un éclatement, un jet de feu; Ahsan tombe à la renverse; dans le sein d'un frère qui court à lui, les bras ouverts, tel un arbre coupé, il tombe.

Pendant que les soldats vengent leur chef, Ahsan, blessé à mort, est porté dans la tente d'Ayechah; mais Ayechah n'est pas la. Quelque temps après, on apporte à Tentrfee de la tente un autre brancard: c'est Ayechah elle-même. La « sœur » a été frappée d'un éclat d'obus. Sa robe blanche rougie de sang, elle vient mourir à côté de celui qu'elle aime.

Nombreuses sont à notre époque les femmes distinguées qu'a produites la Turquie.

L'épouse de Mustafa Kemal a souvent été citée dans nos journaux. À cheval à côté de son mari, elle a passé en revue l'armée turque, au grand scandale des conservateurs. Elle a été élue députée aux élections de juillet 1923. L'attitude du clergé musulman dans la question féministe a varié; il a eu des moments de réaction. En 1920, le Cheikh ul-islam, pourtant tenu pour libéral, crut devoir rappeler les femmes à l'usage du voile et leur enjoignit de rester le plus possible dans leurs maisons. Le mouvement avait sans doute paru trop rapide: député

plusieurs années les femmes de Constantinople s'émancipaient; elles cherchaient à rejeter le voile, à sortir librement, à fréquenter à leur gré les lieux de plaisir; elles voulaient aussi se marier selon leur cœur. — Kazem Bey fut le premier en Turquie qui combattit pour la libération de la femme. Mustapha Kemal, arrivé au pouvoir, s'est montré féministe très décidé. Il disait en 1922 : « Je compte que Tan prochain toutes les femmes seront libres et dévoilées. Sans doute il y aura de l'opposition; mais la chose est inévitable. » Il désirait aussi que les femmes prissent part aux affaires publiques à côté des hommes et sur le même rang qu'eux. Tout récemment il était question d'une loi abolissant la polygamie.

Les dames turques ont eu comme les nôtres leurs réunions ou conférences féministes, *oil* elles ont déployé autant d'ardeur, d'éloquence, de talent, que nos féministes françaises. Tous les genres de féminisme y étaient représentés, depuis cette conception bien légitime et raisonnable qui demande que la femme puisse vivre de son travail, aussi bien que l'homme, et que les intérêts de la femme laborieuse soient représentés dans les corps officiels, jusqu'à ces systèmes violents et surchauffés qui attaquent l'homme avec passion, et dans lesquels la femme se considère comme une malheureuse esclave,

foulee au pied par un male grossier et inintelligent, outragee dans sa dignite et atrophiee dans son developpement depuis l'epoque d'Adam. Madame Fatimah Nasibe s'est particulieurement distinguee dans ces reunions ¹.

Les Tartares ont devance les Turcs dans le mouvement d'emancipation feministe ². En Cringe, les femmes ont le droit de vote. Au Caucase, elles sont libres. Les Caucasiennes ont ouvert des ecoles, donne des conferences, particip6 a la preparation des elections. Les Transcasiennes se sont reunies en congres, ont envoye 35 delegues a Bakou en 1920, 70 en 1922. La Circassienne est libre et ne porte pas de voile ; elle danse. Des predicateurs retrogrades ont promis le Paradis a qui les empecherait de danser. Il faut reconnaitre que, si elles ont pour ce divertissement autant de gout que leurs soeurs de Paris, la recompense n'a rien d'exagere. Toutes ces femmes sont hostiles a la polygamie ; elles n'admettent plus qu'on donne en mariage les enfants en bas age, et elles veulent que le

(1) V. la revue turque *Qadin*, la femme, Stamboul, 1327 H.

(2) Les renseignements qui suivent ainsi que la poesie m'ont ete communiquees par un jeune Tunisien, Mehemet Abbas, qui a fait en 1923 une jolie conference sur la femme musulmane a l'Union de pensee feminine, dirigee par Mme Lydie Martial.

mariage soit libre. Un decret contre la polygamie a deja ete pris en pays Kirghiz.

Nous avons vu les femmes musulmanes aux Indes se joindre avec ferveur au mouvement nationaliste. Elles ont fait de meme en Egypte, oil elles ont beaucoup manifesto. Dans le grand monde officiel en Egypte, les princesses et les dames voyagent en Europe et vivent volontiers de la vie europeenne. La reine-mere d'Egypte a accompagne la reine des Beiges dans sa visite au tombeau de Tutunkh-Amen. Le roi d'Egypte a cree l'an dernier (1923) une decoration speciale pour les dames.

Dans l'Afrique du Nord, beaucoup de jeunes-musulmanes sont parfaitement au courant de notre litterature ; elles voyagent parfois parmi nous, vetues et vivant a l'europeenne ; puis, rentrees chez elles, elles reprennent le costume de leur nation et se remettent a la vie familiale, tout en enviant un peu la liberte d'allures et Teclat de la vie mondaine, dont jouissent leurs sceurs franchises (1). Une jeune poetesse arabe, Zei'nab Mehdjoub, a dcrit cette touchante piece oil se manifestent bien le besoin de liberte et la nostalgie du grand air dont souffrent beaucoup de ces ames feminines :

La jeune fille et le passereau.

(1) V. *le Harem enlrouvert* par A. R. de Lens, Paris 1920, chap, sur les jeunes-tunisiennes.

La jeune fille : O passereau, accepte cette belle cage où sont des fleurs et des fruits succulents. — Le passereau : J'ai un nid ombragé; j'y passe un peu de temps, et je m'envole. Les cages sont la mort de l'être libre et le tombeau du captif; c'est une prison, un gîte où mon intelligence s'obscurcit. O jeune fille, permets que je reste libre. La prison ne me plaît pas, et je n'en supporte pas l'atmosphère. — La j. f. : O passereau, dis-moi, comment te sauveras-tu de l'hiver, de l'hiver rempli d'orage et de grêle et tout dégouttant de pluie ? Si tu comprenais mon intention, tu désirerais venir dans cette belle cage. — Le p. : Pour fuir l'hiver, je m'envolerai et j'irai chercher un autre climat. Le ciel est généreux ; il me donnera ma subsistance dans le chemin. Au retour du printemps, je reviendrai à toi à tire-d'aile. — La j. f. : O passereau, dis-moi, qui te guidera ? Le voyage est difficile, par-dessus la mer et les montagnes, dans le couchant et le crépuscule. Tu perdrais ta direction. Écoute-moi donc; voici une belle cage, pleine de fleurs et de fruits succulents. — Le p. : Mon Seigneur n'oublie ni le petit ni le grand ; c'est lui qui guide les oiseaux au-dessus des plaines et des marais. Dieu m'a créé libre; il n'a pas voulu que je sois esclave. — La j. f. : Ne crains-tu pas un nid méprisable, qu'on ne peut comparer à cette belle

cage ? Les cages n'apportent que du bonheur, elles sont pleines de fleurs et de fruits succulents. — Le p. : Oui, je sais que les cages sont ornées d'argent et de soie; mais elles sont encore au-dessous de ce nid méprisable. Je ne suis pas attaché avec une chaîne, et je vais où il me plaît.

VI

Je ne crois pas devoir mettre de conclusion à cet ouvrage; il n'était pas destiné à soutenir une thèse ou une autre, mais seulement à faciliter la connaissance des littératures musulmanes et de la pensée orientale; j'aime à croire que son but est atteint. Je veux pourtant ajouter une observation qui a son importance, et qui du reste aurait aussi bien pu être placée en avertissement :

Il ne faut point confondre tout à fait ISLAM et ORIENT. L'Islam est une religion, l'Orient un pays où cette religion domine. Quand donc nous parlons du caractère, du génie, de la pensée des peuples de l'Islam, ces caractères sont-ils dus à la religion ou à la région ; en un mot parlons-nous d'islamisme ou (le mot me manque; mettons :) d'« orientisme » ? C'est ce qu'il serait utile de se demander parfois. À notre époque, pourtant sceptique, on a peut-être un peu exagéré l'influence de la religion sur le

genie des peuples; cela s'explique bien simplement: c'est parce que, a notre generation, l'histoire des religions a ete a la mode, et que Ton a une tendance a grossir un peu l'importance de la chose dont on s'occupe, Mais si l'on jette un simple coup d'oeil sur l'ensemble de l'ouvrage que nous venons de terminer, on pourra apprecier ces choses a leur juste mesure. On remarquera que la place des esprits veritablement islamiques dans cette oeuvre, de ceux qui representent la pensee proprement musulmane, est la moindre ; les esprits religieux orthodoxes sont en minorite ; la majorite est composee de penseurs ou independants de la religion, ou heretiques ou presque hostiles. L'effort intellectuel n'a pas contribue principalement a developper l'islam, mais bien plutot au moyen age a reagir dans le sens de la Grece antique ou de l'ancienne Perse, soit en general dans le sens neoplatonicien, et, en approchant de l'epoque moderne, a assimiler avec moderation les idees et le progres europeens.

Ainsi dans le premier volume figurent de grands souverains et esprits politiques, dont quelques-uns, comme Saladin, ont pu etre sincerement devoues a l'Islam, mais qui ont agi en somme d'apres leur genie personnel ou par l'effet d'une sagesse generate et superieure. Dans le second volume sont des savants dont plusieurs n'etaient pas musulmans et dont les

autres n'ont presque rien à faire avec l'islam, mais se rattachent directement à la science grecque antique. Le 3^e volume est le seul qui soit purement islamique; il est composé des hommes qui ont fondé et défini l'islam, et l'ont fait triompher; et cependant, dans ce volume même, nous avons montré que la conquête arabe a eu lieu avant que le Coran ne fût écrit et généralement connu et que la religion musulmane ne fût tout à fait achevée, par conséquent que cette conquête a dû dépendre beaucoup moins qu'on ne le croit de l'idée islamique. Dans le 4^e volume, seul un chapitre sur 8 est consacré à des penseurs qui soient exactement musulmans; c'est celui des théologiens orthodoxes. Les autres sont consacrés aux philosophes scolastiques, adaptateurs de la philosophie grecque antique, regardés en définitive par l'islam comme hétérodoxes, aux mystiques, qui forment un groupe particulier, à mon avis surajouté à l'islam plutôt que rentrant pleinement dans son esprit, et à quelques sceptiques. Enfin le dernier volume ne parle dans ses premiers chapitres que de sectes hérétiques, et dans les autres que de la pénétration des idées européennes modernes, libérales et rationalistes, dans le monde musulman. La place propre de l'islam est donc relativement très restreinte.

Certains caractères paraissent d'ailleurs à

priori tenir plus au pays meme qu'a la religion. Tels sont: le fatalisme, la tendance a la contemplation, le goftt de la poesie et de la philosophie, la finesse du sentiment artistique, un certain desir de repos et de tranquillite, la disposition a l'etude du droit, la sagacity dans les jugements. Il n'y a rien en tout cela de specialement islamique; ce sont des dispositions communes a beaucoup d'orientaux, et qui peuvent dependre du climat. La plupart de ces dispositions rencontrent aujourd'hui des sympathies en Occident. Le machinisme, avec le bruit, l'agitation, la vie trepidante et surmenante qui en decoulent, ne sont point aimes de tous; il en est de meme du matferialisme et de l'insatiable avidite financiere des peuples de nos contrees; plusieurs parmi nous'en fatiguent, et l'ame par moments aspire a des formes de vie plus simples, oil Ton puisse retrouver le calme, le reve et la paix. L'agitation et la lutte continuelles ne sont point une formule du bonheur. Si notre activity et notre science superieure nous donnent quelques droits sur l'Orient, sachons n'en point abuser; ne portons point atteinte aux quality et a l'ideal profond de ces peuples; laissons a leur pays son charme, son calme et un peu de sa melancolique beaute; et si nous avons su vaincre l'Orient en force materielle et en science technique, ne nous laissons pas pour cela surpasser en sagesse,

NOTES

Chilisme (Autres ouvrages sur le —). — On a attribue a Ali des discours, lettres et proverbes, qui ont ete reunis par ech-Cherif er-Radi sous le titre *Nahdj el-baldghah*; C. van Waenen, *Sententice Ali*, arabe et latin, Oxford, 1806. Un auteur du xi^e siecle, Abou Dja'far de Tous, m. 460-1067, a compile une bibliographic chiite, *Fihrist Kutub ech-Chi'ah*, table des livres de la Chi'ah, et Muhammed el-Kachani, vers 1663, a ecrit sur la litterature chiite, *Nadad el-'idah*, cd. Sprenger Calcutta, 1853. •— On trouve des *Vies* de Fatimah, de Khadidjah, de Hosein, publiees a Tepoque moderne, notamment en hindoustani. — Sur le culte d'Ali, *Rev. Canon Sell the Cult of Ali*, 71 pages, Londres, 1910 *the Glory of the Shia World, the tale of a pilgrimage*, trad, d'un ms. persan par le Major Sykes et Khan Bahadur Ahmed Din Khan, avec illustrations, Londres, 1910. — La mort d'Ali et surtout celle de Hosein sont commemorees en Perse par des especes de tragedies ou de mysteres : V. A. Chodzko, *Theatre persan*, choix de *teazies* ou drames religieux.

P. 32. — Les Nosairis, ou incorrectement Ansaries, sont une peuplade de la Syrie du Nord, qui a conserve des traces d'ancien paganisme, et adopte certaines croyances chiites et ismaeliennes. V. Rene Dussaud, *Histoire et Religion des Nosairis*, Paris, 1900, avec une riche bibliographic

P. 44. — Dimichki (*Cosmographie*, ed. Mehren, p. 184) a sur les **Ismaeliens** cette interessante note : « La (dans la province de Koumes), se trouvent les chateaux

des Melahideh qui sont les Ismaéliens. Le plus grand de ces châteaux était à Alamout ou résidait leur chef. On attribue à ce personnage un instrument appelé *Senkdjil*. C'est une sorte d'arc multiple. Il se compose d'un réseau de cordes de crin au-dessus desquelles est un passage pour les flèches. Il y a des cordes qui entrent à leurs extrémités dans des anneaux; quand une des cordes était brisée, l'instrument ne pouvait plus servir, et la réparation demandait près de deux jours. Ce cheikh alors imagina de faire les anneaux brisés, de façon que la réparation devint beaucoup plus rapide. »

P. 64. — L'étymologie de Druze par Darazi est celle que l'on donne ordinairement, sur l'autorité de Silvestre de Sacy; on peut y objecter qu'alors les Druzes devraient s'appeler « Daraziah ». Peut-être vaudrait-il mieux voir dans Druze un nom d'arbres passé anciennement à la montagne, *Djebel ed-Drouz*, puis à la nation qui s'y est formée. En tout cas n'y a-t-il pas lieu de retenir l'étymologie qui rattache les Druzes à un Seigneur français du temps des Croisades, le Comte de Dreux.

Babisme. — J'ai assisté une fois à une réunion babie à Paris chez une dame très distinguée. C'était une conversation plutôt qu'un culte; le ton général était doux et modeste; les idées exprimées m'ont paru, sinon tout à fait socialistes, au moins très socialisantes.

P. 173. — Les écoles françaises d'Anatolie ont été rouvertes en octobre 1924. À l'exception de deux qui sont purement catholiques, elles ont le droit de recevoir, comme par le passé, des élèves de toutes les confessions. *Information*, 25 oct. 1924.

Haut enseignement turc. — Depuis longtemps le lycée de Galata Serail à Constantinople a appelé des professeurs français. Le beau Musée de Tchinyly Kyosk, à la pointe de Stamboul, a aussi eu recours à des savants français pour le classement de ses collections, notamment en ce qui concerne l'assyriologie. Les fils du grand

vizir Edhem Pacha se sont particulièrement signals dans la direction de ce Musée et par d'éminents travaux intellectuels, sous le règne d'Abd ul-Hamid I I ; ce sont : Hamdy Bey, célèbre archéologue, directeur des fouilles de Sidon, Ghalib Bey, numismate, Halil Edhem Bey, auteur d'un bon traité de minéralogie. Autre érudit ottoman d'une génération antérieure : Subhi Bey, traducteur turc d'Ibn Khaldoun, auteur d'une histoire des Séleucides.

Littérature populaire des Turcs. — La littérature populaire et humoristique des Turcs, quoiqu'un peu en marge de notre sujet, mérite d'être mentionnée ici. Elle a fait récemment l'objet de plusieurs travaux chez les Allemands : J. Kunos, *das türkische Volksschauspiel*, Leipzig, 1908 ; Wesselski, *Der Hodscha Nasreddin*, en plusieurs langues, 2 vol., Weimar, 1911. Nasreddin Khodja est un personnage sous le nom duquel sont placées beaucoup de farces. — *Karagoz, Türkische Schattenspiele*, par Hellmut Ritter, ouvrage de grand luxe avec de curieuses illustrations, en cours de publication chez Heinz Lafaire, Hanovre ; G. Jacob, *Geschichte des Schattentheaters*, id. 1924. Des comédies sur le Karagheuz, le Polichinelle turc, ont aussi été éditées en Orient ; ex. : 'A Sami, *La nuit de noces de Karagheuz*, en turc, Stamboul, 1329.

Zaghloul Pacha, éme plusieurs croyaient malade et usé", a atteint depuis la rédaction de notre article le point culminant de sa carrière. Rentre en Egypte, il est vainqueur aux élections de Janvier 1924, et devient premier ministre ; en mars de la même année, il ouvre, à côté du roi Fuad, le premier parlement égyptien.

Afrique du Nord. — Le lecteur a bien compris que je n'ai pu m'occuper ici que des hommes qui ont fait assez expressément œuvre de penseurs et de savants. Si j'avais voulu citer tous les souverains, ministres, chefs religieux et autres personnages qui ont témoigné de quelque sympathie pour la France ou pris quelque

interet a la civilisation europeenne, les cadres de cet ouvrage auraient heureusement eclate. Citons cependant pour le Maroc, Sultan el-Mokri, bien connu a Paris, et les Glaouy, ces grands seigneurs a qui les freres Tharaud ont consacre de si belles pages dans leur livre *Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas*; cf. un bon article dans le *New York Herald*, supplement du 24 mai 1925. Sur les Musulmans d'Algerie, amis loyaux ou collaborateurs de la France, V. Ismael Hamet, *les Musulmans francais du Nord de l'Afrique*, Paris, 1906 ; Jean Melia, *L'Algerie et la guerre (1914-1918)*, 3° ed Paris, 1918. — Pour l'histoire diplomatique du Maroc, V. le grand ouvrage du Cte H. de Castries, *les Sources inedites de l'histoire du Maroc*, en cours de publication.

P. 279. — Gandhi a ete libere en fevrier 1924.

Femmes turques. — Mrs. Marguerite Harrison, qui a fait un long voyage en Turquie et en Perse en 1923-24, a rapporte l'impression que l'Emancipation de la femme etait peu avancee dans les provinces ; l'element bourgeois moyen y est hostile ; le mouvement ne depasse guere les milieux instruits de Constantinople. « Je n'ai pas vu dans les provinces, dit-elle, une douzaine de femmes de la bourgeoisie devoilees. » Il n'en est pas de meme, bien entendu, des femmes de la campagne, qui, vu les necessites de leurs travaux, n'ont jamais pris completement l'habitude du voile. Les harems sont rares en Turquie, et la polygamie n'est pratquee que par les riches (*New York Herald*, 4 aout 1924). — Il est certain que la polygamie n'a pas ete uniquement inventee pour le luxe et pour la volupte ; c'etait pour les grands et les riches un veritable devoir: la polygamie est le moyen imagine par les civilisations asiatiques pour assurer aux femmes, dont le nombre depasse ordinairement celui des hommes, une utilisation et une existence a peu pres convenable. Le meme probleme a naguere ete resolu chez nous, d'une facon plus haute et plus austere, par les couvents et le celibat religieux.

CORRESPONDANCE

DES DATES MUSULMANES ET CHRETIENNES

L'annee musulmane (H) ayant dix a douze jours de moins que l'annee chretienne gregorienne (Ch), le jour de Tan musulman avance tous les ans de cete quantite par rapport au jour de l'an chretien, et il arrive tous les 32 ou 33 ans que deux annees musulmanes commencent dans le cours d'une meme annee chretienne, l'une dans les premiers jours de Janvier, l'autre dans les derniers jours de decembre. Nous donnons ici ces annees a correspondance double ; pour les autres, il suffira de retablir la suite naturelle des nombres.

Date de Thegire : Vendredi 16 juillet 622.

H.	Ch.	H.	Ch.	H.	Ch.
19- 20	640	522-523	1128	1026-1027	1617
52- 53	672	555-556	1160	1060-1061	1650
86- 87	705	589-590	1193	1093-1094	1682
119-120	737	623-624	1226	1127-1128	1715
153-154	770	656-657	1258	1161-1162	1748
186-187	802	690-691	1291	1194-1195	1780
220-221	835	723-724	1323	1228-1229	1813
254-255	868	757-758	1356	1261-1262	1845
287-288	900	790-791	1388	1295-1296	1878
321-322	933	824-825	1421	1329-1330	1911
354-355	965	858-859	1454	1362-1363	1943
388-389	998	891-892	1486		
421-422	1030	925-926	1519		
455-456	1063	958-959	1551		
488-489	1095	993-994	1585		

TABLE DES MATIERES

PREMIERE PARTIE. — LES SECTES. LE CHIISME
ET SES DERIVEES.

CHAPITRE PREMIER: **Ali et le Chiisme.**—I. Ali, page 1.
—II. Le Chiisme ; Imamet et Mahdisme, 12. —III.
Introduction du Chiisme en Perse, 20. —IV. Lieux
saints Chiites, 24.

CHAPITRE II: **Les Ismagliens.** — I. Les Ismaéliens, 32.
— II. Les Karmates, 37. — III. Les Ismaéliens de
Syrie ou Assassins, 41. — IV. Les Horoufis et les
Bektachis, 47.

CHAPITRE III: **Les Druzes.** — I. Le Druzisme ; Ha-
kem, 56. — II. Druzes et Maronites au Liban ; l'emir
Fakhr ed-Din et l'emir Bechir, 67.

CHAPITRE IV: **Le Babisme.** — I. Le Bab, 79. — II
Beha ullah, 92. — III. 'Abd ul-Beha, 98.

DEUXIEME PARTIE. — PENETRATION DES IDEES
EUROPEENNES DANS L'ISLAM. — LE LIBERALISME
MODERNE.

CHAPITRE PREMIER: **La Turquie Moderne; les Reformes.**
— I. Rappel des anciennes relations de la France avec
la Porte ; Ambassadeurs et ambassades, 107. La Cham-
bre de commerce de Marseille, 122. — II. Les Refor-
mes avant Mahmoud ; Mustafa III, Selim III, 111, 125. —

III. Sultan Mahmoud II le reformateur, 131.— IV. Abd ul-Medjid ; le hattî-cherif de Gulhane ; Rcthid Pacha, 138.

CHAPITRE II : **La Turquie Moderne** (*suite*). **La Jeune Turquie.** — I. Midhat Pacha, 147. — II. Ahmed Riza, 159. — III. Mustafa Kemal, 170.

CHAPITRE III : **La Turquie Moderne** (*suite*). **Le haut enseignement.** — I. Litterateurs turcs de l'ecole liberale, 183. — II. L'enseignement philosophique, Riza Tewfik, 200. — III. Un traite d'agriculture, 206. — IV. Un traite de commerce, 212. — V. Un traite d'education par une femme, 217.

CHAPITRE IV : **L'Egypte Moderne. Formation de l'Egypte moderne.** — I. Mehemet-Ali, 225.— II. Le voyage a Paris de Rifa'at Bey, 235. - III. Le Canal de Suez, 244.

CHAPITRE V : **L'Egypte Moderne** (*suite*). **L'esprit moderne en religion.** — I. L'Universite d'el-Azhar, 250. — II. Chei'kh 'Abdo, 254. — III. Un Congres islamique a La Mecque (1898) ; le Reveil islamique, 267. — IV. Chei'kh Tantawi, 275.

CHAPITRE VI : **L'Egypte Moderne** (*suite*). **Le Nationalisme.** — I. Mustafa Kamel, 285. — II. Sa'd Zaghoul, 296.

CHAPITRE VII : **Arable et Afrique.** — I. Les Wahabis anciens et modernes, 307. — II. Le Soudan ; ancienne culture intellectuelle de Tombouctou, 316. — III. Les Universites de Tunis et de Fez, 328.

CHAPITRE VIII : **L'Inde Moderne.** — I. L'Inde a la fin du xviii^e siecle j souvenirs francais dans l'Inde ; Hindous et Musulmans, 332. — II. Les Sikhs, 339. — III. La revoke des Cipayes, 346. — IV. Ecole du Brahmo-Samadji, 356.— V. Syed Ahmed Khan et l'University d'Allygarh, 363. — VI. Le nationalisme actuel aux Indes, 370.

CHAPITRE IX : La Perse; la Tartarie. La femme. — I. Souvenir des anciennes relations franco-persanes, 385. — II. Poètes franco-persans actuels, 388. — III. Un soufi indien moderne, 'Inayat Khan; 396. — IV. Jeunes Tartares, Sacry Maksoudoff, 400. — V. La Musulmane moderne, 408. — VI Remarque finale : Islam et Orient, 420.	
NOTES.	424
CORRESPONDANCE des dates musulmanes et chrétiennes.	428

Librairie Orientaliste Paul GEUTHNER

Casanova (P.). Mohammed et la fin du monde, étude critique sur l'Islam primitif, 3 fascicules, in-8, 1911-1924. 40 fr.

Nous vendons séparément le fascicule I au prix de 10 francs.

La thèse soutenue par l'auteur est que le Coran est primitivement une apocalypse ou que Mohammed se donne lui-même le rôle du prophète de la fin du monde qui, dans les doctrines messianiques, doit précéder immédiatement l'avènement du Messie. C'est par révolution faite de cette conception qu'après sa mort, l'Islam, pour le remplacer dans ce rôle indispensable, fut amené à créer un personnage mystique qui doit porter son nom. C'est *Mohammed le Mahdi*, véritable doublet de *Mohammed le Nabi*.

Castries (Lt-CI. H. de). Les sources inédites de l'histoire du Maroc, séries I et II, 11 volumes encore en vente, détails ci-après, gr. in-8, 1905-1924.

Première série : Dynastie Saadienne (1530-1660) :

I : *Archives et Bibliothèques de France*, 3 vol. (série complète), 1905-11, vol. II et III presqu'épuisés. 180 fr.

II : *Archives et Bibliothèques des Pays-Bas*, 6 vol. (série complète), 1905-1923. Les tomes I et II sont épuisés, Volumes en vente III à IV 240 fr.

III : *Archives et Bibliothèques d'Angleterre*, tome I, 1918 60 fr.

IV : *Archives et Bibliothèques d'Espagne*, tome I, 1921 60 fr.

Deuxième série : Dynastie Filalienne (1661-1757) :

I : *Archives et Bibliothèques de France*, tome I, 1922 60 fr.

— — — — — tome II, 1924. . . . 60 fr.

Ce dernier volume contient un ensemble de 156 documents. Les pages 1 à 201 reproduisent un ouvrage devenu fort rare à l'heure actuelle, savoir :

Mouette (G.). Histoire des conquêtes de Mouley Archy, connu sous le nom de roi de Ta filet, et de Mouley Ismael ou Semein, Paris, 1683.

Cette édition, accompagnée d'une importante introduction ainsi que d'un commentaire historique fort développé, renouvelle complètement vos connaissances sur Mouley Archy.

Ibn Khaldoun. Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale trad., française par de Slane, 5 vol. in-8, nouvelle édition sous la direction de P. Casanova, en préparation! **prix de souscription** 300 fr.

Librairie Orientaliste Paul GEUTHNER

Lens(A.-R. de). Pratiques des harems marocains: sorcel-
leric, medecine., beaute (avec introduction sur la medecine
des indigenes marocains et) preface des docteurs Speder
et Lepinay, X V I et 95 pp., *pet in-4*, 1925. 20 fr.

Medecine generate — maladies veneriennes — maladies infantiles —
fecondite, sterilité, impuissance — maladies des femmes — recettes
matrimoniales — recettes de beaux — recettes contre diverses calamites.

Madame de Lens, connue par ses Hvres sur la vie intime des femmes
marocains, donne ici la moisson de ses recherches faites en grand mystere
et souvent avec mille difficultes dans les interieurs musulmans du Maroc.

Naciri es-Slaoui (Ahmed ben Khaled) Kitab el-istiqa li
akhbar doual el-maghrib el-aqca (Histoire du Maroc),
tome premier, traduction de A. Graulle, VIII, 302 pp.,
gr, in-8, 1923. 40 fr.

Archives marocaines, tome XXX.

Le tome I comprend : Biographie de l'auteur — Introduction : Essai
de reconstitution de l'histoire ancienne du Maroc, de l'6poque tegendaire
a la conquete arabe — Traduction du Kitab el istiqa : le prophete
Mahomet — les califes orthodoxes—les Berberes— Index alphabStique.

— **Idem**, *tome deuxieme* : Les Idrisides, traduction de
A. Graulle — Les Almoravides, traduction de G. S.
. Colin, 240 pp., *gr*. in-8, 1924 40 fr,

Archives marocaines, tome XXXI.

Le tome II contient : Dynastie des Idrisites — Dynastie z6netes —
Dynastie des Almoravides — Index.

Ricard (P.). Corpus des tapis du Maroc, I: Tapis de Rabat,
32 pi. eri phototypie, 32 pi. de motifs au trait, avec texte,
32 pp., in-8 raisin, 1924. 75 fr.

Le texte accompagnant les planches est une etude technique fort
importante, elle comprend les matieres suivantes: La texture—la compo-
sition et la colons (l'encadrement, l'arc, le champ) — les elements du
decor — *Index (Arabe-français)* des motifs. **Get index est un supplement
Important tux dictionnaires arabes.**

